MICHEL BAILLEUL

LES ÎLES MARQUISES
HISTOIRE DE LA *TERRE DES HOMMES*
"FENUA ENATA"
du XVIII^{ème} siècle à nos jours

REMERCIEMENTS

Ils vont d'abord à mon épouse marquisienne et à mes enfants pour leur patience et leurs encouragements durant ces années occupées, en plus de mon activité professionnelle, à cette étude de l'archipel des Marquises.

Je remercie mon directeur de thèse, Monsieur le professeur Paul de Deckker, avec qui je suis heureusement parvenu au terme de mon travail.

Monsieur Pierre Morillon, chef du Service des Archives territoriales à Tahiti, a toujours été prêt à me conseiller et à me guider avec compétence et bonne humeur.

Par ses communications personnelles, par ses remarques pertinentes, par son accueil à Ua Pou, mon ami Jean-Louis Candelot m'a particulièrement aidé et je l'en remercie.

À l'occasion de conversations informelles, Monseigneur Le Cléac'h, ancien évêque des Marquises, m'a présenté sa vision de l'archipel, de son histoire et de ses habitants, et je lui en sais gré.

Merci à Monsieur Léon Litchlé, maire de Ua Huka, qui a toujours manifesté de l'intérêt pour mes recherches.

Je tiens enfin à exprimer ma gratitude envers Monsieur Pierre Chaunu, de l'Académie des Sciences morales et politiques, qui a bien voulu lire ma thèse et m'apporter ses conseils éclairés.

INTRODUCTION

Les îles Marquises sont découvertes, au hasard d'une traversée du Pacifique, par des Espagnols, et nommées par eux dès la fin du XVI^{ème} siècle. Mais c'est dans le dernier quart du XVIII^{ème} siècle, celui de l'exploration systématique du Pacifique et de la recherche du "continent austral", que l'archipel prend sa place dans les circuits des navigateurs. Pendant une cinquantaine d'années, malgré diverses "prises de possession" restées d'ailleurs sans suite, le peuple marquisien est considéré comme un peuple indépendant. Aucune présence étrangère organisée et durable ne vient en troubler profondément la structure.

En 1842, agissant selon les ordres du gouvernement français (Guizot étant alors ministre des affaires étrangères), l'amiral Dupetit-Thouars fait signer aux "chefs principaux" des six îles habitées une reconnaissance "de la souveraineté de Sa Majesté Louis Philippe Roi des Français". Les Marquises deviennent alors une colonie française, sans doute la plus éloignée du territoire français métropolitain.

C'est une colonie marginale, dont on s'aperçoit peu à peu qu'il n'y a rien à tirer (colonialement parlant), à la "frontière" des Établissements Français de l'Océanie, ainsi nommés officiellement à partir de 1843, ces E.F.O. étant eux-mêmes à la "frontière" des possessions coloniales françaises.[1] Cette extrême marginalité est une donnée constante à ne pas perdre de vue tout au long des deux siècles d'histoire sur lesquels porte cette étude. Dans les ouvrages traitant de l'empire colonial français, le mot Marquises apparaît rarement. Le gouvernement français ne s'est préoccupé des Marquises qu'en trois occasions : en 1842, comme il a été dit plus haut, pour procurer à la marine nationale une escale française au milieu du Pacifique ; en 1851 quand Taiohae est choisi comme lieu de déportation pour trois prisonniers politiques ; en 1880 enfin lorsqu'un corps expéditionnaire est envoyé à Hiva Oa pour mettre fin aux désordres qui règnent dans l'île et qui donnent une mauvaise image internationale du pouvoir colonial français. Puis quasiment plus rien, malgré Paul Gauguin qui y meurt dans l'indifférence quasi générale en 1903 et en dépit des articles alarmistes parus dans *L'Océanie Française*, une des revues périodiques du "lobby colonial". Archipel "sauvage" plus ou moins oublié des Français[2], il intéresse cependant la Défense nationale laquelle, en 1972-73, pendant presque un an, de façon

[1] La notion de "frontière", empruntée à l'historien Nathan Wachtel, désigne les territoires les plus éloignés d'un "centre" dominateur, donc ici les zones marginales du vaste empire colonial.

[2] Il m'a été rapporté, à Taiohae, en 1972, qu'un ministre de passage l'année précédente avait terminé son discours par un retentissant "Vive la Martinique ! "

confidentielle, pour ne pas dire secrète, entreprend des forages à Eiao en vue d'étudier la possibilité d'explosions atomiques souterraines ; mais finalement le site est abandonné et les tirs souterrains auront lieu à Moruroa, dans l'archipel des Tuamotu.

Les Marquises commencent à être mieux connues dans le dernier quart du XX^{ème} siècle.

D'abord par les Français de métropole : avec Jacques Brel, chanteur et comédien de renom, qui choisit de finir sa vie (dont il sait qu'elle sera écourtée par la maladie) à Atuona, et qui suscite leur curiosité pour ces îles oubliées ; avec le très médiatique commandant Cousteau qui y promène sa caméra sur terre et sous l'océan ; avec l'émission documentaire à succès "Ushuaïa" qui les fait découvrir vues du ciel. Le désenclavement aidant, l'archipel prend rang dans les destinations touristiques proposées dans les agences de voyage au départ de France.

Ensuite, et surtout, par les Marquisiens eux-mêmes. En 1978, sous l'impulsion de l'évêque d'alors, Mgr Le Cléac'h, une association est créée. Elle se donne pour but "la sauvegarde du patrimoine culturel marquisien". Elle a pour nom *Motu Haka o te Henua Enana*. Cette entreprise connaît très vite ses limites : sauvegarder le patrimoine nécessite des actions concertées et coûteuses. Or la concertation est encore balbutiante dans les mœurs marquisiennes, et la culture n'est pas vraiment prioritaire dans la répartition des crédits du Territoire. Mais *Motu Haka* ne reste pas inactif. C'est le folklore, avec ses chants et ses danses, qui va profiter de l'impulsion de départ. Par ce biais, les Marquisiens prennent alors conscience que le folklore tahitien, omniprésent, n'est pas leur folklore. Ils retrouvent des gestes, des phrases musicales, des sons, qui donnent envie de se rattacher à un passé ... mais quel passé ? C'est alors qu'on interroge l'historien.

Celui-ci se trouve face à trois difficultés.

La première vient de l'extrême dispersion de la documentation. Les archives françaises de l'outre-mer, à Aix-en-Provence, sont, en ce qui concerne l'Océanie, bien mal classées. Les archives de la Marine sont au Fort de Vincennes. Les archives des missionnaires sont à Rome, à Paris, à Braine-le-Comte (en Belgique), à Londres, à Papeete, à Taiohae, à Honolulu. Des manuscrits divers sont déposés en Australie, en Nouvelle Zélande, à Hawai'i ... Les journaux de bord des navires sont conservés, nombreux, dans divers ports de la côte Est des États-Unis et ailleurs. Je ne cite là que les lieux les plus connus car en fait il y a des documents un peu partout. Quant aux récits imprimés, leur diffusion est souvent restée limitée, voire confidentielle. Ainsi le chercheur procède à une quête sans fin, mais passionnante. De plus, les îles Marquises ont de tous temps intéressé les Anglo-saxons et donc des informations et des études de première importance ne sont disponibles qu'en langue anglaise.

Moins spectaculaire dans ses travaux que les archéologues, moins médiatique dans ses communications que les ethnologues, et c'est là une deuxième difficulté, l'historien s'impose difficilement. En effet, la mise à jour

d'un monument mégalithique, ou bien l'écoute d'un beau récit légendaire, cela plaît aux Marquisiens. Mais la précision des textes historiques dérange. D'abord parce que ces textes évoquent souvent le cannibalisme, ce qui est toujours présenté comme l'horreur suprême. (Il est encore fréquent à Tahiti de qualifier les Marquisiens de "mangeurs d'hommes".) Ensuite parce que l'Histoire est ***déjà écrite*** : c'est l'Histoire inspirée, en grande partie, par les missionnaires catholiques (après 1838) qui, comme le père Mathias Gracia, dès qu'il met le pied dans l'archipel, annoncent la couleur : "L'histoire de l'établissement de la Mission catholique ne formera dans l'avenir, nous l'espérons, qu'un seul et même événement avec celui de la colonisation française". Leur Histoire n'a qu'un but : montrer comment, par un lent et patient travail, les missionnaires sont parvenus à transformer un peuple de cannibales en un peuple de catholiques. La lecture d'un ouvrage comme celui du père Mouly *Secrets, candeurs et férocités de cannibales*[3] est édifiante à ce sujet. Des quantités de faits sont occultés. "Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances", écrivait Marcel Proust. La Mission catholique **doit** avoir raison, tous les autres ont tort, y compris lorsqu'à l'évidence l'objectivité est bafouée. Or l'histoire doit se débarrasser de "ce qui est représentation fausse, falsifiée ou irréelle du passé, de l'utopie, de l'histoire imaginaire, de ce passé en images d'Épinal …", pour reprendre le mot d'un historien. Des images d'Épinal précisément que l'on rencontre à toutes les pages de publications périodiques de propagande missionnaire comme les *Annales de la Propagation de la Foi* ou bien les *Annales des Sacrés Cœurs* et dont il est difficile de se défaire. C'est le lot de l'historien de se heurter aux idées reçues et à ceux qui les défendent.

J'en arrive à la troisième difficulté : les Marquisiens eux-mêmes, dans leur majorité, ne sont pas encore prêts à tout connaître de leur passé. Dans ce qui peut apparaître comme un manque d'intérêt, il y a un refus "culturel" de l'écrit, mais il y a aussi le refus de ce qui choque : par exemple, est-il réellement possible qu'un missionnaire ait payé les livraisons de coton des indigènes avec des tessons de bouteilles ? Ne s'agirait-il pas de mensonges éhontés d'ennemis de la mission ? Il est plus satisfaisant de s'attarder sur le passé d'avant l'arrivée des Européens : les erreurs des lointains ancêtres sont pardonnées par la conversion de leurs descendants.

Pardon accordé aux errements du lointain passé païen, silence sur les errements du plus proche passé colonial : l'historien se retrouve face à des *tabu* religieux et, plus largement, culturels, qu'il lui incombe de franchir avec tact, sérénité et détermination.

Le thème de la quête identitaire se retrouve en toile de fond des discours politiques. La tendance majoritaire actuelle privilégie l'idée du

[3] Ce petit livre paraît en 1949. Il est intéressant de remarquer que sa réédition vingt ans plus tard porte un autre titre : *Aux Îles Marquises, Tribulations et Renaissance*. La décolonisation et Mai 68 y sont sans doute pour quelque chose.

renforcement des liens avec Tahiti : Marquisiens, Tahitiens, et tous les habitants de la Polynésie française, forment la grande famille *mao'i*, qui peut s'épanouir dans la continuation des liens privilégiés tissés avec la France. Une autre tendance également pro-française dénonce les propensions hégémoniques de Tahiti et met en avant une spécificité marquisienne.

Celle-ci s'affirme de manière spectaculaire par des manifestations culturelles dont les acteurs sont fiers d'œuvrer pour le renouveau de la culture marquisienne.

Cette recherche - d'aucuns diront recherche des "racines"- est-elle fondée ? Car il y a un élément qui peut en faire douter. Cela tient en trois nombres, volontairement arrondis : 1800 : *50 000* Marquisiens ; 1860 : *11 000* ; 1925 : *2 000* ... Même si, depuis cette dernière date, la courbe démographique a inversé sa tendance, on est en droit de se demander s'il reste, chez les vivants, du sang marquisien, de ces Marquisiens d'avant l'arrivée des "Occidentaux".[4] Mais l'identité n'est-elle pas autre ?

Ce livre est donc essentiellement un livre d'histoire. Dans la première partie, à partir d'une sélection d'une quinzaine de témoignages, est brossé à grands traits un tableau de la société marquisienne telle que l'ont vue les Occidentaux entre 1774 et 1816, en y ajoutant le témoignage des Espagnols découvreurs de l'archipel en 1595. Je prends un soin particulier à éviter toute référence postérieure.

Dans la deuxième partie, selon une trame chronologique allant des années 10 du XIX^{ème} siècle à 1880, je présente les modalités de contact entre "étrangers" et insulaires ; alors que les premiers contacts, pas toujours tendres, amènent une lente acculturation, le choc de la colonisation, en 1842, déstructure la société marquisienne qui sombre dans une angoissante déculturation qu'accompagne un inexorable déclin démographique.

Puis, dans la troisième partie, et toujours sous la forme d'un récit chronologique, je montre comment, après une période que je qualifie d'enlisement colonial, l'acculturation ne reprend qu'après la seconde guerre mondiale, pour déboucher sur un questionnement à propos du passé.

En conclusion, je présente une synthèse de l'histoire de l'acculturation des Marquisiens, débouchant sur l'idée d'*invention d'une culture marquisienne d'aujourd'hui*.

[4] J'emploie le mot "Occidentaux" pour désigner les Européens et les Américains.

CHAPITRE I

PRÉSENTATION GÉOGRAPHIQUE

La présentation géographique de l'archipel des Marquises est devenue un exercice difficile par le fait que tout historien, ethnologue, voyageur, journaliste, a d'abord fait *sa* présentation, avec souvent un grand talent. Mais c'est ici un exercice encore nécessaire : il permet à ceux qui ne

connaissent pas ces îles, avant d'entrer dans leur histoire, d'imaginer le décor où ce peuple marquisien naît, vit et meurt. Avant de m'y lancer à mon tour, situons ces terres et brossons-en à grands traits les paysages.

Les Marquises sont un archipel composé de dix îles et de quelques îlots. Elles sont comprises entre 7°50' et 10°35' de latitude Sud, et 138°20' et 140°40' de longitude Ouest. Cet archipel comprend deux groupes habités distincts, au Nord-Ouest d'une part, au Sud-Est d'autre part, découverts l'un et l'autre à 176 ans d'intervalle. Le fait que les découvreurs espagnols (en 1595) et les redécouvreurs anglais (en 1774) du groupe S-E n'aient pas vu le groupe N-O ne doit pas étonner. Ayant séjourné plusieurs fois à Ua Huka (N-O) depuis 1972, ce n'est qu'en 1993 que, de cette île, et à la faveur d'un temps particulièrement clair, j'ai aperçu Hiva Oa et Fatu Huku (S-E). En novembre 1999, de Taiohae, pendant six jours, le temps voilé ou pluvieux ne m'a pas permis de voir Ua Pou, pourtant bien visible en d'autres circonstances climatiques.

Ces îles sont des montagnes. La grande houle vient se fracasser au pied des falaises noires. Les baies offrent un paysage reposant de petites plages de galets et de sable, généralement noir, rarement blanc. Elles se prolongent dans les terres en vallées verdoyantes. Il fait toujours chaud et les pluies sont capricieuses, allant de l'absence au déluge, les deux phénomènes pouvant durer plusieurs mois chacun.

Pour celui qui ne craint pas d'être à l'écart du tumulte planétaire, et compte-tenu des communications existantes, il y fait bon vivre.

LE MILIEU NATUREL

Commençons par des considérations géologiques. À l'exception de quelques îlots, les Marquises sont des îles hautes d'origine volcanique. Il n'y a pas de volcan actif, mais quelques secousses sismiques ont été enregistrées encore récemment. À Hiva Oa et à Nuku Hiva, l'activité volcanique se manifeste en quelques rares endroits par des émanations sulfureuses et quelques sources d'eaux sulfureuses et ferrugineuses.

Les recherches en volcanologie aux Marquises ont fait de grands progrès depuis une vingtaine d'années. J'ai eu la possibilité de participer, en 1993, à une tournée de volcanologues dans sept des dix îles. Ce domaine scientifique n'étant pas ma spécialité, je reprends quelques extraits du résumé d'un article sur la volcanologie de l'archipel[5] : "Les édifices aériens des îles Marquises présentent des caractères spécifiques, en particulier des phases de construction successives bien distinctes et d'importance égale. Des datations nouvelles obtenues sur un échantillonnage suffisamment représentatif de l'histoire volcanique de chaque île, confrontées aux données antérieures, permettent de proposer un modèle de point chaud marquisien. […] Une zonation temporelle apparaît nettement : les îles septentrionales ont été construites entre 5,80 et 4,70 millions d'années ; les

[5] *Bulletin de la Société de Géologie de France*, n° 6, 1990, p. 933.

îles centrales entre 4,80 et 1,40 Ma, et les îles méridionales entre 2,80 et 1,30 Ma. L'activité la plus récente attribuée au point chaud se situe dans la zone de fracture des Marquises."

Les renseignements qui suivent viennent de l'Atlas de la Polynésie[6] : "Quatre îles sont construites selon le modèle d'un volcan régulier avec caldeira centrale dont la moitié s'est effondrée en laissant voir un plan diamétral de secteur. A ce modèle simple s'ajoute, à Fatu Iva, la croissance secondaire d'un volcan sur le plancher de la caldeira. À Ua Huka, le volcan secondaire est en position excentrique.

"Le schéma se complique lorsque l'effondrement de la caldeira ne se fait pas selon une ligne circulaire, mais le long de plusieurs failles plus ou moins concentriques, comme à Tahuata.

"Ua Pou, contrairement aux îles précédentes, ne présente pas d'effondrement marqué. Le centre de l'île est composé d'extrusions phonolithiques et trachytiques.

"Les autres îlots ne sont que des résidus de volcans plus importants, effondrés, dont il ne subsiste que l'un des flans."

Des dragages confirment l'existence de bancs coralliens ennoyés dans le Nord de l'alignement. Leur absence apparente s'explique par la survenance d'un choc thermique.

Une dernière remarque va nous ramener vers des temps historiques. J.L. Candelot, enseignant-chercheur résidant à Ua Pou, a constaté une différence importante dans les descriptions que les premiers navigateurs européens font de l'îlot Fatu Huku. Cook en 1774 et Hergest en 1792 en donnent une cartographie faisant état d'une superficie bien plus vaste que celle qu'en donne Porter en 1813. Coïncidence troublante, des cartes bathymétriques modernes montrent des hauts fonds correspondant à la position et aux contours de l'île telle qu'elle a été décrite par les premiers. J.L. Candelot émet l'hypothèse d'un bouleversement cataclysmique survenu peu avant 1800. Il reste à en trouver l'origine (raz de marée, tsunami ou événement tectonique ?) et éventuellement des traces dans les légendes...[7]

Image aujourd'hui de l'histoire géologique, le relief de ces îles est extrêmement accidenté. L'érosion, mécanique et chimique, a façonné d'innombrables rochers, qui semblent parfois en équilibre instable. La plupart des îles ont une arête montagneuse centrale, d'où partent des arêtes secondaires, jusqu'à la côte. Il n'y a pas de véritable plaine côtière. La côte est presque partout faite de rochers et surtout de falaises abruptes, avec des dénivelés atteignant 300 mètres.

Trois îles habitées, Fatu Iva, Tahuata et Ua Huka ont une allure générale semblable, avec une haute chaîne centrale et semi-circulaire. Du côté

[6] *Atlas de la Polynésie française*, ORSTOM, 1993.

[7] J-L. CANDELOT, "Des légendes aux sciences de la terre... ou Fatu Huku et autres îles et îlots oubliés, mythiques ou disparus, de l'archipel des Îles Marquises", manuscrit, 1995.

interne à cet arc de cercle, des pentes abruptes mènent à quelques vallées relativement larges, dans lesquelles coule un cours d'eau, tandis que sur la pente externe la déclivité est plus progressive mais les pentes sont entaillées de nombreuses vallées en V, avec de petits cours d'eau irréguliers. En dehors des parties basses des vallées, il y a très peu de surfaces plates.

Les trois autres îles ont des formes différentes. Ua Pou, la plus petite, a une chaîne centrale réduite d'où partent dans toutes les directions des chaînons secondaires, le tout dominé par d'impressionnants pinacles.

Une part importante de l'intérieur de Nuku Hiva est occupée par le plateau de Toovi, entre 600 et 1000 mètres d'altitude, entouré de montagnes dépassant 1200 mètres.

Hiva Oa a deux systèmes montagneux distincts : à l'Ouest, une chaîne semi-circulaire culminant à 1276 mètres, et vers l'Est une chaîne centrale allongée, plus basse, avec de nombreux plateaux fortement entaillés.

Les quatre îles inhabitées sont toutes d'altitude inférieure à 600 mètres. Fatu Huku est une petite île rocheuse peu accessible. Eiao, Hatutu et Motane ont des plateaux dominant des pentes plus ou moins abruptes jusqu'à la mer.

Le littoral marquisien est très déchiqueté : rochers et falaises se succèdent, érodés par les vagues qui y ont creusé des grottes et des cavités où l'eau s'engouffre et ressort à quelque distance, dans la roche, avec un souffle puissant et une gerbe d'écume (les fameux "trous du souffleur"). Les fonds sont profonds près des côtes, et les grands navires peuvent s'en approcher de très près.

Le caractère inhospitalier des côtes est atténué par les nombreuses baies profondes, aux rives rocheuses et élevées, mais qui toutes se ferment sur une plage plus ou moins étendue de sable noir ou de galets. On peut observer dans quelques-unes des formations coralliennes, mais c'est assez rare.

Les points d'ancrage sont nombreux, mais peu sont véritablement protégés de la houle de l'océan. Le meilleur port est la baie de Taiohae, à Nuku Hiva, dont l'entrée est remarquable : deux îlots massifs, respectivement de 127 et 80 mètres d'altitude, très tôt baptisés "sentinelle de l'Ouest" et "sentinelle de l'Est" semblent en garder l'entrée, tandis que celle-ci est repérable à une assez grande distance en mer par un long filon de roche blanche, signalé par tous les marins.

L'approche par bateau d'une île de l'archipel provoque toujours, sur celui qui vient là pour la première fois, un effet inoubliable. Nombreux sont les navigateurs auxquels cette rencontre a inspiré des lignes enthousiastes, tel cet Américain qui écrit, en 1919, dans The National Geographic Magazine[8] : "Du large, Fatuhiva se dessine comme un bloc vague et mystérieux sur l'horizon, austère et rébarbatif ; l'approche n'adoucit en rien les contours

[8] J. W. CHURCH, "A Vanishing people of the South Seas", N.G.M., vol. XXXVI, n° 4, octobre 1919, p. 277.

sévères de la ligne de côte. Brutalement, des profondeurs de l'océan s'élèvent d'énormes massifs basaltiques, imposants, usés par les vents, battus et déchiquetés par des milliers de tempêtes. […] Dans les ouvertures noires de cavernes ténébreuses, les vagues, inlassablement, lancent leurs crêtes blanchâtres, tels des bataillons, à l'assaut de la roche, et rejaillissent en hautes colonnes d'écume et de gouttelettes. Dans le lointain, les pics pointus, perçant les nuages, dont la nudité n'est pas rompue par un arbre ou un arbuste, indiquent les contours déchiquetés d'un grand cratère, témoins aujourd'hui et depuis des siècles du feu qui a projeté, au-dessus de la mer bouillante, cette masse en fusion, laquelle s'est refroidie et morcelée en un fouillis d'arêtes serrées, de précipices majestueux et de gorges infranchissables."

De l'avis de tous ceux qui ont décrit l'archipel aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, le climat est sain et agréable pour les Européens. L'Atlas de la Polynésie donne pour les Marquises les critères suivants :

- température moyenne annuelle supérieure à 25°5 ;
- précipitations inférieures à 800 mm par an (car les Marquises sont dans le prolongement de la zone de faible pluviométrie de l'Amérique du Sud) ;
- insolation : environ 2770 heures par an.

C'est un climat tropical maritime.

Cependant, je serai plus nuancé. Le climat des Marquises n'a pas de régularité rigoureuse. Bien que n'ayant pas effectué de mesures, je n'ai, de l'année 1972-73, que le souvenir de pluies continuelles à Nuku Hiva. Retournant en 1974 à Ua Huka, j'y ai alors trouvé un paysage désolé par la sécheresse, laquelle persista trois années. En fait, cette irrégularité est notée dès le début de l'arrivée des Européens : "Tous les 3 ou 4 ans, la chaleur est si forte que les feuilles et les fruits fanent sur les branches, et les poissons s'enfoncent plus profondément dans l'océan."[9]

Les pluies, en année "normale", sont plus abondantes entre mai et septembre. Avec les fortes pluies apparaissent de nombreuses cascades. Le ravinement est intense et les baies deviennent ocre, tandis que le vert s'impose partout dans les vallées et sur les pentes.

Les longues sécheresses tuent la végétation et la faune (laquelle est très réduite à l'époque des premiers navigateurs - porcs, chiens, rats, volailles -, mais qui, plus tard, comportera en abondance des chèvres, des chevaux et des bovins). Phénomène spectaculaire, les rats apparaissent, innombrables, dans les vallées où les hommes ont encore de quoi survivre. Si une période de sécheresse, de nos jours, est bien surmontée grâce aux forages profonds et au ravitaillement des goélettes, il n'en était pas de même aux temps anciens, ce que nous verrons plus loin.

Les pluies n'ont pas la même intensité d'une île à l'autre.

Les îles du groupe Sud-Est, exposées les premières aux vents dominants, sont plus arrosées que celles du groupe Nord-Ouest. On relève par exemple

[9] J. TERRELL, "Joseph Kabris and his notes on the Marquesas", J.P.H., n° 17, 1982.

1150 mm à Atuona et seulement 700 mm à Vaipaee. Les îles moins hautes, comme Ua Huka, retiennent moins les précipitations.

Les différences sont notables également entre les zones considérées sur chaque île : les côtes et les pentes “au vent” sont bien plus arrosées que celles situées “sous le vent”. Pour ces dernières s’applique le qualificatif de “terre déserte”, notamment à Nuku Hiva et Hiva Oa.

Ce climat chaud et humide développe la végétation “avec une force extraordinaire”[10]. “Les arbres, les plantes et les autres productions de ces îles, du moins autant que nous les connaissons, sont à peu près les mêmes qu’à Tahiti et aux îles de la Société”[11]. Roblet, chirurgien sur le ‘Solide’, donne l’énumération des végétaux qu’il a particulièrement distingués et reconnus : le cocotier, l’arbre à pain, le casuarina (“bois de fer”), ainsi que d’autres arbres décrits mais non nommés[12], auxquels on peut ajouter l’hibiscus et le pandanus. Il ne faut pas attendre longtemps pour voir les Occidentaux introduire de nouvelles espèces : “L’occupation a introduit diverses plantes qui ont aujourd’hui droit de cité ; ainsi à Nuku hiva, à Ua pou et à Tahuata, les goyaviers menacent de tout envahir.”[13] De nos jours, l’abondance des espèces offre au non-connaisseur en botanique des paysages luxuriants où se mêlent fougères arborescentes, falcatas, flamboyants, “châtaigniers” le long des cours d’eau, tamariniers, acacias …

DES ÎLES AUSTÈRES ?

Je termine cette présentation géographique par des considérations d’ordre psychologique. L’absence de lagon a souvent été invoquée pour opposer ces îles à celles de la Société : douceur enchanteresse dans ces dernières, sévérité majestueuse aux Marquises. Ces impressions, de la part des Occidentaux, se sont reportées sur les insulaires. Je dirai, sans verser dans le déterminisme géographique, que le paysage marquisien entraîne assurément un certain art de vivre. Mais le terme d’austérité dont beaucoup se servent pour le qualifier n’est souvent que le reflet d’une forme d’angoisse que l’étranger ressent dans un pays très différent du sien. Aux Marquises aujourd’hui, on rit, on travaille, on s’ennuie aussi, un peu, tout en déclarant son attachement à cette terre, attachement que certains affirment plus haut et fort que d’autres, en recherchant avec une grande curiosité des liens avec les ancêtres. À cette quête, les pages qui suivent apportent quelques réponses.

---

[10] H. JOUAN, *Archipel des Marquises*, 1858, p.12.
[11] J. COOK, *Voyage dans l’hémisphère austral et autour du monde* [...], 1792, p.167.
[12] C.P. CLARET FLEURIEU, *Voyage autour du monde* [...], *par Étienne Marchand*, 1809, p. 85 à 87.
[13] H. JOUAN, *op cit*, p. 12.

DONNÉES NUMÉRIQUES
SUPERFICIES - ALTITUDES - POPULATIONS

Les chiffres de superficies et d'altitudes rassemblés ici ne prétendent pas être définitifs. Des imprécisions subsistent. Les chiffres de populations sont les premières estimations émanant de l'administration française, en l'occurrence celle du commandant particulier Jouan.

LES ILES MARQUISES			
	SUPERFICIE	POINT CULMINANT	POPULATION (Vers 1856) (1)
GROUPE NORD-OUEST			
*NUKU HIVA	339 km^2	1227 m	2700 hab
*UA HUKA	83 km^2	855 m	300 hab
*UA POU	105 km^2	1252 m	1100 hab
MOTU ONE	qq ha	3 m	
HATUTU	4 /18 km^2 ?	428 m	
EIAO	52 km^2	576 m	
MOTU ITI	qq ha	220 m	
GROUPE SUD-EST			
*HIVA OA	315 km^2	1276 m	6000 hab
*TAHUATA	61 km^2	1050 m	600 hab
*FATU IVA	80 km^2	1125 m	1200 hab
FATU HUKU	1 km^2	359 m	
MOTANE	15 km^2	520 m	
Rocher THOMASSET	qq m^2	4 m	

* Îles habitées en permanence.
(1)Total : 11900, H. JOUAN, *op. cit.*

CHAPITRE II

ETHNOHISTOIRE DE LA TERRE DES HOMMES : ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ MARQUISIENNE À L'ARRIVÉE DES OCCIDENTAUX

I - LA POPULATION DES MARQUISES VERS 1800[14]

Les “premiers regards”, celui de Quiros, puis ceux de Cook et des suivants, jusqu’à Porter en 1813, ont été sauvegardés sur le papier avec des mots et des images, dans une variété de points de vue permettant aujourd’hui d’essayer de faire œuvre d’ethnologue du passé (ou d’ethno-historien). Ethnographes amateurs ou ethnographes sans le savoir, les auteurs que j’ai retenus ont livré par écrit tous les faits remarquables, fondamentaux ou anecdotiques, dont ils ont été les témoins, et ont dessiné tout ce qui excitait leur attention : objets, personnages, paysages, en ajoutant des commentaires souvent très instructifs mais nous renseignant souvent davantage sur leurs préoccupations que sur leurs découvertes. Ils ont omis bien des choses, soit parce que leur vision du monde marquisien fut trop brève, soit parce que leur séjour, même de plusieurs années, n’avait pas pour finalité, loin s’en faut, la production d’un ouvrage d’ethnologie.[15]

[14] On aura remarqué que le titre de mon premier chapitre est inspiré du titre du remarquable petit ouvrage d’Edmond de BOVIS, *État de la Société tahitienne à l’arrivée des Européens*, S.E.O., 1978. On voudra bien me pardonner de ne pas avoir cherché une autre formulation, celle-ci exprimant parfaitement ce que j’ai voulu exposer.

[15] On trouvera à la fin de ce chapitre les renseignements concernant dix-sept auteurs qui ont été mes sources pour cette première partie : nationalité, but du voyage, dates de passage aux Marquises, ainsi que toutes les précisions sur les textes que j’ai lus. J’ai pris un soin particulier à citer le plus exactement possible ces auteurs, m’étant aperçu que bon nombre de leurs observations se retrouvent, dès le début du XIX^{ème} siècle, sous la plume de nombreux écrivains (voyageurs, administratifs, religieux, ethnologues, historiens...), qui omettent de citer leurs sources. Ces auteurs sont : Quiros, Cook, Ingraham, Marchand (Son journal de bord inédit d’une part, le récit de son voyage par Claret-Fleurieu d’autre part), Roberts, Hergest (dans le récit de Vancouver), House, Wilson, Fanning, Crook, Kabris (dans un article de Jennifer Terrell), Robarts (édité par G. Dening), Krusenstern, Langsdorff, Lisianski, Porter et Barsden. Pour trois de ces auteurs, les références ne correspondent pas à des pages : dans Crook, les chiffres correspondent à un découpage particulier de son manuscrit dactylographié ; dans House, les chiffres romains suppléent à l’absence de pagination ; enfin pour Kabris, chaque chiffre correspond à une ligne.

Combien y a-t-il d'habitants aux Marquises ?

Personne n'a compté la population des îles Marquises de façon rigoureuse et indiscutable. Nous disposons de peu de chiffres. Ce sont soit des estimations globales, soit des comptages approximatifs de guerriers, soit des évaluations de la foule rassemblée sur la plage.

1° Les estimations globales :

Cook : moins de 50 000 habitants au groupe S.E.
Marchand : 7 000 habitants à Tahuata
6 000 habitants à Hiva Oa
6 000 habitants à Fatu Iva
peut-être 1 000 à Motane et Fatu Huku
Crook : 3 000 habitants à Ua Huka
Kabris : 20 à 30 000 habitants à Nuku Hiva
Krusenstern :18 000 habitants à Nuku Hiva, sans doute moins (12000)
Lisianski : 4 000 habitants sur la côte Sud de Nuku Hiva

2° Les comptages de guerriers :

Crook : 5 000 à Fatu Iva
1 200 à Tahuata
10 000 à Hiva Oa
1 200 à Ua Pou
800 à Ua Huka
6 000 à Nuku Hiva
Porter : 19 200 à Nuku Hiva

3° Les évaluations de la foule

- à Tahuata :

Marchand :

(Dans son Journal de bord) : "Nous n'avons jamais aperçu plus de 300 naturels ensemble."

(Dans Claret-Fleurieu) : jamais plus de 5 ou 600 individus.

- rassemblée sur la plage de Taiohae :

Hergest : 1 500 personnes
Langsdorff : 800 personnes, 1 000 au plus.

Nous voyons que Crook a donné deux nombres pour Ua Huka : 800 guerriers pour un total de 3 000 habitants, ce qui correspond à une multiplication par 3,75. Si nous appliquons ce coefficient multiplicateur aux autres nombres de guerriers, cela donne :

18 750 à Fatu Iva
4 500 à Tahuata
37 500 à Hiva Oa
4 500 à Ua Pou
22 500 à Nuku Hiva
3 000 à Ua Huka

Le total est de 90 750, soit 60 750 pour le groupe S.E. et 30 000 pour le groupe N.O., ce qui correspond à la proportion 2/3 - 1/3 donnée par Crook.

Faisons l'examen critique de ces nombres, et d'abord pour le Groupe S.E. (Fatu Iva, Tahuata, Hiva Oa, Motane, Fatu Huku).

Cook pensait que ce groupe devait contenir moins de 50 000 habitants. Le calcul fait avec les données de Crook donne 60 750. Je pense que cette dernière estimation peut être revue à la baisse pour deux raisons. La première est que Crook a considéré le peuple marquisien comme un peuple prolifique, ce qui n'est pas confirmé par les autres observateurs. La seconde est qu'il n'est pas allé à Fatu Iva. Le nombre qu'il donne pour cette île est étonnant. Selon lui, elle est plus grande que ne le pense Cook, qui ne l'a vue que de très loin. Il tient ce nombre de 5 000 guerriers de ses informateurs marquisiens et il y croit d'autant plus qu'il connaît la relation du passage des Espagnols en 1595, lesquels écrivent que Fatu Iva semble très peuplée. Si nous diminuons de moitié l'estimation qu'il fait pour cette île (et je pense qu'il faudrait oser davantage), nous arrivons à peu près à 50 000 pour l'ensemble du groupe S.E.

Entre Cook (1774) et Crook (1798), il y a Marchand (1791) dont les observations, et surtout celles de ses compagnons le capitaine Chanal et le chirurgien Roblet (reprises par Claret-Fleurieu) revoient aussi à la baisse les nombres anglais : 20 000 habitants au maximum, sur les bases suivantes : 1 000 habitants par lieue de côte pour Tahuata et Fatu Iva soit 6 000 + 6 000, 500 habitants par lieue de côte pour Hiva Oa pour cause de stérilité sur la plus grande partie de son terrain, soit 7 000, en tout 19 000 auxquels on ajoute 1 000 "si l'on veut accorder quelques habitants" aux îles Motane et Fatu Huku.

Pour Nuku Hiva, on a quatre estimations : Crook, 22 500 habitants (6 000 par 3,75) ; Kabris, 20 à 30 000 habitants ; Krusenstern, 18 000 habitants ou moins (12 000) ; Porter, 19 200 guerriers.

Entre 1799 (année de départ de Crook) et 1804 (année de passage de Krusenstern), Robarts évoque des temps de famine. Il est donc possible qu'il y ait eu décroissance de population. Mais entre 1804 et 1813 (séjour de Porter), il y a aussi des famines et des guerres, ce qui fait que le chiffre de Porter étonne par son importance. Porter devine que son chiffre peut surprendre, aussi précise-t-il que dans un climat pareil et d'après la vie que mènent les naturels, ce nombre ne doit exciter aucun étonnement, car il n'a vu, dit-il, que des êtres vigoureux et bien portants, jeunes et vieux, tous agiles et forts. Le nombre de 18 000 paraît trop important à Krusenstern : ce serait le chiffre fourni par Robarts, tandis que lui-même, "compte tenu des mœurs des insulaires", penche pour 12 000. Langsdorff va dans le

même sens, comparant les 800 à 1 000 insulaires qu'il voit rassemblés à Taiohae en 1804 aux 1 500 vus par Hergest en 1792.

Il faut conclure :

- La population du groupe S.E. serait comprise, à la fin du XVIIIème siècle, entre 20 et 50 000 habitants.
- Il est difficile d'estimer la population de Nuku Hiva ; les informations trop proches dans le temps ne dégagent pas de tendance nette : entre 12 et 30 000 habitants, et même plus.
- Les informations de Crook suggèrent une population totale pour les deux groupes S.E. et N.O. comprise entre 80 et 90 000 habitants, chiffre qui semble surestimé. (Pour J.L. Rallu, "la population des Marquises pouvait être d'environ 43 000 personnes au début du XIXème siècle."[16])

Toponymie

Nom marquisien	Découvreur	Date	Nom attribué
ÎLES DU GROUPE SUD-EST			
Fatu	Mendan	159	Santa

[16]J.L. RALLU, *Les Populations océaniennes aux XIXè et XXè siècles*, INED, 1990, p. 212.

Iva	a	5	Magdalena
Motane	Mendana	1595	San Pedro
Tahuata	Mendana	1595	Santa Cristina
Hiva Oa	Mendana	1595	Santa Dominica
Fatu Huku	Cook	1774	Hood
ÎLES DU GROUPE NORD-OUEST			
Huku Hiva	Ingraham	1791	Federal
	Marchand	1791	Baux
	Hergest	1792	Sir H. Martin
	Roberts	1793	Adam
	Porter (1)	1813	Madison
Ua Huka	Ingraham	1791	Washington
	Hergest	1792	Riou
	Roberts	1793	Massachusset
	Porter	1813	Adam
Ua Pou	Ingraham	1791	Adam
	Marchand	1791	Marchand
	Hergest	1792	Trevenen
	Roberts	1813	Jefferson
Motu Iti	Ingraham	1791	Franklin
	Marchand	1791	Les deux Frères
	Hergest	1792	Hergest’s rocks
	Roberts	1793	Blake

Eiao	Ingraham	1791	Knox
	Marchand	1791	Masse
	Hergest	1792	Roberts (2)
	Roberts	1793	Freemantle
	Fanning	1798	New York
Hatutu	Ingraham	1791	Hancock
	Marchand	1791	Chanal
	Hergest	1792	Roberts (2)
	Roberts	1793	Langdon
	Fanning	1798	Nexsen
Motu Oa	Ingraham	1791	Lincoln
	Marchand	1791	Plate
	Roberts	1793	Resolution
	Wilson	1798	Level
(1) Porter n'est pas découvreur, mais renomme 2 ïles.			
(2) Nom commun aux deux îles Eiao et Hatutu.			

II - ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

A - Vallées et groupes humains.

L'unité géographique incontournable aux Marquises est la vallée.

Le Marquisien pense que le monde est fait d'îles structurées en vallées. Le cloisonnement est tel qu'il est plus aisé d'aller d'une vallée à l'autre en passant par la mer (lorsque celle-ci est praticable). Les hauteurs qui cernent

les parties basses débouchant sur le rivage sont considérables, les flancs sont escarpés ; les chemins y sont rares et fréquemment périlleux.[17]

Dans chaque vallée se trouve un ou plusieurs groupes humains. Pour désigner ces groupes, je retiendrai ce qu'en dit Crook : il distingue dans une même île, des nations indépendantes, des tribus, et des familles. J'ajouterait d'une part une distinction de rang entre familles, et d'autre part des groupes particuliers que Robarts qualifie de "clubs".

La nation indépendante est le groupe humain qui occupe une vallée. Cette vallée peut être simple, et alors la nation est une tribu ; elle peut être subdivisée : lisons Porter à propos de Taiohae : "La vallée principale est subdivisée en vallées plus petites par des collines, et chacune de ces dernières est habitée par des tribus distinctes."[18]

La tribu se subdivise en familles, elles-mêmes partagées en deux catégories sociales majeures. Pour Crook, il y a les communs et la classe supérieure. Robarts parle de personnes de haut rang et de gens pauvres. Employant un vocabulaire tout à fait européen, il parle du prince et de ses sujets. Krusenstern distingue les nobles du reste, et Porter constate : "Il y a parmi ces naturels une sorte de noblesse".

Aucun ne donne, même de façon allusive, une estimation de leur importance respective.

Je dirai que la tribu est composée de plusieurs groupes humains, les uns familiaux et structurés, les autres, familiaux ou non, dans la dépendance des premiers.

Chaque groupe structuré correspond à une famille étendue, avec un chef et des terres. Porter pense que ces peuplades n'ont comme chefs "que des patriarches".

---

[17]Tous les Occidentaux qui se sont aventurés dans l'intérieur des îles mettent l'accent sur les difficultés extrêmes pour progresser. Porter parle souvent de l'épuisement de ses hommes pour se rendre dans la vallée des Taïpis.

[18] Le mot tribu semble le mieux approprié pour désigner le groupe humain qui se présente aux yeux des Occidentaux de passage, en quête d'un port abrité. Selon le Petit Robert (1989, p. 2017), "tribu" désigne "un groupe social et politique fondé sur une parenté ethnique réelle ou supposée, chez les peuples à organisation primitive". Cependant certains chercheurs actuels emploient également le mot "clan" pour désigner une extension de la tribu dans d'autres vallées (P. OTTINO et M.N. DE BERGH-OTTINO, *Hiva Oa, Images d'une Mémoire Océanienne*, C.P.S.H., 1991, p. 20-21 et 24-25.). Ce mot qui, selon le même *Petit Robert* (p. 322), signifie "division ethnique de la tribu", a donc à mon avis un sens réducteur. Le groupe humain qui occupe une vallée est désigné en marquisien par le mot *mata'eina'a*, que R.I. DORDILLON, dans son *Dictionnaire marquisien-français* (Institut d'ethnologie, 1931) traduit par "peuple", tandis qu'il traduit le mot "tribu", dans son *Dictionnaire français-marquisien* (Institut d'ethnologie, 1932), par le même mot *mata'eina'a*. Je pense que ce qu'écrit Maurice Lenormand à propos de la Nouvelle-Calédonie avant l'arrivée des Européens peut s'appliquer aux Marquises. Les autochtones étaient divisés en tribus, complètement indépendantes les unes des autres, et il définit ainsi cette entité politique : "groupement autour d'un chef d'un nombre plus ou moins important de familles ou clans appartenant au même groupe ethnique et tirant leur origine d'une même souche". (M. LENORMAND, "L'évolution politique des autochtones de la Nelle-Calédonie", *J.S.O.*, n° 9, p. 245-246, Musée de l'Homme, 1953.)

Chaque ensemble familial entretient la mémoire de sa généalogie. Cet exercice est accompli par des spécialistes.[19] Porter, à propos de ceux qu'il qualifie de nobles, écrit "qu'ils parlent avec orgueil de leur généalogie".

L'ensemble informel comprend hommes, femmes et enfants vivant en structure familiale ou non, sur les terres des précédents.

Alors que les auteurs retenus ne citent pas de nom marquisien pour désigner "les personnes de haut rang", le mot *kikino* est signalé par Langsdorff pour désigner "une pauvre créature". Krusenstern dit que le kikino est celui qui contrevient au *tabu* posé sur les fruits de l'arbre à pain. "Ce sont les *kikino* qui seront les premiers attrapés et dévorés par les ennemis", et Langsdorff ajoute : "celui qui transgresse un *tabu* est un *kikino*, c'est-à-dire un criminel, et ne peut échapper à sa punition : maladie ou mort subite." Ainsi le *kikino* doit être l'homme ou la femme de la basse classe, qui, en période de disette, peut être amené à rompre le *tabu* pour se nourrir et qui, par ailleurs, est la victime idéale pour les sacrifices humains. Les informations précises sur cette "classe inférieure" sont peu nombreuses chez les auteurs considérés.

Je décris plus loin une autre forme d'identification sociale que certains ont évoquée : des gens respectables pour Crook, des clubs pour Robarts, des confréries pour Langsdorff.

B- Rapports de domination.

L'harmonie sociale est fondée sur l'approvisionnement en vivres et sur le *tabu*.

Le chef est propriétaire de terres, plus ou moins étendues, permettant de nourrir sa famille et un certain nombre de personnes de condition inférieure. "Un grand homme, écrit Robarts, qui a des provisions en abondance peut avoir beaucoup de domestiques, qu'il paie en nourriture. Les hommes de la maison vont chercher du bois, de l'eau, etc, cueillent les fruits à pain et les cocos. D'autres vivent en différents endroits du territoire pour veiller à ce que les arbres ne soient pas cassés et les fruits volés." Crook note que "hommes et femmes serviteurs font à manger, élèvent les enfants, surveillent les fruits". Plus loin : "[ces] gens vivent de la production spontanée de leur terre, apprêtée par leurs domestiques". Et Porter constate que "l'homme le plus vieux de la tribu, s'il possède le plus de terre, et s'il compte dans ses propriétés le plus d'arbres à pain et de cocotiers, est aussi le plus influent." La première forme de domination a donc un caractère vital. Le chef nourrit ceux qui vivent chez lui. Crook affirme : "propriété et autorité sont inséparables".

[19]"Des prêtres, selon Crook, ont certains chants qui consistent en généalogies de leurs chefs, dont les noms sont énumérés successivement en très grand nombre, et dont on suppose qu'ils remontent aux premiers temps de l'occupation des îles. Mais si on considère leur accroissement naturel, il est plus probable que les plus anciennes parties de leurs listes sont faites de personnes contemporaines, dans les diverses branches des familles des chefs." W.P. CROOK, *op. cit.*, 29.

Le *tabu* est un ensemble de contraintes, une discipline s'exerçant sur tous, mais à l'avantage des classes supérieures aux dépens des classes inférieures. Dans les classes supérieures, et aussi pour tous, le *tabu* est d'abord le respect du chef et de son fils. C'est un respect que chacun a intériorisé, et qui ne se manifeste ouvertement que rarement. Le chef semble peu ou pas respecté ; les témoignages incrédules abondent, et l'étonnement des Occidentaux est unanime[20].

Le *tabu* est aussi un ensemble d'interdictions permanentes et surtout temporaires. Les *tabu* permanents consacrent une situation d'infériorité. Ils visent les femmes et la basse classe.

Les *tabu* temporaires sont de deux natures : dépendants de la volonté humaine lorsqu'ils sont prononcés par un individu dans une intention précise ; ou indépendants de la volonté humaine, lorsqu'ils s'imposent, par tradition, à l'occasion d'un événement inopiné.

Ces différents aspects du *tabu* sont précisés plus loin.

C - Un peuple sans gouvernement

Robarts, que la vie nomade amène à rencontrer et connaître de nombreuses tribus, affirme : "Ils n'ont pas de forme régulière de gouvernement qui puisse être décrite"[21]. Crook n'est pas moins catégorique : "On ne distingue pas de hiérarchie civile parmi eux, sauf simplement celle qui découle de la propriété et de l'autorité héréditaire de chaque chef de tribu indépendante." A bord du 'Duff', on est d'accord : "pas de gouvernement régulier". Un peu plus tard, Langsdorff renchérit : "Il n'y a, à proprement parler, à Nukuhiva, aucune forme de gouvernement". Concluons avec Porter : "Ce peuple ne vit sans aucune forme de gouvernement que nous ayons jamais pu apercevoir".

Il n'existe pas de forme d'autorité comme peut la concevoir un Occidental. Chaque vallée a sa ou ses familles "supérieures", propriétaires d'étendues de terres telles qu'elles peuvent subvenir largement à leurs besoins et à ceux du reste de la population. Personne, en temps ordinaire, ne remet en cause cette situation bien établie (qui se fonde aussi, nous le

---

[20] "Ils ne montrent ni respect ni égards particuliers pour leur roi (J. COOK.) ; "pas de marque de respect" (W.P. CROOK, op. cit., 3) ; Honoo (Honu), chef (haka'iki) à Vaitahu, ne reçoit pas de marque de respect (Selon Forster, dans J. COOK. Remarquons que le même personnage est appelé "roi" quelques pages plus loin dans le même ouvrage) ; "on nous fit entendre que c'était le roi de toute l'île, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de respect" (J. COOK) ; Marchand a des doutes sur la qualité de chef du vieillard misérable et tremblant qu'on lui présente ; "On ne le distingue pas du plus bas de ses sujets" (KRUSENSTERN) ; "extérieurement, rien ne le distinguait de ses concitoyens" (LANGSDORFF) ; "aucune marque de respect ne lui est témoignée, mais son rang est connu et respecté" (PORTER).

[21] Cependant Langsdorff remarque justement "qu'en tant qu'Anglais, Robarts avait toujours l'idée d'un roi dans sa tête. [...] Ce sont nos interprètes Robarts et Cabri qui ont fait de Katanuah un roi, alors que personne ici n'a l'idée de souveraineté ou d'une quelconque forme de gouvernement".

verrons, sur la sacralisation - ou la déification - de membres vivants ou de l'âme de défunts de la famille du chef).

Si le chef a des velléités d'autorité et veut faire accomplir une tâche quelconque par ses gens, il s'expose à un refus, à des quolibets, voire à être bousculé. "Ils rient à ses ordres et s'il se hasarde à frapper l'un deux, il doit s'attendre à la même chose au retour", observe Krusenstern. Langsdorff précise les circonstances de la scène : malgré la demande du Capitaine Krusenstern, il n'a pas réussi à imposer le *tabu* sur le lieu du ravitaillement en eau[22]. Farouchement indépendant de caractère, le Marquisien refuse fréquemment d'obéir au chef. Quant à celui-ci, il ne semble pas particulièrement affecté, peu soucieux en temps ordinaire de marquer sa différence. Ainsi Katanuah vient sur le navire "parfois en pirogue, parfois en nageant au milieu de son peuple".

Situation extrême : Robarts prétend que si un chef devient tyrannique, il peut arriver que son peuple se révolte et le dépouille de son patrimoine. "Il part alors avec sa famille (trente ou quarante personnes) sur une embarcation qui a toutes les chances de couler rapidement".

D- Autre forme d'autorité

Si l'on veut trouver une forme incontestée et absolue de commandement, il faut la chercher du côté des êtres inspirés, à la fois magiciens, enchanteurs, sorciers, guérisseurs. Ces *tau'a* ont un pouvoir de mobilisation a priori fondé sur l'irrationnel, bien que l'on puisse trouver des explications raisonnées dans leurs décisions. Ils seront étudiés plus loin.[23]

Ainsi, dans ces structures simples, la vie habituelle dans les vallées des Marquises pouvait se dérouler dans la paix. C'est l'étude de ce quotidien paisible vu par les Européens qui est l'objet de la troisième partie de ce chapitre. Elle sera suivie d'une quatrième partie dans laquelle j'évoquerai les dérèglements qui venaient de temps à autre, et plutôt fréquemment, rompre l'entente entre tribus et l'équilibre social dans chacune d'elles. Ainsi se présente cette société insulaire préhistorique, manichéenne, oscillant au gré de la nature et des hommes, entre l'harmonie et les malheurs.

[22] Les récits du Russe Krusenstern et de l'Allemand Langsdorff se complètent parfaitement.
[23] Il n'est pas rare de rencontrer, sous la plume de différents auteurs contemporains, le mot "chamane" proposé comme traduction du mot *tau'a*. Je garderai le mot marquisien.

III - CONSENSUS DE PAIX

Voyons donc maintenant ce qui constituait le quotidien paisible vécu par les Marquisiens des années 1774-1813.

A - La famille, le mariage.

La famille, telle qu'elle est reconnue en Occident à la fin du XVIII^{ème} siècle, se retrouve en partie aux Marquises.

A la base de la constitution d'une famille, il y a le couple. Les auteurs ont tous remarqué l'existence d'unions homme-femme, et se sont intéressés à ce qu'ils ont appelé, faute de terme indigène connu, le mariage. Il est à noter, en effet, que dans les listes des mots marquisiens notés à cette époque, on trouve ce qui correspond à "femme non mariée", "être marié", "divorcer", "fiancer", "se marier", "rester avec un mari", "femme d'un jeune enfant qui ne cohabite pas avec elle", etc, mais aucun ne donne de mot marquisien se traduisant par le mot mariage.

Le fait de former un couple a, chez les Marquisiens de condition supérieure, un caractère à la fois légal et solennel. Légal parce que, par les naissances qui vont s'ensuivre, entre en jeu la possession de biens, essentiellement des terres. Solennel parce que l'union, si elle intervient entre deux tribus opposées, procure une sécurité quasi absolue aux deux contractants dans leurs déplacements d'une tribu à l'autre[24], et qu'elle est l'occasion d'échanges de cadeaux entre les familles, et d'un festin. Dans la catégorie inférieure, il ne subsiste, semble-t-il (et faute de renseignements permettant une approche plus fine), que le simple fait de rester en couple, la pauvreté empêchant toute manifestation somptuaire.

Ceci dit, on est loin du modèle occidental.

Pour Kabris un homme qui a choisit une femme en fait la demande auprès de l'entourage de celle-ci ; quand l'accord est obtenu, il y a un repas et des danses.

Langsdorff, qui a beaucoup écouté Kabris, reprend ce que dit ce dernier mais ajoute des précisions quand il s'agit de "la fille d'une personne distinguée" qui se marie. Beaucoup de porcs sont tués, et tous les amis et connaissances sont invités au festin. Il ajoute la description d'une coutume (et il est le seul, à l'époque, à la mentionner) : "Chaque invité à la noce a le droit, avec l'accord de la mariée, de partager les plaisirs d'une nuit de noces avec les jeunes mariés".

Robarts s'étend largement sur un cas qui semble courant : un chef (ou "grand homme") a un fils de deux ou trois ans tandis qu'un autre homme a une fille très probablement enceinte. Les parents s'entendent pour unir leurs enfants. Le cérémonial se déroule sur plusieurs jours en trois temps. Le jeune garçon est d'abord emmené par des domestiques chez la jeune fille. Il reçoit toutes marques de respect et c'est l'occasion d'une grande fête : repas (une grande quantité de porcs est consommée, ainsi que du poisson), chants et danses au son des tambours. Puis, quelques jours après, le père du garçon rend visite au nouveau couple. Il offre des cadeaux à ses hôtes et c'est à nouveau la fête. Il repart avec les deux jeunes et les installe sur leur terre. C'est encore l'occasion de réjouissances. Enfin, c'est le troisième

[24] Au moins pour quelques années.

temps du “mariage”, que Robarts appelle “l’autre côté de l’histoire”[25] : “Chaque peuple a ses coutumes ! Chants et danses continuent jusqu’à une heure tardive. Quand tous se retirent pour se reposer, un jeune homme, désigné comme compagnon et remplaçant du jeune marié, se couche sous le vêtement de la mariée, et on voit vite si elle approuve sa présence. Par la suite, il doit se conduire comme son domestique. Il mange dans la même coupe. Si elle ne lui fait pas partager la bouchée qu’elle s’apprête à manger, c’est pour lui le signe de sa disgrâce, et il tentera de tout faire pour lui plaire, mais elle ne lui accordera plus ses faveurs. Cependant elle n’est pas dans l’embarras. Si la fille est bien faite et d’humeur agréable, elle n’a aucune peine à en trouver un autre.”

Quand la femme met au monde son enfant, on se soucie peu de savoir qui est le vrai père. Les parents du jeune marié font comme si c’était leur petit-enfant. Dès sa naissance, on lui attribue des terres.

Nous voyons là une des particularités des mœurs familiales marquisiennes : la présence de ce que certains auteurs appellent le “mari secondaire”.[26] Le mot marquisien est *pekio*.

Crook confirme le fait que les enfants que la jeune femme a avec un inconnu ou avec son *pekio* sont considérés comme ceux de son futur mari. Autre cas évoqué par Robarts : quand une jeune femme, de haut rang ou non, est enceinte, un jeune homme non marié, envoyé par sa mère, peut venir apporter des cadeaux à cette femme. Sans plus de cérémonie, il dort avec elle et il est alors considéré comme le père de l’enfant. Il part le lendemain matin et ne reviendra peut-être plus jamais. Sa mère envoie régulièrement des cadeaux et de la nourriture, et à la naissance elle prend l’enfant. Une nourrice est prévue pour s’en occuper. La jeune maman est libre de choisir le mari qu’elle veut.

C’est la coutume, selon Robarts, qu’une femme ait deux maris[27] mais cela lui semble “une pilule dure à avaler”.

La force du lien créé par le fait de vivre ensemble n’est pas mesurable. Nos auteurs parlent de l’adultère, de la jalousie et de la séparation.

L’adultère (ce mot ayant autant peu de sens chez les Marquisiens que le mot mariage) est “monnaie courante” pour Krusenstern: “Les devoirs conjugaux sont inconnus ici”. Crook est plus nuancé : “Les infidélités sont rares”, mais il ajoute : “Les familiarités d’une femme avec un visiteur étranger semblent laisser tout le monde indifférent”. Pour Porter, les

[25] Il prend soin de solliciter l’indulgence de ses lecteurs. Cette précaution de la part de Robarts confirme son extrême réticence à parler des relations sexuelles. Mais le fait qu’il se sente obligé de l’évoquer confirme aussi le caractère très fort de cette coutume.

[26] Krusenstern parle du “faiseur” ou de “l’allumeur de feu” (firemaker) à propos du *pekio* de la “reine”.

[27] Si aucun élément d’explication n’est donné à cette époque, on peut cependant avancer deux raisons. La première est la possibilité de l’existence d’un plus grand nombre d’hommes que de femmes. La deuxième est que la transmission des liens familiaux est considérée par les Marquisiens comme sûre par les femmes, donc l’importance du père s’en trouve toute relativisée.

femmes sont très infidèles. Il estime que la jalousie existe, mais n'est propre qu'aux femmes. Crook mentionne que souvent les femmes sont très malheureuses des infidélités de leurs maris. Krusenstern rapporte que le roi et ses relations ont le droit de tuer leurs femmes s'ils les surprennent dans les bras d'un autre ; "mais il y a sûrement d'autres raisons car les femmes de ce groupe ne sont guère plus fidèles que les autres". Pour Langsdorff, dès qu'une jeune fille est mariée, toute relation avec un autre homme que son mari est strictement interdite. Son infidélité est punie par des coups et la répudiation. Le séducteur est puni en secret. "Cela prouve que la jalousie existe... si ce que raconte Kabris est exact". Après sa description de la coutume particulière concernant la fête du mariage, il précise, dès que la fête est finie : "à partir de ce moment, la femme doit s'abstenir de toute relation, sauf avec son mari".

L'union n'est pas indissoluble. Kabris répudie sa première femme, qu'il accuse d'anthropophagie.[28] Porter remarque que les liaisons sont plus stables quand les femmes sont plus avancées en âge. Mais, dit Crook, "la nature de leurs mariages et la façon de vivre de chaque sexe, empêche, en général, ce qui fait l'affection conjugale".

Comment sont accueillis les enfants qui naissent de ces unions ? Il n'est fait mention nulle part de rejet. "Ils adorent les enfants" selon Robarts. Le tout jeune nouveau-né fait l'objet de soins rudimentaires de la part de sa mère, de sa mère adoptive ou d'une nourrice. Il apparaît cependant qu'on souhaite vite le rendre autonome. Pour le sevrer, la femme (qui a peu de goût pour l'allaitement) enduit ses mamelons d'un produit amer. L'enfant se voit proposer très tôt la nourriture des adultes.[29] Aucune durée précise n'est fixée pour l'allaitement, affirme de son côté Langsdorff[30].

Aucun des auteurs restés plus d'un an dans l'archipel ne signale une mortalité infantile particulièrement anormale.

Les avis sont variés sur les liens adultes/enfants. Les deux remarques suivantes sont contradictoires. Le pasteur Crook estime que "l'affection paternelle ne peut pas être forte car les pères traitent souvent leurs enfants très durement. Quand ils grandissent, on prend peu soin d'eux, même pour leur subsistance." Mais pour Wilson, "ils semblent beaucoup aimer leurs enfants. J'ai souvent vu dans la vallée des hommes faire sauter des petits sur

[28] Sa deuxième femme, fille du chef, a été charmée, dit-il, par ses manières et son habileté à fabriquer des outils et des ornements. Notons au passage que Kabris éprouve une grande fierté en évoquant cette reconnaissance de son habileté manuelle, et que sa détresse doit être grande en France où il n'arrive pas à subvenir décemment à ses besoins, et où il est réduit à exhiber ses tatouages dans les fêtes foraines.

[29] "Dès la naissance, ils sont nourris de fruits et de poisson cru" [...] "ainsi les hommes de Nuku Hiva ont une stature colossale". (KRUSENSTERN)

[30] "En général, les enfants sont sevrés dès qu'ils peuvent aller seuls, et beaucoup avant qu'ils ne s'expriment. Certains sont nourris très tôt d'autre nourriture, généralement de la *popoi*" (pâte jaunâtre faite du fruit fermenté de l'arbre à pain. C'est une composante essentielle de la nourriture du Marquisien.) ; "ou, peu de mois après la naissance, on leur donne du poisson cru". (LANGSDORFF)

leurs genoux."[31] Proposant par plaisanterie à une femme l'échange de son enfant contre un morceau de fer, Langsdorff a la surprise de voir celle-ci accepter la transaction[32].

Il n'y a pas d'éducation, dans un sens volontariste. D'une manière générale, l'enfant apprend à vivre par lui-même, à survivre, pourrait-on dire. Dès sa naissance, il est immergé dans le monde adulte et se trouve témoin de tout, de l'acte sexuel à la mort violente.

Les enfants jouent entre eux. Dans l'eau, ils deviennent d'excellents nageurs. Cet élément, notent tous les voyageurs, semble être pour les Marquisiens aussi familier que la terre ferme. Sur celle-ci on peut voir les garçons s'entraîner à la guerre. Cela consiste à devenir habile au lancer de pierres (que leur apportent les filles) à l'aide de frondes.

La seule surveillance qui s'exerce sur les plus petits vise à les empêcher de transgresser un interdit qu'ils ignoreraient encore.

La puberté pour les filles marque le début des relations sexuelles. Pour les garçons, quelque temps avant la puberté, vers 8 ou 10 ans selon Crook, le prépuce est fendu avec l'arête acérée d'une pierre. Un peu plus tard (12-14 ans pour Kabris) commence le tatouage. Il n'est pas fait mention d'âge pour le début du tatouage des filles - ou des femmes. Au premier tatouage, un nouveau nom est accolé au premier nom du jeune. À son premier accouchement, la jeune fille elle aussi reçoit un nouveau nom. Des faits remarquables tout au long de la vie peuvent être l'occasion d'ajouter un nom. Le nom de naissance reste, mais dans la vie courante c'est le nom le plus récent qui est employé.

Robarts présente les occupations des jeunes de manière telle qu'on est à la fois charmé et sceptique : charmé parce que le tableau est idyllique[33] ; sceptique parce que ce tableau d'une vie quotidienne sereine et heureuse ne peut être celui de toute une vie. Les jeunes Marquisiens sont "libres" dans un cadre social précis. Mais liberté ne signifie pas forcément bonheur. Crook, constatant qu'en définitive (nous verrons cela plus loin) la vie du Marquisien est fréquemment menacée, cette situation a une répercussion sur son caractère. Les Marquisiens "ont généralement une apparence de gravité. Même les jeunes ont peu l'habitude des plaisanteries si courantes parmi nous"[34].

---

[31] Wilson n'étant resté que quelques jours, je donnerai davantage de crédit à Crook.

[32] A-t-elle compris ce qu'on lui demandait ? Langsdorff ajoute lui-même plus loin une remarque qui relativise cette apparente indifférence : "La mère prend soin de son enfant elle-même, bien que parfois, étant très occupée, elle le confie pour un court instant à la vigilance d'une autre".

[33] "Les jeunes hommes ont comme occupation : se faire tatouer, chanter. Les après-midi, ils se rassemblent sur leurs aires de jeux. Ils bavardent, chantent ou dansent jusqu'au crépuscule, puis rentrent chez eux. Des groupes de jeunes femmes se rassemblent dans les différentes maisons des personnes de haut rang pour chanter, ce qui parfois dure jusqu'à l'aube. Ainsi se passent leurs nuits".

[34] Mais que sont, pour le pasteur Crook, "des plaisanteries" de jeunes en Angleterre à la fin du XVIII^{ème} siècle ?

La sujétion des femmes est toujours évoquée avec intérêt. Seul Crook y met une pointe d'indignation. Son récit, empreint d'une certaine naïveté, commence d'ailleurs par des observations qui portent surtout sur les femmes. "Par le *tabu*, la femme est tenue en infériorité, traitée avec rudesse et injustice, dépouillée sans scrupule de tout ce qui lui a été donné".

Il semble que le *tabu* frappant les femmes ait pour origine le sang menstruel. Seul Robarts l'évoque : "les femmes sont impures". Tous croient fermement que si, par accident, un enfant est en contact avec le sang des règles d'une femme, il deviendra lépreux.

Concrètement, ce *tabu* s'exerce dans deux cas de figure : sur le lieu fréquenté par une femme, et sur sa nourriture.

- sur le lieu : "Toute chose au-dessus de laquelle une femme est passée ne peut plus être utilisée". Près de tout lieu d'habitation est construite une maison *tabu* "dans laquelle aucune femme ne doit pénétrer". Même la mer peut devenir *tabu*[35]. Les femmes ne peuvent en aucune occasion entrer dans les salles de festin. Au décès d'un "prophète", "la vallée devient *tabu* ; aucune femme ne doit être vue hors de sa maison". Aucune femme ne doit s'approcher du *morai*, "ou lieu de sépulture, sous peine de mort". Encore un exemple de Robarts : un homme ne doit pas soulever une natte sur laquelle une femme s'est assise ou a dormi.

- sur la nourriture : Une femme n'a pas le droit de manger de la nourriture préparée par un homme, "sauf si la femme est de sang royal (on reconnaît là le langage de l'Anglais) ; elle peut alors manger ce qui a été préparé par un homme de rang inférieur". La femme ne doit rien cuire sur le feu d'un homme, et "elles n'ont pas le droit de manger le porc", observe Langsdorff. Robarts assure à Krusenstern qu'il est le seul homme à autoriser sa femme à consommer ce mets. Généralement, les hommes prennent leurs repas entre eux seuls.[36] Il y a des exceptions. Il arrive parfois qu'un riche organise une fête en l'honneur de sa femme nouvellement tatouée ; on tue alors un cochon pour les invités des deux sexes. C'est pour Langsdorff la seule occasion où les femmes ont le droit de consommer du porc. Porter apporte lui aussi des nuances, affirmant que, au moins pour Nuku Hiva, les femmes n'ont pas le droit de manger du porc seulement pendant la durée des *tabu* ; "et alors même elles en mangent si les hommes ne sont pas présents, ou seulement s'ils veulent avoir la complaisance de tourner la tête et ne pas paraître s'en apercevoir".

B - L'alimentation.

L'aliment de base est le *uru*, fruit de l'arbre à pain. Cette constatation est unanime chez tous les étrangers. On trouve dans les récits quelques descriptions de préparations culinaires, telle celle-ci qui fait le régal de

[35] "Le fils de Kettenowee est marié à la fille des Tai-pihs ; comme elle a rejoint son mari par la mer, celle-ci, qui sépare les deux vallées, est devenue *tabu*". (KRUSENSTERN)

[36] "Tous les hommes de la classe *tabu* ordinaire ont une maison pour prendre leur repas à l'écart des femmes". (CROOK)

Robarts : le fruit à pain au lait de coco cuit au four dans des feuilles de bananier[37].

Le fruit à pain peut se conserver dans des fosses. Robarts a vu des milliers, voire des dizaines de milliers de fruits, lesquels, après une préparation sommaire (mûrissement, épluchage) sont entassés pour constituer des réserves qui pourraient sembler devoir mettre les Marquisiens à l'abri des famines. Ainsi conservé, il prend le nom de *mah*. L'arbre à pain pousse tout seul. Sa première description se trouve dans le récit des Espagnols. Il produit toute l'année[38].

Les autres aliments issus du règne végétal prennent moins de place dans les récits : taro, igname, banane pour Crook ; taro, arrow-root[39], banane, châtaigne, noix de coco pour Robarts ; la canne à sucre est également mentionnée, mais seul Crook semble avoir eu la volonté de la cultiver près de sa maison.

L'activité agricole est perçue très différemment selon les circonstances. Ainsi Krusenstern exprime deux opinions contradictoires. D'abord, au début de son séjour, il est admiratif. Le paysage qu'il découvre en se rendant chez le roi "semble appartenir à un peuple qui a porté le développement de l'agriculture à un très haut niveau". Mais ensuite, et sûrement influencé par Kabris[40], il écrit : "On accorde peu d'attention à l'agriculture. Elle nécessite peu d'efforts."

Cook a vu, sur le haut de plusieurs collines, "des plantations spacieuses de bananiers, dans un ordre admirable". Les officiers du 'Duff' ont observé des vergers enclos de palissades de pierres de six pieds de haut, mais à l'état d'abandon. Porter admire la vallée des Typee qui porte d'abondantes plantations. Il précise que leurs instruments aratoires sont de simples bâtons pointus.

Bien que se nourrissant surtout de produits végétaux, une partie de leur alimentation est d'origine animale.

Le porc est l'animal le plus prisé, tant par les marins de passage que par les insulaires. Dans le temps des premiers contacts, les navigateurs ont

---

[37] Aujourd'hui cette préparation porte le nom de *heikai*. Les feuilles sont façonnées en forme de récipients. On les place avec leur contenu dans un four qui est un trou creusé dans la terre. C'est un mode de cuisson à l'étouffée sur des pierres volcaniques préalablement chauffées par un feu de bois ; les aliments sont séparés des pierres brûlantes par des claies de bois vert. Le tout est recouvert de feuilles puis de terre. La cuisson demande quelques heures.

[38] "La grande récolte de fruits à pain est en février-mars, la suivante est vers juin ; une troisième, peu abondante, est en septembre-octobre" (Robarts). Crook mentionne une grande récolte à Tahuata en janvier 1798.

[39] Il n'y a pas de traduction française pour cette plante qui était la seule source d'amidon connue des Polynésiens en général. Son nom indigène était *pia*, et ce nom désigne maintenant l'amidon extrait du manioc, lequel a remplacé l'arrow-root.

[40] Lequel affirme : "Ils ne cultivent rien".

toujours eu à négocier pour en obtenir, alors que les produits végétaux leur étaient proposés spontanément.

La consommation du porc obéit à deux *tabu* principaux. Le premier, bien décrit par Robarts, est que cette viande est réservée aux célébrations ou aux fêtes : réunion de danse, mort d'un *tau'a*, mariage... Ainsi, quand les Européens déplorent le fait de ne pas obtenir de porcs de la part des indigènes, il n'est pas facile de déterminer si cette attitude est due à la volonté de les garder en réserve, ou s'il y a réellement un manque, lequel correspondrait à une période de disette. Porter constate que tous sont avides de cette viande : "À voir leur avidité, on croirait que les cochons sont très rares parmi eux. En fait, ces animaux abondent dans l'île, mais les naturels en tuent rarement pour l'usage quotidien de leurs familles. Ils les réservent pour leurs festins, et en ces occasions les tuent souvent par cinq ou six cents à la fois." Car c'est l'abondance, en porcs plus particulièrement, qui constitue la splendeur d'un festin. Le second *tabu*, qui indigne Crook, est qu'elle est interdite aux femmes et aux gens de rang inférieur. Nous avons vu plus haut les nuances de Porter à propos de ce *tabu*, et l'affirmation de Robarts comme quoi il est le seul à donner à sa femme de la viande de porc[41].

Certains signalent l'existence de volaille.

Mange-t-on les rats ? Selon Langsdorff, seulement en période de disette. Sinon les rats sont attrapés à la main et donnés aux porcs.

La pêche fait l'objet de remarques qui ne sont pas toujours concordantes.

Les pêcheurs sont un groupe social à part caractérisé avant tout par sa pauvreté. Ils vivent dans des grottes non loin de la mer ; leur apparence, aux yeux de Crook, est misérable. Robarts parle d'une vallée où se situe une pêcherie ; là vivent quelques familles pauvres. Selon Langsdorff, les pêcheurs sont au plus bas de l'échelle sociale et ne sont pas tatoués, faute de pouvoir payer.

Selon les auteurs, les produits de la pêche sont les suivants : poisson-diable, requin, dauphin, thon, poisson-volant, maquereau, poisson-étoile, orphie, calmar, congre, murène, marsouin, baleine, poisson-soleil, bonite, méduse, anguille, huître, crabe, langouste (et d'autres dont je n'ai pas trouvé la traduction).

La pêche ne se pratique pas n'importe quand. Tous les poissons sont *tabu* tant que les fruits à pain ne sont pas mûrs. On croit que si ce *tabu* est transgressé, les fruits à pain pas encore mûrs vont tomber. Cette relation entre les poissons et les fruits à pain est inexplicable a priori pour Langsdorff. Mais il avance deux hypothèses : le poisson est peut-être malsain à cette période de l'année, ou alors est-ce l'époque du frai et par le *tabu* on laisse les espèces se multiplier ?

Elle peut être interdite, rapporte Crook, pour un temps, par ceux qui sont propriétaires de la mer dans les baies ; cette interdiction est le *ahui.*

[41] Il ménage cependant le *tabu* en précisant qu'il prend ses repas sur son "autel", à l'écart de sa femme, et celle-ci se trouve ainsi hors de sa vue.

Les techniques de pêche sont la ligne et l'hameçon, le filet, le harpon et le poison[42].

La consommation n'est pas permise à tous en toutes circonstances. Alors qu'il est assis sur une natte, entouré de jeunes femmes, Robarts raconte : "Des poissons sont apportés. J'empêche qu'ils ne soient déposés sur l'autel, car je souhaite les partager avec les femmes." Pour Crook, s'il dispose de poisson en petite quantité, le chef de famille le mange dans la maison *tabu* ; s'il en a beaucoup, il en fait porter à sa famille et aux membres moins favorisés de sa tribu.

Il est intéressant de noter que les premières descriptions des embarcations marquisiennes font ressortir le manque de fiabilité de celles-ci. Crook estime qu'elles sont moins performantes que partout ailleurs dans cet océan. La première pirogue vue du 'Duff' semble incapable de tenir la mer longtemps. Il peut y avoir une relation entre ce fait et la consommation plutôt réduite de poisson.

La pêche de la tortue est accompagnée de rites[43], et sa consommation est entourée de *tabu*. Elle est interdite aux gens "communs" ; de plus, Crook note la différence entre Tahuata où seuls les prêtres peuvent en manger, et Nuku Hiva où toute la classe supérieure peut aussi en consommer.

Le repas obéit à quelques règles. Les femmes mangent entre elles, avec leurs enfants et les serviteurs hommes de condition inférieure. Les hommes de condition supérieure mangent à part, mais ils ont la faculté de venir manger avec les femmes. Le feu pour la cuisson du repas des hommes est différent, je l'ai signalé, de celui du repas des femmes. Il n'y a pas de moment précis et régulier pour manger. "Ils mangent quand ils ont faim", note Wilson.

Sur leur manière de manger, deux témoignages contradictoires, séparés d'une quarantaine d'années, laissent perplexes. Pour Cook, "leur cuisine est sale." Il les a vus manger dans un vase que des cochons venaient de quitter, sans le laver. À l'opposé, Porter admire "leur extrême propreté dans leur manière de préparer les mets et de les manger".

Ils boivent de l'eau. Les hommes de haut rang consomment le kava, cette racine que l'on imprègne de salive en la mâchonnant, puis à laquelle on ajoute de l'eau. "Ça ne rend pas gai comme nos spiritueux. Ça donne un état d'hébétude et incite à dormir. Mais c'est vite dissipé. C'est très bon après un voyage par une chaude journée."[44] Porter constate que la consommation

[42] Krusenstern nous décrit cette dernière technique : "Le Nukahivien a une technique de pêche qui, me semble-t-il, lui est propre. D'abord il écrase entre deux pierres une espèce de racine qui pousse parmi les rochers. Puis le pêcheur plonge et dissémine au fond cette racine broyée, ce qui a pour effet d'étourdir le poisson à un tel degré qu'il se met immédiatement à flotter en surface ; on peut ainsi l'attraper sans difficulté."

[43] Voir plus bas au §H : Magie, Religion et *Tabu.*

[44] Curieusement, Robarts a caché ces observations à Langsdorff, lequel écrit : "On n'a pas observé chez eux la coutume d'extraire une liqueur toxique du piperlatifolium, bien que

de kava est très répandue chez les chefs. “La quantité de kava que Gattanewa avait prise avant de monter sur le navire lui donnait un air de complète stupidité”.

A Nuku Hiva, on montre aux Américains plusieurs sources d’eau minérale, “d’un goût très fort”.

C- Vêtements et ornements.

La matière première des vêtements est le tapa.[45]

Les descriptions de vêtements présentent de grandes similitudes. Kabris décrit la ceinture des hommes, nouée sur les reins, et dont un bout pend devant et l’autre passe entre les cuisses ; c’est un *hami*, nous précise Crook, ou ceinturon. Cook le décrit comme un petit morceau d’étoffe autour des reins et Krusenstern comme une bande de toile qui passe autour de la ceinture et tombe entre les jambes. Cook ajoute que “ce simple vêtement suffit au climat et satisfait la modestie”. Krusenstern a un jugement moins tolérant : “Les hommes vont toujours nus, même le roi ; je ne considère pas comme un vêtement le petit morceau de tissu grossier, fait d’écorce du mûrier, qu’ils portent autour des reins.”.

Le vêtement des femmes les dissimule aux regards.[46] Mais tous les observateurs semblent d’accord avec ce qu’affirme Langsdorff : “ce qui couvre les femmes n’est pas tant pour cause de pudeur que pour ne pas bronzer au soleil”. C’est un critère de beauté féminine que d’avoir la peau le plus blanc possible. Les filles bien faites et coquettes sont enduites du jus de *papa*, qui blanchit, et elles restent éloignées des rayons du soleil. Crook les voit se couvrir le corps le jour, et se baigner la nuit. Mais cette décoction est

---

cette plante pousse ici [...] La beauté et la bonne santé des hommes est due en grande partie à la non-consommation de ce breuvage si nocif”.

[45] Celui-ci est fabriqué à partir de l’écorce de plusieurs arbres, l’arbre à pain semblant fournir la meilleure qualité. L’écorce d’un jeune arbre ou d’une branche de cinq à dix centimètres de diamètre est détachée avec une pierre tranchante, puis coupée en deux dans le sens de la longueur, chaque morceau ayant une trentaine de centimètres de long. Ce morceau d’écorce est ensuite étalé sur une pierre plate, puis doucement mais fermement frappé à l’aide d’un maillet à tapa dont les côtés présentent des stries en forme d’ondulations, jusqu’à ce que les fibres s’étendent sur une largeur et une longueur considérables. Le second morceau, battu lui aussi, est raccordé au premier par superposition d’une mince bordure, frappée elle aussi, et on obtient ainsi des feuilles pouvant atteindre plusieurs mètres carrés sans une couture. La matière obtenue est fine mais résistante. Ces détails sont dans J.W. CHURCH, “A Vanishing People of the South Seas”, *N.G.M.*, oct.1919, p. 289.

[46] “Les femmes ont un large vêtement enroulé autour du corps, sans attache, sauf un large noeud au-dessus de l’épaule gauche, recouvrant ainsi le bras gauche ; ce vêtement est le *eu’eu*”. (CROOK) ; Kabris voit sur les femmes un vêtement en trois parties : un tablier d’écorce qui descend à mi-cuisses, un fichu sur la tête et une cape (cette dernière comme pour les hommes) ; selon Cook, les femmes sont vêtues d’une pièce d’étoffe qui enveloppe leurs reins en forme de jupe et descend au-dessous des genoux ; un manteau flottant couvre les épaules ; Porter voit un vêtement qui enveloppe le corps, et dont “les deux coins supérieurs sont noués avec élégance sur une épaule, laissant voir le bras opposé ainsi qu’une partie du sein, quelquefois le sein tout entier”.

enlevée quand passe un bateau ou à l'occasion d'une fête. Alors elles s'enduisent d'huile de coco parfois mélangée au jus tiré du gingembre ; cette couleur jaune donne à leur peau une belle apparence.[47] Puis elles mettent les vêtements décrits plus haut. Mais dès qu'une danse commence, ces derniers sont laissés de côté. De même pour se rendre à bord des navires, elles laissent leurs précieux vêtements de *tapa* à la maison. C'est pourquoi les passagers du 'Duff' voient arriver "sept belles jeunes femmes nues, à l'exception d'une ceinture de feuilles que les chèvres du bord s'empressent de dévorer". À terre elles restent décemment vêtues. Fanning note que leurs vêtements sont "blancs comme neige", tandis que Krusenstern voit les femmes enveloppées d'une étoffe jaune, qui les couvre à peine".

Les ornements de tête sont particulièrement soignés chez les hommes, et abondamment décrits par tous : "casques de plumes noires de coqs, ou diadèmes de fibres de coco tressées, avec une nacre, ou anneau de bois tendre d'où pend une rangée de ficelles" ; bandeau de tête avec écaille de tortue ou coquillage, ainsi que d'autres éléments décoratifs dans les cheveux, aux oreilles et au cou. Ils attachent un grand prix aux touffes de cheveux humains disposés autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs chevilles. Les femmes sont ornées de colliers et de guirlandes de fleurs très odorantes ou de plantes aromatiques.[48]

D - La maison.

Avec les tâches saisonnières agricoles et la fabrication des armes, la troisième activité d'importance capable de mobiliser l'ardeur des Marquisiens semble avoir été la construction des maisons. Chaque narrateur fait, de façon plus au moins détaillée, sa description d'une maison marquisienne. Mais aucun ne décrit l'activité même de construction.

Les maisons sont-elles toutes bâties sur un soubassement pierreux appelé *paepae* ? On pourrait le penser, mais Langsdorff dit que ce sont les plus belles maisons qui sont construites sur des plates-formes, avec un espace découvert de plusieurs pieds sur le devant. Crook, décrivant l'intérieur, dit que les deux troncs de cocotiers qui servent l'un d'oreiller, l'autre de repose-jambes, sont posés à même le sol (ground) sur toute leur longueur (qui est la longueur de l'habitation). Entre les deux, l'espace est rempli d'herbe, recouverte de nattes. Entre le mur de façade et le premier tronc, le sol est pavé de pierres, ce qui, d'après Crook, donne une élévation "de trois pieds, à un pied plus haut que le pavage grossier sur lequel sont les maisons". Sol ou pavage grossier ? Les travaux archéologiques de Marimari Kellum-Ottino, entrepris à Hane (Ua Huka), montrent qu'aux

[47] Ces soins de peau sont aussi pratiqués par deux catégories d'hommes : ceux qui sont au service des femmes, et ceux, appelés *ka'ioi*, qui sont spécialisés dans les chants. (CROOK) Fanning est très incommodé par l'odeur de l'huile de coco, et il regrette qu'elle fasse disparaître celle du santal dont elles sont toutes parfumées.

[48] Bon nombre de ces divers objets ornementaux sont conservés dans les musées du monde.

Marquises, les surfaces planes étant plutôt rares, la construction de la maison est adaptée à la pente du terrain[49]. Ainsi la partie arrière peut être à même le sol, tandis que l'avant est surélevé pour obtenir l'horizontalité. Dans la vallée de Hakao'hoka, au fond de la baie de Hohoi, à Ua Pou, étudiée par Pierre Ottino[50] (et que j'ai visitée avec lui), toutes les habitations sont surélevées sur toute leur superficie ; ces *paepae* sont parfois très impressionnants par la taille des pierres utilisées et par leur accumulation.

Les appréciations sur l'habitat marquisien vont de la commisération à l'admiration, selon les auteurs, et parfois chez le même. Cook parle d'une "misérable cabane, placée sur une plate-forme élevée de pierres qui n'étaient même pas assez unies et assez égales pour qu'on pût s'y asseoir sans s'y briser le corps, quoiqu'elles fussent revêtues de nattes" ; plus loin : "certaines paraissaient très neuves et propres". Porter considère les techniques de construction comme très habiles, et le résultat est fonctionnel, avec en plus des éléments décoratifs du meilleur effet : feuilles recouvrant artistiquement le toit, colonnes entourées d'étoffes blanches ou richement sculptées "donnent à l'extérieur de la maison une grandeur et une élégance fort remarquables".

Crook attribue deux fonctions à la maison marquisienne. Toute la famille y dort. C'est le lieu de repos. En dehors de ce rôle, seuls la femme et les enfants en font un lieu de vie, pour cuisiner et manger. L'homme dispose, à quelque distance, d'une seconde construction qu'il se réserve. C'est une maison *tabu* où il va ordinairement prendre son repas. Elle a aussi d'autres usages ; c'est un lieu de retraite : avant un voyage, avant une expédition guerrière, pour fabriquer armes, parures, tambours, et pour rester à l'écart des femmes dans des situations *tabu* particulières. Seul Langsdorff parle de consécration de la maison "par un prêtre ou un magicien ou un personnage de ce genre". Ni Robarts, ni Kabris n'évoquent une telle pratique.

Dans la maison, on trouve les objets d'usage courant : récipients divers, plumes et parures, outils.

E - Les occupations courantes.

Qu'est-ce qui occupe ordinairement les Marquisiens en dehors des activités spécifiques déjà évoquées et des temps de situations exceptionnelles, comme la guerre dont je parlerai plus loin ? Pour Wilson, c'est très simple : "Du chef au plus humble, tous se dorent au soleil pour passer le temps". Il faut nuancer cette affirmation car les femmes, par coquetterie, nous venons de le voir, restent à l'abri du soleil. Faisant le même bilan, Robarts raconte à Krusenstern que leur vie est faite d'oisiveté,

[49] M. KELLUM-OTTINO, *Archéologie d'une vallée des Îles Marquises*, Société des Océanistes, 1971, p. 56.
[50] P. OTTINO et M.-N. DE BERGH-OTTINO, *Hakao'hoka : étude d'une vallée marquisienne*, ORSTOM, 1990.

et qu'ils passent la plus grande partie de leur temps à se prélasser sur des nattes avec leurs femmes.

Les Marquisiens de rang supérieur ont peu de travail, vivant de la production de leur terre mise en valeur et surveillée par leurs domestiques. Crook décrit leur journée : "Les hommes se lèvent avec le jour et vont dans une maison *tabu*, avec ceux de leur propre classe, boire le kava ; après cela, ils mangent quelque chose, et parfois font une petite sieste. De là, en général, ils vont au bord de la mer et s'amusent à nager dans les rouleaux. On alterne conversations, disputes et bonnes histoires ; on mange fréquemment, sans prendre de repas régulier. On se repose, allongé, et la journée passe. La dernière prise de nourriture se fait à la lumière de trois noix de bancoulier, enfilées sur une fibre de coco tenue dans les mains d'une personne et inclinée pour que le feu passe d'une noix à l'autre". Quant aux domestiques, ils vont chercher du bois, de l'eau, cueillent les fruits à pain et les cocos. D'autres veillent à ce que les arbres ne soient pas cassés et les fruits volés.

Tous les observateurs, et surtout Robarts, admirent l'aisance des naturels dans l'eau (nous avons vu plus haut que la baignade est un des passe-temps favoris des enfants), ainsi que leur endurance. On observe des hommes et des femmes qui restent une journée entière à nager autour d'un bateau, et "quand ils reviennent à terre, ils ne sont pas fatigués".

Un jeu a été particulièrement remarqué à terre : les échasses. Les plus habiles se défient et il semble, selon Langsdorff, que les spectateurs parient sur l'issue du duel. Crook a noté, outre les échasses, les jeux de toupie, cerf-volant, balle, balançoire, corde à sauter, les jeux de ficelle avec les mains, la lutte, les simulacres de combats, l'entraînement à la guerre par le lancer de fruits et de noix.

La fabrication des vêtements et des nattes est une occupation courante des femmes, et souvent des plus vieilles. Les hommes âgés font des cordes et des filets.

Quelques hommes sont des spécialistes dans leur domaine artisanal. On les appelle les *tuhuna*[51]. Nos auteurs ont décrit ceux qui fabriquent les armes, les ustensiles divers (hameçons, couteaux, rasoirs, vrilles, râpes…), les ornements, les éventails, les tambours, les pirogues et les pagaies, les parfums, les cercueils. Il y a aussi les coiffeurs ou barbiers, les chirurgiens, les tatoueurs (dont je parlerai plus loin).

Les *tuhuka ketu* (sculpteurs) étonnent par leur habileté dans l'exercice de leur métier. Fanning est surpris "de voir un travail aussi fini et curieux, si l'on considère qu'ils n'ont aucun outil en fer, mais de grossiers outils de pierre, de coquillage ou d'os". Mais Porter pense qu'en fait tous les hommes sont tous ouvriers, avec plus ou moins d'habileté. Ce qui est plus complexe est laissé aux plus habiles.

[51] *Tuhuna* ou *tuhuka* : le n remplace le k selon l'île considérée.

Les statues vues sur les *mea'e* ne suscitent pas l'admiration des visiteurs : "Les statues veulent représenter des formes humaines, mais les sculpteurs ne sont pas avancés dans leur art", selon Langsdorff.

F - Le tatouage.

Le tatoueur *tuhuna patu tiki* est un homme très sollicité aux îles Marquises. House évoque les Marquisiens "tatoués de partout, ce qui fait penser qu'ils sont entièrement habillés jusqu'à ce qu'ils s'approchent et alors on voit qu'ils sont nus comme Adam avant que Ève l'entraîne dans la faute".

Quiros a vu des poissons et autres motifs de couleur bleue. Cook souligne leur régularité, leur symétrie sur les jambes, bras et joues, ainsi que l'aspect très bigarré des motifs : taches, spirales, barres, échiquiers et lignes. Le regard sombre - et sans doute inquiétant - des hommes est dû à ces "piqûres" sur le visage. Marchand voit des cercles parfaitement tracés, des portions de cercle, des lignes spirales, des formes carrées ou ovales, des échiquiers, des lignes inclinées et croisées diversement, des linéaments variés ; certains dessins représentent "des espèces d'hiéroglyphes ou des caractères de l'écriture chinoise".

Les femmes ne sont tatouées que sur les lèvres, les oreilles, les pieds, les jambes (comme des demi-bottes), les mains.

Le tatouage se paie, selon plusieurs observateurs, dont Porter : c'est cela qui fait la différence entre les hommes plus ou moins (ou pas du tout) tatoués. "Nous remarquâmes que les classes riches et hautes étaient plus complètement et plus habilement tatouées que celles d'un rang inférieur.".

Si les tatouages ont une fonction générale d'ornementation, de décoration du corps, il est des motifs particuliers inscrits en des endroits précis qui ont une signification autre. Krusenstern, partant des informations et des expériences de son guide, et après Crook, nous fait découvrir un côté original de l'organisation sociale marquisienne. Non loin de la maison du "roi" s'élève une autre construction ayant en façade une plate-forme assez vaste. Celle-ci est destinée à accueillir des convives, plus particulièrement quand il y a pénurie de nourriture : "Le propriétaire a un grand nombre de gens à sa table, qui forment une association qu'il doit nourrir, quelle que soit la rareté de la nourriture. Les membres de ces clubs se distinguent par différents tatouages sur leurs corps. Le club du roi est composé de vingt-six membres ; leur marque distinctive est un tatouage rectangulaire sur la poitrine de six pouces sur quatre. Robarts en fait partie. Le groupe auquel appartient Kabris a comme marque un œil tatoué"[52]. Certains tatouages sont donc des marques d'appartenance à tel ou tel "club" ou "association".

Langsdorff fait la même description, et parle de "confrérie", de "compagnons au tatouage semblable".

Crook parle d'une classe de gens respectables : les "mattatoetoe class" (*mata*, c'est le visage, ou l'œil) qui ont un tatouage autour de l'œil. "Le

[52] En fait, d'après quelques gravures, il s'agit du quart supérieur gauche du visage.

tatouage autour des yeux est un signe de reconnaissance pour l'appartenance à une catégorie sociale".

Pour tous, il y a une relation entre ces tatouages et l'alimentation. Krusenstern raconte que Robarts lui a affirmé qu'il ne serait jamais rentré dans une telle association s'il n'y avait été poussé par la faim. Langsdorff, de son côté, raconte l'expérience de Kabris : "Au cours d'une période de disette, il a été invité par le chef et s'est fait tatouer en noir, ou plutôt en bleu, autour d'un œil."

Langsdorff précise que si, au cours d'une année très sèche, les fruits à pain, les porcs, les racines et autres nourritures se font rares, celui qui en a encore en réserve, ce qui est le cas des chefs, tient table ouverte pendant un certain temps pour un nombre limité d'hommes qui, sur son invitation, acceptent de se faire tatouer de façon distinctive par des artistes tatoueurs requis pour la circonstance.[53] "Par la vertu d'un *tabu*, ajoute-t-il, tous ces frères s'engagent à se secourir mutuellement si, dans le futur, l'un d'eux se trouve dans le besoin tandis que les autres sont dans l'abondance. C'est une des organisations de franc-maçonnerie les plus sensées du monde." Roquefeuil dira plus tard : "Ceux dont le tatouage a le même dessin ou se ressemble par un trait principal, tel qu'une marque particulière au nez, sur l'œil, etc, forment entr'eux une espèce d'association ou de fraternité et se secourent mutuellement dans l'occasion, comme nos francs-maçons." Mais la réflexion de Langsdorff ne s'arrête pas là, car la franc-maçonnerie ne se ramène pas pour lui au simple rôle d'entraide entre initiés. S'interrogeant sur les causes du cannibalisme, il rapporte que, toujours selon Robarts et Kabris, "les hommes de Nuku Hiva, dans les périodes de famine, tuent et mangent leurs femmes et leurs enfants, mais seulement pressés par la plus extrême nécessité. Les riches insulaires, c'est-à-dire ceux qui ont des provisions en surabondance, semblent ne pas être réduits à cette extrémité ; tout au moins, dans une situation semblable survenue peu de mois avant notre arrivée, aucun membre de la famille de Keatonui n'avait été sacrifié. Au contraire, il avait pu entretenir vingt-six personnes avec ses propres réserves. Il semble, par conséquent, que l'on puisse raisonnablement présumer que le tatouage et les "feasting societies" ont leur origine dans un effort pour supprimer, autant que faire se peut, une pratique aussi horrible et contre nature." Langsdorff voit donc dans l'existence de ces confréries un début de progrès vers la morale universelle.

[53] La description de ce trait de civilisation faite par cet auteur n'est pas d'une grande clarté.

Selon Kabris, le tatouage est un signe distinctif de chaque tribu[54]. À propos du premier tatouage, il est d'avis que cela correspond à un moment important pour le jeune qui alors devient adulte, vers 12/14 ans, tandis que Crook en voit encore bon nombre non-tatoués à 15/16 ans.

G - Santé et maladies.

Les Occidentaux s'accordent sur le climat sain des îles de l'archipel, qui fait que peu de maladies sont observées chez les "naturels". Plusieurs affirment que les maladies vénériennes sont inconnues[55]. On n'observe pas d'autre maladie que la lèpre. Crook mentionne la gale entre les doigts, et les furoncles.

Si ces maux sont les seuls pour un Européen, il n'en va pas de même pour un Marquisien qui voit dans certaines affections pouvant entraîner la mort l'action maléfique de sortilèges. Le *kaha*, pouvoir de vie et de mort, exercé par un *tau'a*, est la cause de maladies : fièvres, anémies, qui ne peuvent cesser qu'avec l'arrêt du sortilège. L'action du *kaha* prend parfois la forme d'une possession d'un corps par un esprit. Le Marquisien assimile la possession à une maladie venue le plus souvent en punition, par exemple pour avoir transgressé un *tabu*. Ces maux d'ordre psychologique marquent fortement les insulaires. Les Occidentaux s'attardent sur la description des *tau'a* s'efforçant de chasser le mal. Le jugement de Porter à leur égard résume bien l'impression générale : ce sont des "jongleurs" dont les affirmations et les pratiques sont peut-être les seules croyances des Marquisiens.

H - Magie, religion et *tabu*.

Dans le lexique à la fin du journal de Robarts, nous trouvons dans la colonne des mots anglais le mot "Religion" et en face "he'ne'ker". Compte tenu de la prononciation anglaise, on peut transcrire cela par "hi ni kia". On ne trouve ce mot ni dans la liste de Crook (établie par Dening), ni dans celle de Langsdorff, ni dans le lexique de Buschmann, ni enfin dans le dictionnaire de Dordillon[56]. Dans Dordillon, *hini* a le sens de se moquer,

[54] La recherche sur la signification des tatouages s'est intensifiée récemment. Jean-Louis Candelot propose "une nouvelle clé dans le décodage des symboles : a) tatouages purement ornementaux (réservés au "bas-peuple"), b) tatouages informatifs, c) tatouages initiatiques". (J-L. CANDELOT, 1994). S'il est indéniable que le tatouage connaît un réel engouement de nos jours aux Marquises, comme à Tahiti, on doit par contre demeurer prudent sur la signification ancienne de cette pratique. En effet, il faut attendre la fin du XIX^{ème} siècle pour que des Occidentaux s'efforcent de trouver un sens dans une pratique alors décrétée interdite, ne subsistant que clandestinement et à l'évidence vidée de son sens dans une population déculturée.

[55] "Cette terrible maladie qui est devenue si funeste à l'espèce humaine leur est inconnue ; aussi les insulaires s'abandonnent-ils sans aucun frein à leurs passions, vivant au milieu de la débauche la plus absolue". (PORTER)

[56] G. DENING, Manuscrit dactylographié, sans date ; LANGSDORFF ("Vocabulary of the language of Nukahiwa") ; J.Ch.E. BUSCHMANN, *Aperçu de la langue des Îles Marquises et de la langue taïtienne*, 1843 ; R.I. DORDILLON, *Grammaire et dictionnaire de la langue des*

singer quelqu'un. Cela n'a pas de rapport. Mais si l'on tient compte des possibilités de variation de l'orthographe et de la prononciation, auxquelles s'ajoute le fait que Robarts écrit son lexique sans doute bien après avoir quitté les Marquises, on peut y voir le mot *hihi*, qui signifie rayon de soleil. *Kia* veut dire lente (œuf de pou). Cherchons *hia* (h et k ayant le même emploi d'une île à l'autre) : désir, désirer. On trouve là une certaine cohérence : "désir de lumière"... J'arrête dans cette voie des hypothèses qui risquent fort de m'attirer les foudres des linguistes !

La curiosité des Occidentaux envers ce que nous conviendrons cependant d'appeler "religion" pouvait se résumer en une approche comprenant trois interrogations : Quels étaient - ou quel était - leur(s) dieu(x)? Quels étaient leurs dogmes? Quels étaient les agents terrestres de leurs divinités (personnels et lieux de "culte") ?

Ces trois questions sous-entendaient bien sûr l'existence d'une relation de l'homme au divin fondée sur la croyance d'une part en la création, d'autre part en l'existence d'une vie de "l'âme" après la mort.

1 - Des dieux.

Robarts expédie en dix lignes ses considérations sur la religion des Marquisiens : "Ayant donné à mes lecteurs une description complète de ce peuple, avec ses us et coutumes, je vais maintenant faire quelques observations sur leur Religion. Premièrement, ils croient qu'il y a un être suprême invisible, et ils croient en l'Inspiration. Et quand leurs prophètes meurent, ils manifestent une grande adoration pour l'âme défunte laquelle, disent-ils, est allée dans un lieu de bonheur en-dessous. Ils ne pensent pas du tout que lorsqu'une personne meurt, son âme va soit au paradis là-haut, soit en enfer en bas. Ils ne croient pas en l'existence d'un lieu de tourments pour les méchants." (Remarquons que cet "être suprême invisible" reste anonyme.)

Le pasteur Crook lui-même, homme de religion, n'est pas très prolixe sur "la religion" aux Marquises. Son séjour un peu court ne lui a peut-être pas permis de comprendre et de noter des noms de "dieux". Quand il écrit que "les *tau'a* facilitent les accouchements par leurs incantations", il ne dit pas si celles-ci comportent l'évocation d'une quelconque divinité ou puissance surnaturelle. Il parle "des dieux" sans les nommer. En transcrivant une liste d'îles, il ajoute que les Marquisiens croient que leurs ancêtres furent visités par des *atua* venant de ces îles. Mais ce titre de *atua* est aussi donné à tous les étrangers de passage. Ailleurs, il évoque les "sacrifices aux dieux", sans plus de détails.

Krusenstern rencontre un "dieu" : la petite fille, vivante, du roi, et on lui parle avec précision d'un autre "dieu" : l'esprit de la femme d'un prince, récemment décédée. Pour lui, "il existe une confuse notion d'être supérieur,

---

Îles Marquises, 1931-1932. Remarquons que le mot religion n'existe pas non plus dans le Lexique de Mgr LE CLÉAC'H, Papeete, 1997.

qu'ils nomment *etua*, mais il y en a de plusieurs sortes : l'esprit d'un prêtre, d'un roi, ou de quiconque qui a des liens avec ce dernier, est un *etua*. Il note que les Européens sont considérés de cette façon."

Nous trouvons le même genre de remarque chez Porter : "Leurs prêtres sont considérés comme les égaux des dieux ; à quelques-uns même ils sont supérieurs, et après leur mort, on les range sur la même ligne que la divinité principale. Outre les dieux du cimetière, ou *mea'e*, ils ont leurs dieux domestiques, ainsi que d'autres petits dieux suspendus à leur cou [...]. D'autres encore sont sculptés sur les manches de leurs éventails, sur leurs échasses, sur leurs cannes, et plus particulièrement sur leurs bâtons de guerre. Mais tous ces dieux ne sont pas tenus en haute estime ; ils se vendent, s'échangent, se donnent avec autant d'indifférence que tout autre objet, par exemple que les plus précieuses reliques, les crânes et les os de leurs parents."[57]

À propos d'indifférence, Crook note que "certains semblent accorder peu de poids aux offrandes, et sont un peu libres penseurs".[58]

Porter voit dans les sculptures des représentations de divinités. Mais il n'est pas sûr que les Marquisiens les considèrent ainsi. D'ailleurs il confirme lui-même son impression en exprimant son vif étonnement devant la véritable grande divinité : "J'aperçus que cette divinité était simplement un chiffon d'étoffe attaché à un morceau de lance, longue d'environ quatre pieds ! Elle ressemblait en quelque sorte à un enfant enveloppé de langes ; la partie destinée à figurer la tête était ornée d'une multitude de bandelettes d'étoffe, longues d'un pied."[59]

Ainsi pas un dieu n'est désigné par un nom précis. N'y a-t-il donc aucun dieu chez les Marquisiens ? Une chose reste certaine : un *atua* est, avant tout, un être humain qui a eu dans son île une place éminente, et qui, dès sa mort, a une place également éminente dans un autre monde.

2 - Du dogme.

Quel monde ? Il y a, dans les témoignages occidentaux, beaucoup de confusion : monde en dessous, monde au-dessus...

Ce que raconte Porter mérite d'être cité in extenso :

"A droite de ce bois, et seulement éloignés de quelques pas, étaient quatre splendides canots de guerre, fournis de tous leurs agrès, et décorés

[57] 34 Il ajoute l'anecdote suivante : "Un vieillard qui voulait me faire un cadeau, mais n'avait rien autre chose à me donner, détacha de son cou un collier d'os taillés en forme de dieux, et m'assura que c'était les os de sa grand-mère."

[58] Ce détachement apparent du Marquisien envers ce que nous qualifions de "sacré" est rarement mentionné. Je le retrouvons, pour une période postérieure, dans une lettre du missionnaire Desvault, du 28/11/1838. Ce dernier démontre à ses interlocuteurs que les prétendus dieux n'en sont pas, et alors les Marquisiens se mettent à rire, lui disant qu'il a raison, que ce sont des hommes cachés qui crient, hurlent, se fâchent et mangent la nourriture que l'on présente aux idoles.(*A.P.F.*, tome XII, 1840, p. 573.)

[59] Il ajoute : "Je ne pus m'empêcher de rire à l'aspect singulier du dieu qu'ils adoraient."

de cheveux humains, de coquillages et de banderoles blanches. Leurs avants étaient tournés vers la montagne, et à l'arrière de chaque était une figure d'homme, tenant la pagaie qui sert de gouvernail, complètement habillé, et orné de plumes, de pendants d'oreilles dont la forme imitait celle des dents de baleines, enfin de toutes les parures à la mode dans l'île. Un des canots était plus splendide que les autres, et situé plus près du bois. Je demandai quel était l'illustre personnage (momifié) assis à l'arrière, et j'appris que c'était le prêtre qui avait été tué peu auparavant par les Happah.

"En cet endroit l'air était infecté par suite des nombreuses offrandes qui y avaient été faites ; mais attiré par la curiosité, j'allai examiner les canots plus en détail, et je trouvai au fond de celui du prêtre les corps de deux Typee qui avaient péri dans la dernière expédition, en état de pourriture, ainsi que plusieurs autres carcasses humaines encore couvertes de chair.

"Les autres canots, m'apprit-on, appartenaient à différents guerriers qui avaient été tués ou étaient morts depuis peu de temps. Je demandai pourquoi on avait placé leurs effigies dans ces canots, et surtout pourquoi on mettait les cadavres des Typee dans celui du prêtre. On me répondit qu'ils allaient au ciel et qu'ils ne pouvaient y aller sans canots. Comme le canot du prêtre était fort large, il n'avait pas la force de le conduire lui-même ; d'ailleurs c'était justice qu'il ne prît pas cette peine, puisqu'il était dieu.

"En conséquence on avait déposé dans son canot les corps des Happah et des Typee qui avaient été tués depuis sa mort, pour qu'ils le menassent au lieu de sa destination ; mais il n'avait pas encore pu se mettre en route, attendu que son équipage n'était pas complet ; il fallait qu'il fût de dix hommes, et il n'était encore que de huit. Ils ajoutèrent que le *tabu* ordonné en conséquence de sa mort durerait jusqu'à ce qu'il commençât son voyage, ce qu'il ne pourrait faire avant qu'ils n'eussent tué deux ennemis de plus pour compléter l'équipage. Je demandai s'il prenait des vivres avec lui. Ils répondirent affirmativement, et me montrant quelques cochons rouges dans un enclos, ajoutèrent qu'ils lui étaient destinés, ainsi qu'une grande quantité de fruits d'arbre à pain et de cocos qui seraient recueillis sur les arbres du bois. Je demandai si le trajet était long : ils répondirent négativement ; et me désignant un petit enclos carré en pierres, ils m'apprirent que c'était leur ciel et que le prêtre n'avait que cette distance à parcourir. Ce lieu, observèrent-ils, était *taboué* pour tout le monde, excepté pour les prêtres."

L'autre monde est donc en fait de ce monde, et le défunt n'est pas devenu un "esprit" immatériel, c'est un *atua* : il est encore matière, et peut encore agir sur le monde matériel. Les anciens Marquisiens ne distinguent pas radicalement esprit et matière. Continuons à lire Porter : le chapelain de son expédition interroge un *tau'a* et lui demande, entre autres choses, "si, d'après leur croyance, le corps ou seulement l'âme était transféré dans l'autre monde. Le prêtre, après avoir longtemps réfléchi, répondit enfin que la chair et les os restaient en terre, mais que tout l'intérieur du corps s'en allait au ciel. Au reste, à en juger par son air, la question parut grandement

l’embarrasser, et un champ tout à fait nouveau sembla s’ouvrir à ses réflexions.” Un abîme d’incompréhension sépare ce chapelain de ce *tau’a*. (Les questions et les réponses sont traduites par un certain Wilson, beachcomber anglais, qui est quasiment obligé d’utiliser un vocabulaire rudimentaire, aussi bien anglais que marquisien, pour communiquer et traduire des notions sans doute éloignées de ses propres préoccupations quotidiennes.) L’immatérialité ne semble pas avoir de sens pour ce prêtre. La pensée marquisienne ne sépare pas comme les Occidentaux le monde des vivants du monde des morts. C’est un même monde.

Dans l’ensemble, les Occidentaux parlent peu de ces lieux qui, pour eux, sont du domaine de la spéculation intellectuelle.[60] Seul Crook apporte davantage de précisions : les “esprits défunts” étaient tous des *atua* ; ils rejoignaient un lieu appelé *Havaiki*, situé au-dessus du ciel (lequel était solide et concave) et au-dessous de la mer. Mais les *atua* pouvaient ne pas y être en permanence ; ils hantaient le monde des vivants ; bon nombre d’entre eux étaient dans les arbres. Le chant du grillon qui habitait dans le toit était produit par un *atua*. “Mais, ajoute-t-il, et c’est peut-être l’aspect le plus singulier de leurs superstitions, des hommes vivants sont parfois considérés non seulement comme des *atua*, mais leur sont supérieurs… Cet honneur peut être héréditaire”.

Quant à la création du monde, elle serait le fait d’un *atua* de *Havaiki*, lieu enveloppant le monde des vivants et où se rejoignent tous les défunts. Tout ce qui compose la nature, mer, animaux, plantes, genre humain, était enfermé dans une cavité de la terre et fut libéré par une explosion. Il y a là une vague notion d’origine, qui ne nous est rapportée que par Crook.

3 - Des pratiques cultuelles.

Ce monde, malgré sa proximité, n’est pas facilement accessible. Or il est impératif que le défunt puisse s’y rendre, et pour cela sont prévues des cérémonies qui suivent la mort.

Pour les Marquisiens de condition sociale élevée, ces cérémonies s’inscrivent dans un cérémonial précis : lamentations rituelles, exposition du corps, festin, puis longue période pendant laquelle le corps va subir une préparation visant à retarder sa désintégration : “Pendant des mois, les amis et les proches enduisent constamment le corps du défunt d’huile de coco pour éviter le pourrissement. Le corps devient dur comme la pierre et imputrescible.” Il est conservé un certain temps : Robarts voit dans une maison le corps d’un guerrier mort au combat ; il est dans une position assise ; ses instruments de guerre sont disposés sur ses côtés ; non loin est une calebasse remplie de nourriture destinée au défunt. Toujours dans son

[60] “Lieu de bonheur au-dessous” (ROBARTS) ; “régions inférieures”, “l’autre monde” (KRUSENSTERN) ; “vague et confuse idée d’un au-delà” (LANGSDORFF) ; “ciel”, “île située quelque part au milieu des nuages, et abondante en toutes choses désirables” (PORTER, selon une traduction douteuse de l’Anglais Wilson.).

rôle d'informateur de Krusenstern, il dit qu'au bout de douze mois, le défunt est censé être dans l'autre monde ; son corps est alors brisé en plusieurs morceaux, les os sont empaquetés dans une petite urne en bois, laquelle est transportée sur le *mea'e*, qui est aussi un lieu de sépulture, dont aucune femme ne doit s'approcher.

Selon Crook, le corps est exposé sur un lieu sacré dans une petite maison ou sur une construction de bois, sorte de table d'exposition, entourée de poteaux grossièrement sculptés au sommet desquels est placée de la nourriture qui est en général mangée par les rats et les lézards.

Nous avons vu plus haut que, selon Porter, l'*atua* décédé a besoin de dix rameurs pour atteindre l'autre monde. Il faut remarquer que la tribu ne vit pas normalement tant que ce chiffre n'est pas atteint ; différents *tabu* rappellent à tous que le défunt est toujours présent, qu'il a toujours du pouvoir et que les vivants doivent accomplir pour lui tout ce que la tradition a prévu. Il n'est question de victimes humaines que dans le cas du décès d'un *atua*.

Tous les défunts n'ont pas un entourage disposé à mettre en œuvre un tel cérémonial, ni suffisamment riche pour offrir les festins qui accompagnent ces rites. Mais il y a un risque : que le défunt vienne se venger, ayant été mal accompagné vers *Havaiki* ...

Il semble que les morts ordinaires ne reçoivent pas toutes les attentions réservées aux personnages importants. Selon Porter, "quand la pourriture a détaché la chair des os, on les nettoie soigneusement ; quelques-uns sont gardés comme reliques, les autres déposés dans les *mea'e*."

Les Occidentaux constatent qu'il existe deux catégories d'individus dont les fonctions sont liées aux activités dites religieuses : les *tau'a* et les prêtres. (Ces derniers ont une appellation marquisienne : *tuhuna o'ono*, peu employée par les écrivains.[61])

Les *tau'a* (qui sont des deux sexes) possèdent l'inspiration des prophètes et le pouvoir des sorciers. Ils ont le pouvoir de parler avec un dieu qui vient en eux. "On peut les entendre, la nuit, soudainement crier d'une voix aiguë, puis répondre d'un ton naturel, comme si deux personnes étaient en conversation ... Ils entrent en transes, prennent une apparence sauvage, leurs doigts tremblent violemment, et ils courent en criant. Parfois ils prédisent la destruction de leurs ennemis, parfois ils demandent des sacrifices humains". Ils ont des domestiques particuliers. Les prêtres, eux, n'ont pas de pouvoirs surnaturels. Ils sont les seuls gardiens des connaissances issues des traditions, et des généalogies.[62]

[61] Il est à noter que Dordillon traduit le mot *tau'a* par "prêtre", tandis que l'expression *tuhuna o'ono* signifie pour lui "chantre païen".

[62] "Ils sont ordonnés dans leur office par leurs prédécesseurs. Ils assistent aux sacrifices et aux cérémonies de funérailles, donnent les médicaments pour guérir les maladies, effectuent les opérations chirurgicales, battent les tambours des *mea'e* et chantent les chants sacrés." (CROOK) La distinction entre le prêtre et le *tau'a* est commune à d'autres groupes ethniques. Il est de plus en plus fréquent de comparer le *tau'a* marquisien au

Le *tabu* n'est pas vraiment une pratique religieuse. C'est une pratique à deux visages. C'est, d'une part, la marque des divisions dans la société marquisienne : un lieu, un personnage, peuvent être *tabu* ; le *tabu* est dans la nature même de son objet ; dans ce sens, le *tabu* est de nature sacrée. C'est d'autre part un ensemble d'interdictions permanentes ou, le plus souvent, temporaires : une activité peut être déclarée *tabu* pour un temps déterminé.

Pour Krusenstern, "selon toute probabilité, quelques hommes, par le *tabu* et leurs absurdités, englobant les crimes les plus horribles, s'assurent une vie de tranquillité ; ils se font considérer comme nécessaires et saints."[63]

Voyons plus en détail quelques-unes de ces pratiques, jugées superstitieuses par nos premiers témoins laïcs, tandis qu'elles sont considérées comme celles d'une fausse religion par le pasteur Crook.

Le sortilège *kaha* est une pratique magique permettant, à partir de la moindre parcelle de matière issue de la personne visée (crachat, rognure d'ongle, cheveu, eau qui ruisselle du corps après le bain, ...) de faire périr celle-ci dans un délai d'une vingtaine de jours : cela est décrit par Crook et Robarts.

Les autres pratiques sont racontées par Porter. Ce dernier est un observateur curieux et précis, mais ses interprétations de ce qu'il voit sont sujettes à caution - et il est peu convaincu lui-même - dans la mesure où ce sont les propos de l'Anglais Wilson, lequel ne se montre pas toujours très connaisseur de la langue et des mœurs marquisiennes.

Quelques guerriers ennemis ont été tués, avec l'aide de Porter et de ses soldats. Le lendemain, Porter se rend vers un lieu où sont rassemblés "cinq ou six cents naturels" qui battent du tambour et exécutent des chants de guerre. À sa venue, tout s'arrête. Devant les corps des guerriers décédés, il exige qu'ils soient enterrés. En fait, il craint qu'ils ne soient mangés. Il reçoit l'assurance que rien de tel n'est prévu, et finit, mais seulement pour deux cadavres, par céder car on lui fait comprendre "que ce serait un grand sujet de triomphe pour leurs ennemis si je les privais de tous les cadavres et ne permettais pas qu'ils jouissent des avantages de la victoire remportée sur eux." Il demande que la cérémonie continue. "Le prêtre remonta sur son

---

chamane de Mongolie. "Celui-ci se rencontre plus fréquemment dans les sociétés humaines dont la technologie demeure rudimentaire, tandis que le sacerdoce ne s'est développé que dans les groupes humains relevant d'une structure sociale plus complexe. Le chamane reçoit ses pouvoirs directement des dieux ou des esprits et acquiert son statut à travers une communication personnelle avec le surnaturel ; le prêtre est un praticien du cérémonial, spécialement formé pour l'accomplissement des rites prescrits. [...] Tandis que le prêtre tient son pouvoir sacré de la vertu même de sa consécration, le chamane est en général "possédé par le divin" d'une manière seulement sporadique." (LOWIE, cité dans *l'Encyclopédie Universalis*, 1988, Corpus 16, p. 331, article "sacerdoce".)

[63] Il semble qu'un *tabu* puisse être décrété par n'importe qui, mais la classe inférieure de la société marquisienne ne faisant pas l'objet d'attentions particulières, il est difficile de dire si le *tabu* prononcé par un *kikino* a des chances d'être pris en considération.

estrade et les guerriers se remirent en ligne sur la place ; le prêtre, après avoir agité une branche de palmier sèche à laquelle était attachée une grosse touffe de cheveux d'hommes, prononça quelques mots qui furent suivis par trois acclamations que poussèrent les guerriers avec un ensemble parfait et en frappant avec force dans leurs mains, après quoi les tambours battirent l'espace de cinq minutes, tandis que les guerriers chantaient tous à haute voix et avec des gestes énergiques. Ces chants s'affaiblirent peu à peu, et enfin régna un profond silence. Cette cérémonie recommença trois fois, et chaque fois les chants augmentèrent d'énergie aussi bien que les gestes ... La cérémonie terminée, le prêtre me demanda si ce n'était pas très bien ; comme je lui répondais affirmativement, il parut en éprouver une vive satisfaction."[64]

À un autre moment, comme nous l'avons vu plus haut, Porter est étonné de l'aspect risible de leur dieu : d'ailleurs il éclate de rire, et les Marquisiens aussi ; puis ils lui demandent d'assister à une cérémonie, ce qu'il accepte. Le dieu, je le rappelle, est un chiffon d'étoffe attaché à un morceau de lance d'environ 1,20 mètre, avec une multitude de bandelettes à une extrémité. Les participants s'assoient en cercle, chantent et battent des mains, tandis que l'un d'eux, dans le cercle, exécute des cabrioles et promène le dieu dans tous les sens.

Pour Porter, en religion, les Marquisiens sont de véritables enfants. "Leurs *mea'e* sont leurs lieux d'amusements, et leurs dieux leurs joujoux."[65]

Les premiers Occidentaux de la fin du XVIII^{ème} et du début du XIX^{ème} qui redécouvrent les Marquises ne sont pas des spécialistes en anthropologie. Ils décrivent avec sincérité ce qu'ils voient, mais leur culture classique et chrétienne ne leur permet bien souvent que des analyses très simples, voire naïves ou sommaires.[66] (À propos de religion, Langsdorff avoue : "Si Robarts et Cabri avaient été des esprits éclairés, nous aurions obtenu des

[64] Porter se contente souvent de décrire ce qu'il voit, marquant son étonnement et son amusement, mais ne prononçant pas de condamnations définitives, n'ayant la plupart du temps pas compris le sens ni des paroles ni des gestes.

[65] "J'ai vu Gattanewa avec tous ses fils, et plusieurs autres naturels, assis des heures de suite à frapper des mains et à chanter devant une multitude de petits dieux de bois alignés dans de petites maisons construites exprès, et ornés de morceaux d'étoffe. C'étaient des maisons du genre de celles qu'aurait pu élever un enfant, longues d'environ deux pieds et hautes de dix-huit pouces, enfin groupées par dix ou douze comme un petit village. A côté on voyait plusieurs canots munis de pagaies, de filets, de harpons et d'autres instruments de pêche, et le tout était enfermé par une ligne qu'on avait tracée pour indiquer que l'endroit était *tabouéd*. Dans l'intérieur du cercle étaient Gattanewa et d'autres insulaires, comme de grands enfants, chantant et battant des mains, quelquefois riant et causant, ne paraissant donner aucune attention à leur cérémonie. Il me demanda si ce que je voyais n'était pas magnifique ... Je lui demandai quel était le but de l'hommage qu'il rendait ainsi à ses dieux ; il me dit qu'il allait incessamment partir pour la chasse aux tortues, et que pour réussir il lui fallait prier plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, temps pendant lequel il serait *tabouéd*, et n'oserait pas entrer dans une maison habitée par des femmes."

[66] La plupart des citations sont de Crook, Kabris et Robarts, c'est-à-dire ceux qui se sont mêlés le plus étroitement, chacun à sa manière, à la vie des Marquisiens

informations pouvant servir de base à une réflexion philosophique ; au lieu de cela, j'ai dû me contenter de quelques observations insignifiantes recueillies au hasard.")

Nous constatons que ce que nous appelons religion se retrouve chez les Marquisiens d'alors sous une forme atypique pour un regard occidental : pas de dieux précis d'essence surnaturelle, mais des *atua*, humains vivants et morts dans un monde clos ; pas de dogmes structurés mais un ensemble de pratiques éparses et circonstanciées (mort d'un *tau'a*, *tabu*...) ; pas de véritable clergé non plus, puisque le *tau'a* est à la fois dieu et prêtre, auquel on obéit par crainte ; et enfin les lieux de mise en œuvre de ces pratiques apparaissant comme de simples surfaces pavées.

I - La fête.

"Danser et chanter en public, au cours de leurs nombreuses réunions appelées *koina*, constitue leur occupation la plus recherchée" "Ils adorent la danse et la musique". Les grandes réunions de fête, *koina*, sont de grands rassemblements (jusqu'à dix mille personnes, selon Crook) sur des lieux aménagés, les *tohua*. Ce sont des espaces larges avec en bordure une construction de pierres bien ajustées servant, selon Robarts, de sièges aux spectateurs. La fête est l'occasion de se rencontrer, de danser, chanter et manger. Crook raconte un déplacement de Taiohae à Aakapa pour une grande fête *koina*. Pendant une semaine, le chef et d'autres restent dans une maison *tabu* pour obtenir du beau temps pendant la marche qui doit les faire traverser Nuku Hiva du Sud au Nord, ce qui n'empêche pas la pluie de tomber à flots, rendant le déplacement dangereux. Crook relève qu'une femme s'est moquée du chef Keatonui qui malgré "toutes ses cérémonies et ses prières n'avait pas réussi à obtenir du beau temps." Une très grande foule, selon le pasteur, écoute "différents chants qui ne sont que des vociférations accompagnées par des tambours dont le bruit n'a d'égal dans notre pays qu'une sonnerie de cloches qu'on écouterait dans le clocher même". Le chirurgien Roblet, qui accompagne Marchand, estime que leur danse mérite à peine qu'on en fasse mention ; les acteurs, placés en rond, font un grand bruit en claquant d'une main sur le pli du coude opposé, tandis qu'un seul danseur fait des mouvements des jambes, en les croisant l'une sur l'autre sans changer de place. Les tambours produisent un bruit ennuyeux et caverneux. Leurs chants ressemblent à des hurlements (pour les oreilles de Krusenstern). Les danseurs sont soigneusement préparés et attifés. Les femmes, "au moment de danser, laissent tomber leurs vêtements et s'exposent" (ce qui indigne Crook). Une catégorie d'hommes, les *ka'ioi*, anime ces fêtes. Ils mangent avec les femmes et prennent les mêmes soins qu'elles pour leur peau. Ils créent des chansons. "Leurs chants de distraction sont en général intelligibles. Ils y ajoutent des paroles en rapport avec un événement d'actualité. Il y a de nombreuses expressions que l'on peut considérer comme très obscènes, mais elles sont employées couramment, sans volonté de paillardise. Certaines de ces chansons, comme

nos ballades, deviennent des refrains favoris et sont fredonnées par tout un chacun, pour son plaisir."[67] Ainsi un des chants entendus en 1798 raconte les transactions qui ont eu lieu pendant la visite du 'Daedalus' en 1793. Langsdorff voit des danses qui sont des pantomimes représentant les actions habituelles de leur existence telles le lancer de pierres, la course sur échasses, la pêche, la nage...

Une grande quantité de nourriture est consommée, notamment les porcs gardés pour l'occasion. Enfin, d'après Crook, dans le bruit et la confusion, "tous sont abreuvés de kava".

Ces grands rassemblements ne sont pas les seules occasions de fête ; il y a aussi les célébrations privées : naissance, "mariage", premier tatouage, accueil d'étrangers, etc.

Cette belle convivialité qui, souvent, n'a été que le seul aspect du peuple marquisien offert aux regards occidentaux, ne doit pas occulter l'autre aspect, conflictuel celui-là, de cette société des Mers du Sud. Pourquoi, pendant la fête à laquelle assiste Langsdorff, les invités étrangers (c'est-à-dire, encore à cette époque, d'une autre tribu) sont-ils regroupés d'un même côté, armés, toujours sur la défensive ? C'est que, nous allons le voir dans le chapitre suivant, pour les Marquisiens, la paix ne peut pas être éternelle. Elle n'est pas l'idéal d'une vie où la violence a aussi sa place à part entière.

III - CONSENSUS D'AFFRONTEMENT

La nature humaine, dont les instincts guerriers sont une composante universelle, et la nature seule, par ses irrégularités climatiques, remettent épisodiquement en question l'équilibre social qui vient d'être décrit, sans oublier cette perversion contre nature qu'est le cannibalisme.

[67] Remarquons avec Crook la différence entre les "chants de distraction" des *ka'ioi*, compréhensibles par tous, et les chants des prêtres, souvent inintelligibles pour les Marquisiens.

A - La guerre.

La paix et l'harmonie ne sont pas la règle au *fenua enata*. La paix est précaire. Pourtant les occasions de ne pas être en paix sont peu nombreuses. Mais sur cette terre au relief tourmenté et au climat capricieux, les hommes sont durs, violents, et (comme ailleurs) ils s'inventent les motifs qui font de leur existence une succession de conflits que l'on désigne généralement par le mot guerre.

1 - Les causes des guerres.

Selon Robarts, ils s'affrontent pour deux grandes causes. La première, générale, est qu'il existe en permanence une relation conflictuelle entre les divers groupes humains, c'est pourquoi la guerre revient épisodiquement, entretenant cet état. La seconde a un caractère beaucoup plus précis : il y a guerre lorsque des individus d'un autre groupe ont manqué de respect à une des "dames de sang royal". Cependant cette guerre peut être évitée si les offenseurs demandent pardon au cours d'une rencontre de conciliation. Mais il ne décrit pas cette situation particulière.

Crook voit quatre situations de conflit : entre îles, entre "nations indépendantes" d'une île vivant dans un état d'hostilité constante, entre petites tribus généralement alliées, ou entre familles voisines. Pour lui, les causes sont "comme chez nous" : ambition, passion, superstition. L'ambition : celle d'un chef désireux de s'emparer des terres d'un voisin plus faible. La passion : naissance d'un conflit à la suite d'une querelle non préméditée ayant entraîné des morts. La superstition : recherches de victimes humaines, à la demande ou à l'occasion de la mort d'un *tau'a*.

Robarts décrit comment un "prophète"[68] (c'est sa traduction du mot *tau'a*) réclame des victimes. "Un jour a été fixé pour une assemblée générale de tous les hommes sur le grand *moria* (c'est ainsi qu'il désigne le *mea'e*). Au matin de ce jour, chacun est venu avec une ou deux vieilles noix de coco pour les offrir au prophète. J'étais près de la hutte du prophète. Rapidement, cet illusionniste[69] païen en est sorti, assisté de deux hommes habillés de manière hideuse. Sur leur tête était une sorte de large éventail fait des plumes noires des queues de coq ; une branche de cocotier, tressée, était attachée dans leur dos. Autour de leur taille étaient accrochés les crânes des pauvres victimes qui avaient été sacrifiées pour honorer leur divinité. Tous les trois se sont assis sur une estrade érigée pour la circonstance. Des tambours s'élevait un son lugubre. Une pauvre créature était pendue près du prophète, lequel s'agitait d'un bout à l'autre comme un ours du Groenland sur un bloc de glace à la dérive. Ses yeux tournaient dans ses orbites, il tremblait violemment. Par moments, les naturels faisaient un cliquetis avec des coquilles de noix de coco pour l'inciter à parler. Enfin il a donné l'impression de recevoir un choc provenant d'une chose invisible, et il

[68] Les mots prophète et prophétie reviennent fréquemment sous la plume de Robarts, ainsi que de nombreux autres mots et expressions du vocabulaire biblique.
[69] Le mot est à rapprocher du qualificatif de "jongleur" employé par Porter.

a commencé à parler d'une voix aiguë et grinçante, prophétisant de nombreuses choses qui ne se passeraient jamais. Tout aux alentours était plongé dans une atmosphère de sombre horreur. Les arbres, grands et ombrageux, rendaient la scène encore plus ténébreuse. Le prophète les envoyait encore au combat, désirant plus de victimes pour parachever sa prophétie."

Crook dit des *tau'a* qu'ils sont redoutables : "Ils entrent en transe, prennent une apparence sauvage, leurs doigts tremblent violemment, et ils courent en criant. Parfois ils prédisent la destruction de leurs ennemis ; parfois ils demandent des sacrifices humains."

Les Marquisiens obéissent aveuglement. Les auteurs sont persuadés que de telles exigences de la part des *tau'a* ne sont que de simples caprices d'hommes s'assurant par la terreur "une vie de tranquillité", comme le suggère Krusenstern. On peut formuler une autre hypothèse : ces demandes interviennent-elles, après des périodes plus ou moins longues d'inaction, pour raviver ou entretenir les nécessaires penchants guerriers d'une population qui se laisserait aller à l'indolence, risquant alors d'être subjuguée par l'ennemi ?

La mort d'un *tau'a* est toujours accompagnée de sacrifices humains. Crook redoute ce "signal infaillible soit de batailles rangées, soit de sorties en quête de proies."

2 - Les préparatifs de la guerre.

Avant l'affrontement, les préparatifs sont matériels et psychologiques.

Pour se rendre au combat, l'homme marquisien doit disposer d'armes et être paré de ses plus beaux ornements. Les armes sont les frondes et les lances, et selon Robarts, ces instruments sont fabriqués par les vieux. Les pierres collectées sont lisses, de la taille d'un œuf. Crook les a vus porter leurs lance-pierres autour du front, et selon lui, les pierres sont de la taille d'un œuf d'oie. Kabris précise que l'extrémité des lances se casse dans le corps atteint et il ajoute comme arme la massue. Cook achète "de simples piques, d'environ 8 ou 10 pieds de long, et des massues, qui avaient communément un gros nœud à leur extrémité", objets qu'il juge "un peu mieux faits qu'à Tahiti". Krusenstern, lui aussi, ne voit que des massues, des lances et des frondes.[70]

[70] "Les massues ont environ 5 pieds de long ; elles sont en bois de casuarina, très joliment polies et très massives, ne pesant pas moins de 10 livres ; à leur extrémité est sculptée une tête humaine. Les lances sont du même bois, 10 ou 12 pieds de long, environ 1 pouce d'épaisseur au milieu, pointues à chaque extrémité. Leurs frondes sont une simple bande tissée, large et plate au milieu pour recevoir la pierre."

La parure du guerrier est essentielle.[71] Porter est très admiratif, et même intarissable, parlant des guerriers.[72] (Guerrier lui-même, il apprécie le côté paradeur des Marquisiens.)

La préparation à la guerre est aussi psychologique. Dans le temps qui précède le combat, “les hommes couchent dans les maisons construites sur leurs “autels”[73] et s’abstiennent de relations avec des femmes”. Dans leur “maison tabu”, Crook voit les hommes avant une expédition guerrière et quand ils fabriquent leurs armes.

3 - Les actes guerriers.

Il faut distinguer deux formes d’actes guerriers : l’affrontement direct entre tribus et l’embuscade.

Le seul auteur occidental, semble-t-il, qui accompagne les Marquisiens au combat est Robarts, alors que Porter, qui se rend célèbre pour ses combats contre les Taipi, mène sa propre guerre, avec ses hommes entraînant des Marquisiens. Kabris parle de la guerre de façon très succincte. Crook ne voit guère que les préparatifs, le départ puis le retour des combattants. Les récits de Krusenstern et de Langsdorff reprennent celui de Robarts (lequel, nous le rappelons, est, avec Kabris, leur principal informateur).

L’action guerrière ressemble à un grand défoulement désordonné où les morts sont très peu nombreux. Le lieu de rencontre est situé dans une zone élevée, sur les crêtes, dans de vastes étendues désertes, entre les territoires des tribus qui s’affrontent. Le signal du départ au combat est donné par les tambours et les conques qui résonnent sur le grand *mea’e*, et auquel répondent les instruments de chaque guerrier sur son *mea’e* particulier, tandis que le *tau’a* prédit la victoire.

---

[71] “Leur principal souci semble être de se montrer dans leurs plus belles parures ; c’est une grande parade.” (CROOK) ; “Les hommes se parent de leurs plus beaux atours.” (Kabris)

[72] 5“La plupart étaient richement ornés de panaches faits avec les longues plumes de la queue des oiseaux du tropique [tropic bird : le phaéton ou paille-en-queue] ; et de grosses touffes de cheveux étaient attachées autour de leur ceinture et de leurs chevilles. Ils portaient un manteau de couleur quelquefois rouge, mais plus souvent blanche, d’une étoffe ressemblant à du papier et fabriquée avec une écorce d’arbre, jeté non sans élégance sur leurs épaules, avec de larges ornements d’oreilles dont la forme était ronde ou ovale, fabriqués avec des dents de baleine, de l’ivoire ou une espèce de bois uni et léger blanchi au moyen de la chaux. A leur cou pendait une dent de baleine [sans doute, et plus exactement, une dent de cachalot], ou un coquillage soigneusement poli ; une espèce de ceinture, d’étoffe pareille à celles des manteaux, sinon qu’elle était plus grosse, faisait plusieurs fois le tour de leur corps ; et les extrémités se rattachaient par devant de manière à former une sorte de tablier. Cet accoutrement, avec une lance noire et bien polie d’environ 12 pieds de longueur, ou un bâton richement sculpté qui se porte sur l’épaule, constitue en quelque sorte l’uniforme d’un guerrier de cette île, dont le corps est en outre couvert d’un riche et élégant tatouage, exécuté de façon à exciter notre admiration. Tel est le fidèle portrait des guerriers ordinaires que j’avais vus.”

[73] Robarts nomme parfois “altar” le *paepae*, interdit aux femmes, que tout homme se bâtissait à côté de la maison familiale.

Il y a peu de contacts. Les guerriers ont comme souci principal de se montrer à l'ennemi en criant, en proférant des menaces et des insultes[74], en gesticulant pour prouver leurs intentions belliqueuses, et en évitant les cailloux lancés avec force mais sans précision. Les cailloux et les lances occasionnent de nombreuses blessures, souvent graves, parfois mortelles. Les femmes suivent les combats avec les provisions de cailloux et de lances. Pas d'ordre de bataille, chacun agit au mieux à sa guise, court séparément, "dans le plus total désordre et la plus grande indépendance"[75]

S'il n'y a pas de victime, chaque tribu se retire et, pendant quelques jours, on rassemble de nouvelles armes. Dans ces moments de trêve, les jeunes mettent beaucoup d'ardeur à s'entraîner, selon Robarts. Les cocos remplacent les cailloux. Les blessures là aussi sont monnaie courante. Puis la guerre recommence. Robarts parle de l'existence d'un "champion" : c'est apparemment un homme plus fort que tous, à la pointe du combat. Quand un guerrier est tué, son corps est disputé. Si son camp ne réussit pas à le prendre, les ennemis s'en emparent. "Le corps est déposé en première ligne. Les femmes et les filles dansent par dérision. Le lendemain, le corps est suspendu à un arbre sur le grand *mea'e*." Kabris évoque une autre situation : "Le premier prisonnier est traîné au camp une corde autour du cou. On lui coupe la tête, laquelle est posée au bout d'une lance pour railler l'ennemi".

La fin des combats intervient à la fois quand la fatigue se fait sentir et surtout qu'un ou deux guerriers ont été tués.

Le dernier jour est particulier. Pour Robarts, c'est à la fois un jour de fête et de guerre. Ce jour est convenu "pour que les prophéties de leurs prophètes s'achèvent". "Ce jour semble être davantage un jour de gaieté qu'un jour de guerre, chacun s'efforçant d'avoir la meilleure allure possible. Sur la montagne, chaque camp a amené ses tambours et ses conques. Il y a des danses auxquelles certains participent tandis que d'autres combattent. A certains moments, ceux qui combattaient font une pose et se mettent à discuter avec un grand calme, comme s'ils étaient amis ; puis ils se relèvent et recommencent à se battre". Kabris, plus sommairement, déclare que "la guerre se termine en combat singulier où les hommes se battent bec et ongles avec un grand courage". Krusenstern, qui reçoit ses informations de Robarts, ajoute que les guerres peuvent être interrompues à la demande

[74] Porter en fait l'expérience avant même d'engager le combat contre les Typees : ceux-ci lui font dire que ses alliés les Happahs sont des lâches et que lui et ses gens sont des lézards blancs, de vulgaires crottes et "comme épithètes les plus vils dont ils puissent nous qualifier, ils disaient que nous étions les culs et les couilles des Tai" (une autre tribu alliée de Porter). Il s'agit là de ma traduction du texte original. J'aurais pu, il est vrai, traduire *the posteriors and the privates* par "les postérieurs et les parties génitales", mais Porter n'a-t-il pas censuré les paroles de ses ennemis pour que son récit reste dans les limites de la décence pour ses lecteurs ?

[75] Cette remarque de Crook peut sembler curieuse dans la mesure où lui-même ne participe à aucun combat.

d'un chef ; la trêve sert à préparer une grande fête, les "Jeux Olympiques de ces sauvages".

Dans une telle guerre, on est surpris de voir qu'en fait, il y a consensus entre les deux parties belligérantes : les hostilités commencent le jour convenu, après une période de préparation pendant laquelle les *tau'a* de chaque camp demandent des victimes et prédisent la victoire ; elles se déroulent en terrain neutre ; enfin elles cessent d'un commun accord, chacun semblant s'estimer satisfait. Il n'y a pas véritablement victoire des uns ou des autres, mais plutôt succès d'une rencontre où chaque camp a montré sa force et a ramené le (petit) nombre de victimes demandées par le *tau'a*. Que font-ils de celles-ci ? Pour Kabris, "après la bataille, les prisonniers sont mangés", mais il ne précise pas par qui. Robarts ne dit rien de telles pratiques.

Plus explicites sont les connaissances que nous avons de la guerre occasionnée par la mort d'un *tau'a*. Cette circonstance entraîne toujours la recherche de victimes. On se les procure soit par des batailles rangées, soit plutôt par des expéditions qui cherchent à s'emparer de leurs proies par surprise.

Je relève dans ce dernier cas deux sortes de comportements. Le premier consiste à se poster en embuscade près du territoire de la tribu voisine, et à attraper ceux qui, hommes ou femmes, ont eu la malencontreuse idée de se promener seuls. Il est aussi fréquent d'aller jusqu'aux habitations, la nuit, pour s'emparer des personnes dans leur sommeil. Le second est l'invasion par surprise du territoire de la tribu voisine ; la capture des victimes s'accompagne du saccage de la vallée : massacre de ceux qui fuient trop tard, destruction des maisons et des arbres fruitiers. Alors les agresseurs soit s'établissent dans la vallée, soit l'abandonnent.

Que deviennent les victimes ? Leur sort est évoqué par Porter, comme nous l'avons vu plus haut. Quand celui-ci visite "le lieu principal des cérémonies religieuses" de la vallée, il y voit, assis dans un canot, le corps d'un prêtre tué par les Happah ; autour sont disposés d'autres canots, où sont placés les corps des victimes sacrifiées pour le défunt. Quant à Robarts, il ne parle qu'une fois, dans son long récit, du sort d'une victime, et encore, celle-ci, une jeune femme, a-t-elle été attrapée et tuée en période de disette et non de conflit.

Les guerres peuvent enfin, selon Crook, s'achever par des actes de générosité et des promesses de relations amicales. "Il n'est pas rare alors de voir se conclure les mariages les plus disproportionnés entre adulte et bébé par exemple ; c'est une sécurité pour ces personnes, car la guerre peut reprendre à tout moment pour le moindre prétexte : l'appartenance aux deux camps les met à l'abri de la mort en cas de rupture de la paix"[76].

[76] Cette protection s'estompe avec le temps. C'est ce qui arrive à Robarts, et qui lui fera prendre la décision de partir.

Pour terminer, je citerai encore Robarts qui a décrit une forme particulière de relation entre deux tribus : la bataille simulée. Alors qu'il se trouve à Hiva Oa, sur la côte Nord, il apprend qu'une "rencontre générale" doit avoir lieu sur la côte Sud. En s'y rendant, il traverse de belles régions fertiles mais désertes, à causes des guerres, lui dit-on[77]. Là, il se trouve dans un rassemblement de plusieurs centaines de personnes, divisées en deux par un ruisseau. Les deux groupes sont fictivement ennemis ; chacun donne des otages à l'autre ("rang pour rang"). Les hommes se lancent des noix vertes, de façon plus ou moins brutale selon qu'il s'agit d'un échange ou d'un tir. Ce simulacre de bataille est suivi de chants et d'amabilités envers les dames - non sans avoir risqué de mal tourner à cause d'une noix lancée, semble-t-il, non conformément aux conventions. Robarts n'en dit pas davantage.

4 - Conclusion sur la guerre.

La guerre aux Marquises, vers 1800, est une forme d'acte social, et je pense que le mot guerre tel que nous l'entendons, avec son cortège de malheurs, ne correspond pas aux situations que nous venons d'examiner. La "guerre" marquisienne est un exutoire, un régulateur des pulsions. Les "Hommes de la Terre" ont besoin de l'affrontement physique pour vivre leur insularité, pour supporter leur formidable isolement. Mais aussi, la mort des autres n'est pas seulement la mort des ennemis. Elle est le tribut à payer pour sauvegarder l'équilibre culturel d'une société que l'ouverture au monde ne va pas tarder à bouleverser totalement. À la même époque, vers 1800, l'Europe est en train de se transformer en un immense champ de bataille, tandis que la révolution industrielle qui se met en place apportera à des millions de gens une kyrielle de misère, de souffrance, de maladies.

B - La famine.

La nature a aussi sa part de responsabilité dans la rupture de cette harmonie sociale dont les marins et les observateurs de passage se plaisent à évoquer les délices.

Kabris et Robarts ont pu constater le retour fréquent de longues périodes de sécheresse. Pour le premier, tous les trois ou quatre ans, la famine s'installe à cause de la chaleur qui est si forte que les feuilles et les fruits fanent sur les branches, et les poissons s'enfoncent plus profondément dans l'océan. Le second ne donne pas de périodicité ; il insiste davantage sur les inégalités de situation d'un lieu à un autre, d'une île à une autre. À peu de distance, des arbres peuvent produire alors que d'autres se dessèchent.

Que font les Marquisiens dans de telles circonstances ?

Il faut se rappeler que les observateurs occidentaux divisent la société marquisienne en riches et pauvres. Dans ces temps d'épreuve, que Robarts a vécus, "le pauvre s'en tire difficilement, tandis que le riche et sa famille

[77] Selon Dening, son trajet correspondrait à un chemin reliant Hanaiapa à Tahauku.

survivent". On puise dans les grandes fosses empierrées où les fruits à pain, après épluchage, ont été accumulés par milliers. La surveillance des arbres à pain se fait plus étroite. Il ne faut pas maudire les arbres qui ne donnent plus : c'est un *tabu* qui, s'il est brisé, déclenche des réactions violentes.[78] Les attitudes individuelles sont variées ; les témoignages ne sont pas concordants. D'abord il y a la quête personnelle de nourriture. Ils mangent n'importe quoi, et chacun pour soi. L'homme abandonne sa famille. Ensuite, il y a l'attitude irrationnelle. Au cours d'une famine à Ua Pou, une grande embarcation est chargée de gens avec leurs bagages : ils partent à la recherche des terres où abonde la nourriture, selon leur "prophète". En mer, ils font naufrage. Enfin se pratiquerait l'anthropophagie, laquelle fait l'objet du paragraphe suivant.

C - Le cannibalisme.

À ce sujet, nous disposons, à ma connaissance, de cinq témoignages directs : ceux de Crook (1797), de Fanning (1798), de Robarts (1804), de Kabris (1804) et d'un marin, Joseph Barsden[79], dont des chercheurs australiens ont retrouvé récemment le journal manuscrit[80] (1816), et de deux témoignages indirects : de Krusenstern et de Langsdorff. Voyons ce qu'ils écrivent.

Crook, dans le récit qu'il rédige à Londres en collaboration avec les dirigeants de la L.M.S., décrit une scène de cuisson de deux cadavres. Il a vu ceux-ci sur la plage, puis il assiste un peu plus tard à l'ouverture du four : il voit les deux têtes calcinées alors que "les prêtres préparent le pudding". Mais, sans aborder un éventuel aspect rituel des faits, il ajoute : "Il est assez évident qu'on ne massacre pas les gens simplement pour les manger. En temps de famine, on ne tue personne pour servir de nourriture."

Robarts se souvient d'un fait précis : "En période de disette, une jeune femme est attrapée et tuée. Elle est déposée près du prophète sur l'aire de danse. À ce moment, il était inspiré et prophétisait. Il se rue sur le corps comme un vautour, brise le crâne, sort le cerveau et le mange cru."

Kabris : "En période de famine, les insulaires se battent entre eux, égorgeant même des membres de leur famille pour se procurer de la nourriture." (Il précise que c'est au cours d'une famine qu'il répudie sa femme qui, avec ses frères et sœurs, avait mangé sa propre mère et lui en avait offert un morceau.)

Barsden se retrouve prisonnier avec tout l'équipage du 'Lady' qui s'est échoué sur les côtes d'une île qu'il dit s'appeler San Pedro (il s'agirait de Motane) ou Rooapoa (ce serait alors Ua Pou, qu'il situe à 10 lieues au Sud de Nuku Hiva). Les chefs de l'endroit choisissent l'un d'entre eux, José

[78] Des femmes qui ont injurié un arbre à pain sont exécutées. (ROBARTS)
[79] Il se pourrait que ce personnage soit "Jo", dont parle W. Ellis à propos de la bataille de *Fei Pi*, laquelle consacra la prééminence de Pomare II sur Tahiti.
[80] "The maritime adventures of Joseph Barsden, *The Great Circle*, *Journal of the Australian Association for Maritime History,* vol.21, n°1, 1999.

Estrema, “homme de couleur”, natif de Buenos Aires. “Je n’oublierai jamais le dernier regard qu’il nous adressa, alors qu’il était traîné vers le lieu de son sacrifice. Il disait : “allez, les gars, on y va ; vous me rejoindrez bientôt.” […] José fut aussitôt abattu à coups de massues sur la tête par deux énormes sauvages ; aussitôt fait, il fut traîné vers le tas brûlant, éviscéré et posé dessus avec aussi peu de cérémonie que pour cuire un gros porc à Tahiti.”

Crook ne reste pas assez longtemps aux Marquises pour éprouver lui-même, contrairement aux deux autres, les affres du manque de nourriture, bien qu’il y ait, selon lui, famine à Tahuata au moment du passage du ‘Duff’ . Son affirmation relève plus du vœu pieux de la part de ceux qui écrivent avec lui son récit. Robarts ne dit rien de lui-même, bien qu’il ait eu à supporter la famine. Kabris semble affirmer que, confronté au problème, il repousse une telle solution.

Outre leurs écrits, ces Européens parlent à d’autres Européens, et ce qu’ils disent précise ce qu’ils écrivent.

- Crook, parlant à Fanning : “Poussés par la famine, les naturels attrapent des ennemis pour les manger” .

- Robarts, renseignant Krusenstern : “Il peut ne pas pleuvoir pendant dix mois ou plus ; c’est alors la famine et les habitants commettent des actes horribles”. “En période de famine, un Nukahiwien peut tuer sa femme pour satisfaire sa faim. Il peut aussi tuer ses enfants”.

- Kabris proteste qu’il n’a jamais mangé de chair humaine, mais Langsdorff pense qu’il ment, tant il est bien intégré chez les naturels.

Je pense qu’on ne peut pas exclure le cannibalisme aux Marquises en cas de famine. Crook, Robarts et Kabris comprennent “qu’en réussissant à se situer dans la classe supérieure, on obtient tout ce qu’on veut”. Crook a le temps, après son séjour difficile à Tahuata, d’échanger son nom avec celui du fils du chef à Taiohae, mais il partira assez rapidement pour ne pas avoir à se poser la question de sa survie en cas de famine. Par contre, chacun de leur côté, Kabris et Robarts se font tatouer (nous l’avons vu plus haut), et les signes qu’ils portent les font appartenir à des “clans” dont les membres se viennent en aide en cas de pénurie de nourriture. “Dans les périodes de famine, nombre de ceux qui sont ainsi tatoués s’unissent comme des bandits et se partagent tout ce qu’ils ont pu piller”, écrit Langsdorff. Les temps de famine causés par la sécheresse ne sont donc pas rares. L’équilibre social est rompu au profit des plus forts, qui accaparent les maigres ressources et sont d’avance organisés pour survivre coûte que coûte, aux dépens des plus faibles.

Ces derniers sont également menacés par le cannibalisme rituel : il s’agit soit de satisfaire l’appétit des *tau’a*, soit de commémorer la mort de l’un d’eux. Deux ou trois mois après son installation à Tahuata, Crook voit le chef Teinae revenir d’un raid sur la côte de Hiva Oa. Il ramène quatre cadavres, trois hommes et une femme, destinés à célébrer la mort d’un *tau’a*. L’un des corps est placé sur un *mea’e*, un autre dans une maison, et les deux restants

sont cuits au four, ce que nous avons vu plus haut. (Les Marquisiens hésitent à laisser le pasteur s'approcher pour l'ouverture du four.) Les victimes sont de condition inférieure.

Langsdorff consacre une douzaine de pages à une réflexion sur le cannibalisme. Au-delà de ce qu'il entend dire sur les Marquisiens, il se livre à une petite étude historico-géographique du phénomène. Il évoque les multiples raisons pour lesquelles des peuples ont été ou sont anthropophages : faim, perversion gustative, acte suprême d'amour, haine et vengeance, coutume. Pour ma part, je m'en tiendrai aux témoignages directs. Il n'est pas difficile de comprendre le cannibalisme dans les périodes de manque de nourriture. Mais quel est le motif des *tau'a* ? Pourquoi certains mangent-ils les ennemis tués au combat ? Pas de réponse de la part des Marquisiens, autre que celle donnée à Robarts quand il exprime son dégoût : "Cet homme explique que les ancêtres lui avaient enseigné qu'il fallait manger les ennemis."[81]

Il reste un témoignage troublant, celui de Fanning. Alors que les échanges vont bon train autour de son navire, il voit que, sur une pirogue, un Marquisien tient à l'écart un paquet qu'il ne propose pas au troc. Il lui demande ce que c'est et aperçoit, enveloppé dans les feuilles, un morceau de chair humaine rôtie. L'homme lui dit que cela provient d'un ennemi. Or il ne semble pas qu'il y ait, au moment du passage de ces Américains, de situation conflictuelle. Fanning écrit que les Marquisiens apparaissent à Taiohae comme un peuple paisible et amical. Existerait-il un cannibalisme pervers, quelques Marquisiens ayant pour la chair humaine un penchant contre nature ? L'ensemble de mes lectures ne me conforte pas dans cette hypothèse. Il y aurait alors eu erreur dans l'interprétation des paroles du Marquisien, les *tau'a* étant les seuls sur lesquels ont pourrait faire peser cette accusation. (On ne sait rien du statut social de cet homme dans la pirogue.)

° ° ° ° °

Ainsi, dans le dernier quart du XVIIIème siècle, les "Hommes de la Terre" sont un peuple qui n'a pas l'idée de nation. Confinées dans leurs vallées, les tribus n'imaginent pas d'autorité suprême s'imposant à elles toutes. Les conditions de vie insulaires sont partout les mêmes, et l'horizon marin est la limite du monde réel. Un monde imaginaire proto-religieux est étroitement mêlé aux activités quotidiennes. Dans cette société, et depuis longtemps, les relations humaines sont établies sur deux types de rapports de force. Le premier est fondé sur l'irrationnel : c'est l'inspiration, réservée à un tout

[81] On peut rapprocher cette réponse de celle que les Guayaki du Paraguay font à Pierre Clastres quand il leur demande : "Pourquoi êtes-vous des kyrawva ? " [mangeurs de graisse humaine] - "Parce que nous faisons comme les ancêtres." (P. CLASTRES, Chronique des Indiens Guayaki, Plon, 1972, p. 270.)

petit nombre. Le second est fondé sur le réel : la propriété des terres, et donc de la nourriture, réservée généralement à une famille par vallée, la famille dite “du chef”, le *haka’iki*.

Ne connaissant rien du reste du monde, les Marquisiens ne peuvent avoir qu’une seule réaction devant l’arrivée des étrangers sur leurs étranges îles mobiles : ce sont des *atua* qui reviennent réincarnés, les esprits d’antiques défunts réapparaissant sous une forme étrange dans le monde concret. Mais l’attitude de ces derniers oblige sans doute assez rapidement les “Hommes” à penser autrement. Ce ne sont pas des *atua* à qui ils ont affaire ; ce sont d’autres “Hommes”. Les limites du monde reculent. Il y a d’autres mondes au-delà de l’horizon.

C’est la fin d’un isolement séculaire. L’Histoire a rattrapé les îles Marquises, après les avoir effleurées en 1595.

Jusqu’en 1813, la venue d’étrangers semble ne pas trop gêner la société marquisienne. Ces étrangers observent les coutumes et, à l’exception de l’un d’eux qui s’était mis en tête d’imposer la croyance en l’existence d’un nouveau dieu, les respectent.

Mais cette société de quelques dizaines de milliers d’individus est fragile. Des éléments de déstabilisation commencent leur œuvre.

Ils découvrent le fer, matériau le plus demandé, sous quelque forme que ce soit (clous, outils,...). Ils négligent peu à peu les outils en bois, en os ou en coquillage, et leurs techniques de fabrication. Le mousquet supplante progressivement toutes les armes traditionnelles et va modifier les rapports de force entre insulaires d’une part et entre insulaires et étrangers d’autre part. Quant au comportement des Occidentaux envers les femmes, il dénature ce qui était décrit à l’origine des premiers contacts comme une grande liberté de mœurs.

PRÉCISIONS SUR LES PREMIERS AUTEURS OCCIDENTAUX, LEURS VOYAGES ET LEURS SÉJOURS À LA DÉCOUVERTE DES ÎLES MARQUISES

Il me paraît opportun de présenter plus en détail les auteurs cités dans

ce chapitre d'ethnohistoire et les circonstances de leur passage ou de leur séjour aux Marquises entre 1595 et 1813. Il n'est pas question ici de faire une biographie exhaustive de chaque auteur, ni de relater du début à la fin chacun des voyages. Je n'ai retenu que ce qui a un rapport avec cette étude. Dans chaque paragraphe, je ne mentionne que les titres des principaux ouvrages utilisés, avec éventuellement quelques remarques. Suivent les détails biographiques sur l'auteur et sur son passage ou son séjour aux Marquises.

1) PEDRO FERNANDEZ DE QUIROS

The Voyages of Pedro Fernandez de Quiros, 1595 to 1606.

Quiros (1560? -1615), Portugais au service de l'Espagne, est premier pilote de la seconde expédition de Mendana. C'est sur ce dernier personnage, organisateur de l'expédition qui, par hasard, découvre l'archipel, que portent les renseignements suivants.

ALVARO DE MENDANA DE NEIRA (1542-1595) : Espagnol installé au Pérou. Il fait un premier voyage transpacifique (19 novembre 1567 - 11 septembre 1569) ; dans le Pacifique occidental, il découvre un archipel qu'il baptise du nom de "Salomon".

Il ne va pouvoir mettre sur pied une nouvelle expédition de colonisation que 26 ans plus tard, grâce au nouveau Vice-Roi du Pérou, don Garcia Hurtado de Mendoza, Marquis de Canete (conquérant du Chili).

Commandant d'une flotte de quatre navires, il arrive dans un archipel qu'il croit d'abord être les Salomon, le 21 juillet 1595. C'est en fait le groupe S-E de ce qu'il va finalement appeler "Las Marquesas de Mendoza" pour montrer sa reconnaissance au Marquis de Canete. Il nomme également les quatre îles découvertes. Il quitte l'archipel le 5 août.

Il atteint les îles Salomon et meurt à Santa Cruz le 18 octobre 1595.

L'expédition, qui a échoué, est de retour en Amérique du Sud le 11 décembre 1596.

2) JAMES COOK

Voyage dans l'Hémisphère austral et autour du Monde, sur les vaisseaux du Roi 'l'Aventure' et la 'Résolution', en 1772, 1773, 1774 et 1775 ; écrit par Jacques Cook, Commandant de la 'Résolution', dans lequel on a inséré la relation du Capitaine Furneaux, et celle de M.M. Forster. (Le texte de Cook est traduit intégralement. Il est combiné avec des fragments tirés de la relation des Forster, Johann Reinhold et son fils Georg, qui sont les naturalistes de l'expédition.)

Cook (1728-1779) est anglais. Après un premier voyage dans le Pacifique (à Tahiti, il est le premier Européen à faire le tour de l'île à pied), il est chargé par l'Amirauté anglaise de repartir à la découverte du continent austral (qu'il avait vainement commencé à chercher au cours de son premier voyage). Il part le 13 juillet 1773. Il commande la 'Resolution', et il est accompagné du capitaine Furneaux qui commande 'l'Adventure'. Il séjourne

à Tahiti et dans l'archipel de la Société, va jusqu'en Nouvelle-Zélande. Puis il revient vers l'Est. Il séjourne à l'île de Pâques en mars 1774. Il fait voile ensuite vers le Nord-Ouest, à la redécouverte des Marquises. Il arrive le 6 avril dans le groupe S-E où il découvre une cinquième île : Fatu Huku.

Il relâche dans la baie de Vaitahu (Tahuata), appelée Madre de Dios par les Espagnols, et qu'il nomme "Resolution Bay". Il en repart le 12, sans avoir découvert le groupe Nord-Ouest.

Il repasse à Tahiti puis regagne l'Angleterre où il arrive le 30 juillet 1775 après être passé par les Fidji, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Zélande et le Cap Horn.

3) JOSEPH INGRAHAM

- *Joseph Ingraham's Journal of the Brigantine Hope on a Voyage to The Northwest Coast of North America, 1790-92.*

Ingraham (1762-pas de trace après 1800) est américain. Il part de Boston sur le 'Hope', double le Cap Horn le 26/01/1791 et, le 14 avril, est au mouillage à Hiva Oa. Il en repart le 18/4/1791. Du 19 au 22 avril 1791, il croise au large des îles du groupe Nord-Ouest, dont il est le découvreur, et qu'il nomme : "Washington's Islands". Il rentre à Boston en 1793.

4) ÉTIENNE MARCHAND

- *Journal de bord du Capitaine Étienne Marchand*. (Manuscrit non publié)

- *Voyage autour du Monde pendant les années 1790, 1791, et 1792, par Étienne Marchand.* (Par C. P. Claret Fleurieu. Texte composé à partir des récits du capitaine Chanal et du chirurgien Roblet, compagnons de Marchand sur le 'Solide'.)

- "copie des journées se rapportant à la découverte du groupe Nord-Ouest des îles Marquises" (*B.S.E.O.* n° 135).

Marchand (1755-1793) est français. Il reçoit le commandement du 'Solide' en 1790, navire construit et équipé spécialement pour la maison de commerce Baux, de Marseille. Le départ a lieu le 14/12/1790, dans le but de faire le commerce des pelleteries sur la côte Ouest américaine.

Il est en baie de Vaitahu le 14 juin 1791. Il repart le 20, aperçoit Ua Pou le 21, qui est nommée Île Marchand. Il en prend possession au nom du Roi de France le 22 juin. Nuku Hiva (où il n'aborde pas) est nommée Île Baux. Il donne au groupe Nord-Ouest le nom d'Îles de la Révolution. Il est de retour en France en 1792. (La situation révolutionnaire l'oblige à s'exiler. Il meurt à la Réunion.)

5) HERGEST

George VANCOUVER - A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean, and round the World ... Performed in the years 1790 - 1795.

Hergest (1754-1792) est anglais. Il doit ravitailler l'expédition de Vancouver à Nootka (vers 49°30' N. sur la côte Ouest de l'île canadienne de

Vancouver). Avec son navire ‘Daedalus’, il aborde les îles Marquises (groupe S-E) le 22 mars 1792 ; puis il découvre ce qu’il croit être un nouvel archipel au Nord-Ouest. Il attribue des noms aux îles. Le 3 avril, il fait route pour l’archipel des Sandwich (Hawai’i) où il va être tué par les indigènes. Vancouver, ne sachant pas encore que ce groupe d’îles au N-O des Marquises a déjà été découvert, lui donne le nom de Hergest’s Islands.

6) WILLIAM HOUSE

A Letter from the South Seas, by a voyager on the ‘Daedalus’, 1792.

House (? -1809) est anglais. Il est maître d’équipage à bord du H.M.S. ‘Discovery’, vaisseau amiral de l’expédition de Vancouver. À Nootka, malade, il est embarqué sur le ‘Daedalus’ qui doit rentrer en Angleterre via l’Australie. Il semble que ce soit lui l’auteur d’une lettre découverte dans le fonds de manuscrits de la *Mitchell Library* à Sydney. Cette lettre n’est pas signée et incomplète. La première partie est en vers, la seconde en prose. Avec de l’humour, de la grivoiserie et du cynisme, il évoque le second passage du ‘Daedalus’ aux Marquises puis son arrivée à Tahiti.

7) JOSIAH ROBERTS

« The discovery and description of the islands called The Marquesas … », rapport écrit à Boston et daté du 6 novembre 1795, d’après le journal de bord du capitaine du ‘Jefferson’.

Roberts reste à Vaitahu du 11 novembre 1792 au 24 février 1793. Ses marins construisent une goélette qu’il appelle ‘Resolution’. Il croit à son tour découvrir le groupe Nord-Ouest.

8) JAMES WILSON

A Missionary Voyage To The Southern Pacific Ocean, performed in the years 1796, 1797, 1798 in the Ship ‘Duff’, commanded by Captain JAMES WILSON.

Wilson (1769-1814) est anglais. Il offre ses services à la toute nouvelle *London Missionary Society* qui vient d’acheter, en 1796, le ‘Duff’, pour transporter des missionnaires dans les Mers du Sud.

Le ‘Duff’ est le navire qui arrive à Vaitahu le 6 juin 1797 pour y déposer les pasteurs Crook et Harris. Seul Crook va rester. Le navire repart le 27 juin. (Voir plus loin : Crook)

9) EDMUND FANNING

Voyages Round The World, with selected sketches of voyages to the South Seas, North and South Pacific Oceans, China, etc, performed under the command and agency of the author, between the years 1792 and 1832.

Fanning (1769-1841) est américain. Il entreprend un voyage autour du monde sur la ‘Betsey’ pour faire le commerce des pelleteries avec la Chine. Parti de New-York en mai 1797, il est en vue des Marquises le 19 mai 1798. À Vaitahu, il embarque un passager supplémentaire : le pasteur Crook,

lequel sent que sa vie est menacée dans l'île où il réside depuis plusieurs mois. Apprenant qu'il existe d'autres îles au N-O, Fanning fait voile dans leur direction et atteint Nuku Hiva le 25. Il quitte l'archipel le 29, laissant Crook à Taiohae.

Il passe à Macao avant de revenir à New York.

10) WILLIAM PASCOE CROOK

An Account Of The Marquesas Islands. (Le "manuscrit" sans date que j'ai utilisé est en fait une photocopie d'un texte dactylographié par Sheahan (chercheur américain, 1927-1955). Ce texte est conservé à la *Mitchell Library*, Sydney. Ce texte n'est pas vraiment de Crook, dans la mesure où lui-même est évoqué à la troisième personne. Il aurait été rédigé en Angleterre, vers 1800, selon G. Dening, avec l'aide de Samuel Greathead, l'érudit de la *L.M.S.* Une numérotation de 1 à 280 ponctue irrégulièrement les 197 pages du texte dactylographié. Comme je l'ai déjà indiqué, mes références s'appuient sur cette numérotation qui correspond à une pagination sur le manuscrit d'origine. Une traduction de ce texte existe, par D. Pechberty dans sa thèse de doctorat[82].

Crook (1775-1846) est anglais. Missionnaire de la *London Missionary Society*, embarqué sur le 'Duff', il quitte l'Angleterre le 10 août 1796. Le voyage est très long ; la tempête empêche le passage du Cap Horn. Le capitaine Wilson décide de passer par le Cap de Bonne Espérance. Arrivée à Tahiti le 5 mars 1797. Départ pour les Tonga le 25 mars. Pour avoir des vents favorables, le Capitaine prend une route Sud puis Sud-Est puis Nord. Il passe aux îles Mangareva le 23 mai. Arrivée aux Marquises le 6 juin, en baie de Vaitahu (Tahuata). Le 'Duff' part le 27. Le second missionnaire prévu, Harris, a décidé de ne pas rester. (Il est ramené à Tahiti qu'il quittera en 1800.) Le 22 mai 1798 : Crook monte sur la 'Betsey' (Capitaine Fanning) et demande qu'on l'emmène (voir plus haut). Le 23 : passage à Ua Pou. Le 25 : arrivée à Nuku Hiva. Le 30 mai : départ de la 'Betsey'. Crook a choisi de rester à Taiohae. Le 8 janvier 1799 : il quitte les Marquises sur le 'New Euphrates'.

D'après "une vieille revue anglaise"[83], il change de navire le 28 février ; il monte sur le 'Butterworth', où se trouve un jeune Marquisien : Temoteitei. Ils arrivent à Londres en mai 1799. Crook revient à Moorea en 1816 (après un séjour en Australie). Il séjourne à nouveau à Tahuata quelques mois en 1825.

11) JOSEPH KABRIS

True And Historical Summary Of The Stay Of Joseph Kabris, Native Of Bordeaux, In The Mendoza Islands, Pacific Ocean, Latitude 10° S, Longitude About 140°. ("Précis historique et véritable du séjour de Joseph Kabris, natif

[82]D. PECHBERTY, *Une étude de la société marquisienne*... , INALCO, 1993, vol. 3, p. 378 à 498.
[83]REY-LESCURE, "Temoteitei, Marquisien", *B.S.E.O.* n° 74, Papeete, 1945, p. 115-124.

de Bordeaux, dans les îles de Mendoça, situées dans l'Océan Pacifique sous le 10è degré de latitude Sud, vers le 140è de longitude." Traduction anglaise d'un document de 15 pages paru en français en 1817, à Paris, publié par Jennifer TERRELL dans *The Journal of Pacific History*, n° 17, 1982. Ce texte comprend 165 lignes plus une gravure : "Habitant de l'île de Mendose", qui pourrait représenter Kabris lui-même).

Kabris (vers 1780-1822) est français. Prisonnier des Anglais sur les pontons de Portsmouth pendant 15 mois, il quitte ce port le 8 mai 1795 sur un baleinier. Il fait naufrage près de Tahuata selon lui, plutôt Nuku Hiva selon J. Terrell (Mais une confusion est possible quand il fait rédiger son opuscule.), sans doute en 1796. À Nuku Hiva, il est l'ennemi de Robarts (voir ci-dessous § 11). Il est emmené par Krusenstern en 1804 (Départ volontaire ou non ? Les versions sont contradictoires).

Débarqué au Kamchatka, il vit en Russie avant de retourner en France en 1817. Il exhibe ses tatouages.

Il meurt miséreux à Valenciennes.

Le nom de Kabris se rencontre aussi sous les formes : Cabry, Cabri, Cabrit.

12) EDWARD ROBARTS

The Marquesan Journal of Edward Robarts, 1797 - 1824. (Greg Dening a publié ce manuscrit retrouvé à Edimbourg par H.E. Maude.)

Robarts (1771 –1832 ?) est anglais. Il est d'abord marin sur un navire faisant la traite des esclaves dans l'Atlantique. En novembre 1797, il s'embarque sur le baleinier 'New Euphrates', à destination des côtes Ouest américaines, en passant par les Îles du Cap Vert, Rio de Janeiro et le Cap Horn. Les baleines ne sont guère au rendez-vous. Son navire fait un peu de piraterie contre des bateaux espagnols.

Un orage leur ayant causé de sérieux dommages, le 'New Euphrates' et le 'Butterworth' qui l'accompagne viennent faire relâche à Vaitahu. Là, il déserte parce que, écrit-il, il ne veut pas être mêlé à une mutinerie de l'équipage prévue pour la prochaine escale à Nuku Hiva. (Crook, comme nous l'avons vu, profitera de cette escale pour repartir vers l'Angleterre.) Il séjourne à Tahuata et à Hiva Oa environ un an. Début 1800, il se rend à Nuku Hiva (en passant par Ua Huka où il reste 15 jours). Il se marie vers 1803 avec une sœur du chef Keatonui. Jusqu'en 1804, il est ennemi de Kabris. Il quitte Nuku Hiva en 1806 sur la 'Lucy', avec sa femme et sa fille.

Sa vie errante le mène à Tahiti, Penang, Calcutta où probablement il décède.

13) KRUSENSTERN, Jean Adam de -

Voyage round the World, in the years 1803, 1804, 1805 and 1806, by order of his Imperial Majesty Alexander the First, on board the Ships 'Nadeshda' and 'Neva', under the command of Captain A.J. Von Krusenstern, of the Imperial Navy. (C'est la version anglaise du voyage paru en russe

entre 1809 et 1812. Sur la page de titre on lit cette citation en français : “Les marins écrivent mal, mais avec assez de candeur. De Brosses”.[84])

Krusenstern (1770-1846) est russe. Il intéresse l’empereur Alexandre 1er à un plan de prospection géographique et commerciale. Une expédition est montée avec deux navires : ‘Nadeshda’, capitaine Krusenstern, et ‘Neva’, capitaine Lisianski (voir plus loin à ce nom). Ils partent de Cronstadt le 4 août 1803. Ils passent le Cap Horn et viennent mouiller à Taiohae du 6 au 17 mai 1804.

Après diverses étapes dans le Pacifique (Macao) et l’Atlantique (Ste Hélène), il est de retour à Cronstadt le 7 août.

14) GEORG HENRICH VON LANGSDORFF

Voyages and Travels in Various Parts of the World, during the years 1803, 1804, 1805, 1806 and 1807.

Langsdorff (1774-1862) est allemand. Médecin naturaliste, il participe à la circumnavigation de Krusenstern à bord de la ‘Nadeshda’. Il est à Taiohae du 6 au 17 mai 1804.

15) UREY LISIANSKI

A Voyage round the World, in the years 1803, 4, 5, et 6, performed in ship ‘Neva’.

Lisianski (1773-1837) est russe. Il est commandant de la ‘Neva’, navire qui accompagne la ‘Nadeshda’ de Krusenstern. Après son départ de Cronstadt le 4 août 1803, il est séparé de Krusenstern par une tempête au Cap Horn. Il passe au large de l’île de Pâques et retrouve la ‘Nadeshda’ à Taiohae le 10 mai 1804 (calendrier russe). Il quitte les Marquises le 17 mai. Il ne retrouve pas une terre mentionnée par Marchand. (Il a donc lu la première édition de l’ouvrage de Claret Fleurieu parue en 1798-1800.)

Après diverses étapes (Îles Sandwich, Alaska, Canton, Cap de Bonne Espérance), il est de retour à Cronstadt le 4 août 1806.

16) DAVID PORTER

Journal of a Cruise made to the Pacific Ocean, by Captain David Porter, in the United States Frigate ‘Essex’, in the years 1812, 1813 and 1814.

Porter (1780-1843) est américain. Il reçoit le commandement de ‘l'Essex’ pendant le conflit anglo-américain de 1812-1814. Après les Antilles, il va dans le Pacifique au début de 1813 pour protéger les sujets américains et guerroyer contre les Anglais. Il capture des navires baleiniers anglais dont il se sert comme magasins flottants ou navires de guerre auxiliaires. Pour se dissimuler et refaire les forces des marins, il se cache aux Marquises. Il y séjourne du 23 octobre 1813 au 9 décembre 1813 (7 semaines). Il prend

[84]Il s’agit du Président de Brosses, 1709-1777, auteur d’une *Histoire des navigations aux Terres Australes*, Paris, 1756. Cet auteur, par son ouvrage, créa un engouement pour l’exploration de l’Océan Pacifique. Il contient une traduction du passage de Mendaña aux Marquises.

possession de “Madison’s Island” (Nuku Hiva) le 19 novembre. Il est considéré aux États-Unis comme un des pères de la Marine américaine.

17) JOSEPH BARSDEN

Rodwell et Ramsland, « The maritime adventure of Joseph Barsden, according to his own account, 1799-1816 », Journal of the Australian Association for Maritime History, vol.21, n°1, 1999.

C’est un Anglais né en 1799, adopté par le gouverneur de Nouvelles Galles du Sud. Sa jeunesse aventureuse sur mer l’amène par deux fois aux Marquises, en 1814 et en 1816. À cette date, il est fait prisonnier. Les auteurs qui publient son récit n’ont pas retrouvé la suite, notamment comment il a pu s’échapper de sa situation peu confortable.

CHAPITRE III

IMPLANTATION OCCIDENTALE AU XIX^{ème} SIÈCLE : MODALITÉS DE CONTACTS ET PROCESSUS D'ACCULTURATION

PRÉSENTATION DU CHAPITRE

Hormis les prises de possession dont nous ne retiendrons que celle du groupe Nord-Ouest par Marchand pour la France en 1791[85] et celle de Nuku Hiva par le Commodore Porter pour les jeunes États-Unis d'Amérique en 1813[86] - lesquelles sont restées sans suite[87] - les îles Marquises n'intéressent aucun État et ne vont pas rentrer dans le jeu colonial avant 1842. Jusqu'à cette date, on admettra que les Marquisiens peuvent encore être considérés comme les maîtres d'une situation politique qui pourtant n'évolue pas à leur avantage. Leur réputation, largement amplifiée, de cannibales, l'isolement et le caractère sauvage de leurs îles, n'attirent pas la colonisation, ni particulière, ni d'État. D'ailleurs, les guerres napoléoniennes ont retenu les forces des grandes nations en Europe et dans les colonies déjà existantes, sur les côtes et dans les océans Indien et Atlantique. Après le passage du 'Solide' de Marchand, il faut attendre vingt-six ans avant qu'un bateau français ne vienne à nouveau dans les eaux marquisiennes : c'est le 'Bordelais', du capitaine Roquefeuil, en 1817.

La puissance anglaise s'affirme sur les océans, et à Londres on a le souci d'être présent également dans le Pacifique. Les citoyens britanniques sont déjà sur place, essentiellement les pasteurs missionnaires, et plus particulièrement à Tahiti, à Moorea et aux Îles sous le Vent. Les Français ne

[85] Le Journal de bord de Marchand est resté inédit, excepté un court passage relatant la découverte du groupe N-O. Marchand y apparaît comme l'héritier du Siècle des Lumières : "Mon dessein était de prendre possession de l'île Marchand (Il s'agit de Ua Pou.) [...], au nom du Roy, quoique je n'aie jamais pu concevoir comment et de quel droit une nation policée pouvait s'emparer d'une terre habitée sans consentement de ses habitants ; mais, en me conformant à l'usage, je puis assurer que mon intention était pure et qu'au lieu d'un maître je ne croyais leur donner qu'un protecteur." É. MARCHAND, "Extraits ...", *B.S.E.O.*, n° 135, 1961.

[86] Pour les États-Unis, Porter prend possession de Nuku Hiva qu'il a rebaptisée Madison's Island. Il affirme : "Nos droits sur cette île, fondés sur une priorité manifeste de découverte, de conquête et de possession, ne peuvent être contestés." (Il rappelle que c'est son compatriote Ingraham qui a découvert le groupe N-O.) Il promet aux naturels qui "ont demandé à être admis dans la grande famille américaine" qu'ils seront "adoptés par les États-Unis".

[87] Il n'est pas fait allusion à la démarche de Marchand lors de la prise de possession par la France. Par contre, au cours du XIX^{me} siècle, il n'est pas rare de rencontrer des allusions américaines à la démarche de Porter ; mais aucune requête officielle n'est formulée par le gouvernement à Washington.

sont pas absents. Deux missionnaires catholiques sont aux Gambier dès 1834.

En 1836, ces deux prêtres, les pères Caret et Laval, débarquent à Tahiti, qui est pour eux, malgré la forte présence protestante, un vaste champ missionnaire. Mais ils sont rapidement expulsés par les autorités tahitiennes, profondément influencées par Pritchard, le missionnaire anglais devenu consul de son pays. L'incident est le point de départ de la présence du pavillon français en Océanie. Celle-ci bénéficie d'une conjoncture favorable. D'une part la marine française, que ces nouveaux espaces séduisent, a besoin d'un point de relâche au milieu du Pacifique. D'autre part, le gouvernement britannique, qui vient de devancer les Français en plantant avant eux son pavillon sur la Nouvelle-Zélande, se désintéresse de cette partie de l'océan.

Après avoir imposé le respect de la présence de citoyens français à Tahiti, Dupetit-Thouars revient en France. Il est alors chargé de prendre possession de l'archipel des Marquises, ce qu'il fait en 1842, en ajoutant peu après, de sa propre initiative, l'établissement du protectorat sur les possessions de la Reine Pomare IV.

1842 est bien un tournant dans le processus d'acculturation des Marquises. De spontanée et progressive, celle-ci devient imposée et brutale. Selon l'importance de la présence française dans chacune des îles, l'attitude des Marquisiens oscille entre l'assimilation et le rejet, ce qui s'accompagne dans l'un et l'autre cas d'un cortège de maux. Il ressort des récits alarmistes des années 1860-1880 qu'on pourrait parler plus exactement alors de déculturation. L'identité culturelle marquisienne se dégrade dans l'alcool et la violence que ne contrôlent ni les *tabu* ni les forces de l'ordre françaises, en nombre ridiculement faible, reflet d'une absence de volonté politique cohérente.

En 1880, cette volonté se manifeste enfin, mais ce n'est qu'une opération de police que n'accompagne aucune mesure, ni politique, ni économique, ni culturelle, pour sortir le peuple marquisien de son hébétude. Il n'y a plus de fusils pour s'entre-tuer et mourir, mais il reste l'alcool, l'opium et les maladies.

Dans les pages précédentes, j'ai tenté, à l'aide des narrations d'époque, de brosser le portrait d'une micro-société ignorante des tumultes du monde. Cette effervescence, plus spécialement occidentale, va se présenter aux Marquisiens de deux façons : par l'intermédiaire d'individus isolés, venus, volontairement ou non, vivre dans ces îles quelques années de leur existence : je m'attarderai sur Kabris, Robarts et Crook, pionniers en la matière ; et par l'intermédiaire des équipages de la conduite desquels je ne retiendrai, pour commencer, que deux aspects : la violence et la lubricité. Puis, dans une approche chronologique, j'étudierai les diverses modalités de contact et, en parallèle, l'acculturation qui en résulte.

I - LES OCCIDENTAUX SOUS LE REGARD DES MARQUISIENS

Je vais essayer de cerner la personnalité des auteurs des récits étudiés dans le second chapitre, ou au moins quelques aspects de la personnalité de quelques-uns d'entre eux. Il sera alors possible de dégager l'esquisse d'un portrait de l'étranger face aux regards des "Hommes de la Terre".

Comme je l'ai annoncé, j'ai retenu plus spécialement les trois Européens qui ont séjourné le plus longtemps à cette époque (fin XVIII^{ème} - début XIX^{ème} siècles) dans l'archipel : Kabris, Robarts et Crook, puis je parlerai des autres en les regroupant suivant deux thèmes : la violence et la lubricité.[88]

A - Kabris, le Français devenu Marquisien.

Kabris a vécu neuf ans dans l'archipel, heureux et satisfait. Son récit, très court, témoigne d'une parfaite adaptation de son auteur à la vie marquisienne. Il serait arrivé à Nuku Hiva en 1796, à l'âge de 16 ans, à la suite du naufrage du navire baleinier anglais sur lequel il s'était embarqué. Probablement illettré (son aventure est écrite par quelqu'un d'autre, sous sa dictée), il oublie passablement sa langue maternelle, le français.[89]

---

[88] Les citations dans cette première partie ne font l'objet d'une note de référence que lorsqu'elles sont extraites d'autres ouvrages que les quinze abondamment cités au chapitre I.

[89] « Il avait presque oublié sa langue maternelle et c'est seulement par le fait qu'il répétait *parlez français* qu'il nous prouvait sa nationalité. » (LANGSDORFF)

Jeune, et assurément sans références culturelles profondes, connaissant la guerre (il a été fait prisonnier à Quiberon dans le cadre de la lutte contre l'aide anglaise aux contre- révolutionnaires français), il devient marquisien.

Habile de ses mains, apte aux combats, tatoué, conversant couramment en marquisien, marié à la fille d'un chef, il est l'archétype de l'Occidental intégré dans une société où tout diffère de sa société d'origine.

Il n'est pas étonnant que Robarts et lui soient « ennemis ». Ce n'est pas tant, comme l'affirme Krusenstern, parce qu'ils sont l'un Anglais, l'autre Français, ennemis héréditaires venus transposer les querelles européennes à l'autre bout du monde : c'est parce que Robarts est resté européen, et donc marginal, non pas physiquement, mais mentalement. Une partie de lui-même repousse les mœurs des insulaires, et il n'éprouve que mépris envers « the French man ».

Kabris exprime en peu de mots ce que l'on retrouve chez les autres narrateurs. La différence tient dans l'absence de nuances. On ne peut que regretter que celui ou ceux qui ont transcrit ses propos n'aient pas eu la possibilité ou l'envie de chercher plus à fond dans les souvenirs de cet homme qui dut quitter malgré lui son île, sa femme, ses enfants, et qui n'eut de cesse de trouver les moyens pour les rejoindre, en vain.

B - Robarts, l'Anglais romantique.

Edward Robarts est connu par son journal commenté et édité par Greg Dening, lequel écrit dans son introduction : "Tout ce que nous savons de Robarts est ce qu'il dit de lui-même." L'édition de Dening structure un texte qui au départ n'a ni paragraphes ni ponctuation.

Il se dégage de ce journal une impression de nostalgie. Robarts s'est senti obligé de quitter Nuku Hiva, et c'est pour lui un grand déchirement. Aux Marquises, il a trouvé un équilibre. Sa personnalité s'épanouit au milieu de gens qui ont envers lui des égards, alors que dans le monde d'où il vient, il n'était qu'un Anglais quelconque. Partir des Marquises a signifié pour lui retomber dans l'anonymat européen, et il ne s'en remet pas. Il emmène un peu des Marquises avec lui : sa femme, sa fille. Mais ses moments de "vie intense" le poursuivent jusqu'à la fin.

A vingt-sept ans, quand il déserte à Tahuata, il a déjà bourlingué. Ses origines modestes ne l'empêchent pas d'avoir une certaine culture populaire. Ce sont sans doute ses lectures qui donnent à son récit un ton étrange. En effet, alors qu'il est évident que les Marquisiens, sans être en permanence de féroces cannibales, ne sont pas des tendres, il évite d'insister sur leur violence. Il préfère donner à ses récits de combats une dimension épique, en se réservant un beau rôle. De même, les Marquisiennes ne sont pas des précieuses de salon. Or ce qu'il dit de ses rapports avec celles qu'il rencontre est étonnant. Je ne prends qu'un exemple : "Un groupe de jeunes femmes de haut rang vient rendre visite aux sœurs du chef. Elles ne m'avaient pas encore vu. Elles aiment beaucoup les étrangers. Alors que je suis assis sur ma natte, elles s'assoient à mes côtés. Les unes massent mes membres pour en faire

partir la fatigue et le feu du ciel. Les autres commencent leur chant du soir qui va durer jusqu'au matin. [...]. Quand ce petit repas agréable est terminé, je reviens sur ma natte. Une des femmes, suivant la coutume du pays eu égard à mon rang, pose son manteau sur moi. Le chant joyeux reprend. Je tombe dans un profond sommeil au milieu des femmes." Il parle beaucoup des femmes, mais invariablement, quand arrive la nuit, fatigué, il s'endort. Il est très prude et ne veut pas - ou ne sait pas - exprimer les relations sexuelles.

Tout en paraissant bien intégré dans le milieu de ses nouveaux amis et nouveaux parents, il garde une certaine réserve dont on peut se demander si ce n'est pas une méfiance constante. Sa qualité d'étranger le situe d'emblée dans la classe supérieure, et il a vite compris que c'est en tissant des liens étroits avec différents membres de cette classe dans toutes les vallées possibles qu'il va survivre. Il échange son nom, il est adopté (Il parle de son "père"). Nous avons vu qu'il se fait tatouer sur la poitrine, ce qui lui assure de la nourriture en cas de sécheresse. Enfin il se marie avec la sœur du "roi" Keatonui. Alors il donne l'impression de prendre quelques distances vis à vis des insulaires. Il veut constituer un foyer à la manière européenne. Il détache sa femme du milieu marquisien, lui apprenant la "vraie" religion et l'accouchant lui-même. Il prend à cœur son travail de pilote dans la baie de Taiohae[90], et il est triste de voir partir les équipages, se voyant, lui, "exilé, loin de tout ce qui lui est cher".

Les raisons qu'il donne de son départ sont simples. Des problèmes de propriété lui font redouter l'imminence d'une guerre entre membres de sa famille. Il craint, pour le futur, d'être en sérieuse difficulté, lui et sa descendance. Il part, mais il ne possède aucune richesse matérielle qu'il puisse emmener, aussi sa nouvelle existence va-t-elle être une suite d'emplois précaires et d'insatisfactions.

Robarts, dans son journal, veut donner des Marquisiens une image positive, sympathique. Pourtant ce n'est pas vraiment ce qui ressort des écrits des Occidentaux qui l'ont côtoyé. C'est que, en 1804, il est encore plongé dans cette vie qu'il va tant regretter. Krusenstern n'hésite pas à écrire : « Je dois confesser que si je n'avais pas rencontré l'Anglais [c'est Robarts] et le Français [il s'agit de Kabris], j'aurais quitté Nuku-hiva avec une bonne opinion envers les insulaires. » Pour les Russes, les deux Européens, quoiqu'ennemis, décrivent les Marquisiens dans les mêmes termes. C'est un peuple cruel, indocile et cannibale. Leur gaieté et leur bonne humeur n'est qu'apparence. Ils ne se retiennent devant les Européens de passage que par peur. Robarts fait des recommandations sévères aux équipages qui accostent en baleinière : il ne faut pas se laisser entraîner loin de l'embarcation par une jeune fille. Ils doivent toujours avoir à l'esprit "qu'Adam fut trompé par une femme". Robarts voit ce que Krusenstern appelle prostitution des femmes et des très jeunes filles, envoyées par leurs maris ou leurs pères pour se procurer des morceaux de fer, mais il est silencieux dans son journal sur cet aspect des

[90] « Aider le navigateur fatigué était sûrement de la plus grande importance pour le commerce, et le commerce est la gloire et le soutien des nations. »

contacts. Nous avons vu par contre qu'il cache aux navigateurs le fait que sur l'île on consomme du kava, alors que dans ses écrits il évoque le plaisir de consommer cette boisson. Il nous dit aussi qu'il ne demande à être récompensé de ses services que par une bouteille de rhum.[91] Il ressort de la suite de son récit qu'il en est très amateur. Les missionnaires à Tahiti qui, avec Krusenstern, sont les seuls à nous parler de lui, affirment qu'ils ont entendu dire qu'il bat sa femme et qu'il fabrique des liqueurs.

Robarts a présenté à ses "chers lecteurs" un monde dont il connaissait les dérèglements, mais dans lequel il avait le souvenir de s'être si bien épanoui qu'il ne voulait plus en donner une image négative, comme il l'avait fait pour Krusenstern. (Là intervient un autre débat : Robarts voulait-il que les Marquisiens aient une réputation tellement redoutable que les marins hésiteraient à venir faire relâche chez eux, s'assurant ainsi une tranquillité dont il savait qu'elle ne durerait pas si d'autres "beachcombers" comme lui et Kabris venaient trop nombreux s'y installer ?) Et dans ce monde reconstitué, dominé par la guerre chevaleresque et par la fête, où les femmes chantent et dansent toutes les nuits, dans lequel la nature généreuse peut aussi introduire le malheur, il se décrit, bien intégré et aimé des indigènes, mais ayant préservé ses valeurs de chrétien et d'Anglais. Robarts était-il si naïf ? Ne voulait-il pas, plus qu'une description d'un peuple que l'on était alors en train de découvrir, faire tout simplement un récit de sa vie, un livre dont il est le héros, romantique à souhait ?

Robarts est le seul de ma série de témoins qui a voulu décrire autre chose que ce qu'il avait vu. D'origine modeste, ayant pratiqué la traite entre l'Afrique et les Caraïbes, la dure pêche à la baleine entre l'Amérique du Sud et les Galapagos, et la piraterie contre les navires espagnols, il a trouvé un monde différent, pour un temps finalement si court que ses souvenirs sont devenus un rêve. Son journal marquisien est un peu le récit de ce rêve.

C - Crook, le pasteur ethnologue.

William Pascoe Crook a vingt-deux ans quand il pose le pied à Tahuata en juin 1797.

Il fait partie des premiers missionnaires envoyés par la toute nouvelle London Missionary Society, laquelle regroupe les différentes églises et sectes anglaises réunies pour sauver du paganisme les peuples récemment découverts. Ils sont une trentaine, certains avec leur femme, à faire le voyage sur le 'Duff' (1796-1797). « Ils sont jeunes - vingt cinq ans de moyenne - et pleins de fougue. Ce sont des boute-feux de Dieu. Ils sont convaincus qu'ils partent pour une très grande œuvre, et pour ne pas revenir. Peu ou pas d'intellectuels, de têtes savantes, de théologiens. Ce sont des hommes frustes, la plupart simples artisans au savoir court, naïfs sans doute, mais obstinés,

[91] Plus exactement, l'alcool est le seul produit qu'il demande, le reste (mousquets, poudre, outils, graines, etc) lui est donné selon le bon vouloir des capitaines, en fonction des services rendus.

dont toute la science est faite d'énergie et surtout de foi. »[92] Crook est un des plus jeunes ; il est célibataire. Sa destination est certainement la plus mystérieuse car on sait peu de choses alors sur les Marquises. En route vers cet archipel, il n'y a plus avec lui qu'un autre missionnaire : Harris. Quand le 'Duff' quitte Tahuata, Crook reste seul. Le capitaine Wilson est confiant : « Crook est un jeune homme de 22 ans, remarquablement sérieux et solide, toujours à rechercher la perfection spirituelle, et appliqué à l'acquisition de la langue. Il est très doué et je suis persuadé que son action sera très profitable aux pauvres créatures qui vivent avec lui ». Il ajoute que Crook garde des outils, des graines, des médicaments, une Encyclopédie et d'autres livres utiles.

Son séjour comprend deux phases. À Tahuata, pendant onze mois, il apprend la langue et il a deux préoccupations : convertir et survivre. Il arrive, semble-t-il, à communiquer assez rapidement. Mais il n'est pas venu pour apprendre comment les païens vivent : sans trop de temps de réflexion, sans stratégie d'approche, il prêche le christianisme. Mais on lui réplique, après l'avoir écouté : « Très bien ; maintenant écoute ce que nous croyons avec nos dieux ». Aux yeux des Marquisiens, il est un être inutile qui inspire la pitié. Ils pensent, lorsqu'ils le voient lire sa bible, qu'il est en adoration devant son dieu, c'est-à-dire un objet avec des signes qui ne sont pour eux que l'équivalent des tatouages. Il refuse les femmes. Il refuse de montrer son sexe. Il s'entoure la taille avec un morceau de tapa comme les femmes. Quand la 'Betsey' arrive dans la baie de Vaitahu, il s'en approche en pirogue et supplie Fanning de l'emmener, prétextant qu'un Italien rénégat a persuadé les indigènes qu'il faut le tuer pour être libres de s'emparer des navires de passage[93]. C'est ce qu'on peut lire dans le récit du capitaine, et j'en déduis que sa survie est devenue problématique ; mais cela n'apparaît pas dans son texte où son départ est serein et justifié par deux raisons : d'une part, ne voulant pas rater l'occasion de transmettre un message écrit à la London Missionary Society, il monte à bord car le capitaine Fanning a décidé de ne pas rester à Vaitahu et de repartir au plus vite ; d'autre part le navire ayant dérivé, il affirme qu'avec sa pirogue il ne peut plus revenir sur l'île. De mai 1798 à janvier 1799, il vit à Nuku Hiva. (Remarquons qu'il a eu le courage de rester dans une autre île de l'archipel.) Là, il n'a plus de problèmes matériels. Il parle marquisien et assure sa survie en acceptant un échange de nom avec le chef Pakouteie. Il a compris qu'en se situant dans la classe supérieure, on obtient tout ce qu'on veut. Mais sa mission d'évangélisation n'a pas plus de succès. L'un de ceux qui acceptent de l'écouter lui réplique un jour : « Comment peux-tu connaître Dieu, toi qui ne connais même pas le nom des arbres ? »

Il a dû très vite se rendre compte de l'inanité de ses efforts dans ce domaine. Cela lui laisse du temps pour observer, et la somme de ses observations est étonnante. Regrettons que ce manuscrit ne soit que la

[92] D. MAUER , *L'Église protestante à Tahti*, Société des Océanistes, Dossier n° 6, 1970.
[93] Il n'est pas impossible que cet "Italien renégat" ne soit autre que Kabris.

réécriture de son journal. De nombreux points ont dû être éliminés ou arrangés. Il en reste cependant un texte sincère. Dans ses longs moments d'inactivité, il prend des notes sur tout : coutumes, légendes, faune, flore, vocabulaire, liens familiaux, etc. Il jardine autour de la maison qu'avec un peu d'aide il a construite.

Au début de janvier 1799, il part en direction de l'Angleterre[94], ayant l'espoir d'arriver avant que le 'Duff' ne reparte pour un deuxième voyage (Il le rate). Il sera de nouveau quelques semaines aux Marquises en 1825, mais l'essentiel de son activité missionnaire se déroulera en Australie et à Tahiti.

Bon observateur du monde marquisien, il n'a pas réussi dans sa tâche d'évangélisation. Les Marquisiens n'ont pas compris ce qu'il venait faire chez eux, alors que d'autres étrangers commencent à montrer d'autres aspects du monde "extérieur" : la violence et la lubricité.

D - Les violents.

J'entends par violence des contacts entraînant des réactions suivies de mort d'hommes. Dans cette optique, on pourrait affirmer que la violence est à sens unique puisque dans aucun des quinze récits pris en compte jusqu'à présent il n'est question de morts autres que marquisiens.

Il y a à propos de la violence matière à polémique : les Européens, à des milliers de lieues de leur port de départ, se seraient sentis en danger et auraient réagi en conséquence en utilisant les armes à feu pour imposer une règle à des naturels qui n'en respectaient aucune. C'est vrai, ce réflexe de peur peut expliquer un premier contact meurtrier. En abordant Fatu Iva, les Espagnols découvrent un peuple expansif, bruyant, envahissant, aux hommes à la stature impressionnante. Pour s'en débarrasser, ils tirent. Il y a un blessé (qui n'a reçu qu'un coup d'épée parce qu'il restait à bord), et l'attitude des naturels devient agressive. Ils tirent à nouveau. Il y a des morts. Et cela ne fait que commencer. Au bout de deux semaines, Quiros parle de deux cents tués. Carnage gratuit, sans doute. Un marin qui vient de tuer un homme et un enfant qui fuyaient à la nage ne justifie-t-il pas son geste en disant que c'est pour garder sa réputation de bon tireur ? Pour faire peur, les étrangers tuent, dépècent les cadavres et les suspendent à des poteaux sur la plage. Les Espagnols font peu de cas, à cette époque, de la vie d'un "indien" païen. Forster, qui accompagne Cook, évoque le "caractère violent et impétueux" des Espagnols face à un peuple "doux et paisible". Reste-t-il, dans ce dernier, un souvenir de cette violence ? 179 ans se sont écoulés et rien ne permet de le penser. Cook a interdit de tuer. Mais alors que le premier jour il se lance à la poursuite du voleur d'un montant de la rambarde avant du navire, son ordre est mal entendu et l'homme est abattu. C'est le seul accident en cinq jours. C'est encore Forster qui se désole : « On ne peut s'empêcher de regretter la mort de ce malheureux Indien, tué si légèrement. On accuse de cruauté, et avec raison, les premiers conquérants de l'Amérique, parce qu'ils traitaient

[94] Il emmène un jeune Marquisien qui mourra peu après son arrivée en Angleterre. (REY-LESCURE, "Temoteitei, Marquisien", *B.S.E.O.*, n° 74, 1945.)

les peuples de ce continent comme des animaux qu'il est permis de tuer pour son amusement ; et combien d'insulaires de la mer du Sud ont péri par les armes des Européens au XVIII^{ème} siècle ! » Cook a décidé de supporter sans les punir ces insulaires, quel que soit le vol qu'ils commettent. Il est prudent et ses consignes sont respectées. Aucun autre accident tragique ne trouble le reste du séjour dont le but est le ravitaillement en eau et en produits frais, ceux-ci obtenus en échange de la pacotille habituelle. Un autre coup de feu est tiré au-dessus de la tête de deux hommes qui tentent de haler une bouée vers le rivage, et c'est tout. Les indigènes retiennent de ces péripéties que les étrangers peuvent tuer à longue distance.

Au cours du deuxième passage du 'Daedalus', épisode raconté par William House, un premier maître, exaspéré d'être la cible de naturels qui lancent sur lui des bananes, s'arme d'un fusil, tire et blesse un homme à l'épaule. Celui-ci est soigné à bord, mais le lendemain, le navire est entouré de pirogues avec trois mille sauvages qui soufflent dans des conques. House pense à Gédéon[95] mais les rôles sont différents, les cruches, c'est-à-dire les canons et les fusils, étant dans les mains des Anglais. « Nous fîmes feu de tous les côtés, avec les gros canons comme avec les petits, et au bout de dix à quinze minutes, ils étaient tous hors de portée de fusil. Combien en avons-nous tués ou blessés, je ne le sais pas et cela ne m'intéresse pas, mais j'espère que nous avons tué tous les vauriens. » Puis le navire quitte rapidement la baie de Taiohae. « Si nous étions restés plus longtemps, nos crânes, selon toute probabilité, serviraient maintenant d'ornements à la proue de leurs pirogues de guerre »[96] Cela se passe en 1793, et contribue à établir un réflexe de crainte chez les Marquisiens. Ainsi, en 1798, à son arrivée, au large de Hiva Oa, ayant constaté que les pirogues n'osaient pas s'approcher, Fanning fait reculer les affûts de canons et fermer les ouvertures, et alors les échangent s'établissent.

Quant à Porter, venu se reposer et cacher ses prises de guerre, il s'engage dans un premier conflit, avec les Teii chez qui il est installé, contre les Happaa. La paix est faite. Il y a eu quelques morts. Il prend possession de "l'île Madison" au nom du gouvernement des États-Unis. Mais la tribu des Taipi ne veut pas fournir sa part de vivres. Une autre guerre s'engage, dans laquelle Porter va éprouver beaucoup de mal à s'imposer. Avec ses alliés Teii et Happaa, la population Taipi est décimée.

En 1813, les Marquisiens savent à quoi s'en tenir sur les étrangers de passage : ils viennent chercher des vivres et ils ont, malgré leur infériorité numérique, des armes supérieures redoutables.

E - Les luxurieux.

Ils ne viennent pas chercher que des vivres. L'escale des Marquises devient vite connue comme l'escale du plaisir.[97]

Pour raconter ces instants particuliers, les styles varient.

---

[95] *La Bible de Jérusalem*, « Histoire des Juges », « Gégéon et Abimélek », ch. 7, versets 16-22, p. 289, Éd. du Cerf, 1974.

[96] Cet épisode est évoqué par Crook, ainsi que par Robarts.

Crook est évasif. Apprenant qu'une chaloupe venue d'un bateau ancré au large a accosté en un lieu où vivent des pêcheurs, il écrit : « Ils ont eu des relations avec les femmes ». Il réprouve et se désole de cet état de fait.

Krusenstern est froid et distant. Pour lui, c'est de la prostitution. Il est inquiet pour ses marins, mais Robarts le rassure en lui affirmant que les maladies vénériennes sont inconnues dans ces îles[98].

Robarts, nous l'avons vu plus haut, ne parle que de chants et de danses.

Les compagnons de Marchand sont enthousiastes et lyriques, n'hésitant pas à comparer les instants qu'ils vivent aux scènes les plus célèbres des peintres inspirés par la Grèce antique.[99]

[97] COOK, en 1774 : « Ils rencontrèrent un nombre considérable de femmes, avec lesquels les matelots de la chaloupe eurent bientôt fait connaissance, et plusieurs d'entre elles furent aussi complaisantes que les Indiennes des îles de la Société et des Amis, de la Nouvelle Zélande et de l'île de Pâques. » MARCHAND, en 1791 : Ils savent quels besoins amènent les étrangers dans leur baie : de l'eau et des femmes. « Les hommes qui entouraient le canot apprirent à nos marins par des signes qui n'étaient point équivoques qu'elles étaient à leur service ». Les femmes ont des regards expressifs et des gestes attrayants. WILSON, en 1797 : « Des femmes nagent autour du bateau en criant : vahine ! vahine ! ». ROBARTS, à bord du 'One Idea', en 1800 : « Nous passons la soirée avec un groupe de femmes venues amuser le capitaine et l'équipage avec une danse d'adieu, qui dure bien après minuit ». LANGSDORFF, en 1804 : « Les femmes offrent leurs charmes ; elles sont nues et immodestes ». PORTER, en 1813 : « Entre les femmes de l'île et les matelots, tout était en communauté ; chaque femme passait dans les bras de chaque homme ».

[98] Déjà en 1797, J. WILSON, capitaine du 'Duff', se félicite que son équipage ait été épargné par « cette maladie qui fait tant de ravages dans les îles de la Société ».

[99] « Parmi les insulaires que les pirogues avaient amenées de Santa Cristina et de la Dominica, se trouvait un nombre assez grand de femmes et de jeunes filles : la plupart se faisaient remarquer par leur jeunesse et leur beauté. Les regards, les gestes, les agaceries répétées ne laissaient pas douter du motif de leur visite, et les hommes qui les accompagnaient s'empressaient, à l'envi, de leur servir d'interprètes et d'en faire hommage à leurs hôtes. Elles furent admises à bord ; elles furent accueillies par de jeunes marins des pays méridionaux de la France, dont six mois de fatigues n'avaient pu émousser les sens. À la première vue, les négociations s'entamèrent, et les parties contractantes ne s'opposant de part ni d'autre aucun moyen dilatoire ni évasif, elles ne tardèrent pas à se précipiter dans l'entrepont du vaisseau pour conclure le traité... Jetons un voile épais sur ce qui s'y passa. Je dirais seulement qu'aux approches de la nuit, on vit reparaître sur le pont les jeunes Mendocines, chargées de clous, de petits miroirs, de petits couteaux, de grains de verre coloré, de rubans, de morceaux d'étoffes, et d'autres produits de nos arts, qu'elles avaient échangés contre le seul effet commerçable qu'elles eussent à leur disposition. Souvent, dans la suite, elles ont mis moins de mystère dans leur trafic ; on les a vues, sans autre vêtement que celui de la nature, grimper en haut du mât par les enfléchures avec une agilité que les jeunes matelots qui s'empressaient à leur suite pouvaient à peine égaler, et la hune goudronnée du vaisseau se vit transformée en un bosquet de Cnide [cité grecque d'Asie Mineure, où se dressait un sanctuaire dédié à Aphrodite]. D'autres fois, lorsque leur nombre trop grand embarrassait les mouvements intérieurs du vaisseau, ou que leur séjour s'y prolongeant trop, on les forçait à se retirer, elles s'élançaient à la mer par-dessus le plat-bord, et nageaient avec une adresse et une agilité qui le disputent à celles des requins ; mais, vraies sirènes, elles ne s'éloignaient pas du vaisseau ; elles faisaient mille évolutions à sa vue, et se montraient sous toutes les formes ; s'apercevant sans peine que ce manège plaisait infiniment à nos marins, elles se prêtaient volontiers à leur en donner pour plusieurs représentations : c'était leur fournir des arrhes pour le lendemain ; c'était réaliser sous leurs yeux ce charmant tableau de

Le maître d'équipage House, s'exprimant en vers (anglais), évoque ces instants dans un langage carrément obscène.[100] Cette crudité de langage a le mérite de nous rappeler que les Européens les plus nombreux qui, les premiers, connurent les Marquises, ne sont pas ceux qui ont écrit de beaux récits, mais bien ces matelots anonymes (sauf exception) avides de défoulements incontrôlés.

Doit-on dire que les Marquisiens sont naturellement dépravés ? Il apparaît que l'acte sexuel n'entraînant chez eux aucune culpabilisation, ils voient vite que c'est un moyen facile d'obtenir quantité d'objets nouveaux. Les capitaines, eux, voient là un argument qui ne coûte rien pour maintenir dans leurs équipages la discipline qu'ils souhaitent, faisant miroiter aux yeux des marins l'espoir de délices que la morale réprouve mais qui resteront impunis car commis loin de la censure de l'Europe chrétienne. J'ajoute pour terminer que malgré leurs dénégations ou leurs silences sur ce sujet, les capitaines eux-mêmes n'étaient pas insensibles aux charmes des belles Marquisiennes.[101] Un membre de l'équipage de Marchand (Il s'agit du marin Infernet) a laissé une description moins poétique, moins évasive (par rapport aux écrits de son capitaine) de ces moments : « Le capitaine en fit monter une et la fit descendre en sa chambre. Et ensuite il en monta plusieurs et je ne manquai pas d'en choisir une ainsi que tout le reste des officiers et de l'équipage. Elles étaient fort agréables et très intelligentes. »[102]

---

la naissance de Vénus, où le pinceau de Boucher a présenté les jeunes Néréides se jouant sur les flots à l'entour de la conque qui porte la déesse. Et que pouvait l'art de ces sirènes sur le jeune marin qui n'est pas un Ulysse ! » Notons qu'avant de livrer au lecteur ces quelques lignes, Fleurieu prend des précautions : « Peut-être, pour l'honneur des navigateurs que l'Europe envoie dans ces contrées éloignées, devrait-on supprimer le récit de certains incidents de leurs voyages sur lesquels le sage gémit et dont il voudrait détourner ses regards : mais l'histoire s'en saisit ; les faiblesses de l'humanité lui appartiennent ; elle doit peindre l'homme avec ses vices et ses vertus : et si elle voulait ne présenter, de ses penchants et de ses actions, que ce qui mérite l'éloge, elle serait souvent réduite au silence. »

[100] « Leurs traits sont comme ci, comme ça, mais elles sont toutes brunettes,
Pas aussi claires que le lis, mais plus claires que le jais
Elles sont de bonne composition et portent une robe oubliée
Et elles sont douces à embrasser et faciles d'accès.
Là tout homme arrive au sommet de sa béatitude,
Pour un petit collier de perles on obtient une bise enthousiaste,
Mais doucement ma plume, arrête de frétiller
A moins que tu ne veuilles sortir du falzar pour baiser. »

[101] Marchand écrit, dans son journal, qu'on lui présente « la plus jolie de toutes. Elle était âgée d'environ 13 à 14 ans, un air de modestie qui accompagnait la plus jolie figure, la rendait pour le moins aussi séduisante que nos jolies françaises barbouillées de blanc et de rouge. Si cette jeune Indienne avait des appâts, elle ne le devait point au service de l'art ; elle était très bien faite, et excepté un morceau d'étoffe de papier mûrier qui lui servait de feuille de figuier, elle était parfaitement nue ». Il continue en justifiant l'autorisation qu'il donne de laisser les femmes monter à bord par l'ardent désir de ses « quarante ou cinquante jeunes français entourés de jolies femmes », et il termine ainsi, pudiquement : « et certainement le plus facile n'était pas de se contenir soi-même ».

[102] INFERNET, quelques pages dactylographiées, Bibliothèque du Musée de Tahiti et des Îles, sans date.

F - Portrait-type.

Pour les Marquisiens, “Hommes de la Terre”, les étrangers sont, dans un premier temps, des individus à part. Surgis de l’horizon, un peu de divin s’attache à eux. Mais ce caractère va vite être perdu. Ces hommes (il n’y a pas de femme à bord) ont deux particularités essentielles : ils sont quémandeurs et ils ont des armes inconnues et redoutables.

Leurs besoins sont : l’eau, les porcs, les fruits, comme si les pays d’où ils viennent sont en manque de nourriture, sans oublier les femmes. Tout bien pesé, le Marquisien, en dehors des périodes de famine, peut se sentir supérieur. C’est le sens de ce que dit la femme de Keatonui à Porter. Elle se souvient du passage d’un missionnaire (il s’agit vraisemblablement de Crook) qui avait ridiculisé leurs dieux et essayé de les convertir au christianisme. « Mais, lui avait-elle répliqué, ces dieux donnent tout ce qu’il faut aux insulaires de Nuku Hiva, tandis que les Blancs venus de la lune viennent se ravitailler dans cette île. »

L'Occidental est un être à deux visages : il est fort par ses armes, il est faible par ses besoins. Il faut le craindre, mais on le méprise.

II – JUSQU'EN 1838 :
COMMERCANTS , BEACHCOMBERS ET PASTEURS
À LA RENCONTRE D'UN PEUPLE INDÉPENDANT

A – Quelques repères.

1 - Repères chronologiques.
1811 : Le 'Hunter' du capitaine Rogers collecte 260 tonneaux de bois de santal.
1813 : Le commodore américain Porter séjourne quelques semaines à Nuku Hiva.
1817-1818 : Passage du 'Bordelais', navire santalier du capitaine français Roquefeuil.
1825 : Essai d'installation de catéchistes protestants.
1829 (ou 1835) : Des pasteurs anglais emmènent Temoana (de Taiohae).
Années 30 : Apogée de la pêche à la baleine ("whaling boom").
1833 : Missionnaires américains à Nuku Hiva.
1834 : Missionnaires anglais à Tahuata.

2 - Évolution du nombre d'habitants aux Marquises entre jusqu'en 1838.
Les remarques faites au début du chapitre II demeurent valables : pas de comptage rigoureux, peu de chiffres.

a) Estimations globales (tout l'archipel) :
Alexander[103] (1834) 15 000 habitants

b) Estimation pour le groupe N-O :
Stewart (1829) 50 000 habitants sans doute
Alexander (1834) 7 000 habitants

[103] On trouvera à la fin de ce chapitre les renseignement concernant les ouvrages des principaux auteurs consultés.

c) Estimations par îles :

Lafond (1822) 5 à 6 000 habitants à Nuku Hiva

Alexander (1834) : (2 estimations successives pour Nuku Hiva)
2 à 3 000 à puis 5 331 habitants.
1 000 habitants à Ua Pou

Darling (1835) 1 500 habitants à Tahuata

Bennett (1835) 1 400 habitants à Tahuata

d) Estimations diverses :

Shillibeer (1814) : à Nuku Hiva, plusieurs districts contiennent 1 500 à 2 000 personnes, avec un roi héréditaire dans chaque. Les places de rassemblement peuvent contenir 1 000 ou 1 200 personnes.

Paulding (1825) : 500 âmes chez les Happah (baie du Contrôleur).

Stewart (1829) : La côte Sud de Ua Huka semble inhabitée, sauf 40 ou 50 habitants qui gesticulent en criant. Le territoire des Hapa et des Taïpii contient moins de 8 000 habitants, mais peut en nourrir 10 fois plus.

Alexander (1834) : 1 000 habitants dans la baie de Taiohae, séparés en 4 vallées. Vallée des Taipi : 500 ; vallée des Hapa : 95 ; 500 habitants à Houmi.

Bennett (1835) : 200 habitants à Vaitahu.

Comparons avec les données précédentes :

- Nuku Hiva : l'estimation la plus basse était 12 000. Elle oscille maintenant entre 2 000 et plus de 8 000.
- Ua Pou : de 4 500, on passe à 1 000.
- Tahuata : de 4 500 à 1 400 / 1 500.
- Groupe N-O : de 30 000 à 7 000.
- Ensemble des îles : de 80 / 90 000 à 15 000.

A l'évidence, la population semble moins nombreuse aux visiteurs des années 20 et 30 du XIX^{ème} siècle qu'aux découvreurs étudiés en première partie. Mais même si l'on admet que l'enthousiasme de la découverte entraîne inévitablement des surestimations, le déclin démographique n'est pas contestable. Il peut même déjà apparaître comme spectaculaire. Cependant les chiffres de Stewart posent problème, sauf si l'on considère qu'il se contente de redonner ceux rencontrés dans ses lectures.

B - Contacts violents et approches pacifiques.

1 - Une escale commerciale.

Les Marquises ne sont plus, après 1810, une destination à découvrir, mais sont devenues des terres et des étendues marines à exploiter. De 1811 à 1838, deux produits sont très ardemment recherchés : le santal[104], bois qui a, pour les Chinois, des vertus particulières, et les baleines, du fait de la forte demande mondiale d'huile.

[104] À cette époque, on rencontre plus fréquemment l'orthographe sandal.

En 1811, l'odeur du santal dans un feu de bois fait du capitaine Rogers le premier d'une lignée d'exploiteurs qui, en moins de dix ans, conduisent à la raréfaction extrême de cet arbre. Les Marquises sont entrées dans un commerce triangulaire. Le santal est vendu à Canton. Là, les capitaines achètent le thé qu'ils revendent en Australie où ils se procurent la pacotille, les fusils et la poudre que les Marquisiens convoitent.

La pêche à la baleine atteint son apogée dans les années 1830. Greg Dening a recensé jusqu'à plus de vingt navires, pour une année, faisant relâche dans l'archipel[105].

À peine ont-ils jeté l'ancre que des échanges commerciaux s'établissent. Voyons sur quelles bases.

En 1817-1818, selon Roquefeuil[106] :

- à Atuona : 9 quintaux de santal contre neuf livres de poudre.
- Vers l'Est de Hiva Oa : 10 cochons contre un fusil.
- à Nuku Hiva : du santal contre les cochons obtenus à Hiva Oa.
- acquisition d'une baleinière contre un fusil et huit livres de poudre.
- 500 livres de santal contre 1 fusil.
- 100 livres de santal contre 2 livres 1/4 de poudre.
- 100 livres de santal contre une belle dent de baleine.
- 45 livres de santal contre un hachot.

Les Marquisiens veulent en priorité des fusils et de la poudre, mais également : de grosses dents de baleines, des haches, des outils, des mouchoirs, des toiles bleues et blanches, des miroirs, des plumes rouges.

Roquefeuil rappelle que Rogers et d'autres se procuraient, peu de temps avant lui, du santal pour pas cher : haches et dents de baleines suffisaient.

En 1819, un Américain (Ross) précise quelques prix au voyageur suédois Graaner[107] :

- à Vaitahu : 1 fusil contre 800 livres de santal.
- à Taiohae : 1 fusil contre 300 livres de santal.

(Graaner pense que Ross fait monter le prix dans son intérêt. Peut-être joue-t-il de la peur que peut inspirer une autre île pour celui qui ne connaît que Taiohae.)

En 1822, le capitaine Lafond visite les Marquises. La nourriture est abondante à Tahuata. Il est le seul qui parle en termes d'achats et non de troc :

- 1 cochon de 200 livres pour 1 piastre.
- 10 ou 25 poulets pour 1 piastre.
- 50 à 60 cocos pour 1 piastre.

La somme de 1 piastre apparaît, dans son récit, comme dérisoire par rapport à ce qu'il en obtient.

---

[105] G. DENING*, Islands and Beaches*, The University Press of Hawai'i, Honolulu, 1980.
[106] C. de ROQUEFEUIL, *Journal d'un voyage autour du monde*, 1823.
[107] J.A. GRAANER, "Nukuhiva in 1819 from the unpublished journal of a Swedish Traveller", *Pacific Studies*, vol.VII, n°1, 1983.

En 1824, selon le chirurgien Dalton (sur le 'Phoenix'), on obtient à Hiva Oa 10 à 12 cochons contre un fusil.[108]

En 1825, le temps du santal est passé. Le capitaine Gillis note qu'à Resolution Bay[109], on leur apporte fruits et poissons. À la Baie du Contrôleur[110], des indigènes venus en pirogues ou à la nage leur proposent flèches, casse-têtes et ornements en échange de poudre, d'hameçons en fer, de couteaux et de haches. Les porcs sont abondants, ainsi que les fruits à pain. Il a 5 porcs pour 1 fusil. Taiohae, trop fréquenté selon lui, a peu de porcs.[111]

La même année, Paulding offre des colifichets contre des cocos et des bananes.

Le révérend Stewart décrit en 1829 les efforts du capitaine Finch pour engager le capitaine du navire 'Duchesse de Berry' à ne pas échanger ce qu'il est venu chercher contre des fusils, de la poudre et de l'alcool. Finch va même jusqu'à lui donner des outils et des tissus pour faire son troc.

En 1834, le pasteur Alexander mentionne le passage de plus en plus fréquent des baleiniers. Mais il ne s'intéresse pas aux échanges qui s'établissent, profondément indigné de l'attitude de ces marins venus "se divertir". Pour ce qui est du paiement des faveurs féminines, lui et les autres narrateurs restent évasifs.

Le révérend Darling, en 1835, constate tristement que rien ou presque ne les intéresse, à part les mousquets et la poudre. Ils ne consentent à travailler que pour acheter du tabac.

La même année, F.D. Bennett, scientifique à bord du 'Tuscan', fait le même bilan : ils ne désirent que des fusils et des munitions, en priorité, mais aussi de la quincaillerie, du tabac et des dents de cachalot. Moins précis que Roquefeuil, il retient quelques exemples de troc :

- 7 beaux cochons contre 1 mousquet (valant 15 shillings en Angleterre).
- 1 embarcation de bois à brûler pour quelques petits sacs de poudre.
- 1 provision de patates douces pour quelques petits sacs de poudre.
- de la volaille en quantité pour 2 fusils à pierre, ou du tabac.
- des fruits à très bon marché.

Détail intéressant : à Vaitahu, il relève que bien qu'il n'existe pas de taxes portuaires, le chef Iotete reçoit un mousquet par navire faisant eau sur ses terres.

Il est loin le temps où la moindre plume rouge excitait toutes les convoitises, où quelques clous permettaient de bien s'approvisionner. Les besoins des visiteurs n'ont pas changé : vivres frais, porcs, eau, bois à

---

[108] W. DALTON, *The Dalton Journal, 1823-1829*, edited by Neal Gunson, National Library of Australia, 1990.
[109] Île de Tahuata.
[110] Île de Nuku Hiva (Baie de Taipivai).
[111] E.S. DODGE, "An account of the Marquesas Islands in 1825", *J.P.S.*, n° 195, sept.1940.

brûler, femmes. Les Marquisiens veulent maintenant les fusils qui leur donnent le sentiment de ne plus être en situation d'infériorité face aux étrangers mais aussi face aux autres insulaires déjà armés. Il est difficile de tirer des enseignements sur la valeur relative des objets et marchandises échangés. Il apparaît que les Occidentaux venus simplement se ravitailler trouvent le marché très avantageux, sauf Roquefeuil, en quête de santal, qui remarque que les temps sont devenus difficiles, sans vraiment se plaindre.

2 - Sympathie et méfiance.

Entre étrangers et insulaires, on se montre cordial et chaleureux, mais aussi espiègle et méfiant jusqu'à l'hostilité.

Aux yeux de l'Européen ou du Nord-Américain (non missionnaire !), les Marquisiens apparaissent a priori sympathiques : leurs femmes et leurs filles sont les premières à envahir les bateaux et à proposer leurs charmes. Venues à la nage, elles sont nues, bien qu'ayant parfois, porté à bout de bras, un morceau de *tapa* pour "se vêtir" à bord. Pour se débarrasser d'elles, le soir, il faut souvent aller jusqu'à les pousser à la mer. À terre sont proposées les mêmes délices. Décelons un brin d'hypocrisie dans ce passage de Roquefeuil : se promenant dans la vallée d'Hakaui, il entre seul dans une case[112] : « Je trouvai, dans le négligé de la nature, deux jeunes femmes, les plus belles que j'aie vues dans cette partie du monde. La curiosité de ces houris et de leurs voisines, dont je fus bientôt entouré, étant excitée par mon costume et par la couleur de ma peau, j'eus quelque peine à me soustraire aux recherches singulières dont elles voulaient me rendre l'objet ». (D'un avis contraire à celui de Mendana, il ajoute plus loin qu'il préfère les femmes de Lima.)

Les "grands chefs" offrent leurs femmes aux voyageurs en signe d'amitié. Refuser n'est pas courtois, précise Bennett. Les femmes sont très libres envers les Européens, mais cette liberté sexuelle s'apparente de plus en plus à une prostitution sur laquelle on est assez peu informé.

L'échange de noms se pratique toujours. Roquefeuil échange le sien avec le prêtre Jahouania, lequel devient Roki. Pendant leur séjour à Taiohae, les missionnaires américains ont chacun leur homonyme.

La sympathie, cependant, venant des Marquisiens, a changé de nature. Elle n'est plus spontanée ou irréfléchie. Bennett, qui se fait tatouer le bras, estime qu'ils sont pacifiques, gentils mais intéressés. C'est ainsi qu'il explique l'attitude de Iotete, à Vaitahu, qui a donné l'ordre de ne plus voler à bord des navires, pour encourager les escales[113]. Les enfants sont encore voleurs par instinct, tandis que les adultes se maîtrisent par intérêt et par raison. Cette maîtrise est réelle et étonnante dans l'exemple qu'il donne :

[112] Ce mot revient souvent sous la plume d'auteurs-voyageurs familiers de l'Afrique et des Antilles.

[113] L'origine des navires est encore confuse pour un Marquisien : l'opinion prévaut chez les insulaires qu'ils viendraient d'une même île et qu'ils pourraient avoir échangé leurs informations.

ancrés à Vaitahu, les Anglais confient leurs embarcations aux indigènes pour qu'ils aillent à Hiva Oa se procurer des cochons. Ils leur donnent des fusils et des munitions pour faire l'échange, et les Marquisiens s'acquittent fidèlement de leur tâche. C'est surprenant, car ce même auteur écrit : « Malgré leurs manières amicales, il faut être sur ses gardes. Ils sont capricieux et capables des pires outrages. Indépendants, supérieurs, ils méprisent les Blancs. Mais ils craignent ou respectent les avantages de la civilisation. » Craignent-ils les représailles des "Blancs" ? Craignent-ils Iotete ? Il ajoute : « Les Marquisiens sont très perfides [...] Tout commandant doit être sur ses gardes ; il faut être bien armé, faire des rondes de nuit, se débarrasser de tous les naturels au coucher du soleil. » Même ambiguïté dans le jugement du capitaine Gillis : en abordant ces îles inconnues, il hésite à autoriser la descente de ses marins à terre car les Marquisiens refusent de monter à bord. Il déplore ensuite les nombreux vols. Mais au bout du compte, il déclare que « les habitants des îles Washington sont francs et chaleureux ». Dix-huit ans avant, Roquefeuil note que les rapports insulaires/étrangers se sont dégradés depuis peu d'années. Si à Nuku Hiva il ne signale aucun incident mettant en cause leur sécurité (mais il recommande de garder à bord, par précaution, quelques filles de chefs pendant qu'on cherche eau et bois), par contre son voyage à Hiva Oa se passe dans la crainte. Après avoir jeté l'ancre à Taahuku, une première tentative de contact avec ceux de Taaoa pour acheter la baleinière du 'Flying Fish' (volée après une attaque quelques mois auparavant) échoue : les "cannibales" de Taaoa ont une allure féroce, et semblent avoir préparé une embuscade. Vu l'état lamentable de leurs pirogues, il ne craint pas un abordage, mais une nuit, le chien du bord les réveille : leur canot est halé par une corde tirée de la côte. Une canonnade aveugle met fin à l'incident, et Roquefeuil retourne à Nuku Hiva sans aller dans les autres îles du Sud, « toutes habitées par des peuplades aussi méchantes que ceux d'Hiva Oa ». Ce sont d'ailleurs les gens de cette île qui lui volent, à Nuku Hiva, une futaille. La réputation de cette île perdure : « Aucun Européen ne va sur les rives de Hiva Oa car on a la certitude d'y verser du sang », écrit Bennett.

La sauvagerie ainsi dénoncée est considérée par beaucoup comme une réaction à la conduite peu scrupuleuse de quelques équipages. Il s'agirait de représailles, étant entendu que, comme je l'ai écrit plus haut, « les sauvages ignorants prennent tous les Blancs pour les habitants de la même île, unis par un intérêt commun et par conséquent responsables des actions des uns et des autres ». Et Bennett ajoute que c'est fort regrettable, car « l'innocent paie pour le coupable ». Taua-hania, homme de Nuku Hiva dont Stewart s'est fait un ami, raconte comment il a été attaché au mât d'un navire français dont le capitaine exigeait qu'on lui fournisse une grande quantité de porcs. La vengeance a été rapide. Le lendemain, un canot venu chercher de l'eau est attaqué ; il remporte un mort et deux blessés. « La sauvagerie de ces hommes est due en grande partie et dans la majorité des cas aux mauvais traitements et aux souffrances que leur font subir les étrangers ».

Taua-hania est effrayé dès qu'il voit un bateau battant pavillon français. C'est encore Stewart qui rencontre les parents éplorés d'un jeune homme, enlevé avec deux autres par un baleinier américain. Mais quasiment aucune trace des violences occidentales ne vient contrebalancer la "férocité des insulaires" dans les informations qui circulent en Amérique et en Europe.

L'engrenage des représailles est donc en place en dehors de Vaitahu et de Taiohae. À Vaitahu, le chef Iotete impose une bonne conduite. À Taiohae, c'est une longue habitude de fréquentation mutuelle qui règle la bonne entente. Les Occidentaux animés d'intentions inavouables ne se risquent pas à les commettre dans ces lieux très visités, où ils pourraient être clairement identifiés et ensuite avoir à se justifier chez eux devant une opinion publique et des autorités averties des faits. Les faits répréhensibles se déroulent dans les autres vallées, et là les Marquisiens ne peuvent qu'être violents, devant l'inconduite d'équipages composés, selon la formulation de Dumont d'Urville (qui inclut quelques capitaines dans son appréciation), de gens sans foi ni loi, « passablement grossiers et brutaux ».[114]

3 - Exclus, marginaux et parias des sociétés occidentales : les beachcombers.

Peut-on étendre ce jugement à tous ceux qui se sont installés dans les îles ? Sans doute, mais il faut nuancer. Roquefeuil est très satisfait d'un certain M. Ross, Américain, envoyé officiellement par le consul des États-Unis à Canton pour aider ses compatriotes santaliers, et présent à l'époque à Nuku Hiva. Il rencontre également un jeune homme américain d'une bonne famille de Boston. Un matelot anglais, résidant à Nuku Hiva depuis plusieurs années, lui sert d'interprète. Mais ce sont des exceptions : il faut plutôt se méfier des Blancs, « matelots déserteurs qui ont tous les vices de la civilisation ». Dans les années 30, on signale entre autres un Irlandais tatoué à Vaitahu. À Taiohae, l'Anglais William Morrison se présente comme natif de Nouvelles Galles du Sud, arrivé dans l'île vers 1828. L'épouse du missionnaire Alexander le décrit comme un détenu échappé de Nouvelle Zélande. Il porte la ceinture indigène ; il est tatoué et a une femme marquisienne. Il meurt d'apoplexie en 1833 et les missionnaires l'enterrent chrétiennement (bien qu'ils aient appris qu'il aurait fomenté un complot pour les tuer lors de leur premier séjour de reconnaissance des lieux). Pourtant, Stewart, en 1829, le mentionne comme marchand de bois de santal et le capitaine Flint, du 'Vincennes', le juge très décent et bien élevé. En quatre ans, il est devenu un "vagabond" peu recommandable. Des déserteurs sont signalés ça et là. Sur son navire, le commandant Lafond apprend d'un de ses matelots anglais que dans les criques de Hiva Oa et Tahuata, les petites maisonnettes blanches surmontées de pavillons, éparses sur la plage, sont soit des abris temporaires de pêcheurs baleiniers, soit les habitations de criminels évadés de Port-Jackson (futur Sydney). Les Marquisiens n'apprennent d'eux, en anglais, que des injures et des

[114] DUMONT d'URVILLE, cité dans *L'Encyclopédie de la Polynésie*, vol. 6, 1986.

blasphèmes, se désole Alexander, qui ajoute que pour les désigner est utilisé le mot *papae*, signifiant à la fois matelot et syphilis[115]. La vie de ces gens apparaît diversement aux observateurs. À Tahuata, Bennett voit trois Anglais et Américains vivre heureux. (Il aperçoit une petite fille métisse.) Mais à Taiohae, Alexander affirme que « les Européens dorment le mousquet à la main ».

Mentionnons pour l'anecdote le séjour de trois semaines en juillet 1835 à Nuku Hiva du baron Charles de Thierry, pendant lequel, s'affirmant roi de cette île, il nomme un des chefs marquisiens capitaine du port de Taiohae, déclarant ce dernier port franc.[116]

4 – L'évangélisation protestante : mission impossible ?

Les hommes de religion qui s'intéressent aux Marquises en ce début de XIXème siècle sont protestants. Les premiers sont installés aux îles de la Société et appartiennent à la London Missionary Society. Plusieurs tentatives d'implantation aux Marquises échouent. Les catéchistes tahitiens, mis en place par les pasteurs (tel Crook, revenu quelques temps à Tahuata en 1825), ne parviennent pas à accomplir leur action d'évangélisation. Il apparaît au contraire qu'ils cèdent aux facilités ambiantes, ce qui leur est reproché par Iotete. Pritchard, qui va se rendre célèbre plus tard à Tahiti, renonce en 1829 à établir une mission. C'est alors que, deux mois après lui, arrive dans les eaux marquisiennes le navire américain 'Vincennes'. Le capitaine Finch présente sa mission à des indigènes surpris ; elle ne consiste ni à faire du commerce, ni à faire la guerre : lui et son équipage sont là uniquement pour rendre service. C'est une tournée de prestige, d'amitié et de surveillance dans le Pacifique. À bord, le révérend Stewart tient un journal très intéressant pour toutes les anecdotes relatées quasiment au jour le jour. Moins intéressantes sont les généralités sur les insulaires ; c'est une compilation du journal de Crook (qu'il dit avoir en mains). Le récit de Porter (dont il cherche les traces à Nuku Hiva) lui est aussi utile. C'est un homme enthousiaste, curieux de tout, marcheur infatigable dans le costume qui rappelle sa fonction. Les Américains vont à la rencontre des Marquisiens. Ainsi dans la vallée de Hakaui, ils vont pique-niquer. À l'endroit choisi, ils s'installent, déterminent une ligne *tabu* à ne pas franchir, et se mettent à manger et à boire, au son d'un cor et d'un bugle pour égayer la halte. Dans la vallée de Taipivai, Stewart se fait guider vers les lieux où Porter a combattu. Les Marquisiens semblent parfaitement au courant de ce qui l'intéresse, et ils miment la scène du combat. Mais pour les Taïpi, méfiants, il doit s'efforcer de montrer qu'il n'a aucune intention belliqueuse. Un feu d'artifice termine leur séjour en beauté. Stewart est heureux. Heureux d'avoir vu ces gens « dans leur état de péché, d'avoir vu le vrai

[115] Il s'agit en réalité du mot *papaa* (R.I. DORDILLON, *Grammaire et Dictionnaire de la langue des Îles Marquises*, 1931).

[116] Sur le baron Charles de Thierry, voir trois articles dans les *B.S.E.O.* n° 96, sept.1951, n° 103, juin 1953, et n° 116, sept. 1956. Son passage à Nuku Hiva n'aura pas de suite.

paganisme » (mais il écrit aussi qu'il est horrifié) ; heureux de leur montrer « un brillant aperçu d'un monde meilleur » ; heureux enfin de préparer la venue de missionnaires : « le temps de la lumière est arrivé, qui dissipera les ténèbres », et il lance un appel « pour qu'arrive l'évangile dans ce peuple intéressant mais corrompu », position diamétralement opposée à celle de Pritchard au mois de mai de la même année.[117]

Son appel est entendu. En 1832, une deuxième "catégorie" de missionnaires protestants, ceux du *Bureau américain des missions étrangères* à Hawai'i, monte une mission de reconnaissance, mais, diplomatie et courtoisie obligent, ils passent d'abord aux îles de la Société pour informer les pasteurs anglais de la L.M.S. et leur demander conseil.[118] Arrivés aux Marquises en octobre 1832, après un bref passage à Rurutu, ils rencontrent Iotete à Vaitahu. Ils se persuadent que des missionnaires pourraient résider là en toute tranquillité. Mais leur but est le groupe Nord-Ouest (qu'ils appellent encore les îles Washington). À Taiohae, ils se lient d'amitié avec le chef Hape, qui offre à l'un d'eux son nom et sa femme. Alexander précise qu'ils ont dû souvent refuser des femmes, « en tant que kanaka tabu, hommes sacrés »[119]. En se promenant dans Taiohae, ils se sentent autant en sécurité qu'à Honolulu. Hape désigne une terre qu'il leur donnera pour leur installation définitive, et il promet de leur préparer une maison. Ils font une halte à Ua Pou et reviennent, après cinq jours dans l'archipel, vers Hawai'i. Convaincus qu'ils doivent apporter la lumière à ces païens qui semblent prêts à la recevoir, ils préparent leur venue et partent, sans l'avis du *Bureau des Missions* à Boston (avis qui arrivera après leur départ, leur disant de ne pas partir). Ils sont trois couples : les Parker, les Armstrong avec une fille de onze mois et les Alexander avec un garçon de deux mois. Leur séjour va durer huit mois à Taiohae, du 10 août 1833 au 9 avril 1834. Il ne sera, depuis le premier jour, qu'une longue suite de désillusions. Rien n'est prêt pour les accueillir, mais, surtout, la présence de leurs femmes leur ouvre les yeux : l'île n'est qu'un « vaste bordel ». La pudeur y est inconnue. Devant les femmes blanches, les indigènes ont des « gestes lascifs, vraiment choquants ». « Les femmes marquisiennes s'offrent aux missionnaires pour forniquer ». Et madame Alexander écrit à sa mère que leurs regards la remplissent de dégoût et d'horreur. « Je

[117] Ce serait aussi en 1829 qu'est emmené Temoana, âgé d'environ huit ans, petit-fils du chef Keatonui - le Gattanewa de Porter - par des pasteurs protestants, à Rarotonga. Je n'arrive pas à déterminer qui l'emmène. Il est vu par Stewart à Nuku Hiva. Selon d'autres sources, il est emporté par les missionnaires protestants en 1835, à l'occasion peut-être du 2ème passage du 'Vincennes'. Plus âgé et conscient de son titre de chef, il aurait, selon Dumont d'Urville, quitté son peuple en le menaçant de revenir pour le convertir, sinon pour le tuer.

[118] Bien accueillis, ils se désolent du fort penchant des pasteurs pour les alcools, et s'étonnent de voir le culte du dimanche célébré le samedi : en effet, les Anglais sont arrivés dans le Pacifique par l'Ouest et n'ont pas tenu compte de la ligne de changement de date. Il y a donc alors à Tahiti deux dimanches par semaine. Cette situation cessera avec l'administration française à la fin de l'année 1846.

[119] Toutes les citations qui suivent sont extraites du livre de M.C. ALEXANDER.

n’aurais jamais imaginé qu’il puisse exister un peuple si peu éloigné de la brute primitive. » Ces Américaines se rendent-elles compte qu’elles sont les premières femmes étrangères venues vivre sur une île de l’archipel ? L’œuvre des missionnaires passe par l’apprentissage de la langue. Dès le 15 septembre, l’un d’eux prononce un sermon en marquisien, tandis que « les sauvages fument, parlent et imitent le prédicateur. Ils disent que son dieu est aveugle puisqu’il ferme les yeux pour prier. Ils rient et font des grimaces. » Au bout de quatre mois, ils traduisent quatre hymnes, et après sept mois, ils peuvent converser de façon improvisée. Mais ce sont de vains efforts. Leur mode de vie refuse l’adaptation au pays. Quand les Marquisiens sont prêts à bâtir leur maison, ils les renvoient … parce que c’est dimanche. Quand c’est l’heure du repas, ils font sortir les visiteurs de leur salle à manger, alors que le Marquisien met un point d’honneur à partager son repas. Hape, en qui ils ont une certaine confiance, leur déclare après un sermon que « les dieux de Nuku Hiva sont bons, Jehovah, c’est de la merde. Lui et son peuple n’abandonneront pas leurs vieilles coutumes ».[120] La vie de ces exilés se passe au milieu des rumeurs d’attaques et d’intimidations constantes. On les menace de mettre le feu à leurs bois de construction, de les manger quand ils sont chez les Happa. Madame Alexander a peur de perdre son fils qu’un chef veut adopter comme son propre fils.

Ils « s’en remettent aux mains de Celui qui avait protégé Daniel dans l’antre du lion ». Quand Alexander reçoit un fusil de chasse d’un capitaine de passage pour se protéger des voleurs de plus en plus audacieux, il remarque amèrement : « Si nous ne pouvons pas maintenir nos positions sans tirer avec de telles armes, il semblerait que nous devrons les abandonner ». Les baleiniers, de plus en plus nombreux, ne sont qu’une difficulté supplémentaire. Les trois couples et leurs enfants s’embarquent à la sauvette sur le ‘Benjamin Rush’, angoissés à l’idée d’être retenus par ceux qu’ils ont décidé d’abandonner aux ténèbres, pensant être infiniment plus utiles aux Sandwich.

À Tahuata, les missionnaires de la L.M.S. Stallworthy, Rodgerson et Darling, venus à la fin de cette même année, sont bien installés et confient, en 1835, à Bennett, qu’ils pensent faire un long et fructueux séjour. Quand il repasse l’année suivante, Bennett ne constate aucun progrès en matière religieuse : quinze ou vingt personnes seulement, dont Iotete et sa famille, se rassemblent le dimanche matin pour un culte chrétien ; mais leur assiduité est capricieuse. C’est à regret qu’il observe « la montée de l’envie d’alcools forts, comme aux îles de la Société ». (Les Marquisiens viennent d’apprendre par des Tahitiens et des Hawaïens comment fabriquer l’alcool de bananes) « Les moyens mis en œuvre jusqu’ici n’ont pas donné les résultats escomptés »[121]. Le révérend Darling est réaliste. Il sait que Iotete n’accueille l’évangile que dans l’espoir d’obtenir beaucoup : des biens (fusils

[120] C’est un discours à l’opposé de celui de Iotete à la même époque.
[121] J. DAVIES, *The History of the Tahitian Mission*, Cambridge University Press, 1961.

et autres) et des honneurs. Ce chef habile accepte de construire un temple, mais surmonté d'un drapeau et sur un endroit élevé, ce que les missionnaires refusent. Il espère recevoir un jour canons et poudre de la part du gouvernement britannique.

Les femmes, le culte réformé « trop rigide pour leurs cœurs et trop sévère pour leurs faiblesses », est-ce seulement cela, comme l'écrit Lutteroth en 1845, citant Louis Reybaud, la cause de leur échec chez les *enana* ?[122] C'est cela, et tout le reste, je veux dire l'ensemble de leurs préceptes moraux et / ou religieux, totalement désincarnés et incapables d'imaginer une stratégie d'approche d'une mentalité étrangère qu'ils ne prennent pas la peine d'étudier. Le royaume de Tahiti, où leur emprise sur la reine Pomare IV s'affirme, reste leur référence. La mésentente et la dispersion des chefs désolent Darling : « Cette circonstance fera grand obstacle à la propagation de l'évangile. S'ils étaient sous un seul chef comme les Tahitiens, nous aurions plus d'espoir de les faire conformer dans leur conduite extérieure ». Les missionnaires protestants, anglais ou américains, se débattent vainement dans un environnement qu'ils sentent leur devenir hostile, et ils abandonnent. (Nous verrons l'exception plus loin.)

C - De l'acculturation.

J'ai déjà signalé que, dans une majorité des récits retenus pour ce chapitre, de nombreuses pages ne font que reprendre des descriptions antérieures. Cela laisserait à penser que la société marquisienne ne change guère. En fait il y a une triple évolution née du fait incontournable du contact avec l'étranger. D'abord l'organisation politique de l'archipel se fige. Ensuite une intense réflexion comparative avec le monde "extérieur" bouleverse sans les détruire les structures mentales des Marquisiens. Enfin ces derniers adoptent les éléments culturels étrangers les plus immédiatement rentables.

1 - Pérennité des structures.

Il n'est pas possible de parler, pour cette époque, des Marquises en général.

Jusqu'à la fin des années 30 du XIX^{ème} siècle, deux endroits se distinguent du reste de l'archipel : ce sont les deux vallées de Taiohae et de Vaitahu. La baie de Taiohae offre aux navires un mouillage exceptionnel. Nul doute que si toutes les îles avaient été découvertes en même temps, jamais Vaitahu n'aurait été le point de relâche si fréquenté à cette époque. Le vaste plan d'eau du milieu de la côte Sud de Nuku Hiva était (et reste) le meilleur abri, d'accès aisé pour des navires soumis aux caprices des vents et des courants.

Quand Porter vient y cacher ses prise de guerre, il est amené à intervenir dans les relations entre tribus, d'abord dans la rivalité qui dresse les Hapaa contre les Teii dans la vallée de Taiohae, puis dans celle qui oppose les Teii et les Hapaa aux Taipi de la baie du Contrôleur. Porter, comme tout

[122] H. LUTTEROTH, *O-Taïti, Histoire et Enquête*, 1843.

Occidental, désire n'avoir qu'un interlocuteur. Il choisit le chef des Teii, Keatonui, et finit par en faire le "roi" de l'île. Mais Porter ne séjourne que sept semaines, ce qui est trop peu pour asseoir l'autorité de son préféré. Cependant le prestige de Porter demeure, d'abord sur Pakauoteii, fils de Keatonui, puis sur son petit-fils Temoana dont j'ai déjà évoqué l'exil et dont je reparlerai longuement plus loin.

À Vaitahu, la prééminence d'un chef ne suit pas le même processus, bien que partant de circonstances identiques : la baie est une escale bien fréquentée, non plus pour ses commodités, mais pour l'antériorité de sa réputation. À partir de 1825, Iotete, « homme habile et avare », selon Bennett, encourage les escales. Pour Nicolas Thomas[123], Iotete voudrait recréer à Tahuata un monde comme ceux dont il a entendu parler, à Tahiti ou à Hawai'i, monde où il serait le chef suprême. Rusé, il impose aux Marquisiens de sa vallée une attitude de coopération envers les étrangers. Il perçoit, je l'ai écrit plus haut, un mousquet par navire qui jette l'ancre. Cette accumulation, selon N. Thomas, ne vise pas la suprématie dans une éventuelle guerre, ni l'ostentation, ce dont je suis moins sûr, mais la redistribution, ce qui est un des traits essentiels de cette société : la richesse n'a de sens que si elle profite, un peu, à d'autres, beaucoup d'autres si possible. Mais Iotete est vieillissant (il serait né vers 1790) et les événements qui se préparent à partir de 1838 vont anéantir ses velléités d'hégémonie.

Dans toutes les autres vallées de l'archipel, le système politique, décrit dans le premier chapitre, demeure. Le chef n'a aucun privilège attaché à son titre ; il apparaît comme un individu riche, respecté en tant que tel. Selon Stewart, chaque vallée est « une république à la sauvage, où chaque homme représente ses propres droits et fait sa justice ». Il peut y avoir plusieurs chefs par vallée, constate Darling, d'autorité semblable. Pour Bennett, ce sont des gouvernements féodaux dans lesquels « seules les basses classes travaillent tandis que les chefs s'adonnent à une indolence dégueulasse (swinish) (sic), qui ne cesse qu'avec la guerre. »

On rencontre parfois l'affirmation selon laquelle l'île de Ua-Pou serait entièrement soumise à un roi. Il est certain que le chef d'Hakamoui (le célèbre Heato par exemple) a conclu des alliances avec de nombreux autres chefs, ce qui le fait apparaître comme "leader" en position de domination (d'autant plus que sa vallée est vaste et riche). Mais cette position est mise en question par des querelles continuelles entre les seize différentes tribus.

Dans toutes les vallées peu connues, les contacts avec les Occidentaux semblent plus rares, soit parce que les mouillages sont peu sûrs, soit parce que, étant peu fréquentées, ces vallées ont la réputation d'être peuplées de tribus dangereuses, soit enfin que, compte-tenu de certaines dérives inavouables, aucune relation écrite n'en est faite.

[123] N. THOMAS, "Le Roi de Tahuata : Iotete and the transformation of South Marquesan Politics, 1826-1842", *J.P.H.* vol. XXI, n° 1, janvier 1986.

Les descriptions des traits de la civilisation marquisienne recoupent ce qui a déjà été dit. Je n'en reprends que les grandes lignes.

Les hommes sont nus sauf une ceinture et une ligature « qui, admet Roquefeuil, couvre et met à l'abri la partie du corps la plus susceptible d'impressions ». Cette nudité dégoûte Stewart. Leurs tatouages sont plus abondants aux Marquises qu'ailleurs. Le ton des descriptions des tatouages a changé ; il est moins admiratif (il n'y a plus d'effet de surprise). Les chefs sont très tatoués : lignes, cercles, poissons, coquillages, oiseaux. Bennett estime que c'est un ornement de vanité et un signe de richesse. Il qualifie d'arlequins ceux qui ont trois bandes noires à travers le visage, mais trouve terrifiant leur regard. Les dessins ne sont généralement pas symétriques. Les jeunes sont peu ou pas tatoués. Les femmes portent une ceinture sur la partie inférieure du corps, et parfois un manteau noué sur l'épaule gauche. Elles sont peu tatouées : sur le buste, les bras et les lèvres. Il semble, selon certains, que les hommes et femmes d'importance se laissent pousser les ongles très longs. Tous ont en général des cheveux courts.[124]

Les Occidentaux, hormis les religieux, sensibles aux charmes féminins, s'entendent - et s'étonnent - sur le fait que les femmes sont bien traitées. Ainsi le capitaine Gillis trouve les femmes très belles, et « traitées par les hommes avec gentillesse et considération, ce qui est rare chez les sauvages. Ils n'exigent d'elles aucun travail, sauf ce qui les concerne ordinairement. » Dix ans plus tard, Bennett est du même avis, mais plus nuancé, rappelant le *tabu* qui pèse sur elles : « Ils aiment les femmes mais les privent de beaucoup de choses. » Le mariage existe, mais Alexander se désole des modalités : « Ceux qui assistent au mariage sont considérés comme les maris de la jeune épouse. » La femme a en général deux maris.

L'architecture ne change pas. Fêtes et festins ont toujours les mêmes motifs : récolte, mort, naissance, union maritale, etc. Stewart effectue une longue marche pour assister à une fête sur un "dancing ground" situé assez loin et haut dans l'intérieur des terres. (Il parle aussi d'un "opera house"). Mais il est choqué par l'attitude licencieuse de la foule.

Quant à la guerre, ils s'y adonnent toujours aussi passionnément.

2 - Affirmation identitaire.

En 1835, Bennett assiste à une fête. C'est un "concert" où les Marquisiens dansent et chantent au son du tambour, seul instrument qu'il a vu parmi eux pendant son escale de 5 jours. Il est en compagnie d'un de ses amis missionnaires, donc à Tahuata, et ce missionnaire est soit Rodgerson, soit Stallworthy. Celui-ci saisit alors l'occasion pour démontrer aux chanteurs et aux musiciens « comment ils pourraient bien mieux employer leur temps plutôt que de produire des sons aussi sauvages » : « La musique

[124] Des polémiques peuvent naître sur des détails. Ainsi Roquefeuil, qui a lu le récit du voyage de Marchand dans Claret-Fleurieu, n'est pas d'accord avec le chirurgien Roblet qui prétend que les femmes s'épilent le pubis…

cessa au début de sa harangue, et pendant quelques minutes, elle fit place à l'habile discours d'un des chefs de l'orchestre : leur travail était terminé, et ils considéraient que ce moment de détente était aussi rationnel et innocent que le plaisir d'entendre les sons du violon dont jouait parfois le révérend missionnaire ». C'est une belle leçon de bon sens et de tolérance. Le Marquisien ne se permet des remarques ou des critiques qu'en cas de confrontation, ici verbale. Sinon, il observe et échange ses observations avec ses compatriotes, et il attend. Le missionnaire qui s'installe chez lui ne le dérange pas tant qu'il ne s'attaque pas à son univers mental. Si cette situation se présente, il est alors sur la défensive, voire provocateur. À Taiohae, Alexander discute parfois avec un *tau'a*. En fait, il veut le convertir au christianisme et ne se sépare jamais de sa bible dans laquelle sont toutes ses références. J'ai cité plus haut la réflexion de Hape à propos de Jehovah. Ce *tau'a* va plus loin : « Le livre est mauvais, la poudre est bonne », lance-t-il. On ne peut être plus clair. Dans ces montagnes dressées au-dessus l'océan, il faut être fort et s'en donner les moyens. Si les Marquisiens ont quelque chose à prendre dans les apports étrangers, c'est ce qui rend plus fort pour vivre dans leurs îles : outils en fer pour les travaux, fusils et poudre pour la guerre, et non un nouveau dieu qui laisse ses adeptes bien démunis face aux réalités de la vie quotidienne.

La force de ce qu'il est convenu d'appeler la religion marquisienne est très grande. Les missionnaires protestants sont vite découragés car ils ne trouvent pas le discours approprié, le mot, le geste ou l'action justes, qui amorcera l'intérêt de leurs interlocuteurs. La conception marquisienne de la divinité est si éloignée de la conception occidentale qu'ils pensent qu'ils usent leurs forces pour rien. Alexander est désemparé quand on lui dit : « Ton dieu est bon pour toi, le nôtre est bon pour nous ».

Les Occidentaux ne comprennent pas l'indifférence des Marquisiens envers les technologies modernes ; leur curiosité n'est pas de l'admiration, et ainsi Bennett conclut, comme d'autres, que leurs préjugés empêcheront « leur avance dans la civilisation ». La résistance marquisienne face au monde occidental est d'abord une façade : d'indifférence et de mépris. Dans l'exemple qui suit, nous verrons en plus beaucoup d'humour. On m'objectera que l'anecdote n'est pas significative, mais je la retiendrai malgré tout. C'est Lafond de Lurcy qui invite à bord le chef Keatoi. Il remarque son admiration pour les couverts argentés et décide de lui en faire présent. Alors Keatoi, on ne peut plus heureux, introduit la cuillère et la fourchette dans chacun des deux lobes percés de ses oreilles...

Derrière cette façade, il y a une certitude et une volonté. La certitude, c'est que leurs structures traditionnelles n'ont rien à envier à ce qu'ils voient des structures sociales étrangères. La volonté, c'est de prendre chez les étrangers ce qui peut être éventuellement bon pour les Marquisiens. Là où les contacts sont fréquents, cela se passe bien, on a vu plus haut

comment le troc s'établit. Mais là où les contacts sont épisodiques, les incidents éclatent et il y a des victimes chez les Occidentaux.[125]

3 - Adaptation.

Peut-on commencer à parler d'acculturation à propos des Marquises dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle ? Un certain nombre de détails permettent tout au moins de parler d'adaptation. J'ai évoqué ce qui fait frissonner tout marin s'approchant des côtes marquisiennes : le cannibalisme. En 1829, Stewart écrit qu'ils « admettent qu'ils capturent des victimes et les mangent ». Mais en 1835, Bennett rapporte que si « les naturels admettent que leurs ancêtres avaient coutume de dévorer leurs prisonniers de guerre, ils nient énergiquement que le cannibalisme existe encore maintenant ». Pourtant l'année précédente, un "cannibale" raconte aux trois missionnaires protestants que « s'ils goûtent à la chair humaine, plus aucune viande ne leur paraîtra aussi bonne ». Vérité ? Fanfaronnade ? Moquerie ? Les Marquisiens deviennent prudents sur ce sujet ; ils ont vite compris que c'est l'obstacle absolu dans leurs relations avec les visiteurs. D'ailleurs aucun de ces derniers, dans toute l'histoire des Marquises, à l'exception peut-être de Crook et de Robarts, n'est témoin direct de scènes d'anthropophagie. À plusieurs reprises, les attaques de navires ne sont pas suivies de massacres, mais de prise d'otages (plus spécialement d'officiers) pour lesquels une rançon est demandée.

Les Marquisiens n'ont pas d'état d'âme quand ils abandonnent leur outillage traditionnel pour les outils importés. La supériorité du métal sur la pierre est tellement évidente qu'il est impossible d'en imaginer le refus. Notons également qu'il est davantage fait mention (par rapport à ce qui est dit dans les premiers récits) de la consommation de poissons, importante selon Bennett : les Marquisiens ont désormais les regards plus souvent tournés vers la mer ; la baleinière supplante la pirogue. Les fusils et la poudre font maintenant partie des objets courants, intégrés dans les descriptions de mobilier. Ils s'en procurent par tous les moyens, utilisant leurs femmes pour que les marins qui n'ont rien de vraiment intéressant à échanger dérobent, à l'insu des officiers, la poudre des canons et la leur remettent.[126]

Les fusils et la poudre prennent une importance inattendue dans le rituel des cérémonies occasionnées pour les décès : désormais, les détonations rivalisent avec les lamentations criardes des pleureuses et les battements de tambours.

Iotete, dans son désir d'être reconnu par les Occidentaux qui relâchent dans son île comme seul interlocuteur détenant une autorité légitime, multiplie les signes d'acculturation volontaire, croyant par là s'attirer

[125] La rumeur dit que ces victimes seraient mangées. Personne n'en apporte la preuve.
[126] Ce qui permet aux Marquisiens d'ironiser face aux menaces de répression que proférait, devant Bennett, l'officier qui n'avait pas imaginé avoir un équipage aussi peu conscient des risques encourus. Les *Enana* ne manquent pas d'humour.

l’estime, la considération et les faveurs des étrangers. Il promet de renoncer aux idoles et aux *tabu*. Il ne fait pas tatouer son fils. Bennett rapporte qu’il demande aussi (rusé et réaliste) aux navires qui ont prévu de faire escale à Hapatoni de ne donner aux gens de cette vallée que les mauvais fusils.

À Taiohae, au grand plaisir d’Alexander, le chef Hape mange de la poule et du cochon rouge, animaux *tabu* à ce moment (mais cela ne veut pas dire que ce vieux chef, sceptique, embrasse la nouvelle religion). À Ua Pou, un chef aveugle dit aux missionnaires protestants que ses dieux sont idiots. Ces différentes remarques sont le signe qu’il se passe quelque chose dans la relation du Marquisien à ses croyances religieuses. C’est encore visible dans l’anecdote suivante de Bennett. Celui-ci a souhaité visiter les lieux de sépultures, placés en retrait des zones les plus fréquentées. Il trouve un guide avec qui il parcourt la vallée. Mais quand le lieu rencontré est en rapport avec les défunts de la famille de ce Marquisien, ce dernier reste à l’écart, désignant ce qu’il faut voir en lançant dessus des cailloux. Le *tabu* s’estompe en présence d’étrangers, mais persiste.

Il y a donc en marche un processus d’adaptation à cette nouvelle donne que constitue pour le peuple marquisien l’intrusion d’autres hommes dans son univers jusqu’alors clos.

4 - Une civilisation déclinante.

Ce processus d’adaptation (mot que je préfère à acculturation pour le premier tiers du siècle) n’est hélas pas porteur de progrès pour l’archipel. Les signes avant-coureurs du déclin sont d’abord la décroissance démographique. Il y a un paradoxe entre ce déclin et les diverses affirmations comme : « c’est une très belle espèce d’hommes » ; « beaucoup meurent de vieillesse » ; tous sont « en très bonne santé, le climat est très bon » ; « hommes beaux, dents saines » ; « la plus belle race d’hommes par rapport à la Société et aux Sandwich » ; « pas de maladies vénériennes chez les matelots après le départ des Marquises » - toutes ces remarques venant des navigateurs déjà cités et portant sur les années 10 et 20.

Puis à partir de 1829, les observations sont plus nuancées : Stewart voit « les affections pulmonaires, les maladies du foie, l’hydropisie, la cécité, les rhumatismes et une sorte de lèpre ; les furoncles, abcès et maladie de peau » ; Bennett ajoute « quelques goitres, blessures causées par la guerre et le mauvais usage des armes à feu, pas d’éléphantiasis » ; « avant, personne ne mourait de maladie ; seuls mouraient les vieillards, les guerriers au combat et ceux sur lesquels était prononcé le sortilège *kaha* ; toutes les maladies donnant la mort auraient été introduites par les navires », affirment des Marquisiens au révérend Darling.

Ces remarques ne sont pas satisfaisantes. Elles vont à l’encontre de constatations passées. Par exemple, sur le ‘Solide’ de Marchand, la syphilis ne tarde pas à se manifester après le départ de l’archipel. Surtout, elles vont à l’encontre de bilans peu éloignés dans le futur. En 1844, le docteur Lesson écrit que d’une part, les maladies sont nombreuses et variées, que d’autre

part elles ont toutes un nom marquisien qui semble ancien, et qu'enfin certaines se voient appliquer des remèdes locaux, preuve de leur longue antériorité (mais la plupart sont considérées comme provenant de la rupture d'un *tabu*). Je crois qu'il faut admettre avec ce praticien que « les malades ne se montrent pas d'ordinaire aux voyageurs ».[127] Le catalogue d'horreurs repoussantes du docteur Lesson ne peut exister que si ce qui y figure est présent depuis longtemps dans l'archipel. Donc les maladies ne sont pas toutes apportées par les Occidentaux, mais il n'en demeure pas moins que ceux-ci en répandent de nouvelles dont la diffusion prend des dimensions catastrophiques.

Un processus de déculturation est enclenché. Stewart, homme de religion, est plus qu'étonné devant « le piteux état des symboles du paganisme » ; il exprime sa « surprise devant le peu d'égards » des Marquisiens pour les idoles : à Hakaui, s'arrêtant devant trois idoles dont deux sont tournées vers une maison *tabu*, il commence à dessiner. Un Marquisien s'avance alors et sans façon, retourne les deux statues pour qu'on voie leur visage. À Hakapaa, il visite un "temple" jouxtant la maison du *tau'a*. Il nous livre ensuite ses réflexions : ce sont « les ruines d'un système d'idolâtrie dont les rites ont cessé, c'est un monument abandonné par des adorateurs ayant apostasié, et laissé à la curiosité du voyageur de passage ». Et plus loin : « Mais le règne de la superstition maintient toujours sur les esprits un asservissement fondé sur la cruauté et la peur ». Stewart et ses compagnons en sont malades « corps et âmes ». Il faut faire la part de l'élan missionnaire qui cherche une justification à son action future, mais ces témoignages semblent cependant confirmer, comme nous l'avons vu plus haut, que les Marquisiens se démarquent peu à peu de leur cadre religieux, que rien pour l'instant ne remplace.

La venue des Occidentaux, à la fin du XVIII^{ème} siècle, correspond-elle pour les îles Marquises au phénomène bien connu des historiens démographes : celui de "monde plein"[128] ? Je pense que oui, et à mon avis ce phénomène était déjà en marche ; la présence étrangère n'a fait qu'en accélérer et accroître les effets, en compromettant le retour à une situation saine, à tel point que l'on va bientôt voir apparaître dans les récits la crainte d'une « extinction de la race marquisienne ».

---

[127] P.A. LESSON, "Notes sur les maladies des indigènes des îles Marquises en 1844", *B.S.E.O.* n° 216, 1981.

[128] "Monde plein" : espace sur lequel une population trouve juste ce qu'il lui faut pour vivre dans de bonnes conditions ; un accroissement de cette population qui n'est pas suivi en parallèle de l'accroissement des ressources entraîne un affaiblissement des individus et l'amorce du déclin démographique.

PRÉCISIONS SUR LES AUTEURS OCCIDENTAUX LE PLUS SOUVENT CITÉS, LEURS VOYAGES ET LEURS SÉJOURS AUX MARQUISES DE 1817 À 1838

1) JOHN SHILLIBEER

A Narrative of The Briton's Voyage to Pitcairn's Island.

Lieutenant anglais, à bord du 'Briton', Shillibeer[129] séjourne aux Marquises du 19 août au 2 septembre 1814. Le 'Briton' est le deuxième navire anglais, après le 'Topaz' (capitaine Folger) qui entre en contact, à Pitcairn, avec Adams et les descendants des mutins de la Bounty.

2) CAMILLE DE ROQUEFEUIL

Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819.

Roquefeuil (1780 - ?) est français. Il commande le 'Bordelais' (trois mâts, huit canons) pour faire le commerce des peaux sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord. Il séjourne aux Marquises, surtout à Nuku Hiva, du 23 décembre 1817 au 28 février 1818. Le chenal séparant Hiva Oa de Tahuata a été dénommé plus tard "canal du Bordelais" par Dupetit-Thouars, et la pointe Est de Hiva Oa (pointe Matifenua) s'est appelée pointe Balguerie, nom de l'armateur du 'Bordelais'.

3) J.A. GRAANER

[129] Nous n'avons pas de renseignements précis sur lui. Le 'Briton' est commandé par Th. Staines, chargé initialement d'intercepter la frégate américaine 'Essex' de Porter.

“Nukuhiva in 1819 from the unpublished journal of a Swedish Traveller”. *(Pacific Studies*, vol. VII, n° 1.)

Graaner est un officier de l’armée suédoise. Il est envoyé en mission par son gouvernement pour négocier des traités commerciaux avec l’Argentine et le Chili. Sa mission accomplie, il décide de revenir en Europe à bord du navire anglais ‘Rebecca’, commandé par le capitaine américain de Peyster. Il quitte Valparaiso le 28 mars 1819. Ils sont en vue des Marquises le 25 avril. Le navire jette l’ancre à Taiohae le 27. Graaner y fait la connaissance de l’Américain Ross, qui a servi de guide l’année précédente à Roquefeuil. À son retour, après avoir changé de bateau à Calcutta, il meurt en mer avant de passer le Cap de Bonne Espérance.

4) GABRIEL LAFOND DE LURCY

Voyages autour du Monde et Naufrages célèbres (publié en 1844, mélange les anecdotes vécues aux connaissances livresques et aux plus récentes nouvelles d’Océanie. Par exemple, il écrit : “[le] capitaine Bruat, qui vient d’être nommé gouverneur général des îles Marquises”.)

Lafond de Lurcy est officier de la marine française au service du gouvernement péruvien. Il commande la goélette ‘L'Estrella’. Il passe aux Marquises en 1822 (Le Pérou envisageait d’y installer un bagne).

5) WILLIAM DALTON

The Dalton Journal. (Il n’écrit que quelques lignes sur les Marquises.)

Le Dr William Dalton (1802 - 1873) est anglais. Il rédige un journal au cours de deux voyages qui le font passer par les Marquises, à bord des navires baleiniers anglais ‘Phoenix’ de 1823 à 1825, et ‘Harriet’ de 1826 à 1829.

6) JAMES D. GILLIS

“An account of the Marquesas Islands in 1825”, par E.S. Dodge, *J.P.S.*, n° 195.

Gillis est américain, capitaine sur ‘L'Endeavour’. Parti de Salem, il voyage de 1824 à 1826. Il est aux Marquises du 10 au 24 juillet 1825.

7) HIRAM PAULDING (1797-1878)

Bibliothèque universelle des voyages effectués en mer ou par terre dans les diverses parties du monde, revus ou traduits par M. Albert-Montémont (vol. XVI, traduction qui serait abrégée selon O’Reilly).

Paulding (1797 - 1878), est jeune officier sur le ‘Dolphin’, à la recherche des mutins du baleinier américain ‘Globe’, de 1824 à 1827. Il séjourne aux Marquises du 26 septembre au 5 octobre 1825.

8) CHARLES SAMUEL STEWART

A visit to the South Seas.

Stewart est d’abord missionnaire américain à Hawai’i. Devenu aumônier

de marine, il embarque au Pérou sur le 'Vincennes' pour une tournée de présence dans les océans (1829-1830). Il visite Nuku Hiva du 26 juillet au 11 août 1829. Il estime qu'il est temps que l'évangile arrive chez les païens des Marquises.

9) WILLIAM PATTERSON ALEXANDER

William Patterson Alexander in Kentucky, the Marquesas, Hawai'i. (C'est une descendante, sa petite-fille Marie Charlotte Alexander, qui publie à Honolulu en 1934, à titre privé, les écrits de son grand-père.)

Alexander (1805-1884), révérend missionnaire américain, effectue d'abord un voyage de reconnaissance sur le 'Missionary Packet'. En vue des Marquises le 20 octobre 1832, il est, avec ses deux collègues, de retour à Honolulu le 17 novembre. Fort de la bonne impression qu'il retire de son bref passage de trois jours, et des exhortations du révérend Stewart (voir ci-dessus), il vient avec sa femme et deux autres couples missionnaires, sur le 'Dhaulle', aux Marquises. Ils restent à Taiohae du 10 août 1833 à avril 1834.

10) DAVID DARLING (1790-1867)

"Extrait du Journal du révérend David Darling à Vaitahu, Tahuata, décembre 1834 - septembre 1835" (*B.S.E.O.* n° 113.)

Darling (1790 - 1867) est un missionnaire anglais de la *L.M.S.*, à Moorea en 1817. Il va en inspection aux Marquises en 1831. Il reste à Tahuata en 1834 - 1835 avec Stallworthy et Rodgerson.

11) F.D. BENNETT

Narrative of a Voyage round the globe.

Bennett est anglais, directeur scientifique à bord du 'Tuscan', qui circule dans le Pacifique pour y étudier les migrations des baleines. Il est aux Marquises en février - mars 1835, puis en février 1836.

Des récits d'intérêt inégal.

Avec plus ou moins d'intensité, l'impression de "déjà lu" est présente dans la lecture des récits de séjours aux Marquises après 1813. Tout bon capitaine qui s'aventure dans le Pacifique a lu, au minimum (en ce qui concerne les Marquises), les descriptions de Cook et de Forster, de Krusenstern, de Langsdorff et enfin de Porter. En 1814, Shillibeer cite abondamment le *Missionary Voyage* du 'Duff' en 1797. Ces pages sont alors toutes disponibles en anglais, et pour nombre d'entre elles en français. Nous retrouvons aussi le récit non publié de Crook dans les pages de Stewart (qui écrit lui-même qu'il a eu à sa disposition le manuscrit du pasteur anglais, ce dernier étant d'ailleurs revenu aux Marquises en 1825).

Il faut donc faire un tri. Ce n'est pas une entreprise toujours facile. Il y a

ceux qui annoncent leurs sources quand, voulant être complets, ils avouent que n'ayant pas pu tout voir, ils tirent leur complément de description de récits précédents. Il y a les autres, ceux qui ne se réfèrent à personne. Ont-ils vu tout ce qu'ils décrivent, ou l'ont-ils seulement lu ? D'une façon générale (mais il y a des exceptions), tout ce qui est anecdotique relève du vécu, tandis que ce qui touche aux schémas d'organisation politique, sociale et religieuse n'est que la redite de lectures antérieures, sauf chez ceux qui séjournent longtemps dans l'archipel. Signalons trois cas particuliers. D'abord le récit décalé dans le temps, tel celui de Lafond de Lurcy (sur lequel je viens de dire quelques mots) qui visite les Marquises en 1822 et publie ses pages en 1844. Des inexactitudes flagrantes rendent le témoignage moins crédible. Ensuite, le récit imaginaire tel le *Voyage pittoresque autour du Monde*, de Dumont d'Urville, publié en 1834, mélange de fiction, d'expérience personnelle, et vaste compilation de ce qui est écrit à l'époque, avant qu'il ne retourne en Océanie (Il passe aux Marquises en 1838). Enfin, avec Rienzy, on a le cas du navigateur qui n'est pas allé en Polynésie mais qui, connaissant le Pacifique occidental, ajoute à son expérience celle des autres (en particulier celle de Dumont d'Urville) pour offrir au lecteur, en 1836, quelques pages sur les Marquises dans son ouvrage *Océanie ou cinquième partie du Monde.*

III - 1838-1859 :
MILITAIRES ET MISSIONNAIRES.

A – Quelques repères.

1 - Repères chronologiques.

1838 : Deux prêtres catholiques français, arrivés par la 'Vénus' de Dupetit-Thouars, s'installent à Vaitahu.
1842 : Du mois de mai au mois d'août, Dupetit-Thouars prend possession des îles de l'archipel au nom du Roi des Français. Accrochages en septembre à Tahuata à la suite de la "déchéance" de Iotete.
1845 : Accrochages à Nuku Hiva ; exécution du chef Pakoko.
1848 : nomination du 1er évêque des Marquises.
1852-1854 : installation puis abandon d'un pénitencier à Taiohae.
1853 : Baptême de Temoana. Arrivée de pasteurs hawai'iens.
1857 : R.I. Dordillon est sacré évêque des Marquises.
1859 : abandon du poste militaire à Taiohae.

2 – Estimation de la population marquisienne aux premiers temps de la présence française.

Il n'y a toujours pas de comptage absolument fiable, mais la réalité est de mieux en mieux cernée car, malheureusement, les Marquisiens sont de moins en moins nombreux.

En 1838, Dupetit-Thouars[130] estime la population totale entre 20 et 25 000 habitants. Cependant, ce nombre global diffère de son propre comptage par île :

- Madeleine (Fatu Iva)..... 2 000 à 3 000
- Christine (Tahuata)..... 1 000 à 1 100
- Dominique (Hiva Oa)..... environ 6 500
- Nuku Hiva..... 4 à 5 000
- Ua Pou..... 2 à 3 000
- Ua Huka..... 2 à 3 000

Soit au total : estimation basse : 17 500, estimation haute : 21 600.

En 1842, les estimations de Vincendon-Dumoulin[131] tiennent compte des plus récentes remarques après la prise de possession:

- Fatu Iva..... 1 500 à 1 800
- Tahuata..... 700 à 800
- Hiva Oa..... 6 500, sans doute moins
- Ua Pou..... 2 000 à 3 000 (reprise du chiffre de 1838)
- Ua Huka..... ...2 000 à 3 000 (supposition : reprise du chiffre de 1838)
- Nuku Hiva..... 8 000

Soit au total : estimation basse : 20 700, estimation haute : 23 100.

En 1856, le commandant Jouan[132] fait le décompte suivant :

[130] Abel DU PETIT-THOUARS, *Voyage autour du Monde sur la frégate la 'Vénus', pendant les années 1836-1839*, tome II, 1841.
[131] MM. Vincendon DUMOULIN et C. DESGRAZ, *Îles Marquises ou Nouka-Hiva*, 1843.
[132] Henri JOUAN, *Archipel des Marquises*, 1858.

- Nuku Hiva..... 2 700
- Ua Huka..... 300 (perte par maladie en 1855-56)
- Ua Pou.....1 100
- Hiva Oa..... 6 000 (« ne repose sur aucune donnée positive »)
- Tahuata..... 600
- Fatu Iva.....1 200

Soit au total : 11 900 habitants.

Les estimations totales de 1838 à 1842 donnent des nombres supérieurs à ceux des anglo-saxons pour la période étudiée précédemment. Mais le comptage de Jouan nous ramène à l'évidence du déclin démographique déjà signalé. Je serais même porté à croire que ce nombre de 11 900 est supérieur à la réalité, pour deux raisons : d'une part, pour Hiva Oa, il dit que son nombre d'habitants n'a pas de base sérieuse ; d'autre part, l'île de Fatu Iva, peu visitée, est très mal connue.

B - Prise de possession.

1 - La politique coloniale française

Après 1815, la France vaincue a conservé presque toutes ses possessions coloniales de 1789. Mais l'Angleterre, elle, a considérablement accru les siennes, et le déséquilibre est patent.

Sous la Restauration, on voit se succéder au gouvernement, pour les affaires coloniales et en alternance, les représentants des armateurs, puis ceux des colons.

De 1815 à 1821, le baron Portal, armateur Bordelais, est directeur des colonies puis ministre de la marine. Il favorise la politique des armateurs de Bordeaux, et c'est ainsi que le navire le 'Bordelais', capitaine Roquefeuil, fait son apparition dans les eaux marquisiennes[133]. Pour la région Pacifique, il n'y a pas de politique précise. C'est encore le temps des explorations maritimes (Freycinet, Duperrey, Bougainville-fils, Dumont d'Urville).

Le gouvernement de Louis Philippe est peu intéressé par les problèmes coloniaux. Il n'a cessé « de louvoyer et de régler uniquement, au coup par coup, les problèmes locaux successifs. Harcelé par les sollicitations multiples de l'armée, des marins, des négociants, des missionnaires, préoccupé davantage par la vieille diplomatie européenne que par les "vétilles" coloniales, Guizot a tenté d'écarter les pièges et de canaliser les expériences d'expansion. Le système des points d'appui [de 1843] apparaît comme la première doctrine coloniale officielle. Dans la réalité, elle maintient un certain équilibre apparent entre la France et l'Angleterre ; notre pavillon flotte sur toutes les mers ».[134] Mais la France reste prudente.

[133] La pointe Est de Hiva Oa a porté le nom de Cap Balguerie, du nom de la maison de commerce bordelaise.

[134] A. REY-GOLDZEIGER, dans *Histoire de la France coloniale*, A. Colin, 1991, vol.1, 3ème partie.

Ainsi, elle se fait devancer de quelques jours pour la prise de la Nouvelle Zélande, et alors qu'elle a des motifs sérieux de revendication, elle préfère s'installer aux Marquises.

Il n'y a par contre pas d'hésitations quant à l'action à mener dans les territoires conquis. (Il faut préciser que les débats sur la colonisation, à l'époque, font avant tout référence à l'Algérie). Sur le principe, l'accord est unanime. Il est bien résumé par Victor Hugo en 1847 : « Nous ne sommes pas venus en Afrique pour en rapporter l'Afrique mais pour y apporter l'Europe ». Et encore : « Nous sommes venus inoculer [...] notre civilisation à tout un peuple ». « La barbarie est en Afrique [...] mais que nos pouvoirs responsables ne l'oublient pas, nous ne devons pas l'y prendre, nous devons l'y détruire. Nous ne sommes pas venus pour l'y chercher, mais pour l'en chasser. »[135]

Le colonisateur a donc pour tâche l'éradication des cultures locales qui doivent disparaître devant la civilisation métropolitaine, supérieure et seule capable de leur apporter l'alphabétisation, l'hygiène et plus généralement le mode de vie civilisé. Cette action se résume en un mot : assimilation, mot qui n'a pas le même sens pour tous. L'opinion métropolitaine y voit évidemment ce qui a été dit plus haut : offrir aux indigènes la civilisation, avec tous ses avantages. Mais pour le gouvernement qui doit souvent gérer des mouvements d'humeur des autochtones, assimiler c'est d'abord soumettre à l'autorité nouvelle. Il y a enfin le point de vue des colons (qui arriveront petit à petit en Océanie) : le système colonial doit leur être favorable pour prospérer.

Les débats aux chambres et dans les journaux font s'affronter les colonialistes et les anticolonialistes. Est-ce civilisé d'apporter de force la civilisation ? Grandeur et puissance sur le plan international valent-elles les millions dépensés pour la colonisation ? La colonisation est-elle source de richesse pour l'économie du pays ?

2 - Premiers pas de l'action missionnaire catholique : 1838-1842

Le temps de la Restauration correspond à une période de reprise de l'activité missionnaire sous l'impulsion de la papauté. Une Mission d'Océanie, née en 1830, est confiée au vicaire apostolique de Bourbon ; elle doit contrebalancer l'influence de la London Missionary Society.

C'est en 1838 que les premiers religieux catholiques arrivent aux Marquises. Le 1er août, la 'Vénus' de Dupetit-Thouars longe les côtes de Fatu Iva. Le missionnaire Dosithée Desvault raconte, dans une lettre, cette arrivée très pittoresque : « À une heure on aperçut à quelque distance du rivage plusieurs pirogues qui se dirigeaient vers nous. Aussitôt tout le monde fut en émoi : "Voilà les sauvages ! " s'écrie-t-on de toutes parts. En effet, au bout de quelques temps arriva près de la frégate une pirogue qui avait devancé les autres de beaucoup. [...]. Elle était montée par deux hommes d'une belle taille et d'une force extraordinaire, mais entièrement

[135] V. HUGO, cité par A. REY-GOLDZEIGER.

nus, à l'exception de la ceinture : preuve que ces peuples, tout corrompus qu'on les suppose, n'ont pas perdu le sentiment de la pudeur. Celui qui paraissait le plus intrépide monta à bord à l'aide des cordages, tandis que l'autre demeura dans la pirogue. » L'homme est aussitôt entouré et regardé comme une bête curieuse. L'équipage rit en entendant ses paroles auxquelles personne ne comprend rien, jusqu'au moment où certains s'aperçoivent que l'homme prononce quelques mots d'anglais. « Bientôt, cet homme qui sans doute avait déjà vu plus d'un navire, s'avança vers le commandant qui se trouvait alors sur la dunette, le salua avec toutes les cérémonies sauvages, et finit par une poignée de main des plus vigoureuses, qui excita les éclats de rire de l'équipage entier. »[136] Le prêtre insiste sur le fait que leur langage est mêlé d'anglais, « ce qui prouve les fréquentes relations qu'ils ont avec ce peuple ou avec les Américains du Nord. » La grande préoccupation du missionnaire catholique est de savoir si les missionnaires protestants sont encore dans cette île. Apprenant qu'ils sont repartis à Tahiti depuis un an, et comme il n'est pas prévu que la 'Vénus' relâche à cet endroit, aucun prêtre ne demande à y être débarqué.[137]

Le 2 et le 3 août, ils louvoient le long de Hiva Oa. Des insulaires les abordent. « Au sujet des missionnaires protestants, ils nous firent la même réponse que leurs voisins, c'est-à-dire qu'ils étaient retournés à Taïti. Ces nouvelles nous causaient un grand plaisir; mais notre joie ne fut pas de longue durée. » Approchant de Tahuata, un Irlandais venu sur une embarcation leur apprend qu'il y en a encore un. [Il s'agit de Stallworthy.] Une fois débarqués, cet Irlandais leur précise qu'il est au service du ministre protestant. « Il a avoué à M. le Commandant qu'il n'était pas fort aise de nous voir, ajoutant que néanmoins il ne chercherait pas à nous nuire. Le Commandant lui a parlé des vexations qu'on avait fait souffrir aux Français à Sandwich et à Taïti, et, après avoir témoigné toute l'indignation qu'une telle conduite lui causait, il ajouta que, puisque les Protestants agissaient de la sorte, on avait résolu d'établir des missionnaires catholiques sur tous les points. Le domestique de cet homme ne dissimula pas que son maître n'avait encore pu parvenir jusqu'ici à faire aucun prosélyte. » Pour

[136] D. DESVAULT, juillet 1838, *A.P.F.*, tome 12, 1840. (A.P.F. : Annales de la propagation de la foi, d'où sont extraites la plupart des lettres de missionnaires.) La suite est une description de l'aspect physique des indigènes dont un petit nombre (sept ou huit) a consenti à quitter les pirogues pour monter sur le bateau : « La plupart étaient tatoués de la tête aux pieds, de sorte qu'on eût cru au premier coup d'œil qu'ils étaient vêtus : ce tatouage formait, particulièrement sur leur visage, des dessins admirables. Tous, à l'exception d'un seul qui paraissait étranger, qui portait une chemise, un pantalon et une casquette, et paraissait donner des ordres aux autres, tous avaient les cheveux rasés jusqu'au-dessus des oreilles, et le reste était noué sur le haut de la tête. »

[137] Notons que, de son côté, Dupetit-Thouars observe : « Tous ces Indiens étaient laids, couverts de tumeurs scrofuleuses et d'ulcères, d'un aspect repoussant [...] Leur nudité presque habillée est horrible à voir [...] Ils sont d'une saleté qui inspire l'éloignement et ne blesse pas moins la vue que l'odorat ». Le contre-amiral et le missionnaire ont-ils vu les mêmes hommes ? Le récit de D. Desvault n'a-t-il pas été arrangé pour les besoins de la publication en France ?

terminer sa lettre, le prêtre se loue « des bontés que M. le commandant de la 'Vénus' a eues pour nous, et des soins qu'il a pris pour nous concilier l'affection du roi [il s'agit de Iotete] et de ses sujets : notre reconnaissance durera autant que notre vie. Il a donné des ordres pour que l'équipage traitât fort bien les naturels qui viennent tous les jours à bord, et cela afin de nous les attacher. »

Il apparaît donc à l'évidence que la présence catholique aux Marquises est étroitement liée à la venue dans les eaux de l'archipel de la marine nationale française, et à la volonté de cette dernière de s'ériger en protectrice des missionnaires. Aucun religieux n'aura à se plaindre d'agressions physiques graves. Mais dès que les bateaux sont hors de vue, les attitudes changent. D. Desvault poursuit : « Après le départ de la 'Vénus', chacun sembla prendre à tâche de nous inspirer des craintes. » Selon les huit ou dix étrangers qui résident dans l'île, le chef, apparemment bien disposé en leur faveur, sera leur plus dangereux ennemi. Un Français installé depuis huit mois aurait formé le dessein de les assassiner. Le missionnaire Caret, à Ua Pou en 1841, récitant son office sur le bord de la mer, est assailli par une troupe d'enfants qui le poursuivent à coups de pierres, sans qu'aucune ne l'atteigne.[138] Toujours à Ua Pou, il est fréquemment question de piller le presbytère et de les massacrer, aux dires de leurs néophytes. À Nuku Hiva en 1840, le missionnaire Gracia évoque des moments difficiles[139] : « Dès qu'un certain nombre de malades se furent déclarés, sur leur lit de mort, pour notre sainte religion, en abjurant le culte des faux dieux, nous vîmes se déchaîner contre nous tous les prêtres des idoles. Leur colère était prévue ; elle ne nous eût pas inspiré plus de crainte que de surprise, s'il n'était venu s'y joindre les menées perfides d'une foule de matelots déserteurs, auxquels l'île, depuis quarante ans, ouvre son sein pour en être déchirée. » Le retour de Temoana, parti sans doute en 1835 avec un pasteur, et ramené par un autre pasteur en décembre 1839, est suivi d'une guerre qui ne cesse au bout de plusieurs mois qu'avec le passage du 'Pylade', de la marine nationale française. La demeure des missionnaires est incendiée. Mais c'est le père Caret qui trouve les accents les plus pathétiques pour décrire la tension qui règne à Ua Pou du fait de l'hostilité du roi Heato. Avec son collègue Fournier, ils ont fait sept néophytes. « Depuis six mois, nous étions toujours à la veille d'être dévorés par les cannibales, dont la fureur n'était évidemment retenue que par la puissance invisible du Seigneur. » Le 21 décembre 1842, ils voient arriver la goélette 'Rob-Roy'. Un courrier leur fait savoir que leur présence est indispensable à Tahiti où l'action missionnaire catholique va pouvoir enfin démarrer. (La reine Pomare IV vient de demander le protectorat de la France.) Ils décident sur le champ de partir, abandonnant les Marquisiens, sans hésitation, ce qui évidemment n'apparaît pas dans ces lignes propres à faire frémir puis

[138] F. d'A. CARET, mai 1841*, A..P.F.,* tome 14, 1842.
[139] M. GRACIA, 1840, *A.P.F.*, tome 15, 1843.

s'indigner les lecteurs français des *Annales de la Propagation de la Foi* : « J'avertis le roi de la nécessité où je me trouvais de partir, ajoutant que si plus tard lui et son peuple désiraient entendre la parole du salut, on leur enverrait des Missionnaires. Je lui demandai encore si on pillerait nos effets au départ : il me donna sa parole qu'on les respecterait ; il fit même semblant de nous regretter. Il me donna, au sujet de nos chrétiens, que je lui recommandai en grâces, toutes les promesses que je voulus, bien décidé à n'en tenir aucune. De retour à terre, j'annonçai à mes néophytes que nous allions partir, sans pouvoir les prendre avec nous, parce que le capitaine manquait de vivres. Que de pleurs alors, que de sanglots de la part de ces pauvres Indiens ! "Quand vous serez loin, s'écriaient-ils, nous serons tous mis au four si nous n'apostasions pas. Mais nous préférons tous la mort au crime." Je tâchai de ranimer leur confiance en Dieu, et je leur promis que je reviendrais au plus tôt les conduire à Mangaréva. Ils se consolèrent un peu. » Alors qu'ils commencent leur déménagement vers le rivage pour embarquer, ils sont assaillis par les "païens" qui se servent, fracassant les malles malgré les promesses du "Roi". Il semble même que c'est ce dernier qui dirige le pillage. « Je ne conservai pour ma part que des médailles qui m'avaient été données par le Saint-Père en 1838. Mais, en même temps, nous eûmes lieu d'admirer une marque signalée de la divine Providence : c'est que, dans ce pillage universel, aucun des ornements sacerdotaux, aucun des vases ni des linges sacrés, ne tomba entre les mains des sauvages ; nous conservâmes aussi nos livres, et nous fûmes fort heureux de nous sauver avec cela et la soutane que nous avions sur le corps. Encore ce peu que nous conservions a-t-il été presque entièrement avarié par la mer. Nous avons perdu dans cette circonstance la valeur de milles piastres environ, sans compter que nous avons été sur le point d'être massacrés. »[140]

Débordant un peu sur la période suivante, je prends enfin l'exemple du danger encouru à la mort de Heato à Ua Pou en décembre 1844. Il fallait six victimes humaines non tatouées. « Il est à craindre que le choix fatal ne tombe sur nos missionnaires », écrit de Nuku Hiva le père Dumonteil qui presque aussitôt se rend à Ua Pou à bord de la 'Meurthe'. De retour, il peut rassurer son correspondant : « Monseigneur, j'arrive de Ua Pou. J'ai pu apprécier la position de nos confrères. Oui, elle touchait à un dénouement tragique ; mais notre présence a tellement imposé aux indigènes, que les Pères Escoffier et Orens n'ont pu se résoudre à quitter leur mission. Nous avons vu la reine de cette île, ainsi que le prêtre qui doit choisir les victimes ; et il leur a été énergiquement signifié par nos officiers, que s'ils faisaient la moindre insulte aux catholiques, on viendra sur-le-champ leur en demander raison, et leur faire subir le châtiment le plus terrible. Nous nous

[140] F. d'A. CARET, février 1842, *A.P.F.*, tome 17, 1845. Le ton de cette lettre, publiée en France, est dramatique. Le décor est installé pour préparer le pire, c'est-à-dire la fin en martyr d'un religieux ou d'un ou plusieurs néophytes. Ceux-ci sont insultés ; on menace de les manger. Mais quelques temps après, Caret apprend que finalement il ne leur est rien arrivé.

sommes donc retirés avec la persuasion que nos Pères en seraient quittes pour la peur. J'écris ces lignes à bord de la 'Meurthe', et je suis heureux de pouvoir ainsi tirer votre grandeur de toute inquiétude. »[141]

Les missionnaires catholiques n'ont pas, et n'auront pas, de martyr religieux aux Marquises. L'arrivée imprévisible, au moins pour les Marquisiens, d'un bateau de la Royale est comme l'épée de Damoclès qui refrène l'extériorisation de leur hostilité. Il faut remarquer que celle-ci vient surtout des « faux prêtres des faux dieux. » Les *tau'a* voient leur autorité partir à vau-l'eau ; ils tentent de la maintenir en radicalisant leur position, mais il est trop tard. Inexorablement la civilisation étrangère fait tomber une à une les facettes de ce microcosme insulaire, de ce monde fragile qui pouvait "absorber" des éléments culturels différents à l'occasion de contacts sporadiques, mais qui s'écroule quand ces contacts deviennent organisés et permanents.

3 - Les débuts d'une colonisation incertaine : 1842 - 1859.

a) Que peut-on savoir des îles Marquises en France ?

En 1842, le Français qui apprend qu'une expédition française s'est emparée de l'archipel des Marquises peut satisfaire sa curiosité quand il cherche des renseignements et qu'il trouve, dans *l'Encyclopédie des gens du monde*[142], parue précisément à Paris cette année là, les lignes suivantes : « Marquises. Îles situées dans le grand océan équinoxial (mer Pacifique) sous environ 138 à 141 degrés de long. Oc. et 8 à 11 degrés de lat. S. Il y en a cinq principales, savoir : Fatouiva, Motane, Tahouata, Ohivaoa et Fatougou. Elles furent découvertes, en 1595, par le navigateur espagnol Alvaro Mendana, qui, en l'honneur du vice-roi qui avait fait entreprendre ce voyage de découverte, les nomma Marquesas, ou îles du Marquis de Mendoza. Ce n'est qu'en 1791 que d'autres îles, situées au Nord et au Nord-Ouest des précédentes, ont été découvertes par Ingraham, navigateur américain : c'étaient celles de Ouapoa, Ouahouga et Noukahiva ; il les nomma îles de Washington. On sait maintenant que les îles Marquises et Washington forment un seul archipel : on le nomme Mendana ; quelquefois aussi on applique le nom de Marquises ou de Mendoza à tout le groupe. Les îles de cet archipel sont couvertes de montagnes et entourées d'écueils et de récifs ; elles ont de charmantes vallées, riches en productions des climats tropicaux, tels que cocotiers, jacquiers[143], casuarina, etc. De jolis oiseaux peuplent les bois. L'île la plus importante des Marquises est Ohivaoa, et des îles Washington, Noukahiva, dans laquelle il y a une cascade curieuse[144].

[141] F. DUMONTEIL, décembre 1844, *A.P.F.*, tome 19, 1847.

[142] DEPPING, article "Marquises" dans *l'Encyclopédie des gens du monde* (ouvrage collectif), 1842.

[143] Le jacquier est aujourd'hui appelé à Tahiti "arbre à pain calédonien", et ses *fruits uru taratoni*. Depping fait sûrement là une confusion, car ce fruit n'a rien à voir, hormis son aspect extérieur, avec le fruit à pain, le *mei*, ressource alimentaire essentielle aux Marquises.

[144] Il s'agit de la cascade de Hakaui. Jouan lui attribue 630 mètres.

Une race d'hommes forte et grande, à teint basané, à cheveux longs, à belles dents, mais féroce, belliqueuse et anthropophage, habite l'archipel au nombre d'environ 50 000 individus. Les tribus, commandées par des rois, se font des guerres cruelles, dévorent leurs ennemis et sacrifient des êtres humains à leurs innombrables divinités. Chaque peuplade a son morai ou enceinte sacrée. Les insulaires excellent dans le tatouage. Un morceau d'étoffe d'écorce leur tient lieu de vêtement ; ils s'arment de lances, de frondes et de massues ; la polygamie est en usage chez eux, ainsi que la prostitution des femmes aux étrangers. Les missionnaires anglais n'ont pu réussir encore à leur inspirer des mœurs plus conformes à la morale universelle. » C'est la traduction d'un texte écrit en anglais et signé Depping (il s'agirait sans doute d'un écrivain anglais ayant peut-être fait escale aux Marquises aux alentours de 1820[145]). On y passe sous silence Marchand et les missionnaires catholiques. Les Marquisiens y sont dépeints de façon caricaturale et surtout, domine l'impression que ces îles n'ont presque pas encore connu de présence étrangère, si ce n'est celle de hardis et valeureux pionniers, les missionnaires anglais, et certainement quelques navigateurs qui, de retour en Europe, ont pu décrire avec répulsion la « prostitution des femmes aux étrangers ». Ces îles lointaines sont belles mais dangereuses, entourées d'écueils et de récifs (ce qui est faux), elles abritent de sauvages indigènes prêts à dévorer le voyageur imprudent.

Mais par ailleurs, dans le *Magasin Pittoresque*[146] publié à Paris en 1843, notre curieux peut lire, dans deux longs articles, des phrases d'une tonalité différente, proche des récits de Krusenstern et de Porter (auxquels il est fait référence), où le côté sauvage des insulaires est atténué par un vocabulaire descriptif ethnographique, et où la beauté et la gentillesse prennent le pas sur la guerre et le *tabu* (sans les dissimuler). Surtout, la présence française est présentée comme entraînant immanquablement l'abandon des pratiques d'un autre âge, et il est affirmé que la France, dans l'hypothèse du percement du canal de Panama, possède là une terre de première importance.

b) La prise de possession.

Les instructions données à Dupetit-Thouars par le ministre de la marine et des colonies posent en préambule que « notre commerce, et surtout nos pêcheurs de baleines, ont besoin d'un point de relâche et d'appui dans le grand océan ». Les Marquises feront l'affaire.[147] On est persuadé, au ministère à Paris, que les habitants de ces îles, parmi lesquels résident, depuis quelques années, des missionnaires français, n'opposeront aucun

[145] Voir O'REILLY, *Bibliographie de Tahiti*, Société des Océanistes, 1967, réf. n° 6251.
[146] *Le Magasin Pittoresque*, publié sous la direction de M. E. Charton, 1843.
[147] À Paris, on envisage également d'y établir un lieu de déportation : « Les îles Marquises étaient un lieu parfaitement sain, situé sous un beau climat, d'une étendue très limitée et facile à surveiller. [Il] avait l'avantage d'agir sur les imaginations sans choquer l'humanité. » (M. GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, vol. VII, 1873.)

obstacle sérieux à l'établissement de la colonie. « Une attitude, ferme au début, doit assurer notre souveraineté, soit qu'elle doive être acquise par des concessions et des présents, ou obtenue par la force. Dans tous les cas, notre domination devra être confirmée par des traités avec les chefs et constatée par un acte authentique dressé par triplicata ». Remarquons que ces trois exemplaires sont destinés au ministre de la marine, au ministre des affaires étrangères et au Commandant de la station ; aucun pour les chefs marquisiens.

La 'Reine Blanche' arrive à Vaitahu fin avril 1842. Ce navire est rejoint dans les jours qui suivent par cinq autres bâtiments : 'Triomphante', 'Boussole', 'Embuscade', 'Bucéphale', et 'Jules César'.

Iotete est très heureux de revoir celui avec qui il avait fait un échange de nom. C'est un personnage imposant par sa stature et ses tatouages. Pour ses lecteurs, Max Radiguet[148], secrétaire de l'amiral, et officier à bord du navire, dit de lui qu'un « buste de Louis XVIII trempé dans de l'indigo » en donnerait « une idée exacte ». Le supérieur de la mission catholique François de Paule Baudichon, aux Marquises depuis 1839, et à Tahuata, depuis 1841, qui a déjà une certaine connaissance de la langue marquisienne, va jouer le rôle d'intermédiaire-interprète pour faciliter l'entreprise française. L'action des missionnaires n'a pas encore porté beaucoup de fruits. Guizot rend hommage au courage qui les anime pour accomplir « leur périlleux travail sur les indigènes anthropophages ». Il faut dire qu'une difficulté majeure entrave la propagande catholique : aucun chef influent n'a pu encore être converti. Iotete est rebelle à toute espèce d'enseignement, et les pères picpussiens sont désemparés de ne pouvoir établir leur emprise sur un homme qui entraînerait toute la population, comme les protestants avaient pu le faire à Tahiti au début du siècle.

Quelques mois avant l'arrivée de la flottille, Iotete a eu des problèmes avec un équipage américain. Il demeure inquiet et demande à Dupetit-Thouars de débarquer avant son départ une partie de l'équipage et des canons. Le Contre-amiral n'en demandait pas tant. Il saisit bien sûr cette perche tendue fort opportunément pour répondre qu'il y consent si son interlocuteur veut bien reconnaître la souveraineté de S.M. Louis Philippe et prendre le pavillon français. Iotete accepte avec empressement. La cérémonie officielle a lieu le 1er mai, « jour de la fête de S.M. Louis Philippe ». « Quand l'état-major de la frégate, la musique militaire et la compagnie de marins furent rangés autour du mât de pavillon, l'amiral Dupetit-Thouars fit approcher les chefs de Tahuata, et pria M. François de Paule de leur rendre intelligible l'acte dont ils allaient être témoins. Il fit alors ouvrir un ban, et, tirant son épée, il en frappa le sol, déclarant prendre, au nom du roi des Français, possession de toutes les terres du groupe Sud-Est des Marquises. Le pavillon fut aussitôt hissé aux cris de "Vive le roi ! Vive la France !" et la compagnie armée le salua de trois

[148] M. RADIGUET, *Les derniers sauvages*, 1929.

décharges de mousqueterie pendant que la musique militaire exécutait le Domine Salvum et la Marseillaise. »[149] Après diverses canonnades à poudre qui remplissent les indigènes de ravissement, une messe est dite dans le jardin des missionnaires. Enfin dans la demeure du roi est signé le procès verbal de la prise de possession. Radiguet, qui ne comprend pas la langue, note qu'avant de signer, Iotete paraît soucieux et défiant ; il précise aussitôt qu'il ne s'agit pas d'un revirement, mais d'une préoccupation à propos de la tenue vestimentaire qui lui a été donnée, et cela d'après le missionnaire traducteur. Je pense qu'il y a une certaine ambiguïté dans la situation. Il semble qu'on ne lui traduise pas bien l'expression "prise de possession". Iotete a demandé la protection de l'armée française et accepte la souveraineté d'un roi lointain. Il va se retrouver avec un commandant tout puissant sur ses terres et qui a avant tout pour mission d'assurer la protection du pavillon français, comme il est écrit dans l'acte. Sans perdre de temps, les marins de la 120ème compagnie se mettent à construire des logements et des magasins sur l'emplacement désigné par Iotete. Le capitaine de corvette Halley reste à Tahuata « dans un poste suffisamment fortifié contre un coup de main, avec des hommes bien armés et capables de battre à eux seuls tous les habitants de Tahuata », dont la population est estimée entre 7 et 800 habitants, et dont chaque homme possède deux ou trois fusils.

Le 31 mai, la prise de possession s'effectue à Taiohae, principale baie de l'île de Nuku Hiva en présence des chefs, et parmi eux le "roi" Temoana. Les travaux d'établissement démarrent aussitôt, un fort est mis en chantier, sur une élévation bien placée stratégiquement tant pour surveiller la baie que les terres environnantes.

Le 7 juin, le navire 'Jules César' apporte huit mois de vivre pour le personnel des deux établissements. Un étalon et deux juments pleines sont débarqués, dans le but d'établir la race chevaline dans ces îles, et des ânes et ânesses pleines pour le transport de l'eau des ruisseaux aux camps.

Il y a deux sortes de textes signés avec les chefs : les déclarations de prise de possession « à la demande réitérée des principaux chefs », et les déclarations de reconnaissance de la souveraineté de sa majesté Louis Philippe sur chacune des îles[150]. La signature des chefs marquisiens est à peu près lisible, mais très hésitante. Je n'ai rien trouvé, pour l'instant, sur les capacités des insulaires à écrire au moins leur nom en 1842. La signature de Iotete semble ferme et éprouvée ; celle de son neveu Maheono est beaucoup moins assurée, comme ces signatures des registres paroissiaux ou d'état civil des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles qui témoignent d'une

[149] RADIGUET ajoute cette remarque qui confirme si besoin était ce que certains ont appelé trivialement l'alliance du sabre et du goupillon : « deux hymnes de signification bien différente et dont la monarchie libérale de juillet pouvait seule sans contradiction apparente accepter le rapprochement ».

[150] On trouve l'intégralité de ces textes dans *Institutions politiques et administratives [...]* de P. LECHAT, Assemblée territoriale, 1990.

alphabétisation rudimentaire oubliée. Je m'interroge sur la véracité des cinq signatures au bas de l'acte concernant Ua Huka (île "Roa Huga"). Il y a une ressemblance telle que je ne suis pas loin de penser que la main de ces chefs a été tenue par la même personne. (C'est d'autant plus vraisemblable qu'à cette date, Ua Huka est restée à l'écart de toute velléité d'implantation d'organisations religieuse ou militaire étrangères).

Le titre du livre de Radiguet *Les derniers sauvages* pourrait sembler anodin, voire sympathique, s'il n'était, au fait, révélateur du cynisme implicite de l'action entreprise. On n'est plus au temps où Marchand, en 1791, s'interrogeait sur le droit international et le bien-fondé de ce genre de prise de possession. Désormais la France détient la preuve écrite que les Marquisiens ont demandé à être Français. Quant au respect de ce qui est écrit, c'est une autre histoire. Ainsi la garnison prévue à Ua Huka ne sera jamais installée.

Dupetit-Thouars, qui est certainement au courant des tentatives passées d'évangélisation protestante, pense que les Anglais ont toujours des vues sur le groupe S.E., tandis que les Américains pourraient revendiquer le groupe N.O. Il faut donc affirmer la présence française, et pour cela établir deux commandements distincts, l'un à Vaitahu, l'autre à Taiohae. Vis-à-vis des Marquisiens, il sait parfaitement que, pour eux, ces traités n'ont quasiment aucune valeur : il l'écrit au Ministre de la marine, le 27 juin 1842 :

« Votre excellence connaît trop bien la nature mobile des sauvages pour accorder à ces traités, à part les droits qu'ils donnent aux puissances maritimes, plus d'importance qu'ils ne méritent ; facilement obtenus, ils seront tout aussi facilement mis de côté ou éludés s'ils n'étaient appuyés par une force suffisante pour les maintenir. Dans toutes les baies où nous serons établis, ils seront suivis ; partout où nous ne le serons pas, ils n'auront de durée que celle de la paix entre la tribu de la vallée et celle de la baie où nous serons. La guerre ici serait difficile, onéreuse et sans résultat avantageux ; il convient de l'éviter. L'essentiel est de s'établir d'une manière forte dans chacun des postes que nous formerons pour garantir nos établissements de toute attaque et assurer la tranquillité des garnisons, le reste est une affaire de temps… » Ces deux établissements seront secondés par deux bâtiments de guerre stationnaires dans les deux baies, jusqu'à ce que « nos mœurs aient commencé à faire impression sur ces populations, ce qui, je l'espère, ne peut être très long. » Et après avoir évoqué la demande du "roi" et de la "reine" en vêtements, souliers et meubles à l'européenne, il conclut, dans un autre rapport du même mois : « En leur créant des besoins, nous nous rendons nécessaires. »[151] C'est une froide vision de l'action coloniale. Dupetit-Thouars ne s'embarrasse pas de considérations humanistes.

[151] A. DUPETIT-THOUARS, "Rapport adressé à M. le ministre de la marine et des colonies", 18 juin 1842, paru dans *Le Moniteur*.

Tandis qu'à Taiohae le chef Temoana profite de la présence française pour commencer à imposer son autorité aux autres chefs, à Vaitahu le chef Iotete ne supporte pas de constater qu'il ne commande plus dans son île. Il se retire dans la montagne, en septembre 1842, entraînant sa famille et une partie de la population de Vaitahu. Le commandant Halley le déclare déchu de son titre et nomme roi son neveu Maheono. Cherchant à capturer Iotete, Halley et un autre officier (Ladebat) meurent sous les balles des insulaires[152]. La guerre s'installe pour plusieurs jours, jusqu'à l'arrivée des renforts de la garnison de Taiohae. Outre les deux officiers tués, il y a une vingtaine de blessés ou tués chez les Français. On ne connaît pas les pertes dans le camp marquisien. Maheono promet d'accepter l'autorité française, lui et son peuple. La paix revient. Iotete meurt l'année suivante.

c) 1843 - 1859 : objectifs coloniaux initiaux.

L'archipel des Marquises devient donc la première colonie française du Pacifique. Dupetit-Thouars a rempli la mission que le gouvernement lui avait confiée. Mais à ses yeux, cela n'est pas suffisant. L'autorité française selon lui ne sera respectée que si elle s'étend sur les îles de la Société où, raconte Guizot, « des bâtiments de commerce ou baleiniers français y avaient rencontré un mauvais vouloir vexatoire. » Aussi la frégate 'La Reine Blanche' vient-elle à Tahiti dans les derniers jours d'août 1842, et le 9 septembre son commandant obtient de la Reine Pomare une demande de protectorat[153]. A Paris, les débats à la chambre des députés vont bon train. Retenons comme exemple, dans la séance du 9 juin 1843 sur la discussion générale du projet de loi relatif aux crédits extraordinaires pour les Établissements français dans l'Océanie, l'intervention du marquis Just de Chasseloup- Laubat.[154] Favorable au vote des crédits, son discours établit d'abord la nécessité de ces établissements : « Combien avons-nous de ces positions fortes où nos vaisseaux puissent trouver en tout temps, en temps de guerre comme en temps de paix, un refuge et une protection assurés ? Si je déroulais à vos yeux une carte du monde, je vous montrerais combien nous sommes pauvres et combien d'autres [les Anglais] sont riches. » Nos vaisseaux « trouveront désormais dans les îles Marquises et dans les îles de la Société la protection et les ressources dont ils pourraient avoir besoin. » Les paroles du Marquis s'inscrivent dans le cadre d'un réel élan colonial : Anglais en Nouvelle-Zélande, en Nouvelle-Hollande (Australie), en Nouvelle-Guinée, à Hong- Kong ; Espagnols dans les Philippines, dans les Carolines ; Hollandais dans les îles de la Sonde, aux Moluques. Il poursuit : "En présence d'un tel mouvement d'expansion, la France pouvait-elle rester

[152] On peut voir à Vaitahu une stèle où est inscrit : « Ici reposent les corps des marins et militaires morts aux combats du 17 7=Bre 1842 ».

[153] D'abord très surpris, le gouvernement français acceptera cette demande en avril 1843. Voir DE DECKKER Paul, *Jacques-Antoine Moerenhout, Ethnologue et Consul*, Au Vent des Îles, Papeete, 1997.

[154] J. de CHASSELOUP-LAUBAT, " Discours à la Chambre des députés le 9 juin 1843 ", dans Lutheroth, *O-Taïti, Histoire et enquête*, 1843.

indifférente, immobile ? " Le député n'oublie pas la perspective de percement du canal de Panama, argument qui reviendra régulièrement dans les nombreuses polémiques sur l'utilité de cette colonie[155]. L'utilité des Établissements étant reconnue, le député s'interroge sur leur caractère : colonial, commercial ou militaire ? Repoussant l'idée d'envoi de colons (il ne veut pas d'une « autre Algérie au petit pied »), il pense que ce qui convient aux intérêts de la France, « c'est d'avoir un point militaire important, capable de résister à l'agression de forces navales, un point militaire d'où, pendant la guerre, quelques vaisseaux, quelques bâtiments légers rayonnant à de grandes distances, puissent harceler, menacer, détruire la marine marchande de nos ennemis. »[156]. Le choix doit se porter sur le port de Taiohae, à Nuku Hiva, île dont « la nature a fait tous les frais de la défense : de hautes falaises, semblables à celles qui bordent les côtes de la Normandie, mettent à l'abri d'un débarquement ». Il faut s'en tenir là ; un seul poste militaire suffit. Et le discours se termine ainsi : « La prise de possession des Marquises, c'est l'arrivée de la France dans l'océan Pacifique. Les établissements qu'on propose d'y fonder, ce sont des moyens nouveaux d'action et d'influence dans le monde, c'est un progrès de plus à faire comme puissance maritime. Je vote pour le projet de loi. »

Mais pour les Marquises, tout est déjà joué depuis le 9 septembre 1842 (date de la demande de protectorat sur Tahiti par la reine Pomare, comme nous l'avons vu plus haut). C'est à compter de ce jour que l'on peut dire que la toute nouvelle colonie des Marquises commence déjà à être oubliée, pour ne pas dire abandonnée. Il est révélateur de constater que le capitaine Bruat, qui avait été nommé "Gouverneur des îles Marquises" en janvier 1843, voit son titre modifié dès avril en "Gouverneur des Établissements français dans l'Océanie et Commissaire du roi auprès de la reine Pomaré. » Il fait un bref séjour à Taiohae en octobre (le 13 à Vaitahu, le 16 à Taiohae). Paul Boutet, son secrétaire, raconte, passant au large de Hiva Oa : « Quoique nous n'y ayons pas encore d'établissement, nous avons pris possession de cette terre de manière significative en la faisant sillonner par nos boulets... »[157]

Jusqu'en 1849, les deux garnisons ont des effectifs revus à la baisse[158]. Celle de Vaitahu passe progressivement de 200 hommes à quelques dizaines, et son évacuation est décidée en 1847 par le gouverneur Lavaud qui vient remplacer Bruat. Celle de Taiohae reste stable (200 hommes) jusqu'en 1848. Seul un incident sérieux est à signaler : en 1845, un des chefs de la baie de Taiohae, Pakoko, a été humilié de voir ses filles retenues deux jours en prison : elles avaient passé outre à l'interdiction faite aux

[155] Lorsque le canal sera réalisé, on s'apercevra que les Marquises et l'ensemble des E.F.O. ne présenteront pas d'intérêt pour les routes du grand commerce mondial.
[156] Remarquons les accents quasi-belliqueux de ce discours.
[157] P. BOUTET, "L'expédition de Tahiti", *Revue d'Histoire des Colonies*, 21ème année, n°3, mai-juin 1933.
[158] À Tahiti, les premières années de protectorat ne se passent pas sans mal ; les soldats affectés aux Marquises y sont envoyés en renfort.

femmes de se rendre à bord des navires, et avaient été prises, avec d'autres, « en flagrant délit de natation illicite ».[159] Six soldats français sont tués dans une embuscade. Après quelques jours de tension et d'expéditions punitives, Pakoko se rend. Il est jugé, condamné à mort et fusillé.[160] En 1848, le personnel est réduit, et en décembre 1849 le poste est abandonné sous réserve des droits de souveraineté. À Vaitahu comme à Taiohae, la garde des bâtiments et du pavillon est confiée aux missionnaires. Ces bâtiments sont loin de correspondre à ceux que l'on voit nommés sur les plans dressés par différents ingénieurs suivant les instructions de Dupetit-Thouars. En effet, dès 1842, ce dernier veut créer à Vaitahu et surtout à Taiohae deux noyaux urbains comprenant de grands bâtiments (casernes, magasins, etc), des maisons d'habitation, un hôpital, une chapelle, le tout bien encadré et ordonné par des rues droites formant un damier plaqué sur un relief pourtant peu propice. Sur un plan de 1843, à l'Est du Fort Collet (du nom du père du commandant supérieur installé par le contre-amiral), on voit le tracé précis des rues d'une ville, entourant des bâtiments et des places : c'est "Saumurville"[161], ce dernier nom dévoilant l'origine de l'inspirateur de ce rêve qui ne restera qu'un rêve. Un des jeunes officiers débarqués à Nuku Hiva, et devenu plus tard lieutenant de vaisseau, écrit[162] : « En contemplant ces montagnes sauvages et complètement en friche, cette plage presque déserte, nous nous demandions si jamais les grands projets de notre Amiral se réaliseraient. En effet, le jour même de notre arrivée à Taiohae, l'Amiral du Petit-Thouars avait appelé l'Escadre à l'ordre et j'avais copié moi-même l'ordre qui détaillait tous les noms des rues de Saumurville, Capitale de Nuku Hiva, car l'Amiral avait voulu lui donner le nom de sa ville natale. Le soir en descendant à terre, nous avions cherché dans l'herbe cette grande ville dont j'avais copié les noms et dont le plan envoyé en France faisait croire à une petite Sydney : nous n'avions trouvé que des poteaux sur lesquels étaient gravés : rue de la Meurthe, rue de la Somme, etc. Pauvre

[159] Selon la version de RADIGUET. Remarquons que la version du soldat Winter est différente. Il s'agirait en fait d'un problème de vol d'animaux, au départ d'une révolte des Marquisiens contre les occupants étrangers qui exigent le respect de l'ordre et de la propriété. (G. WINTER, "Un Vosgien tabou à Nouka-Hiwa", *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1882 à 1884.) Radiguet, écrivain "officiel", minimise les incidents.

[160] Dans le *Résumé de l'histoire de la mission catholique des îles Marquises*, non publié, il est précisé que l'exécution a eu lieu le 21 mars, vendredi saint, vers trois heures de l'après-midi.

[161] Aux Archives territoriales de Polynésie française, photo d'un plan conservé au C.A.O.M.. Tout y est nommé : La rue du Bucéphale, la rue de la Boussole, la rue de la Reine Blanche et la rue de l'Embuscade qui coupent à angles droits la rue de Boulogne, la rue de Cherbourg, la rue de Brest, la rue de Toulon et la rue de Rochefort. Dans les espaces délimités par ces rues sont dessinés : la caserne Henri IV, avec ses quartiers et ses pavillons autour d'une vaste cour ; l'église St. Philippe ; le parc à bestiaux ; les magasins et les ateliers ; le hangar aux embarcations ; le jardin des plantes ; le jardin de la troupe ; le jardin des officiers et celui des sous-officiers ; enfin un espace central d'environ cinq mille mètres carrés et pompeusement dénommé "Champ de Mars de Saumurville".

[162] X. CAILLET, "Souvenirs de l'occupation des Marquises en 1843", *B.S.E.O.* n^{os} 37 et 38, 1930.

France ! toute la ville se composait d'un camp retranché sur la plage et du Fort placé sur le promontoire. » Jusqu'à l'évacuation de la place en décembre 1849, le fort Collet sera le seul bâtiment construit pour durer, avec sur les pentes du promontoire un four à briques[163], deux fours à pain, une forge et plus loin un corps de logis en bois (qu'on renonce à démonter pour le transférer à Tahiti), comprenant la maison du gouverneur, le pavillon des officiers et le magasin général. Sur ces bâtiments a été placé un *tabu* protecteur[164].

Les quatre prêtres missionnaires qui restent dans l'archipel ont décidé de s'installer à Nuku Hiva et à Ua Pou, car il est relativement facile d'aller de l'une à l'autre. Il n'y a plus de présence française dans le groupe Sud-Est, et il n'y en a encore jamais eu à Ua Huka.

En 1850 des troubles se produisent à Nuku Hiva et à Ua Pou. L'ordre est rétabli par un navire français de passage, et il est décidé, en mai, de reprendre le poste militaire de Taiohae. Vingt-deux soldats et un sous-lieutenant y sont installés.

On se souvient qu'initialement, les Marquises devaient devenir un lieu de déportation. Jusqu'en 1850, il n'en a plus été question. L'idée refait surface en 1851. Les milieux politiques parisiens sont alors divisés. Victor Hugo prononce de violents réquisitoires contre cette proposition d'envoyer à une mort certaine dans un climat épouvantable des hommes coupables de délits d'opinion.[165] (Notons que tous les rapports sur les Marquises font état d'un climat très sain pour les Européens.) La décision est votée à l'Assemblée législative : Taiohae devient officiellement lieu de déportation. Trois condamnés[166] : Gent, Ode et Langomazino sont embarqués sur la corvette 'La Moselle' avec leurs familles. Entre temps, alors que la décision n'est pas encore connue, la garnison a reçu l'ordre de repartir, en juillet 1851. Elle est rétablie en 1852 avec l'arrivée des trois déportés. Le fort doit être réparé mais les trois bâtiments sont retrouvés en bon état ; les déportés y sont enfermés. La corvette a également amené deux blockhaus qui sont montés non loin de l'établissement. Des routes sont tracées, le long de la plage et vers les points fortifiés.

En septembre 1852 a lieu un incident que je me permettrai de qualifier de tragi-comique. Le commandant Bolle, chef du détachement, prend peur un soir alors qu'il a convoqué le chef Temoana, lequel, complètement ivre, profère des menaces incohérentes. Bolle, "retranché" sur un navire de la baie, fait bombarder les maisons indigènes ; puis, après une action à terre, il envoie, sur un navire de passage, Temoana prisonnier à Tahiti. Le commissaire Page, dans une correspondance avec le ministre, s'insurge contre l'attitude irresponsable de Bolle qui n'a pas su garder son sang-froid

[163] C'est un des rares vestiges encore visibles aujourd'hui.
[164] Notons la récupération d'une pratique indigène par ailleurs vigoureusement dénoncée par les nouveaux venus.
[165] E. VIGNERON, "Victor Hugo et les Îles Marquises", *B.S.E.O.* n° 233, 1985.
[166] Ils sont condamnés pour ce que l'on a appelé "le complot de Lyon".

face à un chef indigène porté sur la boisson.[167] Page est aussi inquiet pour la réputation de la puissance occupante : « Il m'est désagréable de laisser entrer dans l'esprit des Indiens, par l'exemple de ces 250 coups de canon qui n'ont pas fait répandre une seule goutte de sang, que nos armes sont fort peu redoutables ». Le comble est la déclaration que Bolle a fait signer à Temoana : ce dernier reconnaît « qu'il est vaincu après lui avoir déclaré la guerre, que toutes (ses) terres lui appartiennent ; qu'il est désormais le seul grand chef de Noukahiva », ce qui fait écrire à Page que Bolle est devenu fou et qu'il se prend pour le roi de l'île. Temoana est presque immédiatement renvoyé dans son île. Le commissaire Page vient s'assurer que la paix règne. Le commandant Bolle retourne en France. Tout rentre dans l'ordre.[168] En 1853, on construit le pénitencier : six maisonnettes dans un endroit facile à surveiller. Il y a alors à Taiohae un navire stationnaire, sous le commandement d'un capitaine de frégate, dix ouvriers d'artillerie, douze gendarmes et une compagnie d'infanterie, soit environ trois cents à trois cent cinquante Français. Dans trois des maisonnettes résident les déportés et leurs familles, dans les trois autres le lieutenant de gendarmerie et ses hommes. En juin 1854, la corvette 'Eurydice' fait escale à Taiohae. Les relations de la France avec la Russie sont au plus mal, la guerre de Crimée se prépare. Le navire est de passage pour préparer une éventuelle attaque de diversion[169]. Les déportés apprennent la remise de leur peine. Deux choisissent de retourner en Europe, Langomazino va s'établir à Tahiti.[170] Les blockhaus et le pénitencier sont démontés et transportés jusqu'en Nouvelle-Calédonie.[171] Il ne reste alors à Taiohae qu'un lieutenant de vaisseau commandant une goélette stationnaire, vingt soldats d'infanterie et leur officier, quatre gendarmes, deux ouvriers d'artillerie et un agent des subsistances.

Le 15 décembre 1859, le poste militaire est abandonné. L'intérêt de l'administration française est tout entier tourné vers Tahiti. Les Marquises sombrent dans l'oubli.

d) Une évangélisation catholique laborieuse.

Pour le gouvernement à Paris, le gouverneur Bruat peut prendre à propos des Marquises tous les arrêtés et toutes les décisions qu'il croit

[167] De plus, Bolle a employé dans les rangs des forces françaises le déporté Langomazino pour mener à terre une "expédition punitive". Dans une lettre, le ministre écrit à Bolle : « Il ne saurait appartenir à un chef d'établissement de se faire juge des dispositions morales des condamnés confiés à sa garde ».

[168] C.A.O.M., A66. "Affaire Bolle", pages d'archives rassemblées par Michel Bailleul, non publié.

[169] J-PH. LEMOIGNE, "Une croisière à travers le Pacifique en 1854", *Revue maritime*, n° 225, 1938.

[170] Joseph Langomazino (1820-1885). Après quelques péripéties, il va devenir à Papeete un notable en vue, faisant carrière dans la justice. On lui doit un recueil des textes administratifs et législatifs appelé "Code Langomazino".

[171] Territoire dont la France vient de prendre possession en septembre 1853, et où sera ouvert un pénitencier en 1864.

nécessaires. Les pouvoirs qui lui sont confiés ont « la plus grande étendue ». Mais dans la mesure où Bruat s'installe à Tahiti, il lui est conseillé de conserver aux missionnaires catholiques l'influence presque exclusive qu'ils paraissent avoir exercé jusqu'à présent. Guizot rapporte que l'amiral Roussin, ministre de la marine et des colonies, écrit confidentiellement à Bruat le 28 avril 1843 : « Vous réunissez dans vos mains des moyens suffisants pour obtenir que l'action de ces prêtres se combine avec la pensée de votre administration. Vous savez qu'une convention a été passée avec le supérieur de la maison de Picpus, et que, par elle, le département de la marine a consenti à reconnaître, à chacun des membres de cette congrégation qui exercent leur saint ministère dans notre établissement, un traitement et des frais d'installation. Cette condition servira naturellement votre influence sur ce personnel religieux. Sans vous immiscer dans la direction spirituelle que le chef des missions de l'Océanie imprimera seul aux démarches des missionnaires, il vous sera possible, précisément en considération des dépenses que le département de la marine fait tant pour les prêtres que pour le service du culte, de vous concerter avec M. l'évêque et d'obtenir de lui le redressement des actes qui vous paraîtraient répréhensibles, et le changement des ecclésiastiques qui feraient obstacle aux vues de votre administration. Les rapports qui s'établiront à ce sujet sont d'une nature trop délicate pour que je ne compte pas que vous y mettrez toute la réserve et toute la circonspection désirables. »

Les prêtres missionnaires savent donc qu'ils sont officiellement protégés[172] et que leur action va globalement dans le sens souhaité par le gouvernement français. À partir de 1848, et pendant quarante ans, la présence missionnaire aux Marquises est dominée par la personnalité du prêtre Ildefonse René Dordillon. C'est l'interlocuteur privilégié de l'administration, et son ministère va être dominé par le souci d'établir un constant équilibre entre les tracasseries, bien ou mal fondées, de cette dernière, et le zèle, plus ou moins apostolique, de lui-même et de ceux qu'il doit guider dans leur tâche.

Sa vision du peuple marquisien, vers 1850, est simple. Il l'écrit dans un passage de ses mémoires (rapportés par le prêtre Pierre Chaulet) intitulé : « Mœurs, caractères, religion des habitants avant leur conversion »[173]. Dordillon décrit les Marquisiens comme ayant un caractère doux mais apathique, et cela malgré des sursauts de violence anthropophage qui ont pour cause la vengeance et la superstition. Ils n'ont aucune nécessité de travailler pour satisfaire leurs besoins. Ils vivent dans l'oisiveté et dans « une corruption de mœurs d'autant plus effrénée que non seulement rien ne l'arrête mais que la superstition l'autorise. » Ils sont hospitaliers entre

[172] Sous réserve de s'entendre avec l'administration, ce qui explique qu'aucun écrit missionnaire ouvertement critique à l'égard de celle-ci n'ait été publié (pourtant elles sont nombreuses, les pages manuscrites virulentes !).
[173] P. CHAULET, *Notes*, Archives de la mission catholique, Taiohae, s.d.

eux, quand ils sont amis, et envers les étrangers qui viennent les visiter.[174] Vient ensuite un paragraphe sur le mariage qualifié « d'espèce d'union conjugale » peu convaincante au milieu des mœurs « licencieuses et effrénées ». Il relève pour beaucoup de femmes le fait d'avoir plusieurs maris. Enfin la religion n'est selon lui que « la réunion des superstitions les plus ridicules et les plus grossières » ; les dieux innombrables sont des « prêtres » rangés au nombre des dieux après leur mort. Et il conclut ainsi : « Voilà une partie des obstacles au progrès et à l'établissement du catholicisme dans ces îles. »

En résumé : c'est un peuple corrompu, sa religion est un assemblage de superstitions ridicules, et les étrangers n'ont quasiment rien à craindre de lui, du fait de la présence française.

Dans les années 40, les prêtres ont peu de réussite. Ils baptisent des Marquisiens à l'article de la mort, ils captent, souvent pour peu de temps, l'attention d'enfants vite récupérés par des adultes méfiants, et amènent sur la voie de l'adhésion au catholicisme quelques néophytes marginaux (dont on ne sait rien des motivations, mais pour lesquels on peut se demander s'il ne s'agit pas, en particulier pour les femmes, de l'esquisse d'une révolte contre les *tabu* et le carcan d'une société figée dans des valeurs qui perdent leur sens.) Ils concentrent leurs efforts sur Nuku Hiva et Ua Pou, mais n'hésitent pas à retourner dans les autres îles si nécessaire : « En 1853, les protestants calvinistes de Sandwich ayant envoyé des espèces de ministres Sandwichois dans l'île de la Magdelaine, nous y allâmes (28 oct. 1853) pour paralyser leurs efforts et pour y faire connaître la vérité ; mais voyant qu'ils ne faisaient rien et que nous ne faisions pas beaucoup plus, nous quittâmes cette île (9 août 1855) pour aller à l'île de la Dominique beaucoup plus importante et où il n'y avait pas de missionnaire. Les protestants y vinrent après nous et y sont encore. »[175] Dès 1848, les Marquises deviennent un vicariat apostolique autonome, et le 9 mai de cette même année, le prêtre François de Paule Baudichon est placé à sa tête. Le premier évêque des Marquises est si peu satisfait d'un tel honneur qu'il rentre en France le 15 septembre, dépité de ne pas avoir été nommé à Tahiti (où arrive bientôt Étienne Jaussen, premier évêque de cette île). Il repart avec les sœurs de l'ordre de St Joseph de Cluny venues l'année précédente pour faire l'école.

En janvier 1854 est posée la première pierre de la cathédrale de Taiohae.[176] Il n'y en aura pas d'autre : selon le commandant particulier Henri Jouan, le projet a été abandonné car sur des fondations colossales,

[174] Dordillon ajoute que les étrangers n'ont à être inquiets que quand les dieux marquisiens demandent leur mort, « ce qui arrive rarement, surtout depuis que la France a pris possession de ces îles ».

[175] P. CHAULET, *Notes sur Fatu Iva* et *Notice historique*, Arch. de la mission catholique à Taiohae, s.d. Remarquons que ces propos et d'autres, qui ne sont pas destinés à être publiés (et qui ne le sont toujours pas), laissent exhaler une grande haine du protestantisme.

[176] « Pose de la première pierre de l'église Notre-Dame des Marquises », *Messager de Tahiti*, dimanche 26 février 1854, n° 9.

l'église projetée aurait coûté au moins 250 000 francs, somme exorbitante et disproportionnée par rapport aux possibilités de l'île. Les religieux ne peuvent s'empêcher d'avoir pour modèle les réalisations colossales du père Laval, mais Nuku Hiva n'est pas Mangareva.

Ce n'est qu'en 1855 que la charge de vicaire apostolique est attribuée au prêtre Dordillon. L'année suivante, il quitte l'archipel, emmenant Stanislas Moanatini, 9 ans, successeur désigné de Temoana, pour se rendre à Valparaiso où il est sacré évêque. Là, il fait imprimer sa grammaire marquisienne.

La mission catholique doit tout à la persévérance de Dordillon dans ces années incertaines. Persuasif, patient, indulgent, obstiné, il obtient une grande victoire en 1853 : « Le roi de Nuku Hiva s'étant fait baptiser avec son épouse et sa famille, le peuple, qui n'attendait que cet exemple, consentit à se faire instruire »[177] Il se réjouit de constater que toute l'île de Nuku Hiva, sauf une vallée, est convertie. Le missionnaire qui raconte ces souvenirs après 1880, souvenirs mêlés à ceux des autres prêtres, se laisse aller à l'évocation d'un « âge d'or de la mission », mais ce n'est que pour mieux accabler ceux qui, après 1860, vont être accusés de faire retomber les Marquisiens dans le paganisme. En réalité la tranquillité et l'apparente progression du nombre de Marquisiens sur le point de devenir chrétiens se paient par l'acceptation de l'inacceptable. René Dordillon évoque dans une lettre adressée à l'évêque de Tahiti « les maisons de prostitution construites sur la voie publique qui conduit du gouvernement à la mission ».[178] Ces "maisons" accueillent les marins stationnés et les étrangers de passage. Le prêtre fait pression (selon ses écrits) sur Temoana pour qu'elles soient « transportées dans des lieux écartés ». S'il peut écrire que « le cynisme le plus révoltant n'ose plus se montrer impunément dans les limites de l'établissement », il n'en demeure pas moins que la prostitution existe, et que les marins sont parmi les pires ennemis des missionnaires. Cette situation aux Marquises n'est pas nouvelle. Alors que Dupetit-Thouars a déposé les deux premiers prêtres catholiques le 2 août 1838 à Tahuata, Dumont d'Urville, le 26 août, fait relâche à Taiohae et autorise à son bord ce que certains officiers appellent une épouvantable orgie, une véritable saturnale rythmée par un premier coup de canon le soir, signal de la montée des femmes sur les navires, et un deuxième coup au petit matin pour l'évacuation de ces dernières « par la même voie qui les avait conduites à bord des corvettes. La suite est un bain matinal qui n'est pas du tout du goût de nos belles'[179]. (Venant de Mangareva où toutes les femmes et filles sont étroitement surveillées et où aucun membre de l'équipage n'a été autorisé à quelque contact que ce soit, le commandant ne peut faire autrement que d'accepter cette situation, faisant cependant interdire à toute femme de

[177] P. CHAULET, *Notes sur Nuku Hiva*, Archives de la mission catholique à Taiohae, s.d.
[178] I.R. DORDILLON, Lettre à Mgr d'Axiéry, 1852, C.A.O.M. A66 C12.
[179] J. DUMONT d'URVILLE, *Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie*, 1842, chap. XXV.

s’approcher de sa cabine.) Avec l’installation française, c’est à terre et non plus à bord que les rêves des marins vont s’accomplir.

Jouan, commandant particulier à Taiohae en 1854-55, ne partage pas l’enthousiasme des prêtres pour cette époque. Selon lui, les naturels sont indifférents à tout ce qui a rapport à la religion, et les missionnaires s’illusionnent quant à la réussite de leur action.

e) Les derniers missionnaires protestants.

Les Anglais Stallworthy et Thomson quittent Tahuata en décembre 1841. En 1853, le chef Matunui de Omoa (Fatu Iva) se rend à Hawai’i. Là, il demande des missionnaires et des fusils. S’il ne sait pas (ou ne veut pas savoir) que son île est française depuis onze ans, les Américains, eux, le savent et ne répondent qu’à la première partie de la demande.

La même année arrivent donc à Omoa quatre pasteurs et leurs épouses : Kekela, Hapuku, Kawalofa et Kuaihalani.[180] L’entente avec Matunui dure peu, et en 1856 ils vont s’installer à Puamau (Hiva Oa). En 1861, une partie d’entre eux se fixe à Ua Pou. En 1862, ils reçoivent la visite d'une délégation à bord du ‘Morning Star’, dirigée par le Dr Baldwin, lequel se montre satisfait. L’entreprise est modeste. Kekela en est l’âme. Il reste aux Marquises bien après l’abandon de la mission en 1880 (c’est en 1899 qu’il retourne à Hawai’i). Son intervention en faveur d’un Américain promis à un triste sort dans les mains de Marquisiens excités, en 1864, lui vaut d’être récompensé par le président des États-Unis.[181]

f) L’acculturation vue par l’administration

Le commandant particulier Henri Jouan passe deux ans et demi, en deux séjours, aux îles Marquises[182]. Je retiendrai de son ouvrage principal sur les Marquises trois séries d’observations relatives à l’évolution de l’attitude des Marquisiens face à la présence étrangère.

La première série concerne l’adaptation des insulaires aux demandes des navires de passage. L’exemple de Iotete a fait école. Il y a des prix fixés pour toute action : s’ancrer, faire de l’eau, etc. « On ne peut se figurer comme les sauvages se sont mis vite à installer les droits de douane, de port et autres. » Jouan décrit ces faits comme si l’administration française n’existait pas ; les Marquisiens agissent encore comme bon leur semble, indépendants dans leurs vallées respectives, à l’exception de celle de Taiohae.

La seconde série porte sur l’artisanat. L’artisanat marquisien décline. Jouan déplore qu’à Nuku Hiva, les objets de l’industrie indigène soient devenus rares et extraordinairement chers. « Les collectionneurs ont mille peines à s’en procurer. » Une grande quantité a été vendue aux militaires

[180] Ce sont eux les “espèces de ministres sandwichois” dont il est question plus haut.
[181] J-F. VERNIER, “Au travail pour Jésus-Christ”, *B.S.E.O.* n° 160-161, 1967.
[182] Henri Jouan (1821-1907), lieutenant de vaisseau, est aux Marquises de mai 1853 à juillet 1854, puis de janvier 1855 à novembre 1856

pendant les premiers temps de l'occupation, et les Marquisiens n'en fabriquent plus, gardant précieusement ceux qui leur restent.

Les Marquisiens raffolent des objets nouveaux, tels cette « pacotille de méchants parapluies, bariolés de rouge et de noir », vendus par dizaines en moins d'une journée par un navire baleinier.

À Taiohae, ils ne fabriquent plus de tapa, mais ils achètent celui de Hiva Oa car ils aiment « à se revêtir de leurs costumes nationaux dans les jours de fête ». C'est l'occasion d'un troc avec une production de Nuku Hiva : la teinture jaune ekamoa[183] dont les autres îles sont dépourvues

Les grandes pirogues tendent à disparaître dans les baies les plus fréquentées où les navires se débarrassent de leurs vieilles baleinières à des prix parfois élevés. On fabrique encore de grandes pirogues doubles dans le groupe S-E. Mais « les naturels des Marquises sont loin d'être de bons marins ».

Les casse-têtes sculptés et les lances en bois de fer sont conservés par curiosité. Ces armes sont devenues rares. Elles sont remplacées par les fusils à pierre et par un nouveau type de lance composée d'une vieille baïonnette emmanchée au bout d'un long bâton.

La troisième série d'observations porte sur les mœurs.

Jouan affirme que les Marquisiens sont une race « négative ». Hormis l'hospitalité, « il ne faut pas chercher chez eux les sentiments si communs chez les peuples civilisés que nous les croyons innés partout. Ces enfants de la nature, tant préconisés par la philosophie du siècle dernier, sont d'une nullité morale désolante ». Et Jouan de faire la liste de ce qu'il entend par là : pas d'amour, pas d'amitié, pas de liens de famille, pas de sentiments, pas d'affections de l'âme, pas de douleur devant la mort d'un proche parent ; les maris prostituent leurs femmes ; on donne son enfant avec indifférence ; les démonstrations d'amitié n'existent pas (mais la coutume d'échange de noms reste très prégnante : on ne refuse rien à son *ikoa*).

À propos des cruautés dont on accuse les Marquisiens, Jouan est nuancé. Pour lui, d'une part, les "naturels" ont été tellement volés, pillés, enlevés, exploités par des navigateurs sans scrupule, que leur attitude correspond à une revanche : « Les premiers blancs qui tombaient ensuite sous la main de la tribu payaient pour les autres ». D'autre part, si l'anthropophagie est « indéniable », elle est beaucoup plus rare qu'on a pu le dire, et d'abord quasiment aucun voyageur n'a été témoin de ces repas cannibales, à sa connaissance. Quand les Marquisiens en parlent, c'est pour en accuser ceux des autres îles, qui mangent leurs ennemis « par bravade plutôt que par goût ».

Jouan est un observateur intéressant, sans véritable originalité ; mais à ses descriptions s'ajoutent des jugements de valeur qui sont le reflet des préoccupations d'un administrateur colonial : il n'y a qu'un seul modèle de

[183] Je ne trouve pas ce mot dans le Dictionnaire de Dordillon (Institut d'ethnologie, 1931-1932), mais je le trouve dans le Lexique marquisien- français de Mgr H. Le Cléac'h (1997), avec pour traduction : gingembre cuit au four.

civilisation, le modèle occidental et chrétien.[184] Tout ce qu'il voit est donc "négatif".

Cette approche d'un peuple que la nature comble de ses bienfaits sans lui demander un quelconque effort se trouve maintes fois exprimée par les observateurs et reprise dans les ouvrages généraux traitant de la colonisation, pour l'Océanie comme pour l'Afrique. « Il est remarquable que les primitifs les moins évolués vivent dans les régions [...] où la nature pourvoit le plus généreusement aux besoins immédiats, sans nécessiter d'ingéniosité ou d'efforts. [Trouvant tout à portée de la main], l'indigène n'a jamais eu besoin de chercher autre chose et ne s'est pas occupé de modifier des conditions naturelles qui lui suffisaient. Il n'a donc fait que peu de progrès, car le progrès ne va pas sans l'effort. »[185]

4 - Une action coloniale contestée.

Il ne faut pas attendre longtemps après la prise de possession pour que de nombreuses questions soient posées sur le bien-fondé de celle-ci. Les îles Marquises sont devenues pour un temps un sujet à la mode. Le 9 décembre 1843, une revue théâtrale intitulée *Les Îles Marquises* est représentée à Paris au théâtre de la Porte Saint Martin. Je n'ai pu en lire qu'un bref compte-rendu où il est dit qu'au deuxième acte, on voit le roi Iotete dans une action qui se passe à Nuku Hiva.[186] Les dessinateurs humoristiques ne ratent pas l'occasion de croquer l'indigène innocent et ahuri face à une civilisation qui débarque sans crier gare, avec ses inspecteurs des contributions à la recherche de nouveaux impôts et taxes, et ses alcools forts propres à abrutir le consommateur, ce qui malheureusement ne se voit que trop fréquemment dans les couches populaires de la population française.[187] Le cynisme de ces dessins, qui ne correspondent que trop souvent à une triste réalité, contraste avec tous les beaux discours et les belles intentions de conquête et de volonté de civiliser. En 1843, Louis Reybaud, écrivain et économiste, analyse ainsi la situation : « La pensée qui a présidé à l'occupation des îles Marquises peut se résumer en peu de mots : protection maritime et influence religieuse. [...] Quant à l'intérêt commercial attaché à cette occupation, il est impossible de se dissimuler qu'il manque d'importance ». Et plus loin : « Il ne faut pas se bercer

[184] À propos des missionnaires : « Aussi avec de pareils pionniers faut-il se livrer à cette pensée consolante, que les principes du christianisme, les vérités indépendantes de la volonté humaine qu'il renferme en lui, et les conséquences qui en découlent, amèneront, par la suite des temps, ces pauvres populations à un état meilleur ».

[185] E. GRANGIER, *Nouvelle Géographie Universelle*, Hachette, 1922.

[186] COGNIART FRERES ET MURET (TH), *Les Îles Marquises*, revue en deux actes, à spectacle, jouée en 1843 ; il est fait mention de cette pièce dans le Catalogue de vente aux enchères publiques à Paris le 2 juin 1969.

[187] E. de BEAUMONT, *Album comique : La civilisation aux îles Marquises*, Bureau du Journal amusant, 1843.

d'illusions : les îles Marquises coûteront à la France beaucoup plus qu'elles ne pourront jamais lui rendre. »[188]

En 1849, le capitaine du génie Louis Lecucq, polytechnicien, fait un constat sévère sur les résultats de la politique de la Monarchie de Juillet. « La France a fondé des établissements dans l'Océanie. L'a-t-elle fait dans un esprit de propagande catholique, et pour favoriser l'œuvre de nos courageux missionnaires, ou bien a-t-elle cru de sa dignité de tirer vengeance des procédés violents, employés à l'égard de quelques apôtres ardents, peut-être inconsidérés dans leur zèle ? » (C'est une allusion à l'expulsion de Tahiti des prêtres Caret et Laval.) « Pensons que des considérations plus sages que celles d'une controverse religieuse ont engagé le pays dans ces entreprises. » Pour Lecucq, cet incident n'aurait dû être que le prétexte à « la réalisation des projets déjà conçus ». Ses propos concernent à la fois les Marquises et Tahiti. La France a accepté le fait accompli, c'est-à-dire le protectorat sur Tahiti quasiment imposé à la reine Pomare IV par Dupetit-Thouars. « Depuis six ans que le pays marche dans cette voie de dépenses non interrompues, on paraît peu s'inquiéter des résultats obtenus ; on paraît vouloir s'épargner la douleur de savoir compromis les millions que l'on expédie pour ces contrées trop éloignées. Il est temps néanmoins de faire connaître nos tristes essais dans l'Océanie sous leur véritable jour. [...] Serait-il donc vrai que tout ce qui a été tenté dans l'Océanie l'ait été contre toutes les données de la saine raison ; que tout ce qui a été entrepris l'ait été en pure perte ? Hier (bien tard sans doute), on a reconnu l'inutilité, pour ne pas dire l'absurdité d'un établissement à Vaitahu ; aujourd'hui, celui de Nuku Hiva commence à paraître dispendieux et sans but. [...] On doit blâmer le gouvernement de la France de s'être laissé entraîner par des promesses sans fondement et d'avoir jeté le pays, sans données certaines, sans but arrêté, dans cette ridicule entreprise des îles Marquises ». Bref, Lecucq pointe du doigt l'absence de réflexion sérieuse qui a précédé la conquête de l'archipel, et l'absence de projet qui a suivi.[189]

Alors faut-il garder ces îles inutiles ? On a vu plus haut que la réalisation d'un pénitencier est décidée en 1851, précisément à l'époque de ces interrogations sur le gouffre financier que représentent les établissements d'Océanie. Pour seulement trois déportés politiques, on entame à grands frais une construction qu'on abandonne à peine achevée.

Dans les pages qu'il rédige le 26 juin 1854, le capitaine de frégate Lévêque, qui remplace le commandant Bolle en 1853, exprime exactement

[188] L. REYBAUD, La Polynésie et les Îles Marquises, 1843.

[189] Il dénonce également l'incompétence des officiers en place à Tahiti et aux Marquises dans le domaine commercial, constatant qu'avec l'occupation française, l'activité économique s'est considérablement ralentie. Papeete n'est qu'une ville morte avec une rade déserte, « là où six ans auparavant, quinze ou vingt baleiniers répandaient la vie et des richesses » (L. LECUCQ, *Question de Tahiti*, 1849.)

la pensée des autorités de la Marine française.[190] À aucun moment il n'est fait allusion à une possible remise en question de la présence française. Il fait un état des lieux puis envisage un développement économique idéal.

L'état des lieux : La population de Nuku Hiva (3 150 habitants selon lui) pâtit d'une mauvaise opinion généralement répandue. En fait, « ces pauvres insulaires » parfaitement convaincus de leur infériorité, ne demandent qu'à vivre en paix. Les missionnaires accomplissent une œuvre bienfaisante et ont de nombreux baptisés. On peut faire confiance aux chefs, en particulier à Temoana, « très intelligent », qui, avec sa femme, a bien compris « qu'ils peuvent tout avec nous et rien sans nous ». Temoana d'ailleurs reçoit une solde qui est censée l'attacher davantage à l'autorité française. (Cette solde vient en compensation du droit d'ancrage qu'il prélevait sur chaque navire, droit qui est maintenant perçu par l'administration coloniale[191]). Pour le commandant de l'établissement, Temoana rêve d'une position semblable à celle qui a été faite à la reine Pomare, qu'il a rencontrée pendant son bref exil à la fin de 1852. Les autres petits chefs reçoivent une petite solde. Pour ce qui relève de l'aspect militaire, Lévêque est certain de pouvoir aisément défendre les positions françaises à Taiohae contre les indigènes qui viendraient à se rebeller. Envisageant même un soulèvement général, il affirme : « Je suis convaincu qu'avec les canons dont nous pouvons disposer et nous servir sérieusement s'il était nécessaire, on aurait bien vite dispersé ces pauvres gens qui sont loin d'être guerriers comme on leur en a fait la réputation. » Il n'est plus question de "l'ennemie" comme dans l'opuscule de Lecucq : l'affaire Pritchard s'est estompée dans les mémoires, et le temps des alliances avec la Grande Bretagne est venu.

Un développement économique idéal : Puisqu'il n'est plus question de faire de Taiohae un lieu de déportation, Lévêque se prend à rêver d'îles Marquises qui, à mi-distance de San Francisco à Sydney (deux points du globe qui attirent les chercheurs d'or), profiteraient du nouveau mouvement d'affaires dont profitent déjà Tahiti et les îles de la Société. Il suffit d'être patient pour amener les "Indiens" à un degré de civilisation convenable, et de savoir encourager les cultures exportables dont il fait une liste impressionnante. Ce développement économique idéal n'est pas utopique, mais qui, sur la base de ce rapport optimiste, va avoir la volonté de mettre en route une politique de développement réfléchie et à long terme ? Personne.

Plus que jamais, les Marquises sont une colonie marginale dont le nom ne correspond à quelque chose de précis que pour un petit nombre d'initiés ou de rêveurs en mal d'exotisme.

---

[190] LÉVÊQUE, "Quelques notes sur Nouka-hiva et son état au 26 juin 1854", C.A.O.M. A43 C12.

[191] À Taiohae seulement puisque, comme indiqué plus haut, chaque vallée perçoit ses propres droits.

PRÉCISIONS SUR LES AUTEURS OCCIDENTAUX LES PLUS SOUVENT CITÉS,

LEURS VOYAGES ET LEURS SÉJOURS AUX MARQUISES DE 1838 À 1860

La documentation à propos des Marquises devient plus abondante. Je présente ici, plus particulièrement, les ouvrages et documents dont j'ai fait le plus grand usage.

1) C'est pour les années postérieures à 1838 que le fonds *Océanie* du Centre des archives d'outre-mer offre une masse considérable de dossiers au contenu hétéroclite et rangés de façon parfois aléatoire dans des cartons. L'inventaire de M. Taillemitte permet une première approche, qui doit être suivie d'un long travail exploratoire. J'utilise de nombreux rapports, la correspondance officielle et des articles de journaux, principalement dans la cote A.

2) Des photocopies des plans de Vaitahu et de Taiohae (conservés au C.A.O.M.) sont proposées aux Archives territoriales à Papeete.

3) Les *Annales de la Propagation de la Foi* sont une revue bimestrielle qui apparaît au début des années 30 du XIXème siècle. On y trouve essentiellement des lettres de missionnaires. Le but de la revue est de sensibiliser la population catholique aux problèmes des missions et à leurs besoins en argent et en volontaires. Les lettres originales sont réécrites. Il faut donc, à leur lecture, se montrer prudent : d'une part des détails sont omis (On peut penser que le but des éditeurs est de sensibiliser sans choquer.) et d'autre part les réflexions des prêtres sont toutes empreintes d'espérance, ce qui est loin de correspondre à la réalité. Je cite les pères Desvault, Gracia, Caret, Dumonteil et Dordillon.

4) Le *Résumé de l'histoire de la mission catholique des îles Marquises a* été rédigé par le père A. COOLS, archiviste des prêtres de Picpus, en 1982, et n'est pas publié. Ce prêtre a dressé l'inventaire des archives de la mission catholique à Taiohae.

5) ABEL DUPETIT-THOUARS

Voyage autour du monde sur la frégate la 'Vénus' pendant les années 1836-1839.

Avant que son ouvrage ne commence à être publié, Abel Aubert Dupetit-Thouars (1793 - 1864) a transmis au ministère une note qui va servir de référence au gouvernement français pour prendre la décision d'aller coloniser les Marquises. Ce voyage marque le début de la présence française puisqu'il amène les premiers missionnaires catholiques.

(Il ne faut pas confondre Abel Aubert avec Abel Bergasse Dupetit-Thouars, commandant la campagne de pacification à Hiva Oa en 1880.)

6) J. S. C. DUMONT d'URVILLE

Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes 'L'Astrolabe' et la 'Zélée' pendant les années 1837-1840.

Dumont d'Urville (1790 - 1842) passe aux Marquises au cours de son troisième voyage dans le Pacifique. Son récit abonde en détails qui complètent l'ouvrage précédent puisque le séjour des deux commandants dans l'archipel a lieu la même année 1838.

7) FRANÇOIS GUIZOT

Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps

Guizot (1787 - 1874), après avoir été ambassadeur à Londres, remplace Thiers au ministère des Affaires étrangères en 1840. Il expose clairement le point de vue du gouvernement français à propos de la prise de possession qui donne lieu en France à de vives discussions et à des débats animés, à la Chambre et ailleurs.

8) HENRI LUTTEROTH, en 1843, dans *O-Taïti, histoire et enquête,* donne le point de vue protestant sur la colonisation.

9) LOUIS REYBAUD, économiste, donne la même année son point de vue enthousiaste dans *La Polynésie et les Îles Marquises.*

C'est aussi en 1843 que sont publiés deux ouvrages assez volumineux sur l'archipel des Marquises, ouvrages très souvent cités, raison pour laquelle je m'attarde un peu plus sur leur contenu.

10) Le premier : *Îles Marquises ou Nouka-Hiva,* est ainsi présenté par ses auteurs VINCENDON-DUMOULIN et DESGRAZ : "Au moment où la France vient de prendre possession des îles Marquises, il nous a semblé utile de réunir, dans un même ouvrage, les documents recueillis par les navigateurs de toutes les nations, qui ont visité ces terres lointaines". Ils ajoutent qu'ils font une large part à leurs sensations, leurs notes et leurs souvenirs (Ils faisaient partie de l'expédition de Dumont d'Urville). Vaste et intéressante compilation, cet ouvrage m'a néanmoins peu servi.

11) Le second est le livre du père MATHIAS GRACIA : *Lettres sur les Îles Marquises*. Ce missionnaire vit aux Marquises de 1839 à 1842. Le ton de son ouvrage est docte ; il se veut exhaustif (histoire, religion, société, langue…) et considère qu'il œuvre pour la France en donnant des renseignements qu'il peut certifier, alors que, jusqu'à présent, et selon lui, les quelques navigateurs qui se sont exprimés n'avaient fait qu'entrevoir l'archipel depuis le pont de leur navire, ou n'étaient descendus que quelques instants sur ses plages les moins inhospitalières. Ces affirmations sont bien méprisantes envers les auteurs que j'ai cités depuis le début de ce travail. Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de penser qu'il les a lus et s'en est servi abondamment. Ce livre est l'apologie de l'action des "quelques pauvres

missionnaires catholiques au milieu de ces hordes barbares et anthropophages". Au total, c'est un ouvrage plutôt décevant pour le chercheur contemporain.

12) GÉRAULD CHAULET (Prêtre, 1830-1912) a beaucoup écrit. Ses feuillets manuscrits conservés à l'évêché de Taiohae ont été dactylographiés sous le contrôle de l'évêque Le Cléac'h afin, selon ce dernier, d'être lus par les prêtres d'aujourd'hui pour qu'ils comprennent mieux les conditions de travail de leurs prédécesseurs. Sur des centaines de pages, le père Chaulet raconte son action et celle des autres prêtres. Le ton est polémique. Il n'y a aucune objectivité dans les propos qui ne visent qu'à montrer le travail missionnaire. Il n'y a pas de place pour les nuances. Lui seul détient, avec les autres prêtres, la clé d'un futur idéal pour les Marquisiens. Face au bien : les missionnaires, la reine Vaekehu et quelques baptisés pratiquants, il y a le mal : l'administration, les équipages des navires, les "espèces de ministres protestants sandwichiens", les commerçants occidentaux, les francs-maçons, les danses, les tatouages, l'alcool, l'anthropophagie, bref, un monde digne de l'enfer. La lecture devient vite ennuyeuse, mais la chronologie détaillée des événements retenus par ce prêtre est utile.

13) MAX RADIGUET

Les Derniers Sauvages, la vie et les mœurs aux îles Marquises (1842-1859).

Radiguet (1816-1899) est secrétaire du contre-amiral Dupetit-Thouars. Il offre une description très vivante des péripéties de l'occupation française, et des Marquisiens d'alors. Mais il semble qu'il occulte certains aspects des événements pour n'en retenir que la version "officielle".

14) HENRI JOUAN

Notes sur la navigation de l'archipel des Marquises, et *Archipel des Marquises*

Jouan (1821-1907) séjourne aux Marquises comme commandant particulier entre mai 1853 et novembre 1856. Il publie de nombreux articles sur les Marquises, ainsi que les deux petits ouvrages cités, en 1858. Ses sympathies pour les missionnaires (en France, il reste jusque dans les années 80 en correspondance avec l'évêque Mgr Dordillon) lui font porter des jugements trop hâtifs et souvent négatifs sur les insulaires. Mais ses observations sont par ailleurs très pertinentes.

15) LOUIS LECUCQ

Question de Tahiti.

Lecucq (1822-1855), officier du génie, ose douter du sérieux des actions de la marine française outre-mer. Il n'est pas tendre envers l'entreprise coloniale française. Son opuscule, en 1849, met le doigt sur l'incohérence, voire même l'absence, de la politique coloniale, qui cependant engloutit des

fortunes en deniers publics. Il ne sera guère lu ni écouté.

IV - 1860 - 1880 :
LES ANNÉES TERRIBLES

A - Abandon et dépeuplement.

1 - Un encadrement colonial réduit.

L'administration des îles Marquises est remaniée le 25 août 1860, peu après le changement intervenu à un niveau plus élevé pour l'ensemble des Établissements français de l'Océanie.[192] Le commandant particulier aux Marquises fait place à un résident. Jusqu'en 1889 se succèdent à ce poste onze lieutenants de vaisseau, un sous-commissaire de la marine et un capitaine au long cours.

C'est, jusqu'en 1880, une bien piètre administration. Le résident n'a aucun moyen ordinaire de quitter Taiohae. Il ne peut visiter les autres vallées de l'archipel qu'au gré des navires de commerce de passage, ou des bâtiments de la marine française en tournée d'inspection. En 1855, Radiguet dénombre un lieutenant de vaisseau commandant une goélette stationnaire, vingt soldats d'infanterie et leur officier, quatre gendarmes, deux ouvriers d'artillerie et un agent des subsistances. Mais en 1862, l'Anglais Lawson (qui vit à Ua Huka mais circule dans tout l'archipel) écrit à un correspondant à Hawai'i : « Il n'y a aucune autorité française (French government people) à Nukuhiva excepté un gouverneur et trois agents de

[192] Par décret du 14 janvier 1860, la Nouvelle-Calédonie et ses dépendances forment désormais un établissement distinct.

police ».[193] Et en 1876, l'amiral Périgot rapporte qu'à Nuku Hiva, il y a un résident et cinq gendarmes. « Rien, absolument rien ailleurs, ne représente l'autorité de la France. »[194]

Ces vingt années sont terribles. Une sorte de folie autodestructrice s'est emparée du peuple marquisien, livré à lui-même, particulièrement au groupe Sud-Est, dans une débauche d'alcool fort et d'opium, et sous l'assaut de diverses maladies. C'est à Hiva Oa que cette situation atteint son paroxysme, et c'est également là qu'un coup d'arrêt salutaire va offrir la possibilité d'ouvrir un nouveau chapitre à la colonisation.

Ma documentation, pour ces vingt années, comprend essentiellement des documents non-publiés :

- des rapports de résidents et d'amiraux,
- des arrêtés parus dans la presse officielle,
- des lettres et manuscrits de missionnaires.

2 - Estimation de la population aux Marquises entre 1860 et 1880.

En 1856, Jouan estime la population de l'archipel à 11 900 habitants.

En 1867, Lawson pense qu'elle n'excède pas 7 400.

En 1872, Eyriaud des Vergnes[195] dénombre 6 216 Marquisiens.

En 1875, Eggiman[196] fait le décompte suivant :

Nuku Hiva	1 045
Ua Pou	302
Ua Huka	254
Hiva Oa	3 547
Tahuata	463
Fatu Iva	401
Total	6 012

Dans ces 6 012, il y a 150 Français, Anglais, Américains, Espagnols, Chinois et Océaniens étrangers. Les indigènes sont donc au nombre de 5 862.

Ce comptage du résident Eggiman n'est à peu près exact, aux dires mêmes de l'auteur, que pour Nuku Hiva et Ua Pou ; mais les autres chiffres doivent être près de la réalité.

En 1867, Lawson a réalisé un dénombrement nominal à Ua Huka ; cela donne 287 habitants : 264 Marquisiens + 23 étrangers.[197]

B - Les grands malheurs.

---

[193] T.C. LAWSON, Bishop Museum, BM Ms.C5, Marq12.

[194] PERIGOT, S.H.M., BB4 1567.

[195] M. P.-E. EYRIAUD DES VERGNES, *L'archipel des Îles Marquises*, 1877. J'ai corrigé le chiffre 6 045 donné par cet auteur, car il y a manifestement une erreur d'impression qui donne 19 habitants pour Ua Huka, au lieu de 190.

[196] EGGIMAN, « Situation de l'archipel des Marquises au 1er janvier 1875, par le Résident des îles Marquises », fait à Taiohae le 26 janvier 1875, C.A.O.M., Océanie, A103 C20.

[197] T.C. LAWSON, « Population of the Island of Uauna, Decr 24th 1867 », traduit, transcrit et analysé par Michel BAILLEUL dans le *B.S.E.O.*, n° 268, décembre 1995.

1 - Le règlement de 1863.

Pour la mission catholique, en 1860, le paganisme est « entièrement et partout détruit à Nuku Hiva ». Mais le nouveau résident de Kermel, lieutenant de vaisseau, va, selon elle, ouvrir la voie qui mène à tous les vices, à tous les désordres et à tous les crimes. Pour les années 1861 et 1862, le prêtre Chaulet passe en revue chaque district et décrit « les kanaks à l'œuvre [...] : ivresse générale, presque tous les jours avec l'eau de vie de coco qu'ils font en grande quantité avec les régimes [sic] des cocotiers, bacchanales sans fin : dans l'ivresse les femmes vont bien souvent toutes nues, chants lascifs, livrées du paganisme, tatouage, immoralité effrénée, divorces, querelles et rixes sans fin »[198]. Les meurtres suivis de festins cannibales, selon lui, deviennent courants. Les chapelles sont incendiées et les objets du culte profanés. Tout cela se passe à Nuku Hiva.

J'ai déjà dit plus haut que la lecture du manuscrit de ce prêtre devient vite fastidieuse, d'autant plus que son récit ne fait que rassembler des informations. Quand il est témoin direct, il écrit : « J'ai vu ce fait de mes propres yeux ». Il apparaît que ce qu'il a vu, ce sont les ivrognes écroulés sur les chemins ou sur la plage, et quelques scènes « que la pudeur [lui] fait un devoir de taire ».

Il ressort de cela que, d'abord, l'évangélisation n'est que très superficielle, et qu'ensuite, l'autorité civile n'abonde pas dans la voie "civilisatrice" de la mission catholique.

Au début de l'année 1863, Mgr Dordillon se rend à Tahiti.[199] Pendant ce séjour vont paraître au *Bulletin Officiel* plusieurs arrêtés et un règlement concernant l'administration des îles Marquises. Ce règlement_, selon le prêtre Chaulet, est « naturel, doux, sage, en rapport avec les besoins des Marquisiens ».[200] Il a été, écrit-il, « fait par l'évêque et approuvé par le gouverneur de La Richerie ». L'article Ier de l'arrêté réglant le service spécial[201] dispose : « Le service spécial de l'archipel des Marquises sera dirigé par deux fonctionnaires nommés par nous et habitant la baie de Taiohae (île Nuka-hiva). Ces deux fonctionnaires, le premier sous le titre de Résident, le second sous le titre de Directeur des affaires indigènes, relèveront de l'autorité des chefs de l'administration de la colonie. »

Le lendemain 20 mars, un ordre précise (article I^{er})[202] : « Mgr de Cambysopolis, vicaire apostolique des îles Marquises, est chargé, son acceptation préalable ayant été demandée et reçue par nous, de la direction des affaires indigènes de cette possession française ».

Le *Règlement pour la conduite des indigènes de l'île Nuka-Hiva* répond à trois volontés. La première est celle du commissaire impérial (qui, ne

[198] P. CHAULET, Notice historique sur la Mission des Îles Marquises, et Notes sur Nuku Hiva, non publiées.
[199] Il semble que ce soit à la demande du commissaire impérial Gaultier de La Richerie, mais je n'en suis pas sûr.
[200] *B.O.*, 20 mars 1863 et *B.S.E.O.* n° 267, septembre 1995.
[201] *B.O.*, Arrêté n° 18 du 19 mars 1863.
[202] *B.O.*, Ordre n° 22 du 20 mars 1863.

l’oublions pas, est aussi commandant des îles Marquises), lequel souhaite établir une administration peu coûteuse, en faisant appel aux missionnaires et à des responsables indigènes. La seconde volonté est celle de l’évêque qui entend préparer le terrain pour une action d’évangélisation d’envergure et définitive. La troisième est commune aux deux hommes : maintenir l’ordre et la paix.

Temoana, reconnu comme grand chef de l’île, se voit allouer un traitement de 3 000 francs par an. L’île est divisée en districts. Chaque district a un chef, un juge, un agent chef pour la police, assisté de deux agents (art. 1 à 3).

Pour que les Marquisiens puissent recevoir l’évangile dans les meilleures conditions, il faut détruire tout ce qui pourrait y faire obstacle. C’est la liberté sexuelle qui est la première visée : il ne doit plus y avoir que des couples légitimes, et les femmes et filles ne doivent plus monter à bord des navires. Les peines encourues sont des travaux publics et de l’emprisonnement (art. 18 à 24). Puis on a, sans ordre apparent :

- Interdiction de faire dessécher les morts (art. 50), de faire un repas pour les morts (art.57).
- Défense de battre le tambour à la manière païenne (art. 52).
- Défense de chanter des chants païens, indécents ou lascifs (art. 53).
- Défense de s’oindre de safran, de porter des colliers de fruits de pandanus et des habits couverts d’odeurs et d’huile de coco (art. 54).
- Défense de tatouer et de se faire tatouer (art. 55).
- Défense d’aller nu, de se baigner nu (art. 56).
- Les lieux sacrés des païens sont rendus profanes. Interdiction de travailler les dimanches et jours de fêtes (art. 58).

Les contrevenants sont passibles des peines déjà citées, pour une durée variant entre deux et quarante jours.

Enfin, pour maintenir l’ordre et la paix civiles, diverses dispositions précisent ce qui prévaut en matière de propriété de terres, d’arbres fruitiers, d’animaux et d’embarcations (art. 26 à 49 - pour les vols est ajoutée l’obligation de remboursement) ; en matière de fabrication et de consommation d’alcool (art. 51) ; en matière d’atteinte à la personne physique (art. 59 et 60 : dans ce dernier est prévue la peine de mort pour un meurtrier) ; en matière d’armes et de guerre (art. 61, 65 et 66) ; en matière de déplacement des personnes (art. 62 : « Il est défendu aux propriétaires des embarcations et des navires de transporter sans permission les indigènes dans une autre terre pour y habiter. » Mais l’article 74 autorise d’aller et venir dans toute l’île en toute sécurité.) ; en matière de sécurité publique (art. 68 et 69 sur les feux de broussailles) ; enfin en matière de construction de routes et chemins publics (art. 70 à 73).

Il est indiqué à chaque responsable ce qu’il a précisément à faire à son niveau (art. 4 à 17 et 76).

Enfin « que tous soient unis et s’aiment mutuellement » (art. 75).

« Le Directeur des affaires indigènes des Marquises est chargé de la publication en langue marquésanne des dispositions précédentes dans le Messager de Nuka-Hiva ». Je n'ai pas connaissance de l'existence d'une telle publication, que les événements qui vont suivre rendent d'ailleurs bien peu nécessaire.

Pour pouvoir appliquer efficacement le règlement, une petite goélette, 'La Marquisienne', est achetée par le commissaire impérial et mise à la disposition de l'évêque plusieurs fois par an.

Pour couronner le tout, ce dernier a demandé le départ du résident de Kermel qui autorisait ce que lui, évêque, défendait. Le 1er août, un nouveau résident est nommé. L'évêque le connaît puisqu'il est dit dans la *notice historique* du prêtre Chaulet qu'il est commerçant à Taiohae : c'est M. Rousseau, capitaine au long cours, avec qui la mission catholique ne va avoir aucun problème pendant plus de deux ans et demi. Quant à la brigade de gendarmerie, elle a des ordres précis. Les gendarmes n'étant que trois, il leur est formellement interdit de quitter la baie de Taiohae. Ils devront assister à la messe des dimanches et jours de fête, et « les armes seront prises le jour du 15 août » (ordre du 2 avril 1863)[203].

D'avril 1863 à novembre 1865, les prêtres tentent de mettre en place leur société idéale. On a en fait peu de renseignements contemporains de cette époque. À Taiohae sont créées deux écoles : une "école des frères"[204], succursale de celle de Papeete, avec quatre religieux instituteurs, et une "école des sœurs"[205], succursale aussi de celle de Papeete, avec quatre religieuses institutrices. Les missionnaires commencent à retourner au groupe S-E. À Hiva Oa, ils vont lancer la production de coton dont la demande mondiale est forte du fait de la guerre de Sécession. Cette entreprise est vivement encouragée par le commissaire impérial.

Pour les prêtres, ce règlement, qui porte aussi officiellement le titre de « Parole pour rendre meilleure la terre de Nuka-Hiva », est une bouée inespérée au service de leur apostolat. Mais pour l'administration, ce texte apparaît très vite comme gênant, et, nous allons le voir plus loin, va être rapidement abrogé. La déception et l'amertume vont alors être grandes chez les religieux, d'autant plus que des circonstances particulières en cette même année 1863 leur avaient semblé, malgré leur aspect dramatique, comme un miracle au service de leur cause : la petite vérole s'abat sur l'île en septembre.

2 – L'épidémie de variole de 1863-1864.

Le 23 août, le capitaine du vapeur français 'Diamant' débarque à Taiohae des Polynésiens qui, après avoir été enlevés de force de leurs îles, et promis à un quasi-esclavage sur les côtes de l'Amérique du Sud, ont été miraculeusement récupérés et sauvés. Voici comment le R.P. Jean Lecornu

[203] N. SPILLMANN, *Mutoi Farani*, 1993.
[204] *B.O.*, Arrêté du 19 mars 1863, n° 19, p. 45.
[205] *B.O.*, Arrêté du 19 mars 1863, n° 20, p. 45.

raconte cela dans une lettre datée du 10 mars 1864[206] : « Le 23 août dernier, le Diamant vint mouiller dans la rade de Taiohae. Il était envoyé du Callao (Pérou) par le ministre et l'amiral, pour rapatrier les Kanaks volés par les navires péruviens. Monseigneur Dordillon était absent ; j'étais seul à Taiohae. À l'arrivée de l'aviso à vapeur, je m'empresse de me rendre chez Mr. Rousseau, Résident de Taiohae, pour savoir les nouvelles. En chemin, je fais rencontre de Mr. le Résident et de Mr. le Commandant du Diamant qui se rendaient à la Mission pour faire leur visite. Alors le Commandant nous dit à Mr. le Résident et à moi : Messieurs, je viens vous faire un bien triste présent : je vous apporte la petite vérole ! Mais il faut, bon gré mal gré, que je débarque les passagers que j'ai à mon bord : le salut de mon équipage avant tout. Si vous ne voulez pas les accepter, je me verrai forcé de les déposer sur les rochers. Depuis mon départ du Callao, quinze kanaks sont morts à mon bord ; mes hommes sont atteints, il faut de toute nécessité que je débarque les passagers et les malades. Une lutte de paroles s'engage entre nous. Enfin force fut de céder. Débarquez, disons nous au Commandant ; et l'on met à terre les passagers et les malades, suivant son désir.

« Le navire resta quinze jours en rade, afin qu'on pût les soigner. Pendant les premiers jours, aucun cas de petite vérole dans la baie. Au bout de huit jours, un cas se déclare. Aussitôt le médecin du bord ordonne d'isoler le malade et de l'amener à l'hôpital. Je me rends donc chez le kanak qui demeurait au fond de la vallée de Hoata, pour l'engager à venir à l'hôpital. Il ne voulut pas d'abord ; à force de le tourmenter, je parvins à lui arracher son consentement. Mais quand il est question de le transporter, les parents du malade font résistance, disent qu'il n'ira point à l'hôpital et ne cèdent qu'à la vue de deux gendarmes… »

La suite raconte la propagation rapide de la maladie. Les Marquisiens refusent avant tout d'être séparés des malades. Ils meurent en si grand nombre que des corps gisent çà et là, dévorés par les chiens et les rats. De peur de subir ce sort, certaines familles creusent des fosses et s'y entassent, attendant la mort. Pour que celle-ci vienne plus vite, il en est qui avalent du poison. Beaucoup croient se soustraire à la mort en buvant de l'eau-de-vie de coco : « Chaque jour, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards s'enivraient tous ensemble. Ces fêtes ne durèrent pas longtemps : la petite vérole n'épargnait personne, pas plus les buveurs d'eau-de-vie que les autres. » Autre réaction face au terrible et incompréhensible fléau : « Quelques kanaks, afin d'éviter les horreurs de la maladie, ont profité des forces qui leur restaient encore pour se pendre. »

Inlassablement, les missionnaires s'activent aux tâches qu'ils estiment prioritaires, telles que les décrit le prêtre Chaulet dans une lettre du 22 mars 1864[207] : « Les instruire, les préparer à la mort, les baptiser, les confesser, leur donner l'extrême-onction, aller chercher de l'eau et du bois,

[206] LECORNU, Lettre au père Dumonteil, 1864.
[207] P.CHAULET, Lettre à N.T.R. Père Supérieur général, 1864.

allumer du feu, les faire boire et manger, creuser des tombes, les enterrer moi-même, voilà ce que j'ai fait pendant quatre mois. » Ils ne vont éprouver que quelques vertiges, qu'ils attribuent à la fatigue. « Il est facile de voir là une protection toute spéciale de la Providence. » N'y a-t-il que la Providence qui permet aux religieux d'échapper à la maladie ? En date du 9 mars 1864 à destination du Père supérieur général à Paris, Monseigneur Dordillon dit qu'à Taiohae, on est sans nouvelles des îles autres que Nuku Hiva et Ua Pou depuis le mois d'août 1863[208]. Il se propose d'aller visiter le groupe S.E. après la fête de Pâques. Il ajoute : « Je leur porterai en même temps du vaccin que M. le Commissaire Impérial s'est empressé de nous envoyer. […] Je craignais surtout pour le R.P. Fulgence qui n'a pas été vacciné, et je vous fais part de mes craintes, afin de vous prier de n'envoyer dans ces îles que des sujets qui auront été vaccinés. » Les missionnaires, sauf un, sont donc immunisés. De plus, les Marquisiens semblent particulièrement fragiles puisque, sur une vingtaine d'étrangers vivant à Taiohae, un seul est atteint et ne meurt pas. (Mais ces étrangers ont sans doute suivi à la lettre les consignes d'hygiène que les indigènes négligent ou refusent.)

Les Marquisiens ont-ils une interprétation religieuse, mystique, irrationnelle de cette catastrophe démographique qui fait 958 morts à Nuku Hiva et 600 à Ua Pou, soit, en se fondant sur le comptage de 1856, respectivement plus d'un tiers et plus de la moitié de la population ? Rien ne le montre dans les récits dont j'ai disposé. Les missionnaires, eux, par la plume de Pierre Chaulet, ont leur explication : « Ce fléau horrible fut regardé généralement comme une punition envoyée par Dieu pour arrêter les crimes des canaques et pour les punir de leurs profanations sacrilèges, de leurs repas de chair humaine… À cette époque, ils étaient plus que jamais ivrognes et voluptueux au suprême degré, orgueilleux, amoureux d'eux-mêmes, insolents et outrageux, désobéissants, ingrats, ennemis de la paix et de l'ordre, médisants, calomniateurs, vindicatifs, traîtres, menteurs, querelleurs, trompeurs, semeurs de faux rapports, inhumains, sans modestie, sans retenue, sans miséricorde, remplis de toute sorte d'injustices, de méchanceté, de fornications et d'adultères, de rapine et de malignité. » Et de préciser dans la lettre déjà citée plus haut : « J'en ai vu plusieurs auxquels le sang sortait par les yeux, le nez, la bouche, par tous les pores, de sorte qu'ils étaient tout couverts de sang. C'étaient précisément ceux qui avaient tué et mangé leurs semblables, qui avaient pillé deux de mes chapelles, qui avaient profané les ornements, les vases sacrés et les saintes huiles. Je ne puis m'empêcher de voir là un châtiment de Dieu qui a puni leurs crimes. »

Ils ont beaucoup d'espoir en l'avenir. Le R.P. Fulgence est très content de ceux qui survivent à Ua Pou . « Tous les anciens ont disparu avec le reste du paganisme », écrit le frère Florent le 1er mars 1864[209]. Phrase terrible pour l'historien et surtout pour les Marquisiens d'aujourd'hui en quête

[208] DORDILLON, Lettre à N.T.R. Père Supérieur général, 1864.
[209] C. FORGEOT, Lettre, 1864.

d’une identité si tragiquement malmenée. Le R.P. Jean Lecornu ajoute, le 10 mars : « Nous espérons beaucoup de ceux qui survivent ». Et l’évêque qui, le 8 mars, vient d’accueillir les quatre sœurs envoyées de Papeete, rappelle: « Nous sommes autorisés par les règlements de M. le Commissaire Impérial à obliger les enfants à fréquenter les écoles des Frères et des Sœurs. » (Chapitre V, art.25 : des peines sont prévues pour les parents qui n’enverront pas leurs enfants à l’école.) Mais la réussite espérée ne s’annonce pas comme évidente. C’est encore Pierre Chaulet qui se désole : « Nous espérions qu’après la cessation du fléau, tous les Kanaks ouvriraient enfin les yeux, reconnaîtraient la main de Dieu qui les a frappés et reviendraient au bien. Mais il n’en a pas été ainsi dans mes vallées [à Nuku Hiva]. Ils ont repris leurs désordres interrompus par la maladie. Ils s’enivrent comme auparavant en buvant une quantité prodigieuse d’eau-de-vie. » Il n’y a qu'à Taiohae où Dordillon peut exercer pleinement et à sa manière son rôle d’administrateur des affaires indigènes. Il a pour le soutenir d’une part le nouveau grand chef de l’île, Stanislas Moanatini, fils de Temoana (qui meurt d’une pleurésie à la fin de 1863). Stanislas porte tous les espoirs des prêtres. Il a été élevé et éduqué dans le catholicisme, avec un séjour à Valparaiso.[210] D’autre part, le résident Rousseau et ses gendarmes ne peuvent qu’approuver la mise en place d’un système qui a pour objectif d’assurer l’ordre et la tranquillité au moins dans la principale baie de l’archipel.

3 – L’abrogation du règlement de 1863.

Quand le commissaire impérial de La Roncière arrive aux Marquises, ce qu’il voit à Taiohae lui fait immédiatement songer à ce qu’il vient de voir aux Gambier. Là-bas, le prêtre Laval exerce une autorité tyrannique sur une population subjuguée, dont tout le patrimoine culturel a été brûlé, démoli ou emporté dans les musées du monde. Il lui est également reproché de monopoliser, au profit de la mission catholique, le commerce de la nacre. Les termes du commissaire impérial, cité par l’historien catholique O’Reilly[211], sont particulièrement critiques. « Les missionnaires des Gambier, avant tout, sont commerçants » ; leur « tyrannie » est poussée parfois « jusqu’au suprême ridicule » ; « combien de ses Mangaréviens se noyaient en voulant se sauver d’un pays si sauvagement religieux ? » De La Roncière ne veut pas que la mission, qu’il trouve despotique et affairiste, s’engage aux Marquises dans la même voie.

Dans une lettre au ministère de la marine, en date du 27 octobre 1865[212], il est très laconique : « Mieux éclairé, j’ai réuni dans la main du Résident l’administration Européenne et Indigène ». Il précise : « Ce pays étant

[210] Il y a dans l’attention que les religieux lui portent une similitude avec l’attention dont avait bénéficié le jeune Pomare III, quarante ans auparavant, de la part des pasteurs anglais à Tahiti.
[211] P. O’REILLY, *Tahitiens*, Société des Océanistes, 1975.
[212] De LA RONCIÈRE, Lettre au Ministre de la Marine, 1865, C.A.O.M., Océanie, A86.

possession française il est d'autant plus rationnel que tous les habitants soient sous les mêmes lois que les Indigènes n'en avaient aucune qui leur fût propre. » Cela est officialisé par l »arrêté du 15 novembre 1865.

Que signifie : « mieux éclairé » ? Je n'ai pas trouvé d'écrit du comte de La Roncière l'explicitant. Par contre, dans un rapport en date du 5 juillet 1870[213], le contre-amiral Cloué, commandant en chef la division navale du Pacifique, donne une indication sur les motifs de l'administration d'abroger le règlement de 1863 : « On a eu dans un temps la fâcheuse idée de donner à l'Évêque la Direction des affaires Indigènes : la tyrannie des Missionnaires n'a plus connu de bornes alors, la population était conduite de force à l'Église comme un troupeau effrayé et docile ; mais on ne convertit pas les gens ainsi. » En 1875, le Résident Eggiman évoque cette période : « À côté de quelques mesures excellentes, on en rencontre une foule d'autres qui sont marquées au coin de l'arbitraire le plus révoltant. [...] Une femme Kanak ne pouvait plus sortir avec une fleur dans les cheveux ou quelques gouttes de parfum sur ses vêtements, sans s'exposer à être immédiatement incarcérée. [...] Les colons blancs en furent également victimes. » Et il cite la plainte de l'un d'eux battu par les agents de police de la Direction indigène pour être allé cueillir des fruits à pain le jour de la St Pierre.

L'autorité catholique est persuadée que le règlement est « en rapport avec les besoins des Marquisiens ». Ce n'est pas du tout l'opinion de l'administration après un peu plus de deux ans d'expérience. C'est alors, de la part des prêtres, le début d'une période de dénigrement systématique de l'action des résidents, avec pour leitmotiv le retour au paganisme encouragé par les ennemis de la mission.

Les prêtres estiment que, dans ces terres devenues colonies françaises, ils sont chez eux, en pays conquis d'un point de vue "civil" ; le civil n'a donc plus rien à y faire, tout juste ont-ils besoin du passage intermittent d'un bateau militaire pour assurer leur protection. Mais ils sont aussi en pays à conquérir d'un point de vue religieux. Le plus diplomate d'entre eux, l'évêque Dordillon, n'a finalement aucune prise sur ses confrères, qui n'en font qu'à leur tête. Il faut préciser que cet évêque sait se mettre en retrait des problèmes quotidiens en se consacrant à une tâche énorme : la rédaction d'un dictionnaire marquisien / français - français / marquisien[214], et en consacrant des heures à écrire en marquisien, soit des textes religieux (traductions, catéchismes, etc), soit des milliers de vers non publiés à ce jour.

De La Roncière n'apparaît pas vraiment comme un "ennemi de la mission". Dans cette même lettre au ministre écrite à Tahiti à son retour d'inspection en 1865, il déplore d'abord assez froidement l'insuccès des missionnaires : à Nuku Hiva, « au point de vue religieux, la Mission ne fait

[213] CLOUÉ, Rapport au Ministre de la Marine et des Colonies, sur les Missionnaires aux Îles Marquises, 1870, C.A.O.M., Océanie, A86.

[214] Ce dictionnaire ne verra le jour que bien après sa mort, en deux éditions, la première en un volume en 1904, la seconde en deux volumes en 1931-1932.

pas de progrès » ; à Taahuku (dans l'île Hiva Oa) : « Je tiens des missionnaires qu'ils ne font aucun néophyte parmi cette population complètement sauvage. » Il y aurait peut-être même de l'ironie dans l'anecdote qu'il rapporte : « À Hanahupi, on reconduisait à terre le Père Adrien. Pendant qu'on le débarquait, devant lui, les femmes se jetèrent à l'eau, envahirent l'embarcation, provoquant les matelots par les gestes les moins équivoques. Le pauvre prêtre, tout honteux, se sauvait vers les fourrés ! » Mais le ton devient différent quand il évoque la vie quotidienne des prêtres ; on pourrait y voir une sympathie attristée mêlée de condescendance. « Chaque jour la vie de ces missionnaires est en danger. On convoite leurs misérables vêtements. Ce qui m'a causé une profonde et douloureuse pitié, c'est l'état de misère, de misère crasse, dans lequel ils vivent. On cherche en vain des bas dans leurs souliers et une chemise sous la sale soutane qui les couvre ! Leur maison est un taudis. Une toile sur quatre piquets, sans draps, constitue leur lit. Pour nourriture ils n'ont que quelques sacs de farine pour faire du pain. Un pauvre diable partage cette misère pour servir la Messe, et remplir les fonctions de domestique.

« Le Gouvernement, Monsieur le Ministre, ne devrait-il pas donner la ration du soldat à ces soldats de Dieu dont l'existence se passe entre la misère et les périls ? Je ne pense pas que ce soit ainsi que la Religion Catholique puisse faire des adeptes. Surtout chez les Sauvages, la misère n'inspire ni considération ni respect. Quelle foi peuvent-ils ajouter aux paroles de ce prêtre qui veut leur faire comprendre le bien-être que produit le travail, quand ils le voient, lui-même, se débattre au milieu de toutes les exigences de la vie ? »

En 1870, le contre-amiral Cloué qui, nous le verrons plus loin, est très sévère envers les prêtres, écrit au ministre : « Les Révérends Pères [à Hiva Oa] sont d'une malpropreté repoussante, ils ne portent ni bas, ni chemises, pas de linge en un mot, rien qu'une soutane sordide ; selon toute apparence ils ne se lavent jamais (c'est peut-être dans les statuts de l'ordre ? Il n'y a du moins chez eux ni cuvette, ni pot à eau, ni serviette, j'en ai fait l'expérience ayant eu besoin de faire des ablutions chez l'un d'eux) : on ne peut s'empêcher de reconnaître que la Religion Catholique est loin d'être honorablement représentée aux Îles Marquises. »

Les résidents vont autoriser une grande partie de ce que le règlement interdisait, plus particulièrement ce qui pourrait être rassemblé sous l'appellation "folklore", c'est-à-dire les chants et les danses, mais aussi un libertinage que nous décrit un officier de la marine française en 1870 : « Les matelots d'une frégate russe, 'l'Atmaz', qui est mouillée dans la Baie, font les beaux jours de la population féminine et quand la musique russe joue, ce n'est plus de la joie, c'est de la folie »[215]. Le schéma idéal de la marche des îles Marquises vers la civilisation, pour l'administration française, présente deux aspects : travail et plaisir de vivre. Mais malheureusement pour elle,

[215] LAYRLE, notes extraites de son journal, *Revue d'histoire des colonies*, n° 6, nov-déc. 1933.

les Marquisiens ne ressentent pas la nécessité de travailler ; quant à la joie de vivre telle qu'eux-mêmes la souhaiteraient, ce serait au prix d'un impossible retour en arrière, sans armes à feu, sans alcool, dans des vallées encore grouillantes d'une population maintenant réduite au dixième de ce qu'elle était. Autoriser les Marquisiens de Nuku Hiva à s'amuser comme "autrefois" ne peut que dégénérer faute d'encadrement :

- Il n'y a plus d'autorité civile étrangère : on a vu le peu - voire même la quasi-inexistence - de personnel policier, et le départ définitif de la garnison. Rien ne vient plus fixer de limites : pour se faire obéir, les menaces des missionnaires ont perdu une grande partie de leur efficacité.

- Il n'y a plus d'autorité civile marquisienne : un "grand chef" dont la puissance ne repose sur rien n'est à peu près respecté que dans sa vallée.

- Il n'y a plus de crainte "religieuse" traditionnelle : les missionnaires ont pris soin de détruire au maximum le paganisme et ses symboles.

- Il n'y a pas encore, loin s'en faut, de crainte religieuse nouvelle, d'autant plus que le personnel religieux catholique ne se renouvelle pas ; l'enthousiasme des débuts s'estompe avec le vieillissement des prêtres.[216]

On va reparler de cannibalisme. J'ai trouvé l'anecdote suivante dans une lettre de l'Anglais Thomas Lawson. Vers 1860, David A. Shaw, journaliste américain du *Hutching's California Magazine*, vit une expérience qu'il raconte dans le numéro d'octobre de cette même année. Son article qui s'intitule : « La vie chez les cannibales » est lu deux ans plus tard par Lawson, résidant, comme je l'ai déjà indiqué, à Ua Huka. L'Anglais s'indigne qu'on puisse raconter n'importe quoi à propos des Marquisiens. Voici ma traduction de son texte. « Je me souviens d'avoir vu un jour, au cours d'un séjour à Nukuhiva, un homme au visage allongé et pâle, dont on m'avait dit qu'il avait été débarqué d'un navire baleinier et vivait depuis comme pensionnaire dans la maison de Louka-Kua. Les indigènes disaient de lui que c'était un nave, c'est-à-dire un nigaud[217], et ils avaient pris l'habitude de s'amuser à ses dépens, sans qu'il en prenne conscience. Maintenant je vois bien comment un nigaud facile à duper comme M. Shaw a pu croire n'importe quelle histoire extravagante ou absurde que lui racontait un habile plaisantin. Mais comment un éditeur californien particulièrement vigilant a-t-il pu être si facilement abusé par un nigaud au point de publier dans son magazine ce tissu de mensonges et de sottises, et en même temps compter sur la crédulité de ses lecteurs - mais ça, c'est une autre affaire - ? En réalité, la seule chose vraie dans toute cette affaire concerne le mode d'éclairage et peut-être la manière d'offrir des cadeaux. Mais sur le fait d'avoir craint pour sa vie, je pense qu'il était deux fois plus en sécurité à Nukuhiva qu'en Californie. [Suivent des réfutations sur plusieurs points de

[216] Dans le rapport du lieutenant de vaisseau Gentile, commandant de la station locale de Tahiti, en tournée sur la 'Mésange' en 1874, il est dit, par exemple, à propos du père Orens Fréchou : « J'insisterai du reste encore ici sur l'abaissement des facultés de ce père. » GENTILE, Rapport de tournée aux Îles Marquises, 1874, C.A.O.M., Océanie, A86.

[217] *Nave* dans le dictionnaire de Dordillon : fou qui danse tout nu.

l'article incriminé, telle la description des filles de Moana, qui en fait n'en a eu qu'une qui est morte voilà plusieurs années] Le grand festin auquel M. Shaw a participé se tenait à Hati-heu, sur la côte Nord de l'île, et le sacrifice humain qu'il dit avoir vu était une imitation, un simulacre de sacrifice destiné à faire rire et à divertir. À la place des deux garçons dont il parle, c'était un homme d'un certain âge appartenant aux Puhioho [la tribu de Hatiheu] qui était transporté sur le lieu de réunion par ses propres amis et avec son consentement. Il ne fut ni tué ni mangé, mais M. Shaw fut dupé par les indigènes qui lui offrirent de la chair de porc en lui affirmant qu'il s'agissait de chair humaine. Il le crut et veut que d'autres le croient. La dernière personne qui fut mangée à Nukuhiva s'appelait Teri et était de Hati-heu. Elle fut assassinée et mangée par quelqu'un de la tribu des Hapaa, et cela fait maintenant 12 ou 18 ans. » Lawson termine sa lettre en demandant à son correspondant à Honolulu d'envoyer un rectificatif à l'éditeur californien de ce magazine.[218] Les Marquisiens de Hatiheu joueraient donc une reconstitution de leur propre passé. Il est tentant de voir là les débuts d'une activité folklorique, je veux dire plus précisément une activité festive à base de coutumes anciennes ayant perdu leur signification première. Ces Marquisiens évoquent leur passé pour eux-mêmes d'abord et, à l'occasion, pour l'étranger de passage.

Mais un doute subsiste. En 1867, les missionnaires dénoncent un « repas cannibale » qui aurait eu lieu à Hatiheu précisément, en même temps qu'une « fête de tatouage » (événements rapportés par P. Chaulet). En « représailles », le navire 'Guichen', de la marine française, va bombarder le village : action d'éclat, fondée sur la rumeur et l'indignation, sans preuve tangible de la réalité des faits.[219]

Dans les autres îles (à l'exception de Ua Pou où, semble-t-il, la variole a fait tant de ravages que les missionnaires ont réussi à garder la mainmise sur la population), plus qu'un retour en arrière vers un passé idéalisé, c'est une fuite en avant vers un futur dépourvu de sens, vers l'anéantissement d'un peuple ayant perdu sa fragile culture ; c'est le tragique ethnocide dont parle l'Encyclopédie Universalis[220].

Les résidents administrateurs ont sans doute cru qu'ils sauvaient une culture sans apercevoir qu'avec ou sans le règlement, celle-ci était déjà bien mal en point.

---

[218] Lawson ajoute une appréciation sur les termes marquisiens relevés par le journaliste : « Les exemples de langage kanak ne sont pas du kanak marquisien mais du kanak de M. Shaw. »

[219] Je pense comme Greg Dening qu'il faut être prudent sur ce thème : « Il est impossible de séparer la réalité de l'imaginaire dans la plupart des récits. [...] Probablement le nombre de ceux qui ont été mangés et la façon dont ils ont été consommés appartenait plus à l'imagination fertile des *aoe* (étrangers) qu'à leur expérience. Une psychohistoire des obsessions des voyageurs du XIX^{ème} siècle à propos du cannibalisme serait bien utile pour démêler la vérité de la fiction révélée ». (G. DENING, *Islands and Beaches*.)

[220] *Encyclopédia Universalis,* « Thesaurus . Index », vol. II, 1988, p. 1877.

C- Tentatives de mise en valeur.

« C'est par le travail, le bien qu'il produit que les peuples sauvages peuvent se civiliser. » De La Roncière estime qu'aux Marquises, deux activités agricoles peuvent prospérer : la culture du coton et l'élevage des bovins et des ovins.

Pour le coton, les missionnaires en ont déjà lancé la culture. La forte demande mondiale et le bon rendement des terres marquisiennes sont très encourageants pour l'avenir. En 1864 a lieu un premier envoi de coton de la mission de Hiva Oa. Le commissaire impérial engage l'évêque à faire un « établissement agricole » à Nuku Hiva, ce qui est déjà un peu commencé puisque les garçons de l'école des frères cultivent du coton. Mais le départ des frères de Ploërmel en 1866, après à peine trois ans de présence, entraîne l'abandon de l'activité à Taiohae.

Ce qui préoccupe le commissaire, c'est la concession d'environ 4000 hectares qui lui a été demandée par une nouvelle société anglaise dans la vallée de Taipivai à Nuku Hiva. Il espère qu'elle arrivera à des résultats « aussi beaux que ceux obtenus par la compagnie Soarès » (à Tahiti). Mais il faut de la main-d'œuvre : comme à Tahiti, on fait venir des Chinois, puisque les Marquisiens refusent de travailler. Les premiers arrivent en septembre 1869. Le prêtre Chaulet n'est pas tendre avec ces nouveaux venus : « les Chinois, la peste du pays. » À Taahuku (Hiva Oa), un terrain de 800 hectares est acheté en 1872 par John Hart, colon américain (mais né en Angleterre). Il fait, lui-aussi, venir de la main-d'œuvre : une soixantaine de Chinois et autant d'indigènes des îles Gilbert (hommes, femmes et enfants). Outre des cotonniers, le terrain est planté en citronniers, caféiers et cocotiers. Hart emploie des gérants non-marquisiens : Stewart, Nicholson, Fisher, Brown, Litchlé[221]. L'activité florissante de cette exploitation est arrêtée par le raz-de-marée de 1877. Par la suite, la plantation passe aux mains de la firme allemande S.C.O. (Société Commerciale de l'Océanie[222]).

L'élevage du bétail consiste en fait à laisser les animaux vivre, et aux hommes à se quereller pour savoir qui en est propriétaire.

Les bêtes sont en grand nombre, aussi bien à Nuku Hiva qu'à Tahuata, mais il déplore que dans cette île il soit « impossible d'avoir ces animaux autrement que tués à coups de fusil. Ils sont à l'état sauvage. » Et il ajoute : « ainsi que les habitants, du reste. »

Ces activités sont à but lucratif. L'enseigne de vaisseau Martial Pescheloche, qui fait une courte escale à Taiohae en octobre 1868, connaît bien le résident Hyppolite : « Il est naturellement en guerre ouverte avec la mission ; l'officier de marine mange du missionnaire ici aussi, régulièrement. Il faut le dire qu'ils font le diable à quatre dans ce pays-ci. Ils y font surtout le commerce, et échangent la civilisation sous la forme de robes et chemises contre le coton, l'huile de coco, etc... L'évêque du lieu,

[221] Ces deux derniers noms sont aujourd'hui ceux de grandes familles marquisiennes.
[222] Je reviendrai plus loin sur cette compagnie.

Mgr Dordillon, leur a vendu pour quarante mille francs l'an passé [...]. Et voilà comment les gaillards vivent d'abnégation et de dévouement. »[223]

Les jugements portés sur les missionnaires, dans les rapports des différents commandants de la Division navale de l'Océan Pacifique, vont de l'indignation à la justification, celle-ci étant réaliste et indulgente.

C'est d'abord le contre-amiral Cloué, déjà cité, qui dénonce le mercantilisme missionnaire : « À la Dominique, les R.P. sont des marchands, et des marchands avides ! ils ne donnent jamais d'argent ; ils ont créé une monnaie économique avec laquelle ils tirent à eux les quelques produits du travail des naturels ; ce sont des morceaux de zinc d'environ 2 centimètres carrés sur lesquels ils font des marques avec un poinçon ; de cette manière, cela rapporte 10, 20, 30 sous etc... » (Notons que les faits ne sont pas démentis par les prêtres ; bien au contraire, le père Chaulet évoque cet usage en le justifiant par son côté pratique pour les « Kanaks » : le morceau de zinc est plus résistant qu'un morceau de papier sur lequel seraient mentionnés le travail accompli et la somme due ; et lorsque les « Kanaks » rapportent ces pièces, ils sont payés en nature « conformément à la valeur que ces pièces représentent ».)

Reprenons le rapport Cloué : « Ordinairement ils paient 1 sou la livre pour le coton natif, et 2 sous pour le coton longue soie ; mais si l'Indien vendeur n'est pas intelligent, et cela arrive souvent, il se laisse attraper : on a vu le P. Orens donner un chèque de 10 sous pour 50 livres de coton.

« Les Pères ont à Puamau un magasin fourni de toutes sortes de choses ; il y en a généralement pour une somme de 3 à 4 mille dollars. C'est là que les Indiens rapportent leur monnaie de zinc contre laquelle on leur donne des étoffes.

« Une chose que l'on hésite à dire, tant elle paraît impossible et qui est cependant très vraie, c'est que les missionnaires de la Dominique paient souvent les Indigènes avec des morceaux de verre cassé que ceux-ci transforment en outils ; cela arrive souvent à l'un des Pères qui paraît être le plus âpre au gain, probablement parce qu'il vit au milieu des Indiens les plus ignorants et les plus sauvages de qui il tire pour peu de chose du coton, du bois de sandal et du fungus.[224] Il n'achète le fungus que 1 sou la livre (la livre estimée par lui en vaut bien quatre) et il refuse quelques jours après de le revendre pour 8 sous la livre à un Capitaine de goélette. C'est un détail que j'indique pour montrer quels énormes bénéfices doivent faire les R.R.P.P. [...]

« Il y a un autre moyen économique dont le père Dominique use pour se procurer des travailleurs : des Kanacks lui apportent-ils 8 ou 10 mayorés (fruits de l'arbre à pain) ? il leur donne un petit morceau de tesson de bouteille. Il accumule selon la coutume du pays son mayoré dans des trous,

[223] H. GARNIER et A. LAVONDES, « Une collection privée : objets des îles Marquises et documents », *J.S.O.*, n° 79, 1984.

[224] Fungus : champignon ramassés sur les troncs d'arbres. On en envoie des cargaisons en Chine où c'est un mets très recherché.

espèces de silos pour faire du Ma, et lorsque plus tard les Kanacks n'ont pas de quoi manger, il leur donne de ce ma moyennant qu'ils travaillent pour lui à son coton ou à quelqu'autre chose : il a donc le travail de ces pauvres gens pour des morceaux de bouteilles cassées ! »

Enfin Cloué achève sa critique peu amène par une courte allusion au rôle premier de ces hommes : « Si encore en exploitant les Indiens les Missionnaires les instruisaient ! mais il est parfaitement reconnu que jamais les Pères ne s'occupent de religion : chacun d'eux dit sa Messe le Dimanche et fait alors une petite allocution aux rares Indiens attirés par la curiosité et l'oisiveté mais c'est tout. »

Quatre ans plus tard, en 1874, le commandant Gentile, tracassé par des bruits de révolte, évoque avec indulgence la préoccupation du père Orens lequel, à une invitation pour déjeuner à bord, répond : « Oui, si le navire cotonnier m'en laisse le temps ».

L'année suivante, le contre-amiral Périgot prend la défense des missionnaires dans une lettre au ministre en date du 2 juillet 1875[225] : « Dans un archipel où il n'existe pas un seul Français et où le peu de commerce qui se fait est entre les mains des Américains et des Anglais, ces Messieurs [les résidents qui se sont succédé aux Marquises depuis plusieurs années] au lieu de s'appuyer sur l'évêque et les missionnaires catholiques français qui sont ici depuis 30 ans et qui, il faut bien le reconnaître, qu'on soit luthérien, juif ou libre-penseur, représentent à eux seuls toute l'influence française dans l'Océanie, ces Messieurs dis-je, passent leur temps à faire la guerre à ces religieux et à les accuser de se livrer à un commerce lucratif parce qu'ils occupent les canaques à cultiver le coton et peuvent, grâce à cette occupation, les habiller convenablement et leur donner un commencement de civilisation et de religion. »

Il ressort de tous ces écrits que le Marquisien (Kanack, Indien ou Canaque) n'est pas, à l'évidence, le travailleur idéal pour une mise en valeur "à l'européenne" des îles. L'entrepreneur occidental, méprisant alors la main-d'œuvre locale, fait venir de la main-d'œuvre étrangère. Les missionnaires, eux, font avec, au prix d'un double échec : d'une part, ils négligent leur raison d'être ; et d'autre part, ils n'intéressent pas les Marquisiens qui ne consentent à fournir un effort que pour gagner ce qui leur permettra de se procurer nourriture, vêtements ou babioles, sans réfléchir au rapport entre le travail fourni, la rémunération et le prix des marchandises.

D - Affrontements.

1 - La colonisation remise en cause.

Dans la décennie 1870-1880, colonisateurs et colonisés de l'archipel s'interrogent. Pour les premiers : quels buts la France poursuit-elle réellement aux Marquises ? De quels moyens dispose-t-on pour y parvenir ? Pour les seconds, et essentiellement ceux du groupe Sud-Est : ne peut-on

[225] PÉRIGOT, Lettre au Ministre de la Marine, 1875, C.A.O.M., Océanie, A103.

pas chasser les Français dont le maître mot vis-à-vis des aspirations des indigènes est : interdit ?

La pensée française, avant 1870, concernant la colonisation, me semble bien illustrée par les déclarations et les actes de Napoléon III. Avant d'être au pouvoir, prisonnier au fort de Ham, et alors que circulent les bruits d'une annexion des Marquises, il dénonce sévèrement cette entreprise de domination de points isolés, situés au bout du monde. Il faut que la France concentre ses forces au lieu de les éparpiller. « Ces rochers n'ont aucune valeur par eux-mêmes ; si ces îles eussent offert de grands avantages, les Anglais ou les Américains s'en seraient rendus maîtres depuis longtemps. » Mais devenu empereur, il accepte la conquête de la Nouvelle-Calédonie, tout aussi lointaine, et dont on ne connaît pas encore la richesse minière. Et c'est là qu'il choisit d'établir un bagne (initialement prévu et en partie réalisé à Nuku Hiva).[226]

Le bon sens commande d'être prudent et réaliste en matière d'expansion mondiale ; mais l'orgueil national passe outre. Il n'est pas question d'abandonner cette colonie, dont l'utilité stratégique n'est jamais franchement apparue, qui n'est pas immédiatement rentable et dont les habitants sont indisciplinés.

La pensée marquisienne face à la colonisation subie par l'archipel s'élabore lentement. Elle ne se décompose pas exactement en pour et contre. En ces années de la deuxième moitié du XIXème siècle, ceux qui acceptent la présence française sont soit résignés à vivre une situation qui leur est imposée, sans se poser de questions, soit convaincus de sa nécessité par le biais de la religion catholique, là aussi sans que la réflexion soit vraiment profonde. Quant à ceux qu'on pourrait ranger dans le camp des "contre", leur opposition à la présence française est avant tout le souhait de ne connaître aucune entrave à une liberté totale, comme elle est censée l'avoir été avant l'arrivée des Français. Cette opposition que je qualifierais d'endogène se renforce d'arguments exogènes : la France a subi une défaite, en 1870, qui ternit son prestige international. Cet événement vient aux oreilles des Marquisiens par l'intermédiaire des navires étrangers de passage, militaires ou commerçants. L'invincibilité de la puissance occupante est mise en doute. Paris n'existerait plus, rasée par les Allemands ; les forces militaires françaises seraient tellement affaiblies qu'elles seraient incapables de réagir en cas de rébellion générale.

Dans les années soixante, l'administration française constate sans émotion que des désordres existent : la population du groupe Sud-Est plus spécialement est complètement sauvage, « toujours en guerre les uns contre les autres, et toujours, aussi, mangeant les vaincus ». C'est ce que De La

[226] J.P. FAIVRE, « Opinion de L.B. Bonaparte sur Nos colonies dans l'Océan Pacifique », *J.S.O.*, 1947.

Roncière rapporte au ministre, à partir d'informations fournies par les missionnaires.

Eyriaud des Vergnes est resté Résident plus de cinq ans dans l'archipel ; il a appris la langue marquisienne et parle des indigènes en observateur attentif et intéressé dans un petit ouvrage qu'il publie en 1877 à Paris, trois ans après son départ des Marquises où il a été en conflit permanent avec la mission catholique. Il relativise les guerres et l'anthropophagie. "Guerre" est pour lui un bien grand mot, « nom pompeux donné à des engagements à distance qui se terminent souvent par la fuite des deux partis, quelquefois après une très faible effusion de sang ». Il a constaté que les querelles sont ravivées épisodiquement par les souvenirs plus ou moins lointains d'assassinats non vengés de part et d'autre. S'il y a un mort, il est en général mangé « par bravade ». L'aspect religieux ou magique du cannibalisme n'existe plus : « On mange simplement les gens que l'on a assassinés, sans aucune apparence d'offrande à la divinité ». Ces assassinats sont invariablement perpétrés après l'absorption d'alcool de coco. Mais en dehors de ces circonstances particulières, le Marquisien est présenté comme ayant un caractère doux ; il est affable, très hospitalier. Taciturne, peu communicatif, indolent, il peut passer des journées entières couché sans rien dire ni rien faire, « du moment qu'il a sa pipe et sa nourriture du jour assurées ». Il est gai et rit beaucoup, « mais il est loin d'être niais. Cette gaieté n'est qu'un masque servant à dissimuler ses idées dans les circonstances un peu difficiles ». Observant le Marquisien quand, malgré tout, il est au travail, Eyriaud des Vergnes admire son intelligence et son adresse. « Leur patience et leur adresse sont incroyables », ce qui se traduit par une grande délicatesse dans la finition de leurs divers ornements.

C'est, somme toute, une image plutôt positive qui se dégage de cette petite brochure. Il n'en va pas de même dans le rapport non publié de son successeur.

En 1875, le Résident Eggiman écrit un rapport de cinquante pages sur la situation de l'Archipel des Marquises au 1er janvier 1875. « La situation qui nous est faite à la Dominique remonte au jour où nous avons voulu changer le pouvoir nominal que nous y avions en un pouvoir effectif. L'indigène de cette île, comme celui de Tauata, Uauka et Fatu-hiva, avait jusqu'alors accepté la domination française parce qu'elle n'existait que de droit et point de fait ; parce qu'elle n'entraînait pour lui à aucune obligation spéciale ; parce qu'elle ne touchait en rien à sa liberté, à ses mœurs ou à ses coutumes. Que lui importait, en effet, que le pavillon tricolore flottât dans son pays, pourvu qu'il continuât à y vivre à sa guise, réglant ses contestations les armes à la main, s'enivrant, tuant et pillant. Attaché par tempérament à la vie facile et tranquille, il acceptait même les réprimandes et les sermons qu'on lui faisait à l'occasion, et échangeait contre eux force bonnes promesses pour l'avenir. Mais, quand le discoureur tournait le dos, il haussait les épaules, riait sous cape et se livrait sans plus de scrupules à cela même qu'on venait de lui interdire. »

Quand il écrit ces lignes, le Résident Eggiman, sous-commissaire de la marine, n'est en fonction que depuis février 1874, c'est-à-dire onze mois (fonction qu'il quitte en mai 1875). Son analyse se fonde en grande partie sur une situation qui lui a été décrite, et je retrouve dans ses propos le style et les mots des lamentations missionnaires. Tout est négatif (comme l'écrivait Jouan) chez le Marquisien. Il n'éprouve pas de sentiment : « La haine, l'amour, l'affection, le dévouement, la reconnaissance, autant de sentiments inconnus. Leur idiome ne comporte même pas de mots pour les exprimer. »[227] Il est dévergondé et corrompu (Eggiman prend bien soin d'écarter l'argumentation qui tend à mettre ces défauts sur le compte des contacts avec les Européens). Il ne travaille pas. Il cueille ce dont il a besoin, parfois pour vendre et s'acheter ce qu'il convoite. C'est un ivrogne, cherchant l'abrutissement par l'absorption immodérée d'alcool de coco, etc. Tout y passe, et, comme pour la lecture des notes de Chaulet, un malaise s'empare du lecteur. Il y a trop de complaisance dans les descriptions aussi chargées de ce malheureux peuple. Le *tabu* est devenu un ensemble de bizarreries plus ridicules les unes que les autres, jamais appliqué dans un but sérieux. « Si physiquement le Marquisien est beau, moralement il est d'une laideur repoussante. » Eggiman lui reconnaît une seule qualité : l'hospitalité, mais pose aussitôt la question : celle-ci est-elle dégagée de tout calcul ? « D'une mobilité d'esprit qui n'a d'analogie que celle de l'enfance, le Marquisien ne subit que des impressions passagères. » Mais au chapitre « Religion » de ce rapport, ce sont les missionnaires qui prennent place au banc des accusés : « Ils ont tout détruit sans rien réédifier ». Leur insuccès est tout entier de leur faute. « Un pays neuf, un sol vierge leur ouvrait les trésors de son sein ; il fallait les exploiter au profit de la congrégation : ils n'hésitèrent point. De ministres de Dieu, ils se firent planteurs et commerçants !!... »[228] Cependant la mission s'est habilement maintenue en persuadant les indigènes « qu'ils seraient châtiés durement par les Français s'ils s'attaquaient à ses membres ou à ses biens ». Et justement les Marquisiens ont pu voir les Français à l'œuvre à l'occasion de la répression de quelques excès dont Eggiman dresse la courte liste :

- 1873 : assassinat d'un chef et de sa fille dont les corps sont mangés par les meurtriers. Le Commissaire de la République à Tahiti envoie l'aviso à vapeur le 'Bruat'. Les habitants de Hiva Oa refusent de livrer les coupables. Alors commence le siège de la vallée d'Atuona, première vraie manifestation de l'autorité française dans cette île. Les coupables au nombre de huit finissent par se rendre et sont transportés à Papeete. Cette action est suivie de quelques mois de calme, mais l'eau de vie de coco réapparaît.

- Mars 1874 : six personnes sont tuées à Hanaiapa. La mission catholique est pillée à Hanapaoa. Le pasteur Haputu est chassé de sa maison à Taaoa. Une seconde expédition, avec le transport à vapeur la 'Seudre', est dépêchée sur place. Les problèmes sont réglés à Hanaiapa (par quelques

[227] Ce qui n'est pas exact, car ces mots figurent dans les dictionnaires de Dordillon.
[228] Eggiman reprend les accusations de Cloué.

boulets de canon) et à Taaoa. Mais à Hanapaoa, la population se met en mesure de repousser un débarquement et le commandement de la ‘Seudre’ décide de retourner à Papeete pour prendre des ordres plus précis, et un éventuel renfort pour réduire cette rébellion.

- Septembre 1874 : à Puamau, malgré la présence de la goélette de l’État la ‘Mésange’, les tribus se font la guerre (9 morts). À Hanaiapa, le tatouage se pratique au grand jour malgré l’interdiction.

- Octobre 1874 : à Hapatoni (île de Tahuata), le capitaine de la ‘Mésange’, essayant de démontrer les méfaits de l’ivrognerie, reçoit cette réponse : « Nous buvons parce que ça nous fait plaisir de boire et nous ne cesserons pas ».

Eggiman est surtout inquiet de la situation insurrectionnelle à Hanapaoa, là où la ‘Seudre’ n'a pas agi. Les quelques rebelles bénéficient de la sympathie de la population qui les approvisionne de munitions. Il a entendu qu’une propagande secrète se fait en leur faveur avec comme mot d’ordre “l'indépendance kanak” ; ils essaieraient de persuader la population de les aider, sinon la domination de la France va s’exercer comme à Nuku Hiva et Ua Pou. Et Eggiman de conclure en souhaitant qu’une expédition sérieuse soit menée le plus tôt possible à Hiva Oa, sinon la situation va empirer avec le temps. « Il y a à accomplir aux Marquises une œuvre de civilisation devant laquelle il ne nous est pas permis de reculer, nous qui sommes les représentants de la France, du pays le plus civilisé au monde. »

À la même époque, le commandant Gentile est informé que le nombre de rebelles serait passé de 20 à 400 ou plus. Certains seraient même allés en baleinière (il y a déjà longtemps que les Marquisiens ont délaissé leurs pirogues) à Fatu Iva pour acheter de la poudre. Il se dit dans l’île que les Français ont eu peur (à la suite du départ de la ‘Seudre’). La guerre semble proche. Il conclut dans son rapport de mission : « La situation [à Hiva Oa] me semble gravement compromise si l’on n’y porte promptement remède ».

Ce sombre tableau de la situation et les accents cocardiers du Résident ne vont pas être suffisants pour déclencher l’action souhaitée. Mais à Paris, on ne reste pas indifférent. Le commandant de la Division navale de l’Océan Pacifique reçoit du ministre l’ordre d’aller sur place pour apprécier la situation et régler les problèmes, si problème il y a vraiment. Avec six navires, le contre-amiral Périgot vient donc aux Marquises où il va rester un mois entier. Son rapport de mission adressé au ministre est suivi de plusieurs pages d’appréciations personnelles qui vont à l’encontre des points de vue exposés plus haut. On retrouve les mêmes appréciations dans la remise de service qu’il adresse à son successeur l’année suivante. « La Dominique n’est pas précisément le paradis terrestre, tant s’en faut ; les sauvages s’enivrent souvent avec de l’eau-de-vie de coco qu’ils fabriquent eux-mêmes et, une fois gris, ils se battent entre eux et quelquefois s’entre-tuent et se mangent. Leurs danses ne sont pas non plus absolument correctes, mais du point de vue politique ils reconnaissent notre souveraineté, n’insultent jamais aucun européen et respectent leurs

missionnaires. Il est difficile d'exiger davantage de sauvages entièrement livrés à eux-mêmes à moins que nous ayons l'intention d'occuper militairement leur territoire et de faire leur éducation à coups de fusil. » Pour lui, la cause de l'agitation indigène vient uniquement des fonctionnaires français. Les Résidents aux Marquises ont un esprit « tracassier et provocateur » ; ils irritent les indigènes par « des règlements inintelligents ». « Leur omnipotence et aussi l'isolement dans lequel ils vivent, privés qu'ils sont de toute relation avec des Européens, les grisent pour ainsi dire et faussent absolument leur jugement ». Périgot estime que les missionnaires catholiques sont les seuls vrais représentants de la France. (Je l'ai déjà cité plus haut). Les Résidents auraient mieux fait d'être à leurs côtés plutôt que de chercher constamment l'affrontement mesquin.[229] En conclusion, le contre-amiral suggère qu'il faut faire cesser le mécontentement des indigènes en renvoyant les exilés à Tahiti dans leur île, en envoyant des Résidents plus "politiques" et en laissant la garde de l'archipel non pas à l'autorité civile de Tahiti, mais à la Marine. Ainsi de banales querelles entre indigènes pourront être vite mâtées et ne prendront pas les proportions alarmantes qu'on leur a données et qu'elles n'ont jamais eues. (Les quelques meurtres isolés qui ont eu lieu n'ont pour lui rien d'extraordinaire dans une île aussi peu civilisée « puisque de semblables crimes se produisent tous les jours en Europe ».) Périgot sait exprimer avec réalisme - ou cynisme - ce qu'il voit des Européens en place et ce qu'il aperçoit des Marquisiens. Il précise sa pensée en se demandant si l'isolement de Hiva Oa et le caractère sauvage de ses habitants n'est pas ce qui est le mieux : « La Dominique livrée à elle-même a encore 3 600 habitants tandis que Nuku Hiva que nous occupons depuis trente ans et où nous avons dépensé des millions, n'a plus qu'un millier d'âmes, c'est-à-dire qu'elle a perdu les trois quarts de sa population indigène et elle a, à dire vrai, en plus une vingtaine de boutiquiers anglais ou américains. Ce n'est pas là, à mon avis, un résultat à souhaiter pour la Dominique ».

C'est un rapport qui va être jugé rassurant et, donc on estime qu'aucune suite n'a à être donnée, dans l'immédiat, aux précédents propos alarmistes.

Il est difficile de dire s'il y a vraiment un début de mouvement "indépendantiste kanak". Les « rebelles » de Hiva Oa ont pu acheter de la poudre à Fatu Iva. Cette île voit le passage, au milieu de l'année 1875, de la 'Vire' avec à son bord le Commandant des E.F.O. Un des marins, dans ses souvenirs[230], note que les visiteurs sont très mal reçus. On refuse de leur procurer des cocos, de les laisser entrer dans des cases, de danser et de chanter. Le but de l'escale est d'enquêter sur un crime. Ce jeune Français se félicite du caractère expéditif de l'enquête. « Si nous eussions emmené avec nous l'individu coupable qui avouait hardiment son crime, je ne sais trop ce

[229] Périgot ne reconnaît qu'un tort à la mission catholique, c'est de recruter son personnel en Belgique et dans les provinces rhénanes, « mais on ne trouve plus aucun Français consentant à venir passer sa vie entière en Océanie ».
[230] C. BLIN, « Voyage en Océanie », 1881.

qui serait arrivé. » Sans aucun témoignage écrit marquisien, là encore, nous sommes réduits à nous interroger à partir de visions partielles et d'opinions partiales. Dans le mouvement de rébellion, il y a sûrement chez certains hommes la crainte de perdre complètement leur liberté, mais quelle liberté ? C'est la liberté de faire ce que l'on veut, hors de tout cadre institutionnel. C'est la liberté d'exercer et d'imposer sa force, en perpétuant des modalités d'actions dévoyées de leur sens premier, je pense aux meurtres suivis de pratiques anthropophages. Perdre cette liberté est une perspective redoutée et révoltante, en particulier pour ceux qui sont déjà sortis de l'archipel et qui prétendent, selon le Résident Doublé[231], qu'à Tahiti on laisse boire les indigènes, donc aux Marquises on doit pouvoir en faire autant.[232] La liberté au sens d'indépendance vient peut-être de ces quelques individus qui ont vu d'autres horizons, mais elle est aussi sans doute très fortement suggérée par divers négociants occidentaux dont un des commerces les plus lucratifs est celui de l'alcool. Le personnel de la Société Commerciale de l'Océanie, compagnie de commerce allemande qui s'installe en 1877 dans l'archipel, n'est pas étranger aux rumeurs qui visent à dénigrer la France auprès des Marquisiens[233].

La violence continue de plus belle. Les morts se comptent par dizaines à Hiva Oa. Fait nouveau, en 1878, un Européen gérant de plantation tue un Marquisien d'un coup de revolver, et en 1879, un Suédois est assassiné. L'affirmation rassurante de Périgot selon laquelle aucun étranger n'était menacé se trouve démentie. Un navire, le 'Lamotte- Piquet', se présente devant Hanaiapa pour obtenir réparation de ce dernier crime. Il n'obtient rien.

2 - La campagne de pacification

En 1880, alors qu'à Tahiti le protectorat va se transformer en colonie, la colonie des Marquises va elle aussi connaître un bouleversement radical. L'hostilité de certains Marquisiens du groupe Sud-Est prend des proportions inquiétantes dans les rapports qui s'accumulent à Tahiti. Dutour, lieutenant d'infanterie de marine, écrit : c'est la haine « que toute nation, grande ou petite, éprouve contre l'étranger qui vient supprimer, faire disparaître, pour y substituer les siennes, des mœurs, des coutumes auxquelles, pour une raison ou pour une autre, elle tient, elle est attachée ». Je ne sais pas si ce

[231] DOUBLÉ, Rapport au gouverneur, 1877, C.A.O.M., A110 C131. Le résident Doublé est particulièrement mal vu de la mission catholique. Chaulet se moque de lui quand il danse avec son épouse « en présence des invités canaques ad hoc » ; le prêtre prétend qu'il s'est acquis le titre de « Doublé de sottise ».

[232] Une autre raison du mécontentement indigène à Hiva Oa ne va apparaître qu'après la "pacification" : les Marquisiens se plaignent auprès du contre-amiral d'être payés en jetons d'étain, ce qui les maintient sous la dépendance de la mission catholique. (Bergasse DUPETIT-THOUARS, Rapport du 14/7/1880, C.A.O.M., Océanie, A111.) Il y a sûrement un rapport entre cette plainte et la décision « portant défense d'employer aux îles Marquises d'autres monnaies que celles d'or et d'argent ». (*B.O.*, décision n° 376, 1880.)

[233] Ainsi, je l'ai dit plus haut, le bruit court que Paris n'existerait plus, brûlée par les Allemands. (DUTOUR, S.H.M., BB3 885.)

lieutenant Dutour exprime ce qu'il a retenu d'une enquête sur place, ou bien s'il expose ses idées héritées du temps des Lumières (comme Marchand à Ua Pou en 1791).

En juin et juillet 1880, le contre-amiral Bergasse Dupetit-Thouars ramène la paix à Hiva Oa et à Fatu Iva. Avec près de 1 000 hommes, dont 200 de Nuku Hiva et 120 de Tahiti, l'île est désarmée sans effusion de sang. Dans un ordre du jour du 11 juillet, à bord de la 'Victorieuse', le commandant du corps expéditionnaire exprime toute sa satisfaction[234]: « L'île de Hiva-Oa et celle de Fatu-Hiva ont été rapidement soumises et désarmées, et la paix règne partout aux Marquises ». Il met l'accent sur la fraternité qui a réuni dans l'action les Tahitiens, les Marquisiens[235] et les Français. Quelques « indigènes des Marquises » sont internés par mesure politique. Ils sont transportés à Tahiti où ils participent, avec rémunération, à des emplois de travaux publics et aux travaux du fort de Taravao[236]. L'état de siège est proclamé dans le groupe Sud-Est (Il est levé le 1er mars 1882[237]) et une garnison provisoire reste sur place à Tahauku et Puamau. Des gendarmes sont placés en poste à Atuona, Puamau, Vaitahu et Omoa.

L'ordre règne aux Marquises comme partout ailleurs dans ce qui s'appelle désormais officiellement les Établissements français de l'Océanie.[238]

En 1880, que reste-t-il du peuple marquisien de 1842 ?

En trente-huit ans, tout ce qui structure la société marquisienne disparaît, tandis que le nombre de Marquisiens diminue de plus de la moitié : 5000 personnes survivent, sur des espaces devenus trop grands pour elles. Dans quelques vallées, on a déjà quasiment tout oublié du passé, comme à Ua Pou où, selon les termes déjà cités, « tous les anciens ont disparu, avec le reste du paganisme ». Dans d'autres vallées, le silence s'est abattu sur des constructions mégalithiques désertes.

L'administration française ne pense qu'en termes d'ordre public.

En 1882, le nouveau contre-amiral commandant en chef dresse le tableau de la situation aux Marquises[239], tableau que nous pouvons résumer en trois points :

1°) L'ordre règne :

- les chefs les plus coupables sont exilés ;
- les armes sont confisquées ;

---

[234] *B.O.*, 11 juillet 1880.
[235] Il s'agit de Marquisiens du groupe N-O.
[236] *B.O.*, 30 août 1880 et 3 janvier 1881.
[237] *B.O.*, 1er mars 1882.
[238] Cette expression, utilisée dès le début de la colonisation des Marquises et de l'établissement du protectorat sur les États de la reine Pomare, ne devient officielle qu'à la parution au *Journal officiel* de la colonie de la loi d'annexion en 1881. (*DIP*, Éditions de l'Alizé, 1988.)
[239] S.H.M., BB4 1567.

- la fabrication de l’alcool de coco est interdite ;
- les indigènes sont astreints à tracer des routes.

2°) Pour maintenir cet ordre : une garnison reste sur place pendant 20 mois, puis des gendarmeries permanentes en assurent la pérennité.

3°) Les Marquisiens ont encore des mœurs barbares que les missionnaires ont été impuissants à réformer. Ils sont paresseux et ne tiennent compte d’aucun conseil. L’affirmation musclée de l’autorité française convient parfaitement à la situation car ces indigènes ne reconnaissent que l’autorité capable de se faire respecter.

CHAPITRE IV

DE 1880 À 1972 :
DE LA SUJÉTION À LA CITOYENNETÉ

PRÉSENTATION DU CHAPITRE

1880 marque un véritable tournant dans l'histoire de l'archipel. Il ne va plus en effet être question de peuple rebelle à l'autorité, et par conséquent de nécessité d'actions de maintien de l'ordre. Par contre, les changements de toutes sortes que l'on aurait pu espérer voir se produire vont rester à l'état de projets, de rapports relégués dans les placards du ministère après avoir été - à peine - lus.

Les documents d'archives abondent :
- rapports d'inspecteurs venus de France ;
- tournées des gouverneurs ;
- correspondance des administrateurs aux gouverneurs ;
- rapports d'administrateurs (dont la plupart, avant 1945, sont médecins) ;
- rapports de gendarmes ;
- récits divers...

Ethnologues, historiens et premiers archéologues fournissent des études très documentées, issues de travaux de recherches sur place. Parmi les plus

connus, je retiens l'Allemand Von Den Steinen, le Français Eugène Caillot et les Américains E.S.C. Handy et R. Linton, qui arrivent à avoir de la préhistoire marquisienne une vision de plus en plus précise.

Les escales de riches yachtmen en quête d'aventures exotiques nous valent des récits fort intéressants, en livres ou en articles dans des revues comme *The National Geographic Magazine*.

Je présente cette période 1880 - 1972 en trois parties.

En 1880, et dans les premières années de la décennie 80, le développement tant espéré semble soudain miraculeusement possible et même a démarré, selon les rapports officiels. Mais il faut vite déchanter et revenir à la triste réalité de la stagnation économique et du sous-développement de cette colonie du bout du monde, dont le nom cependant fait de plus en plus rêver.

De la fin des années 80 jusqu'en 1945, rien ou presque ne vient rompre la morne tranquillité de l'archipel. Cependant un fait majeur intervient au milieu des années 20 : c'est l'inversion de la tendance démographique.

Après le deuxième conflit mondial, la citoyenneté est étendue à l'ensemble des E.F.O. Les Marquises restent marginales, mais les progrès socio-économiques y sont sensibles, surtout après l'installation du C.E.P. en Polynésie. En 1972, les districts deviennent des communes avec leurs premiers maires élus. L'identité marquisienne, qui n'était plus qu'un concept occidental, va devenir un outil culturel de "combat" aux mains et au service des Marquisiens de plus en plus demandeurs de développement.

CHRONOLOGIE SÉLECTIVE :

1880 : Campagne de pacification : avec 1000 soldats, l'amiral Bergasse Dupetit-Thouars ramène la paix à Hiva Oa, sans effusion de sang.
1882 : Réorganisation de l'état civil.
1888 : Mort de Mgr Dordillon.
1890 : La mission catholique s'installe à Hiva Oa.
1897 : Déportation des révoltés de Raiatea à Ua Huka.
1903 : Mort de Paul Gauguin à Atuona.
1904 : L'administration civile s'installe à Atuona.

1914 : Passage de deux croiseurs allemands à Taipivai et Atuona.
1920 : Expédition “Bayard Dominick”, envoyée par le Bishop Museum.
1923 : Accord de la Mission catholique avec le gouverneur à propos de ses propriétés.
1924 : 1ère station T.S.F. à Atuona.
1940 : Le gendarme Trifle fait rallier les Marquises-Sud à la France Libre.
1945 : Les Marquisiens deviennent citoyens français.
1947 : L’administrateur vient résider à Taiohae.
1953 : 1ère liaison Tahiti-Marquises en hydravion.
1956 : Suggs annonce les premières datations pour le peuplement de l’archipel.
1961 : Taiohae devient le siège de l’évêché des Marquises.
1963 : Début du recrutement des travailleurs pour Moruroa. Ouverture du collège des sœurs à Atuona.
1966 : Ouverture du collège de garçons à Taiohae.
1970 : 1er aérodrome à Ua Huka.
1971 : Aérodrome à Hiva Oa.
1972 : Mise en place de la réforme communale.

I - LES ANNÉES 80 : SATISFACTIONS OFFICIELLES, SCEPTICISME OFFICIEUX

A – Après la “pacification” : un optimisme officiel de rigueur.

En 1882, la situation dans le groupe Sud-Est donne entière satisfaction au commandant en chef de la Division navale de l’Océan Pacifique. Il l’écrit dans sa remise de service déjà citée, en rappelant qu’elle est l’œuvre de l’amiral Bergasse Dupetit-Thouars. La paix règne partout. Il n’y a aucun incident à signaler depuis ce mois de juillet 1880 où les îles jusqu’alors

insoumises ont été désarmées. Les routes sont en bonne voie de réalisation. Les Marquisiens commencent à se livrer à la culture du coton. Il insiste sur la sécurité remarquable dans ces lieux de réputation encore inquiétante. Ainsi les gendarmes isolés vivent en toute sécurité. Ils font exécuter sans difficulté par les “indigènes” les ordres du Résident.

Pour le contre-amiral, les « populations canaques sont en définitive très faciles à conduire dès qu’elles ont reconnu l’autorité des chefs qui les dirigent. Elles ont un besoin instinctif de soumission, ne discutant jamais un ordre formel ; mais, naturellement paresseuses, elles éludent volontiers ceux qui leur sont donnés sous forme de conseil. »

Cet optimisme est de rigueur. L’année suivante, le gouverneur à Tahiti envoie au ministre des « Renseignements sur les Marquises » à la suite de sa tournée d’inspection dans l’archipel.[240] Les thèmes de la paix et de la sécurité ne sont plus abordés. L’économie est présentée sous un jour prometteur. Des Essarts met l’accent sur le développement notable de la mise en culture des terres indigènes. Les principales cultures sont le coton, le coprah, le fungus (pour ce champignon, il s’agit plutôt de cueillette que de culture) ; il fonde beaucoup d’espoirs dans le café et le tabac. Il y a abondance de bovins et de porcs ; il souhaite développer le mouton.[241]

Il espère voir croître une « industrie d’avenir » : la construction d’embarcations. Il a vu à Hatiheu une jolie goélette de 40 tonneaux sortie d’un chantier de cette baie. Le bois est abondant et les prix seront très compétitifs.

Le réseau routier a doublé. Un effort particulier a été fourni à Hiva Oa où une route des crêtes relie désormais Puamau à Taahuku.

Le cadastre a vu le jour dans la vallée de Taipivai, sur des terres rachetées par des indigènes et autrefois concédées à la compagnie Stewart (qui a fait faillite). Il espère que le travail du lever des propriétés sera terminé dans tout l’archipel avant la fin de l’année.

Il introduit aux Marquises l’emploi de la « carte d’individualité » déjà en usage à Tahiti. Il voit dans sa présentation obligatoire pour tout acte administratif un usage qui habituera peu à peu les Marquisiens au respect du nom de famille et « à toutes les notions morales qui en découlent ».

Quant aux Marquisiens eux-mêmes, leur état matériel et moral est en progrès, un « progrès frappant » qui découle de l’occupation de tous aux activités agricoles. « Je n’ai vu presque partout que des maisons neuves, aux abords bien tenus ; je n’ai rencontré nulle part un indigène qui ne portât soigneusement le costume tahitien »[242]. Comme le contre-amiral, le gouverneur croit aux vertus de l’autorité française. « En contact constant

[240] D. DES ESSARTS, Rapport de tournée d’inspection, C.A.O.M., Océanie, A126 C91.

[241] En 1883, le résident-administrateur écrit au gouverneur que « les Marquises ont un produit agricole au moins égal à celui de Tahiti et Moorea réunies ». (Lettre du 21/12/1883, Arch.Ter.).

[242] C’est-à-dire une chemise européenne et un *pareu* pour les hommes, une robe fermée du cou aux chevilles pour les femmes.

avec notre autorité, ils sont devenus plus communicatifs et plus confiants : j'ai été frappé de leur gaieté et de leur empressement sympathique. »

Seule ombre au tableau : les écoles, qui n'ont pas fait de progrès sensibles. Mais il a confiance en l'avenir. Le petit nombre d'ouvriers européens et « l'aptitude particulière des indigènes » lui font envisager la création à Taiohae d'une école professionnelle.

Dans la perspective du développement agricole, une agence de la Caisse agricole existant déjà à Tahiti est installée en 1884 à Taiohae. Cette agence des Marquises a pour objet « l'achat des cotons provenant de l'archipel, ainsi que les avances à faire aux colons, agriculteurs et industriels sur ce produit... » Le mois suivant voit la naissance d'un Comité d'agriculture comprenant cinq membres : deux Marquisiens (chefs[243]) et trois Européens (négociants).

Dans *l'Annuaire des E.F.O*. pour 1885, trois pages sont consacrées aux Marquises dans le premier chapitre « Notice géographique ». Outre les renseignements déjà rapportés plus haut, on y lit que « les Marquisiens sont doux, affables, hospitaliers. Ils sont d'une constitution vigoureuse, mais peu portés au travail ; quelques-uns d'entre eux cependant sont de très bons ouvriers ». Le paragraphe « Communications de l'archipel » présente celles-ci de telle sorte qu'on a l'impression que les Marquises ne sont plus des îles du bout du monde. Le courrier de San Francisco à Tahiti relâche chaque mois à Taiohae. La goélette 'Loreley' relie les Marquises à Tahiti huit fois par an. Nombre d'autres goélettes font fréquemment le trajet. Entre les différentes îles de l'archipel, la 'Nuhiva', goélette d'État, côtoie six goélettes et deux cotres de commerce. Enfin chaque île a ses communications propres par terre (à pied ou à cheval) et par mer (avec des baleinières du pays).

J'en termine avec cette vision idéale d'un archipel enfin sur la voie de la civilisation. En 1888 paraît un ouvrage de Paul Deschanel[244] dans lequel trente cinq pages sont consacrées aux Marquises. L'auteur cite Radiguet, Jouan, Vincendon-Dumoulin, Eyriaud des Vergnes, ainsi que des rapports de Résidents écrits avant et après la campagne de pacification. En particulier, on retrouve la lettre du gouverneur Des Essarts au ministre, déjà citée : « Le développement du travail indigène et le progrès général ont dépassé tout ce que j'attendais au point de vue matériel. Les Marquisiens ne le cèdent en rien aujourd'hui aux Tahitiens. Ils ont sur eux l'avantage d'une énergie au travail qu'il est difficile de réveiller aux îles de la Société. L'impôt perçu pour la première fois cette année, sur le pied des autres établissements, est rentré tout entier : aucune réclamation, aucune demande de dégrèvement ne m'ont été adressées nulle part ». Passons sur « l'énergie au travail » qui contredit le « peu portés au travail » de l'*Annuaire* déjà cité. Paul Deschanel conclut sur la nécessité de développer, dans ce pays plein de ressources, le

[243] L'administration française nomme dans chaque vallée un « chef investi » mais reconnaît dans ces vallées l'existence de « chefs non investis ». (LEUDET DE LAVALLÉE, Rapport, 1888.)

[244] P. DESCHANEL, *Les intérêts français dans l'Océan Pacifique*, 1888.

seul vrai port : celui de Taiohae, dans un but plus politique qu'économique. Ce serait un point intermédiaire vers la relâche obligée des vapeurs transpacifiques à Tahiti. Dans une vision géostratégique du Pacifique, « Nuku Hiva est la sentinelle de Tahiti à l'Est, comme Raiatea doit être la sentinelle de Tahiti à l'Ouest ».

Il ressort de tous ces détails que pour le gouvernement métropolitain, les Marquises ne doivent plus causer de souci, car on y a mis les moyens, d'une part, et que ces îles s'acheminent vers une colonisation acceptée, progressive, harmonieuse et tranquille d'autre part.

Le gouverneur est content du Résident. Il demande pour lui au ministre un témoignage de satisfaction, qui est accordé. Les théoriciens peuvent intégrer un archipel enfin calme dans leurs spéculations sur les futures lignes de commerce d'Amérique à l'Est jusqu'en Asie, Nouvelle-Zélande et Australie à l'Ouest. Les Français peuvent rêver d'îles lointaines ; l'*Annuaire* de 1885 rappelle que le climat y est sain pour les Européens et que les habitants n'ont plus qu'un vague souvenir de leurs ancêtres cannibales.

B - Le revers de la médaille.

A Paris, les E.F.O. pèsent peu dans le grand élan colonial de l'époque. Les colonies, c'est avant tout l'Afrique et la péninsule indochinoise. Les nouvelles qui arrivent des Marquises sont officiellement bonnes ; il n'y a plus aucun risque de trouble : l'affaire est classée.

Mais la vie aux Marquises, c'est une réalité économique, sociale et culturelle qui est loin de correspondre à la réalité officielle. Si le gouverneur n'a vu aux Marquises, en avril-mai 1883, que de coquettes maisons avec des indigènes proprement vêtus de « costumes tahitiens », c'est qu'il n'a pas insisté pour voir autre chose, ou que sa mémoire est sélective quand il s'agit d'écrire au ministre. Le résident Robert, pour lequel il demande des félicitations, lui écrit régulièrement pour le tenir informé des problèmes préoccupants qui, s'ils ne sont pas résolus, compromettent définitivement toute perspective de développement.

Ces problèmes sont décrits, avec des exemples, dans trois lettres adressées de Taiohae à Papeete en 1883[245].

1 - Les maladies.

Le plus grave concerne la santé publique. « La population se meurt » est le leitmotiv de toutes les correspondances. Les causes sont multiples, la plus impressionnante étant d'abord la lèpre. Une statistique rapide de 1887, dans le rapport de 1888, donne 20 lépreux dans le groupe N.O., et 160 dans le groupe S.E., au total 180 auxquels il faut ajouter les cas douteux et les lépreux non connus, ce qui peut amener le chiffre réel à 300. Beaucoup sont privés de doigts et d'orteils. Une autre variété de lèpre atrophie les mains ou, au contraire, enfle démesurément les doigts. « La variété la plus répugnante est la lèpre boutonneuse ou pustuleuse ». Le résident conclut :

[245] Administrateur à gouverneur : 20/01/83; 22/10/83; 21/12/83. Arch. Territoriales.

« Pas de causes connues. Pas de remèdes ayant réussi. Est contagieuse pour les uns, ne l'est pas d'après les autres ».

Viennent ensuite les scrofules, lésions de la peau dont l'origine est soit tuberculeuse, soit syphilitique.

Enfin la consomption, qui est la tuberculose pulmonaire, mais qui est aussi, dans un sens général, l'amaigrissement et le dépérissement, signes de maladies graves, complète cette sinistre trilogie.

Aurait-on caché les malades sur le passage du gouverneur ?

N'y aurait-il pas de médecin ?

Il y en a un, le docteur Roussin, mais il est venu pour s'occuper de la garnison. Le résident demande s'il ne pourrait pas s'occuper de la population pour « enrayer la mortalité chez les indigènes ». Ce ne serait que justice car les frais de voyage de ce docteur, depuis la métropole, sont imputés sur le budget des Marquises, ainsi que ses frais de solde.

La population peut acheter des médicaments chez les commerçants mais en fait ceux-ci profitent de cette possibilité pour faire avant tout le commerce de l'opium. Les 2 000 francs inscrits au budget de 1886 pour l'entretien d'une infirmerie ont été supprimés. Le gouverneur justifie cette décision : les 2 000 francs de 1885 n'ont pu être dépensés à ce propos puisque l'infirmerie n'existe pas. « Ils ont sans doute servi au paiement des médicaments fournis aux habitants. Mais en principe les cessions de médicaments doivent être faites à titre remboursable, et nos ressources restreintes ne nous permettent pas de pousser la générosité jusqu'à une distribution gratuite des remèdes nécessaires à tous les malades de l'archipel. »[246]

Dans certaines vallées, comme Taipivai, tout le monde est malade.

2 – L'instruction publique

Les écoles, tenues par les missionnaires catholiques et « quelques teachers protestants sandwichiens » ont des résultats très faibles. Sur le papier, les écoles ne manquent pourtant pas d'élèves. Il y a même une progression impressionnante du nombre d'enfants scolarisés : il passe de 295 en 1875 à 667 en 1885. Mais l'encadrement est très insuffisant. En 1885, 51 % des hommes et 48 % des femmes ne savent ni lire ni écrire (voir tableau).

3 - Les relations administration / mission catholique

Le problème suivant est celui des relations entre la mission catholique et l'administration. Quand en 1886 les quatre sœurs de St Joseph de Cluny vont demander l'autorisation de ne pas donner de vacances aux jeunes filles de 13-14 ans, le résident refuse. Il précise : « C'est une relégation inutile. Je sais bien que ces enfants profitent des vacances pour se livrer à la prostitution. Mais on doit toujours, à propos de la société de Picpus,

[246] MORACCHINI, Lettre au Résident des Marquises à Taiohae, le 15 mars 1886, Correspondance Gouverneur à divers, Arch. Ter.

dirigeant les sœurs de Cluny, se rappeler l'histoire des îles Gambier ». Plus loin, il qualifie le missionnaire Fulgence Pouet de « père Laval en petit, fanatique et ignorant, sale et commerçant ». L'attitude de ce résident est en contradiction avec celle du résident Robert, qui écrit avant lui : « Sur la demande de l'évêque et des professeurs, j'ai restreint cette année la période de vacances de l'école de garçons ; je partage absolument leur avis : de trop longues vacances sont nuisibles ». Mais ils se retrouvent sur le terrain des agissements des prêtres. Le père Dominique échange de la viande du troupeau de la mission contre du coprah qu'il vend aux goélettes. Cela se passe dans l'enceinte de la mission, à Puamau, et suscite la colère du sieur Gill, commerçant, qui se plaint « à juste titre d'une concurrence illicite faite à son commerce par une personne qui ne paie pas patente ». On a vu que ce même prêtre payait les indigènes des Marquises avec des jetons de zinc et des tessons de bouteilles. L'affaire avait été évoquée en juin 1881 à la tribune du Corps législatif. Aucune sanction ne venant, le père Dominique paie maintenant en signant des bons sur du papier. C'est un délit, et le résident souhaite pouvoir entamer des poursuites judiciaires. Le chef de la mission, l'évêque Dordillon, « n'obtiendra rien de son provicaire ». Parmi les missionnaires du groupe S.E., il y a trois Allemands qui sont jugés indésirables : c'est « un danger permanent pour notre influence, l'influence française ». À Tahuata, « l'ordre, l'hygiène, la propreté laissent à désirer à cause de l'action néfaste du père Wendling ».[247]

4 - Le personnel administratif.

Quatrième problème : les Marquises manquent de personnel d'administration et d'encadrement. Il est certain qu'une impulsion a été donnée en 1880, mais il faut encore envoyer d'avantage d'agents (instituteurs, gendarmes, colons, etc) pour que celle-ci soit poursuivie et que l'influence du pouvoir civil ne soit pas détournée (et c'est une grande appréhension du résident) au profit des Missions. « Ces grands enfants ont besoin d'être sans cesse surveillés et tenus », ce qui n'est pas le cas par suite du manque de personnel. « Les missionnaires se servent de cette absence d'agents de l'autorité pour reprendre l'influence qui leur échappait ».

Quant au personnel en place, il ne répond pas toujours aux critères d'intelligence et de qualification que souhaitait l'amiral Périgot dans la décennie précédente. L'administrateur- résident à Taiohae se plaint du manque de zèle du sous-administrateur à Atuona. Par ailleurs, il veut infliger huit jours d'arrêts à son secrétaire (qui est également huissier, greffier, etc), lequel refuse et annonce sa démission au passage du prochain bateau. Le gendarme de Puamau s'est fait livrer onze litres de rhum du 1er au 14 novembre 1883, et le résident l'a rencontré en état d'ivresse. A Fatu Iva, où tout marche parfaitement, il a entendu des rumeurs faisant état d'abus

[247] Il s'agit en fait du père Wendelin Moellers, qui quittera les Marquises l'année suivante avec Anschaire Jung, en 1884, et Emmeran Schulte en 1885.

d’autorité du gendarme, mais il ne fait pas d’enquête compte tenu de l’état du village et des gens « d’une propreté que l’on ne retrouve pas ailleurs », et de l’absence de plainte.[248]

Si l’administrateur reconnaît que certains gendarmes aux Marquises peuvent être « d’excellents serviteurs », il n’hésite pas à signaler que tel autre, bon serviteur est « peu intelligent », ou encore celui-là qui est « bon, mais atteint d’épilepsie ». Il soupçonne le gendarme Brindejonc de « susciter des affaires pour agir comme huissier et augmenter d’autant ses appointements ». Mais lui-même n’est pas exempt de reproches. On sourit de voir à quel point un haut responsable peut perdre son temps à des mesquineries. Il est vrai que des problèmes mesquins reçoivent des solutions appropriées, alors qu’il vaut mieux ne pas poser les problèmes majeurs pour lesquels on manque ou l’on ne veut pas donner de solutions.[249]

5 - Déculturation et bonheur

Je termine cette revue des problèmes qui transparaissent au travers des rapports rassurants sur l’avenir de l’archipel avec d’abord deux remarques concernant les mœurs marquisiennes. En 1883, le lieutenant Robert, résident-administrateur, fait une tournée dans les districts de la côte Nord de Nuku Hiva : Anaho, Hatiheu et Atuatua. Il n’est pas satisfait du peu d’ardeur au travail ; les défrichements n’avancent pas assez vite à son gré. Il incrimine « la malheureuse coutume des Kahohas », qui est l’habitude pour tous les habitants d’un district de se rendre dans un district voisin dès qu’une naissance y est signalée. On apporte des vœux et des présents pour le nouveau-né. « Ce sont des séries interminables de fêtes pendant lesquelles tout travail est suspendu. » En accord avec la grande cheffesse Vaekehu, l’administrateur fait interdire cette coutume (sauf autorisation exceptionnelle). Il justifie sa décision d’une façon à mon avis peu convaincante, allant ainsi dans le sens des satisfactions officielles : « Les indigènes sont contents ; ce n’était pour eux qu’une obligation de politesse et d’usage aussi désagréable pour la partie recevante que pour la partie donnante ». La fête conviviale était ce qui restait aux Marquisiens après la “pacification”. Elle est désormais interdite, il va donc falloir se cacher pour sauvegarder ce reliquat de culture. Cela est confirmé par exemple en 1887,

[248] L’administrateur écrit qu’il sait que le gendarme force les « indigènes » à travailler. Aussi en a-t-il interrogé quelques-uns hors de sa présence qui reconnaissent « que c’est pour leur bien » et ne se plaignent pas.

[249] Lettre de l’administrateur à Taiohae au chef du service judiciaire, le 18 mars 1887 : « D’un rapport que m’a adressé Mr. Audet, gardien du troupeau de l’île Masse [Eiao], il semble résulter que l’un des prisonniers, le nommé Antoni Otto, interné dans cette île sous la surveillance du gardien, s’est introduit dans sa chambre, et cela au moins deux fois, par une lucarne située environ à 1m 50 du sol, et lui a dérobé de cette façon plusieurs boîtes de sucre. Je n’ai point encore eu le temps d’interroger les témoins qui sont arrivés ce matin à Taiohae. Mais au cas où la chose serait suffisamment prouvée, dois-je considérer ce vol comme effectué avec escalade et vous envoyer le dit Antoni Otto, ou convient-il de correctionnaliser cette affaire et de faire simplement application de l’article 401 du Code pénal ? Je suis etc. » Arch. Ter.

quand le sous-administrateur à Atuona répond au gendarme de Puamau[250], lequel lui a signalé « qu'un certain nombre d'indigènes de Puamau s'étaient réunis à Hanahupe[251] pour tuer et manger un grand nombre de porcs sans [le] prévenir ». Dans de pareilles fêtes, il se produit parfois des désordres et la surveillance du gendarme a été jugée nécessaire. « Les convives de cette réunion seront punis d'une peine disciplinaire de un jour de travail à faire à Atuona. »[252] Interdiction à Nuku Hiva, autorisation préalable à Hiva Oa : l'administration sur place craint toujours les désordres.[253]

Un voyageur français de passage au début des années 90 propose une image du Marquisien qui se démarque des analyses courantes : « Au point de vue du bien-être matériel, le Marquisien est plus heureux que jamais, et il est impossible de moins sentir le joug qu'il ne le sent. Mais il ne s'intéresse plus aux affaires de son pays, il n'est plus le maître, comme peuple libre il n'existe plus ; son activité ne se portant plus du côté des expéditions guerrières comme autrefois, ni du côté du travail, s'use et s'éparpille sur mille points insignifiants, et il y perd peu à peu de sa dignité et de son originalité ; c'est un peuple qui languit et qui se meurt. »[254] C'est une opinion qui pointe du doigt l'implacable déculturation, et il n'est pas encore de mise de reconnaître officiellement le droit à la différence des peuples éloignés du monde occidental. Ce dernier a un « devoir de civilisation » à accomplir, selon l'idée communément répandue en ces temps d'expansion coloniale. Or non seulement cette idée nous apparaît très contestable dans sa conception à sens unique, mais de plus, et tout spécialement pour les Marquises, trop rares sont les Occidentaux bien décidés à accomplir ce "devoir" et trop nombreux sont ceux qui, sur place, abandonnent ou renoncent.

---

[250] Lettre du sous-administrateur à Atuona au Chef de poste à Puamau, le 15/1/1887, Arch.Ter.

[251] Pour aller de Puamau à Hanahupe, situé sur la côte Sud de l'île, il faut faire une marche de 14 km, avec franchissement de la crête montagneuse par un col à plus de 500 m d'altitude.

[252] Obliger des gens de Puamau à se rendre à Atuona est déjà une punition en soi : il y a environ 90 km aller-retour. Remarquons une précision du sous-administrateur : « Si quelques-uns de ces indigènes étaient employés chez des Européens, je vous prie de veiller à ce qu'ils se fassent remplacer, à moins qu'ils ne soient indispensables, dans ce cas ils feront leur punition plus tard ».

[253] Il y a un autre problème, plus général, que je ne développe pas, et qui concerne les Marquises : c'est celui du partage de l'autorité entre le chef de la division navale et le gouverneur, qui a toujours été incertain. Après 1881, cette ambiguïté et ce chevauchement provoquent de fréquentes polémiques. En 1882, le ministre écrit au contre-amiral Landolfe : « Bien que vous n'ayez pas à vous immiscer dans l'administration de ces contrées, je vous serais obligé de me faire part de vos idées personnelles sur le meilleur mode d'administration à adopter pour elles. » (Arch. de la Marine, BB4 1144)

[254] P. CLAVERIE, *Pages détachées*, Plon, 1894.

II - 1888-1945 :
L'ENLISEMENT COLONIAL

A - Sombre tableau.

1 - Les mises en garde des spécialistes.

Au XX^{ème} siècle, on ne craint plus les sauvages Marquisiens.

Mais on s'apitoie sur eux, et surtout sur leur pays :

- « On ne peut laisser cet archipel dans l'état lamentable où il se trouve », conclut dans son rapport l'inspecteur Salles en 1903[255] ;
- « Un archipel silencieux, morne et bien attardé », déclare Froment-Guieysse dans une conférence en 1913[256] ;
- « La profonde détresse des Marquises », écrit en tête de son rapport l'inspecteur des Colonies Henri en 1920[257] ;
- « Sauvons les lointaines Marquises » s'exclame Renée Hamon dans un article en 1938[258].

Ces cris d'alarme n'ont qu'un faible écho dans la population française. Le premier n'entraîne rien de tangible. Le second se perd dans la tourmente de la première guerre mondiale. Le troisième engendre un faible sursaut des autorités gouvernementales dont profite essentiellement la mission catholique. Quant au quatrième, le deuxième conflit mondial anéantit les hypothétiques réactions intéressées.

2 - Démographie et Santé publique.

a) Les chiffres.

Jusqu'en 1884, les chiffres de population de l'archipel sont des estimations.

Nous avons vu précédemment que dès après le passage de Cook, les comptages ont quasiment toujours révisé les chiffres à la baisse. Dans un article paru en 1988, François Sodter fait une revue des sources, en insistant sur le manque de fiabilité de beaucoup d'entre elles.[259] J'ai pris, à

---

[255] SALLES, Rapport de mission d'inspection, 4/4/1903, C.A.O.M. Océanie, Q3 C64.

[256] G. FROMENT-GUIEYSSE, « Conférence », *Bulletin de la Société normande de Géographie*, 1914.

[257] HENRI, Rapport de mission d'inspection, 30/7/1920, C.A.O.M., Océanie, C133.

[258] R. HAMON, Le Monde colonial illustré, cité dans *L'Océanie fran*çaise, sept-oct. 1938.

[259] F. SODTER, « Dépopulation et reprise démographique aux îles Marquises, Une revue des sources », *B.S.E.O.* n° 244, 1988.

partir de 1887, les chiffres officiels des recensements. Pour les cinq estimations de 1856 à 1884, j'ai retenu les chiffres donnés par les différents auteurs, même si le tableau de Eyriaud des Vergnes comporte des nombres qui posent problème : celui, très bas, de Ua Huka, qui semble être une erreur de transcription, et celui, anormalement élevé, de Nuku Hiva dont la population avait particulièrement chuté à la suite de l'épidémie de variole.[260] Clavel, qui est médecin en tournée pendant six mois sur un bateau militaire, précise qu'il avance des chiffres d'un « recensement qui m'est personnel ».[261] Trois ans après son comptage, le premier recensement attribue 5 246 habitants à l'archipel.[262] Le chiffre de 1897 est gonflé par les 177 déportés des Îles sous le Vent à Ua Huka.[263] On atteint le niveau le plus bas en 1926 avec 2 080 personnes recensées. C'est vers cette date que la tendance s'inverse et la progression, d'abord lente, s'accélère après la deuxième guerre mondiale.

b) Les causes du déclin démographique.

Après la campagne de pacification, la population ne cesse de décroître. Les causes invoquées pour expliquer cet état de fait sont reprises inlassablement dans toutes les correspondances, tous les rapports, tous les livres.

- Les maladies

La première accusée est la tuberculose qui serait responsable d'au moins 40% de la mortalité de l'archipel en 1929[264] et de 2/3 des décès en 1938.[265] Déjà en 1903, le gouverneur Petit dit de la phtisie qu'elle se généralise et qu'elle « semble vouloir donner le coup de grâce aux derniers sauvages de notre Océanie française ».[266]

La lèpre, au XX^{ème} siècle, régresse. En 1895, il y a 230 cas reconnus. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale qu'on se préoccupe de rassembler les malades. Une léproserie est construite à Puamau.[267] Il n'y a plus que 66 lépreux dans l'archipel. S'il n'est pas trop difficile de rassembler les 50 cas du groupe Sud-Est, il n'en va pas de même pour les 16 du groupe

[260] Remarquons que le docteur Rollin, dans son livre *Mœurs et coutumes des anciens Maoris des Îles Marquises*, Stepolde, 1974, transforme les 19 habitants de Ua Huka, comptés par Eyriaud des Vergnes, en 190. J'ai suivi cette rectification.
[261] C.L. CLAVEL, *Les Marquisiens*, 1885.
[262] Recensements : Archives territoriales de Polynésie française.
[263] Indigènes de Raiatea, « rebelles, pris les armes à la main, et meneurs manifestement hostiles à la domination française », *J.O. des E.F.O.* n° 4, 1897.
[264] MORETTI, Mission d'inspection, Rapport concernant les Îles Marquises établi à la date du 25 octobre 1929.
[265] P.M. GAST, Climato-pathologie et Démographie des Îles Marquises, 1939, Arch.Ter.
[266] E. PETIT, *Situation des îles Marquises et moyens d'y remédier*, Lettre du Gouverneur au Ministre des Colonies, Papeete le 11 mai 1903, C.A.O.M., Océanie, A161 C131.
[267] Le choix de Hiva Oa se justifie par le fait que, d'une part, le chef-lieu de l'archipel a été transféré en 1904 de Taiohae à Atuona, et que, d'autre part, le Résident-administrateur et juge est désormais un médecin des troupes coloniales hors cadre.

Nord-Ouest. « Éloignés de toute administration, les habitants de ce groupe sont, en effet, imbus d'une plus grande indépendance.[268] Les chefs de vallées y font montre de quelque faiblesse et de quelque nonchalance à remplir les fonctions dont ils ont été chargés. Quand nous leur fîmes savoir qu'ils avaient à rassembler les lépreux de leur circonscription pour les diriger sur Puamau, ils furent unanimes à nous répondre, sous des formes plus ou moins variées : Viens les chercher! »[269] Aucun bateau civil ne voulant embarquer les lépreux, c'est sur une barge achetée par l'Administration et remorquée par une goélette que les malheureux rejoignent Puamau.[270] Là, ils sont tellement éloignés du médecin[271] qu'aucune consigne n'est respectée, et ils vivent librement au contact de la population. Cette situation est vivement dénoncée et, le nombre de malades allant diminuant, un nouvel établissement est construit à Tahutu, à six kilomètres de Atuona. En 1929, l'inspecteur Moretti y dénombre une trentaine d'internés. Mais en 1938, tout a encore changé. Le médecin-administrateur Gast écrit : « La plus grande partie des malades se trouve dans le groupe S-E où l'on compte 30 cas contre 10 dans le groupe N-O. Les contagieux et non contagieux sont isolés à domicile et traités en partie aux formations sanitaires. Cette organisation sanitaire ne donne pas de bons résultats vu la dispersion des malades, et la création d'un village de Hanséniens est de nouveau à envisager au moment où va être rétabli dans l'île Hiva Oa le poste médical supprimé en 1934 pour des raisons budgétaires en même temps que le village de ségrégation de "Tehutu" qui existait à cette époque. »

La syphilis, selon le même rapport, touche héréditairement presque la totalité de la population.

La filariose est arrivée aux Marquises, à Ua Huka, avec les déportés des Îles Sous le Vent en 1897. Dans certaines vallées du groupe S-E, il y a jusqu'à 90 % de porteurs de microfilaires. L'éléphantiasis n'entraîne pas la mort, mais est responsable d'un grand nombre d'impotences. Les membres déformés et les fièvres rendent les individus qui en sont atteints inaptes à tout travail régulier « alors que déjà leur naturel ne les porte que trop à ne rien faire ».

À ces maladies endémiques s'ajoutent les épidémies, de grippe et de rougeole surtout.

---

[268]Il est significatif de constater que, l'administration s'étant installée dans le groupe S.E., c'est maintenant dans le groupe N.O. qu'on trouve les marques d'une certaine "indépendance".

[269] L. SASPORTAS, *La lèpre dans les E.F.O.*, Imprimerie du Gouvernement, 1924.

[270] Dans chaque vallée, il a d'abord fallu les retrouver dans la brousse où ils se cachaient. Au passage à Hakahau, dans l'île de Ua Pou, deux se sont enfuis. Ils ont été capturés non sans mal par le chef de la vallée et ramenés à la goélette qui mouillait à Hakahetau. (SASPORTAS, Lettre au gouverneur, le 21 décembre 1919, Arch.Ter.)

[271] Le docteur Sasportas écrit au gouverneur, en 1918: « *L'Annuaire de Tahiti* porte que la distance séparant Atuona de Puamau est de 46 km, mais ce sont 46 km qui demandent près d'une journée entière pour être parcourus. Cent kilomètres de bon chemin seraient plus aisément franchis. »

- La mortalité infantile.

Cette mortalité de 0 à 1 an occasionne environ 12 % des décès en 1929.[272] Elle est en légère régression en 1937 et 1938 : un peu plus de 10 %.[273] Le médecin-administrateur dénonce la pratique de l'adoption. Le bébé est très souvent donné à la naissance à des parents ou à des amis. Privé du lait maternel, il est soumis à une alimentation « artificielle, défectueuse et anarchique ». Du lait condensé lui est donné à n'importe quel moment de la journée et il est « vite touché par l'athrepsie[274] ». Mais les parents adoptifs ne peuvent pas tous acheter du lait de conserve ; le nourrisson est alors alimenté avec n'importe quoi. « Il est courant de voir des bambins de six mois qui mangent comme des adultes au grand dam de leur tube digestif ».

Il est intéressant de comparer cette remarque de médecin avec celle (déjà citée) de Krusenstern, lequel, cent trente cinq ans plus tôt, écrivait : « Les enfants sont rarement élevés par leur mère ; dès la naissance, ils sont pris dans une autre famille et nourris de fruits et de poisson cru. Ainsi les hommes de Nuku Hiva ont une stature colossale. »

- Des mœurs dévoyées.

Ce sujet fait aussi couler beaucoup d'encre. Tous les observateurs sont unanimes pour dénoncer des pratiques dont la conséquence est la faible fécondité des femmes.

Dans ses lettres au gouverneur comme dans ses articles publiés, le docteur-administrateur Tautain est intarissable sur ce sujet. La littérature du docteur Tautain finit par lasser ; il n'y est que trop souvent question de pratiques sexuelles que la morale réprouve, et il n'y a qu'un pas à franchir pour voir chez cet homme une obsession suspecte sous des dehors d'anthropologie. Reprenant ce qui avait été dit des Tahitiens : que leur débauche était sans frein et qu'elle était grossière, il ajoute, pour les Marquisiens : « Ce n'est point encore assez dire. Pour être complet, pour être juste il faut ajouter qu'ils étaient libidineux, sadiques même. Il n'y a pas un raffinement, pas une perversion du sens génital qu'ils aient ignorés, qu'ils n'aient point pratiqués. » Il conclut son article par ces mots : « Sous ce rapport et sous bien d'autres, les Marquisiens sont un peuple dégradé et ne méritant pas la moindre sympathie. »[275] Le docteur Tautain reconstitue une société marquisienne à partir de faits rapportés, jamais constatés. Mais « ces énormités, tient à préciser le gouverneur Petit, se passent loin des yeux des Européens. »

---

[272] L'inspecteur Moretti n'a pas pris conscience du travail du docteur Rollin (voir plus loin).

[273] GAST, Rapport sur la nécessité du contrôle médical et sanitaire de l'Adoption Indigène, 1939, Arch.Ter.

[274] Athrepsie : dénutrition et dépérissement des nouveau-nés à la suite de diverses affections, notamment de diarrhée chronique. (*Le Petit Robert*)

[275] TAUTAIN, « Étude sur le mariage chez les Polynésiens (Mao'i) des Îles Marquises », dans *L'Anthropologie*, tome 6, 1895. (On trouve également sous sa plume : « L'instinct de nuire, le plaisir de nuire, le plaisir de tromper et d'être désagréable [sont] les dominantes de la psychologie marquisienne ». TAUTAIN, Lettre au gouverneur du 15 février 1896, Arch.Ter.)

Ces derniers ne sont pas étrangers, je l'ai déjà mentionné plus haut, au dévoiement pervers de la liberté de mœurs inhérente à la société marquisienne traditionnelle. Le rapport de l'administrateur Poyen au gouverneur, daté du 27 décembre 1921[276], ne cache pas la responsabilité des Européens dans la dépravation des insulaires. « L'effrayante précocité des fillettes constitue un péril mortel pour la race et il faut à tout prix, sans ménagement ni demi-mesures inutiles surtout, arrêter net le mal. Dès l'âge de 10 ans, souvent avant cet âge, les fillettes sont déflorées par leurs camarades garçons le plus souvent, puis bientôt après, quand ce n'est pas leur début, elles ont des rapports sexuels avec les matelots des goélettes et, je l'ajoute à regret, avec des Européens. Je dois dire, en effet, que cette coutume de débaucher les enfants n'est pas d'origine indigène ; autrefois, et assez récemment encore, les filles étaient respectées jusqu'à l'âge de leur formation et les blancs, colons et aussi fonctionnaires et gendarmes, ont une lourde part de responsabilité, car ils ont donné ce funeste exemple à des primitifs qui n'avaient vraiment pas besoin d'être poussés dans la voie de nouveaux vices. Il y aurait de tristes pages à écrire ; il est préférable d'oublier ces ignominies et de prendre des mesures rigoureuses. »[277] L'administrateur propose de sévères mesures d'emprisonnement loin des Marquises pour tout homme adulte marquisien ayant eu des rapports avec des fillettes âgées de moins de 14 ans, et des mesures d'expulsion pour tout non-Marquisien. Ce rapport ira rejoindre dans les tiroirs les nombreux autres rapports proposant des solutions aux problèmes des Marquises.

Le médecin-administrateur Gast voit dans l'adoption indigène une cause de l'infécondité des femmes. « Au point de vue moral, l'Adoption Indigène se révèle aussi désastreuse qu'au physique. Sans foyer véritable le jeune des Îles Marquises court de chez ses parents d'adoption au domicile de ses parents légitimes et utilise ce prétexte pour se livrer à un précoce vagabondage et à la débauche.

« Cette débauche de l'enfance est un facteur des plus importants d'infécondité des femmes des Marquises. À peine pubères et parfois même avant la puberté, les fillettes livrées à elles-mêmes sont déflorées et les traumatismes des voies génitales supérieures, résultats de rapprochements avec des individus mâles adultes, déterminent très souvent des lésions cicatricielles entraînant l'infécondité. »

- Alcools et opium

Les Marquisiens n'ont pas libre accès aux alcools importés. Mais des Occidentaux, américains et européens, se sont empressés de leur apprendre

[276] TAUTAIN, « Étude sur le mariage chez les Polynésiens (Mao'i) des Îles Marquises », dans *L'Anthropologie*, tome 6, 1895. (On trouve également sous sa plume : « L'instinct de nuire, le plaisir de nuire, le plaisir de tromper et d'être désagréable [sont] les dominantes de la psychologie marquisienne ». TAUTAIN, Lettre au gouverneur du 15 février 1896, Arch.Ter.)

[277] La débauche des Occidentaux a toujours été dénoncée, mais aussitôt excusée ou proposée à l'oubli. « Jetons un voile épais... », écrivait C.P. CLARET FLEURIEU à propos du voyage de Marchand.

comment en fabriquer, et plus particulièrement comment obtenir l'alcool de coco. On a vu que l'ivresse provoquée par cette boisson était, par les désordres qu'elle occasionnait, à l'origine de la « campagne de pacification » de Hiva Oa. Sa fabrication n'a pas cessé. Le peu de gendarmes envoyés dans l'archipel ne permet pas un contrôle efficace, d'autant plus que des gendarmes eux-mêmes, démobilisés sur place et devenus résidents, en font fabriquer pour leur usage personnel. Lisons le docteur-administrateur Tautain (personne ne trouve grâce à ses yeux) dans une correspondance avec le gouverneur en 1894 : « La vérité c'est que le mouvement actuel a des Européens comme auteurs, et que la consommation a pris une extension et une intensité sérieuse lorsque les Européens s'en sont mêlés. L'ancien sergent d'infanterie de marine Guillitoue, l'ancien gendarme Bonno fabriquant du jus de coco pour leur propre usage (ou pour mieux dire faisant fabriquer car ils sont incapables de grimper à un cocotier) ont donné le branle. Le second se contentait de boire et même de s'enivrer, mais naturellement les Canaques qui travaillaient pour lui ne se privaient pas de boire et de détourner du jus pour leur fetii.[278] Le premier, un des plus tristes individus des Marquises, buvait avec les Canaques et les encourageait à fabriquer.

« Plus tard, l'ex-gendarme Reiner s'est mêlé à son tour de fabrication et de distillation de jus de coco. » Ce Reiner a réussi à se faire élire conseiller général.[279] Tautain l'accuse d'avoir un discours ambigu qui fait croire au gendarme en fonction qu'il demande aux Marquisiens d'arrêter la fabrication de l'alcool de coco, tandis que les Marquisiens comprennent qu'on tolère cette activité et qu'il fera en sorte que la législation devienne « conforme à vos désirs ». Il y a en Sébastien Reiner une « énorme part de vanité », « un certain degré de manque d'équilibre intellectuel », « une faiblesse notoire du sens moral », et Tautain va jusqu'à le soupçonner de vouloir obtenir « une sorte de Royauté chez les Canaques ».

Le gouverneur Papinaud n'a pas attendu ce n^{ème} rapport de Tautain pour écrire au ministre que cet état de fait nécessite une action significative. Le 8 juin 1894, il demande la possibilité de placer l'archipel sous le régime du commandement disciplinaire, le seul qui conviendrait « pour gouverner cette population aux trois quarts sauvage et aux instincts de cannibale. »[280]

---

[278] fetii : mot tahitien signifiant parent, famille. (*Dictionnaire moderne tahitien- français et français-tahitien*, Cadousteau et Anisson du Perron, Stepolde, 1973.)

[279] Créé en 1885, le Conseil Général à Tahiti comporte 18 membres élus pour 6 ans, renouvelables par moitié tous les 3 ans (Papeete : 4 ; le reste de Tahiti et Moorea : 6 ; Marquises : 2 ; Tuamotu : 4 ; Gambier : 1 ; Tubuai et Rapa : 1). Ce système dure jusqu'en 1899. Aux Marquises, l'administration fait voter tous les habitants alors que les Marquisiens n'ont pas la citoyenneté française. (Seuls les sujets de Pomare V sont devenus citoyens français au moment de la donation en 1880.) Malgré une décision du Conseil d'État, les sujets marquisiens sont appelés à voter, leur donnant ainsi abusivement les droits politiques réservés aux citoyens. « Pour se faire élire, les candidats avaient besoin de séduire une clientèle électorale essentiellement polynésienne. » (P.Y. TOULLELAN et B. GILLE, *Le mariage franco-tahitien,* Polymages-Scoop, 1992)

[280] PAPINAUD, Lettre au Ministre, le 8 juin 1894, Arch.Ter.

Paris n'est pas convaincu et le gouverneur ne peut que prendre un arrêté le 13 octobre 1894 supprimant les débits de boisson existant aux Marquises et interdisant la fabrication de l'eau-de-vie de coco dans cet archipel. Seuls les Européens pourront continuer à acheter des boissons alcoolisées sur les navires de passage. (L'interdiction ne s'applique qu'aux « Marquisiens, océaniens et aux asiatiques ».)

En 1896, Tautain écrit au gouverneur : « Voilà deux ans que l'arrêté a paru, 18 ou 19 mois qu'il est appliqué et cependant le coco n'a guère cessé que par instants de couler ».

En 1917, le gouverneur signe un arrêté interdisant la circulation, la vente et l'usage des parfums liquides à base d'alcool aux Îles Marquises, en complément de l'arrêté du 13 octobre 1894, « Vu les désordres occasionnés dans l'Archipel des Marquises du fait de la consommation par les indigènes des parfums à base d'alcool ». (Le parfum préféré est l'eau de Cologne.)

En 1921, l'administrateur Poyen peut écrire : « À aucun moment les indigènes n'ont vraiment cessé de boire. [...] Les effets de la répression par la voie de la justice française ont été nuls. [...] Ici un séjour à la prison ne revêt aucun caractère infamant, le fait d'y être enfermé pour délit de boisson constitue au contraire une sorte de distinction honorifique, et l'amende est payée facilement par la vente de quelques sacs de coprah dont la récolte aura nécessité un ou deux jours de travail. » Poyen propose avec bon sens et raison une explication à ces excès : Au début du XIXème siècle, d'après Porter, « les indigènes terminaient chaque journée par une fête. [...] Nous n'avons trouvé pour remédier à des excès certes regrettables que des prohibitions trop strictes pour ne pas être tournées. L'oppression administrative a accompagné ou suivi aux Marquises la tyrannie religieuse. [...] (La Mission catholique) a toujours eu devant les yeux le modèle des missions du Paraguay et c'était se heurter à l'impossible que de vouloir transformer en moines laïques ces indigènes marquisiens. [...] À ce désir de jouir qu'ont les habitants de ce pays, il fallait, il faut encore un exutoire. »

Mais rien n'est fait et Gast constate qu'en 1939, il existe plus que jamais des maîtres distillateurs qui, avec une touque d'essence et des tuyaux de bambous, obtiennent des alcools à 80°, chargés d'éthers et hautement toxiques.

Aux problèmes causés par l'alcool s'est ajouté, pendant une vingtaine d'années, celui posé par l'opium. « Les Marquisiens, sombres, mélancoliques même dans leurs plaisirs, déjà préparés par les effets analogues du kawa, ont adopté l'opium aisément et s'y livrent sans mesure. »[281] L'administrateur Leudet de Lavallée déplore, en 1888, « que pour les Chinois vivant aux Marquises, on empoisonne tout une population ». « Presque tous les Chinois vendent cette marchandise aux indigènes. » Il fait état d'une pétition émanant des marchands européens,

[281] MATHIS, « Aperçu médical dans les E.F.O. à la fin du 19ème siècle », *B.S.E.O.*, n° 235, 1986. Voir aussi l'affaire Ah-Won, dans G. COPPENRATH, *Les Chinois de Tahiti*, Société des Océanistes, 1967.

datant de mai 1887, demandant l'interdiction de la vente de l'opium. Il l'approuve, mais il ajoute : « Je ne crois pas que le service local veuille ou puisse se priver des 25 000 francs environ que lui rapporte la vente de l'opium dans l'archipel. »[282] Mais la ferme de l'opium est finalement supprimée en 1894.

Privés de tout plaisir, n'ayant plus le droit de se réunir, les Marquisiens ne meurent-ils pas davantage d'ennui que de maladies ? [283]

- L'hygiène, la nourriture

L'hygiène, que ce soit l'hygiène corporelle, l'hygiène alimentaire ou bien celle du cadre de vie, ne présente plus rien de cette harmonie tant vantée par les découvreurs.

Hommes et femmes allaient souvent nus ; le tatouage était leur seul vêtement permanent. Désormais, le tatouage est formellement interdit dans tout l'archipel.[284] Les missionnaires ont imposé de cacher les corps. Il en résulte une progression de la malpropreté du fait que les habits sont trop longtemps portés, les garde-robes étant peu fournies. On se baigne moins fréquemment.

L'alimentation est la cible privilégiée de tous les observateurs pour expliquer le peu de résistance des Marquisiens aux maladies. « Le natif des Marquises est un sous-alimenté qualitatif. À peine suffisante à entretenir les fonctions organiques normales, selon le docteur Gast, l'alimentation s'avère déficiente à réparer un corps ou à lui permettre de résister au mal. » Jusqu'au début des années 20, le principal accusé est un plat que peu d'Occidentaux apprécient : la *popoi* (pâte jaune obtenue à partir du *mei*, fruit de "l'arbre à pain"). On a cru qu'en supprimant autoritairement la consommation de *popoi*, on parviendrait à réduire sensiblement la mortalité. Le problème est autre : la *popoi* est le mets préféré du Marquisien qui le consomme de façon à peu près exclusive de tout autre aliment. On consomme trop peu de poisson, ce qui est paradoxal pour des gens vivant si près de la mer. La viande de porc, « la plus facile à se procurer dans l'archipel, est une nourriture d'exception et on ne la voit apparaître que

[282] À propos de la pétition, il ne nous laisse aucune illusion sur les motivations de ses auteurs : il s'agit pour les marchands de demander au Conseil général le libre usage du vin et de la bière pour « empoisonner (sic) les Kanaques plutôt avec des produits européens qu'avec de l'opium ».

[283] En 1888, le médecin-principal Mathis écrit dans son rapport de tournée à bord du 'Duquesne' : « [Ils passent] des journées entières accroupis, l'œil vague, sans énergie. À les voir ainsi, on sent la race qui s'en va. »

[284] *B.O.*, Arrêté n° 276 du 15 septembre 1898 interdisant le tatouage dans l'archipel des Marquises. Il serait intéressant de savoir à quelles pressions ont cédé le gouverneur Gallet et l'administrateur, car réprimer la pratique du tatouage ne fait pas l'unanimité dans le personnel administratif. Ainsi, en 1887, le sous-administrateur des Marquises en poste à Atuona écrit à l'administrateur à Taiohae : « Je viens d'apprendre que plusieurs indigènes, la plus part (sic) de Puamau s'étaient fait tatouer. Jusqu'à présent on appliquait en pareil cas des peines disciplinaires [...] Une telle mesure me paraissant arbitraire et attentatoire à la liberté individuelle, je crois devoir attendre vos instructions ».

pour les grandes occasions (mariages, funérailles). La chèvre et la poule sont très peu mangées et la viande de bœuf n'est consommée que très irrégulièrement et par les riches seulement sous la forme de "corned beef". Gast déplore l'apathie des autochtones qui est telle qu'ils ne peuvent se soumettre à la faible contrainte que nécessite l'élevage des animaux domestiques. » Il faut encore préciser que la prise de nourriture se fait à des heures très irrégulières et que nombre de Marquisiens plutôt pauvres restent plusieurs jours sans nourriture substantielle avant de se gaver à l'excès quand une occasion se présente. Enfin il est devenu d'usage de boire un bol de thé très concentré chaque matin et chaque soir.

Thé et corned beef : l'occidentalisation, après ses agressions envers la pensée et envers la tenue vestimentaire, s'installe peu à peu dans les habitudes alimentaires, avec toujours la même méthode, celle du rejet systématique de ce qui existe pour y substituer le produit d'importation.

c) Constat : vers l'extinction de la race.

Le dépeuplement visible de l'archipel fait envisager la fin de la race marquisienne :

- 1898 : « Ce groupe agonise. »[285]
- 1903 : « ...l'impuissance dont souffrent les représentants de l'Administration dans l'archipel si isolé des Marquises où ils assistent à l'agonie d'une population déjà très réduite et où ils ont à se plaindre en même temps des agissements de quelques misérables colons - rebut de la Société - qui semblent s'être donnés à tâche d'aggraver le mal. »[286]
- 1913 : « Cet archipel mort ».[287]
- 1914 : « Il est regrettable que [ce programme] n'ait pas été entrepris au moins dix ans plus tôt, à une époque où la race indigène pouvait peut-être être conservée. »[288]
- 1920 : « À cette allure, la race maori aura complètement disparu des Marquises dans une trentaine d'années. »[289]
- 1929 : « Il s'agit d'une race dont la diminution continue peut laisser craindre la disparition. »[290]

---

[285] M.G. GALLET, gouverneur des E.F.O., au ministre des colonies, Rapport de tournée aux Marquises et Tuamotu, Papeete, le 12 octobre 1898, C.A.O.M., Océanie, A144 C131.

[286] E. PETIT, gouverneur des E.F.O., au ministre des colonies, *Situation des îles Marquises*, Papeete, le 11 mai 1903, C.A.O.M., A161 C131. (Dans les « misérables colons" auxquels pense le gouverneur, il y a Paul Gauguin.)

[287] G. FROMENT-GUIEYSSE, Conférence, *Bulletin de la Société normande de Géographie*, avril-juin 1913, 1914.

[288] REVEL, Inspecteur des colonies, au ministre des colonies, L'administration de l'archipel des Marquises, Papeete, le 1er mai 1914, C.A.O.M., Q5.

[289] HENRI, Inspecteur des colonies, Questions relatives à l'archipel des Marquises, 1920, C.A.O.M., C133.

[290] Remarquons qu'à la date de ce rapport de l'inspecteur Moretti, la tendance générale s'est inversée, mais les chiffres de mortalité du groupe S-E sont encore inquiétants. Ces constats se retrouvent à propos de la Nouvelle-Calédonie en 1930 : pour beaucoup d'Européens, la « race canaque » était alors « en voie d'extinction ». (J. DAUPHINÉ,

Beaucoup de mots, de phrases alarmistes, mais pas ou peu d'actions. Les divers rapports laissent l'impression de n'être que des exercices de style dans lesquels chacun s'efforce de convaincre une autorité théorique, abstraite, de l'urgence d'agir. Les faits sont les mêmes, seuls les mots pour les exprimer changent. Les Marquisiens sont tour à tour victimes d'une colonisation mal entreprise, puis responsables de leur décadence. L'Administration est constamment dénoncée par tous, y compris par elle-même : chaque administratif reconnaît les torts de ceux qui l'ont précédé ou qui résident ailleurs ; puis il dénonce à son tour l'incurie des gendarmes, la dictature et la cupidité de la mission catholique, l'immoralité des colons, la sauvagerie des indigènes.

Dans ces litanies attristantes, il arrive de rencontrer un point de vue qui se démarque du catastrophisme ambiant. Le docteur Grosfillez, médecin-administrateur écrit, à propos de l'état sanitaire de l'archipel : « Il n'y a cependant pas lieu de désespérer d'arriver à la longue à des résultats satisfaisants chez les indigènes qui sont après tout relativement intelligents et qui gardent une certaine richesse de tempérament : il y a lieu de remarquer qu'ils sont encore assez résistants et que les médicaments agissent vite chez eux. »[291] Deux ans plus tard, trois mois avant de quitter son poste, il écrit au gouverneur en ces termes : « Il serait temps enfin qu'on cessât d'employer quand il s'agit des Marquises, les grands mots d'orgie et de beuverie qui reviennent si souvent dans les procès-verbaux. Il serait temps aussi que les mots gardent ici le sens qu'ils ont ailleurs. Il est toujours bon, je ne dirai pas de réprimer, mais de combattre l'abus des boissons. Mais il faut se garder des exagérations et ne pas traiter de criminels et de brutes alcooliques, des gens qui font ce que font les cultivateurs de France en pressant leur raisin, ce que font librement les noirs du Soudan français en recueillant le vin de palme. » Selon lui, le gouverneur reçoit trop d'informations tendancieuses et intéressées de ceux qu'il appelle « les puissances déchues des Marquises : savoir, les exploiteurs religieux ou laïcs, les fonctionnaires et gendarmes mécontents »[292] Le 13 décembre 1906, l'évêque des Marquises écrit dans son journal, à propos du départ de cet administrateur : « [Il] laisse les Marquises sans écoles, sans routes, dans la boisson jusqu'au cou ».[293]

Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931, L'Harmattan, 1998)

[291] GROSFILLEZ, Lettre à Monsieur le Chef du Service de Santé, Taiohae, le 23 avril 1904, Arch.Ter.

[292] GROSFILLEZ, médecin-major, administrateur des Marquises, au gouverneur à Tahiti, le 26 septembre 1906, C.A.O.M., Océanie, O25 C120. C'est dans ces années que la mission catholique aux Marquises doit abandonner son action de scolarisation. Par ailleurs, en 1904, des mesures de restrictions budgétaires entraînent la suppression de plusieurs postes de gendarmes, que l'on prévoit de remplacer par des instituteurs ; certains prennent leur retraite sur place, comme d'autres l'ont déjà fait, nous l'avons vu plus haut, en gardant une certaine nostalgie de leur autorité officielle perdue.

[293] Mgr MARTIN, cité dans le Résumé de l'histoire de la Mission des Îles Marquises, dactylographié, 1982.

Un dernier argument est parfois employé pour essayer de faire réagir le ministre : que pensent les étrangers de passage dans l'archipel, et que ne feraient-ils pas, eux, pour mettre un terme à une situation aussi scandaleuse ? « Il n'est personne ici, écrit De Poyen Bellisle, qui ne soit persuadé qu'avant 6 mois, si les États-Unis possédaient les Marquises, l'ivrognerie ne serait plus qu'un souvenir, l'exploitation des indigènes aurait pris fin, les fillettes seraient protégées, les cultures étendues, un médecin résiderait dans chaque île. » En octobre 1920, alors qu'il se trouve en tournée à Taiohae, l'administrateur doit saluer un amiral américain de passage sur le cuirassé 'Kansas', en escale d'une journée. Il écrit qu'il doit cacher son sentiment de vexation en entendant les propos, en anglais, des officiers américains, propos portant « sur la richesse du pays et sur le néant des résultats obtenus ».[294] Rien n'y fait. Il semblerait même que mettre en avant la réputation et l'honneur de la France ait plutôt le don d'irriter les instances parisiennes.

d) Des remèdes

Si, comme nous allons le voir, quelques actions sont entreprises pour enrayer le déclin démographique, il faut d'abord constater que nombreux sont ceux qui, fatalistes, acceptent l'idée de la disparition des Marquisiens : « On peut dire que d'ici une dizaine d'années les Marquises seront entièrement désertes ».[295]

Ce qui paralyse l'administration sur place, c'est l'insuffisance, ou plutôt l'absence, de crédits permettant d'envisager une action, quelle qu'elle soit. Il n'y a pas d'argent venant de France, on ne peut rien faire[296]. Ce ne sont pas les arrêtés taxant d'un droit de sortie le coprah, les bœufs et les chevaux des îles Marquises au profit de celles-ci qui arrangeront la situation, les besoins étant infiniment supérieurs à ce que de telles taxes peuvent rapporter.

Deux types de remèdes sont proposés par ceux qui ne se résignent pas à l'issue fatidique énoncée ci-dessus. Pour les uns, il faut apporter des forces nouvelles extérieures, principalement par l'immigration ; pour les autres, il faut agir de l'intérieur, par une action sanitaire digne de ce nom.

- L'immigration

Les Marquises ne peuvent devenir une colonie rentable, économiquement parlant, qu'avec une population motivée, volontaire et

[294] DE POYEN BELLISLE, Lettre confidentielle au gouverneur à Papeete, le 4 novembre 1920, Arch.Ter.

[295] J. DORSENNE, « L'Océanie française », *Le Domaine colonial français*, 1929, tome III.

[296] Il faudrait mieux dire que de l'argent vient de France, mais il est destiné pour la plus large part aux rémunérations d'une administration que beaucoup d'administrés jugent pléthorique et budgétivore. Cette situation est décrite dans un livre rédigé par un journaliste pamphlétaire, FERRI-PISANI, *Les Tourmentés du Pacifique*, 1936. (Le côté outrancier, violent de cet ouvrage fondé sur les potins quotidiens de la colonie, est révélateur d'un malaise qui relègue loin en arrière-plan les malheurs des Marquisiens.)

persévérante. L'administration estime que la terre des îles a des potentialités agricoles considérables. L'élevage et la culture, pratiqués seulement à Nuku Hiva, permettraient de nourrir la population de l'ensemble des E.F.O. Mais les quelques entreprises de colonisation existantes vers 1880 ont un tout autre but : le profit immédiat. Et c'est ainsi que l'on a vu se propager la culture du coton. Dans cette affaire, il semble que seule la mission catholique ait tiré son épingle du jeu, n'ayant que très peu investi et profitant d'une main-d'œuvre marquisienne soumise et peu (très peu) exigeante. D'autres, comme John Hart au groupe S-E, n'ayant que peu d'ascendant moral sur la population indigène, ont fait venir des étrangers : une soixantaine de Chinois et environ soixante-dix indigènes (hommes, femmes et enfants) des îles Gilbert. Malgré de grands travaux, les difficultés d'exploitation sont nombreuses : querelles entre travailleurs, querelles à propos des terres ; en 1877, la plantation de Taahuku est dévastée par un raz-de-marée. Hart s'associe alors à la S.C.O.[297], puis lui cède tous ses droits. On constate que la main-d'œuvre importée acquiert vite son autonomie.

L'ethnie chinoise est très diversement perçue. Dans les années 80, le contre-amiral commandant en chef déplore que le gouvernement local, « entiché de certaines idées de colonisation », ait autorisé cette venue : « Pour moi, je suis indifférent à la production de quelques centaines de tonnes de coton ; je ne le suis nullement à la disparition d'une race déjà bien malade à laquelle les fils du ciel viennent apporter des vices qu'elle ne connaissait pas. » En 1893, le professeur Paul Gaffarel déclare : « Dans ces dernières années, quelques Chinois s'établirent dans l'archipel. Ils s'y plurent et y furent les bienvenus ; mais ce sont des hôtes dangereux, et peut-être n'est-il que temps de faire appel à des colons sérieux et honnêtes, disposés à adopter les Marquises comme leur véritable patrie ».[298] Vingt ans plus tard, l'inspecteur Revel propose de détourner vers les Marquises une partie du flot continu de Chinois qui arrivent à Tahiti par le courrier de Nouvelle-Zélande, en accordant des passages gratuits. Il est persuadé qu'ils trouveraient facilement à gagner leur vie, et il ajoute : « L'apport d'un sang nouveau et d'individus nouveaux favoriseraient sans doute la formation d'une race nouvelle à l'aide de laquelle les Marquises reprendraient peut-être un peu de vie ». Ce n'est sans doute pas une coïncidence si ce rapport, daté du 1er mai 1914, est suivi de la publication au *Journal Officiel* d'un arrêté en date du 7 mai 1914 « prescrivant l'envoi de 20 asiatiques dans

[297] S.C.O. : « Société à actions, la Société Commerciale de l'Océanie a été fondée à Hambourg en 1876 pour prendre en charge, en Océanie française, les intérêts commerciaux de la société hambourgeoise Südseefirma Joh. Godeffroy und Sohn. La Société commerciale devint l'établissement le plus important de Tahiti et s'assura une part prépondérante dans les activités commerciales de la colonie française. Elle possédait des comptoirs, des plantations et s'occupait également de navigation. Au début de la première guerre mondiale les biens de l'établissement de Tahiti furent saisis, et ils seront liquidés plus tard, en vertu du traité de Versailles. » (*J.S.O.*, 1961, T.XVII, n° 17)

[298] P. GAFFAREL, *Les Colonies françaises*, 1893.

l'archipel des Marquises ». Dans l'esprit du gouverneur Fawtier, il s'agit d'envoyer un renfort de main-d'œuvre aux agriculteurs, aux commerçants et aux industriels installés dans l'archipel. Froment-Guieysse estime à la même époque que la main-d'œuvre agricole chinoise est « éminemment désirable pour nos Établissements ». La venue d'Asiatiques est encore à l'ordre du jour en 1921. Mais l'administrateur Poyen souhaite que les immigrés viennent en couples, car il y a un fort déficit de l'élément féminin dans la population marquisienne. En 1929, l'inspecteur Moretti ne souhaite pas que l'on fasse appel aux Chinois. « Cette race sobre, industrieuse est singulièrement envahissante. Les Chinois sont déjà assez nombreux aux Marquises pour qu'il soit utile d'en grossir le contingent. »[299]

La faveur des inspecteurs et des gouverneurs, tel le gouverneur Petit, va aux colons "blancs"[300] et d'abord français : « aptes aux travaux de la terre et dévoués à la France ». Le gouverneur, pour encourager leur venue, propose au ministre d'attribuer à l'un d'eux, déjà sur place, la décoration du mérite agricole. Ce colon est un ancien sergent d'infanterie de marine, fixé à Hiva Oa. J'ai déjà évoqué plus haut le cas des gendarmes dont le poste est supprimé et qui choisissent de rester dans l'archipel, tel Marie-Joseph-Napoléon Fournier, marié à une Tahitienne, qui s'établit à Ua Huka sur des terres dont il a fait l'acquisition.[301] Là, il côtoie de manière inamicale un autre colon, Litchlé, qui a quitté l'Alsace occupée par les Prussiens.[302] À Fatu Iva, un colon retient l'attention des autorités : « La production annuelle du coprah à Fatu Hiva a doublé depuis deux ans ; cela est dû à l'intelligente initiative d'un colon français, M. François Grélet[303], qui a construit à Omoa, un four à coprah qui fonctionne dans d'excellentes conditions [...] Il m'a été donné de constater par ailleurs l'influence heureuse qu'un colon instruit et travailleur peut exercer sur la population ».[304] Mais le flot tant attendu des colons français ne se produit pas. En 1913, G. Froment-Guieysse constate « qu'à côté de l'élément indigène qui disparaît, il n'y a que trois colons aux Marquises, et qu'il n'y en a pas un seul - pas un seul ! - dans l'île de Nouka-

[299]En 1932, un voyageur anglais signale, sur une cocoteraie appartenant à M. Benson, un Suédois et des travailleurs annamites. S. HOWARD, *Thames to Tahiti*, 1933.

[300] Le vocabulaire de l'époque coloniale est à connotation raciste. Outre les termes de couleurs, il y a les jugements sur les prétendues qualités propres à chaque race. Ainsi l'inspecteur Moretti, dans le rapport déjà cité, est opposé à la venue des Chinois, mais aussi à celle des Annamites : « Le croisement s'il intervenait ne serait peut-être pas de qualité supérieure ».

[301]M.J.N. Fournier, 1860-1918, fils de gendarme, d'abord militaire en Algérie puis gendarme en Nouvelle-Calédonie avant d'arriver à Tahiti. La famille Fournier est aujourd'hui une des grandes familles de l'île.

[302] Théodore Litchlé (1858-1922), en quittant son Alsace natale annexée par les Prussiens, a oublié de demander la nationalité française, ce qui fait que Fournier le considère comme un « boche ». L'administration, ayant davantage confiance en Litchlé, lui confie l'état civil de l'île ; de dépit, Fournier refusera de faire enregistrer la naissance d'un de ses enfants.

[303] François Grélet, 1867-1916, arrivé aux Marquises en 1888, après avoir fait de la culture en Hongrie, en Ukraine et aux États-Unis.

[304] G. LAGARDE, agent spécial faisant fonction d'administrateur, lettre du 26 juin 1907, C.A.O.M., Océanie, O25C120.

Hiva, grande comme toutes nos îles Sous le Vent, ou encore comme le département de la Seine. »

On pense aux Martiniquais, aux Guyanais, aux Syriens, le temps d'un rapport rarement suivi d'effets et qui ira s'ajouter aux précédents sur les rayonnages des archives du ministère.[305]

Après la première guerre mondiale, il est beaucoup question des Tchécoslovaques. Les réactions des autorités françaises vont du refus à l'encouragement de leur venue. Lisons encore l'inspecteur Moretti : « On a parlé de Tchéco-Slovaques. Ce serait évidemment une excellente affaire. »[306] La venue de ces gens, cependant, n'est envisagée que sous l'angle économique. Il en va de même, au début des années 30, pour des projets d'immigration d'une trentaine de familles belges.[307]

- L'action sanitaire.

L'efficacité de toute entreprise sanitaire a été constamment entravée par la géographie de l'archipel. Une population plus ou moins regroupée aurait pu être facilement encadrée, mais ici, son extrême dispersion n'a jamais été comprise ou prise en compte. Sur le papier, un seul médecin semble suffire. Les décideurs négligent la réalité du terrain.

Une action sanitaire efficace ne peut être entreprise qu'à trois conditions :

- Un médecin doit pouvoir être souvent présent auprès de toute la population.
- Il faut que le médecin ait un moyen de déplacement constamment à sa disposition.
- Il faut des moyens techniques permettant de soigner et de réaliser un minimum d'interventions.

Nous savons qu'il y a un médecin dans l'archipel : c'est le résident-administrateur. Accaparé par de multiples tâches, il n'est que peu disponible pour exercer la médecine, et de toute façon il ne s'éloigne guère du chef-lieu. Quand il effectue une tournée, c'est à l'occasion du passage d'une goélette privée qui ramasse le coprah et qui commerce à l'aventure. En s'embarquant, il ne connaît pas le trajet exact du bateau. Il y a en effet une grande concurrence entre les divers armateurs qui exercent leurs activités aux Marquises, et il faut être le premier dans chaque vallée pour rafler le maximum de coprah, lequel est payé, à bord du bateau, en marchandises

[305] En 1923, l'administrateur signale des désordres causés à Taiohae par des travailleurs martiniquais engagés par la SFIM, dont le directeur en France est Froment-Guieysse. Lettre au gouverneur du 11 juin 1923, Correspondance de l'administrateur des Marquises, Arch. Ter.

[306] Le Tchèque Rudolph Klima, né en 1899 et décédé il y a quelques années, arrive à Tahiti en 1929 et vient travailler à Nuku Hiva pour la Société franco-tchécoslovaque qui doit exploiter le plateau de Toovi. Il y reste jusqu'en 1933, date de la liquidation de la société. (P. O'REILLY, *Tahitiens*, Société des Océanistes, 1975)

[307] H. BODIN, « Pour émigrer à Tahiti (Le choix d'un refuge de paix et de sécurité) », *B.S.E.O.* n° 54, 1935.

diverses (tissus, conserves, farine, pacotille …) dont les prix sont fortement majorés par rapport à ceux pratiqués à Tahiti, ce qui permet des bénéfices considérables. Quant aux escales, elles durent le temps des transactions. Il n'y a aucune planification possible. Enfin, le matériel dont dispose le médecin est réduit au minimum au chef-lieu ; il n'y a rien ailleurs.

En 1923 arrive dans l'archipel le docteur Rollin. Il est d'abord contractuel avant d'intégrer l'administration. Il connaît le phénomène de dépopulation et il s'attache d'abord à faire sa propre analyse pour en déterminer les causes. Il met en évidence une mortalité infantile anormale : elle représente 1/3 des décès aux Marquises. Il en détermine les raisons : ces nourrissons meurent de broncho- pneumonie ou de gastro-entérite dès les premiers mois par suite de l'ignorance des mères. « Ayant réussi à gagner la confiance des indigènes, pendant vingt jours chaque mois, quel que fût l'état de la mer, il parcourut pendant six années ces îles sur une embarcation pontée, apprenant aux jeunes mères à soigner leurs bébés, insistant sur les notions d'hygiène élémentaire dont ces primitifs n'avaient aucune idée. »[308] La reprise de la croissance démographique à partir de 1926 confirme la justesse de son analyse et l'efficacité de la présence d'un médecin à plein temps, disposant enfin d'une embarcation pour des tournées inter-îles. Les vues du docteur Rollin sont peu à peu admises par l'autorité administrative. En 1924, l'administrateur Gautron écrit au gouverneur qu'il faut construire une infirmerie à Taiohae. C'est une demande « en complet accord avec le Docteur Rollin » qui d'ailleurs a sa résidence permanente en ce lieu.[309]

Une impulsion déterminante est enfin donnée. Mais après le départ de son initiateur, l'archipel se retrouve à nouveau avec un seul médecin, qui dans les années 30 réside à Taiohae. En 1939, il est prévu de rétablir le médecin du groupe S-E. La situation de la côte Nord de Hiva Oa est préoccupante ; il est urgent d'améliorer « l'état sanitaire et démographique particulièrement déficient dans cette partie de l'île ». Sur un schéma de l'infrastructure sanitaire aux Marquises en 1939, de la main du docteur Gast., on voit que le « village de Hanséniens » de Tehutu a été supprimé en 1934 pour raisons budgétaires, et qu'il va être reconstruit. Les dispensaires-écoles de Hatiheu et de Omoa sont récents. À Taiohae, les installations sont suffisantes pour les cas chirurgicaux « de quelque gravité qui ne peuvent être traités aux dispensaires secondaires ». En 1938, ce bâtiment donne une

[308] Anonyme, Introduction au livre de L. ROLLIN, *Mœurs et coutumes des anciens Maoris des Îles Marquises*, Stepolde, 1974.

[309] « L'infirmerie se composerait de 4 pièces, 1 salle pour les femmes, 1 pour les hommes, chacune de 4 lits, 1 salle pour le médecin et un logement pour l'infirmier. Il pourrait être alloué au Docteur, qui devrait justifier de son emploi, une somme de 5 f. par jour et par malade ; un prisonnier serait affecté au service de l'infirmerie ; il irait à la chasse et à la pêche, sinon l'allocation de 5 f. par journée de traitement serait insuffisante. » GAUTRON, au gouverneur à Papeete, 12 avril 1924, Correspondance de l'administrateur des Marquises, Arch. Ter.

excellente impression.[310] Pour ce qui est des communications inter-îles, le service de santé était « presque entièrement dépourvu » de moyen de transport et, « en attendant la construction d'une grosse vedette rapide » , un cotre de 15 tonneaux vient d'être mis, en 1939 donc, à la disposition du médecin-chef de circonscription. Enfin deux îles restent dépourvues de tout : Ua Huka et Tahuata.[311]

Il y a donc lieu de considérer que dans le domaine sanitaire, le stade des intentions a été dépassé ; une réelle action a conduit à l'arrêt du déclin démographique. Mais à la veille de la deuxième guerre mondiale, il reste beaucoup à faire, notamment combattre l'alcoolisme et surveiller étroitement les équipages des goélettes pour une prophylaxie des maladies vénériennes et contagieuses.

3 – Mépris.

Ce terme est-il trop fort ? De la lecture des lettres, rapports et décisions de bon nombre de fonctionnaires métropolitains, administrateurs, gouverneurs, gendarmes, se dégage une impression d'insensibilité, voire de mépris envers ce qu'il reste du peuple marquisien : mépris dans les appréciations et mépris dans les décisions prises à Tahiti concernant l'archipel.

Les opinions émises par les représentants de l'ordre français sont importantes pour le devenir de l'archipel. Leur tonalité trop souvent négative est une raison de plus pour ne rien faire en sa faveur, que ce soit à Papeete ou à Paris. Voyons-en quelques-unes.

Le Résident Leudet Delavallée écrit pour son successeur : « Les indigènes sont superstitieux à l'excès, ils ont une peur épouvantable des Tupapahus; et il faut un puissant motif pour qu'un Marquisien (je ne parle pas des demi-blancs et des habitants presque civilisés de Taiohae) se décide à sortir seul par nuit noire. Ce sont de véritables enfants, paresseux, insouciants et malheureusement ivrognes et mangeurs d'opium. »

Le gendarme Simonnot est envoyé du poste d'Atuona en détachement au poste de Hanaiapa, sur la côte Nord de Hiva Oa. Après un mois et demi d'observation, il écrit : « Je crois que la plus grande partie des canaques n'ont aucun sentiment, et n'agissent, pour ainsi dire, que comme la brute, suivant ce qui peut leur venir à la tête, sans se rendre compte si c'est bien ou mal. Les moyens ordinaires de répression ne font pas grand chose sur eux, ils ne craignent que les moyens violents. »

---

[310] Le Chef du Service de l'Instruction publique, Compte-rendu de tournée aux Îles Marquises du 27 juin au 18 juillet 1938, adressé au gouverneur, Arch. Ter.

[311] Il est curieux de noter que Tahuata a été la première île jugée digne d'intérêt, en 1842, pour commencer la colonisation, avant de perdre tout importance aux yeux de l'administration. À l'inverse, Ua Huka, longtemps livrée à elle-même, sera la première île de l'archipel désenclavée par la construction d'un aéroport.

Le docteur Tautain, dont j'ai déjà signalé l'outrance des propos, est persuadé que le Marquisien est fondamentalement pervers : « Aujourd'hui comme auparavant, et plus que jamais, je ne saurais attribuer à l'ivrognerie, ou pour mieux dire à l'ivresse que la valeur d'une circonstance occasionnelle dans les désordres, et je ne la considère elle-même que comme une manifestation extérieure de l'état psychique, social et moral de la population ». Il déplore la levée de l'état de siège après la "pacification" de 1880 : « En 1880, les Marquisiens étaient de parfaits sauvages qui, à beaucoup de points de vue, étaient presque au dernier échelon de la civilisation, tout en bas de l'échelle morale humaine. [...] On a traité les Marquises comme on traiterait une sous-préfecture de France en 1894. Il eut pourtant été bon de se demander auparavant si l'organisation établie en France par la Révolution eût été applicable chez nous-mêmes dans la Gaule de l'an I de notre ère à laquelle, malgré ses sacrifices humains, je ne ferai point l'injure d'un rapprochement comparatif avec les Marquises. » « Le canaque Marquisien ne fait point une bêtise parce qu'il est ivre, inconsciemment. L'ivresse ne fait que lui donner le courage de faire ce qu'il a ruminé à froid. »[312] « La dominante de la psychologie marquisienne [c'est] l'instinct de nuire, le plaisir de nuire, le plaisir de tromper et d'être désagréable. En promettant d'envoyer les enfants [à l'école], les Canaques lançaient les maîtres dans les dépenses d'argent et de travail, dans des tracas de combinaison et d'installation, avec la jouissance en perspective de voir ces maîtres déconfits en proportion de leurs efforts et sacrifices, au jour de la désertion ».[313] Terminons-en avec Tautain : « Les Marquisiens sont un peuple dégradé et ne méritant pas la moindre sympathie ».[314]

Quand il visite les Marquises en 1900, l'historien-voyageur Eugène Caillot est très impressionné, et son livre[315] reflète une crainte teintée de mépris lorsqu'il parle des « îles non-civilisées, comme aux Marquises ». Il assiste, le soir du 11 juin 1900, à Hanaiapa, à une réunion de Marquisiens : « En écoutant leurs voix profondes et lugubres, en regardant leurs yeux noirs qui lançaient des éclairs, j'eus tout à coup comme une vision de leur passé ; je compris tout ce qui restait encore de férocité au fond de ces natures, et des scènes de cannibalisme défilèrent devant moi. La sauvagerie dormait seulement au fond de ces êtres et il n'eût pas été bon de se fier à ces gens-là plus qu'il ne fallait. On a bien fait de leur interdire l'usage du kava national[316] et des spiritueux importés par les étrangers car il est

[312] Sur ce point, les témoignages sur la gentillesse de la population à jeun sont assez nombreux pour qu'on puisse soupçonner Tautain d'obsession maladive.
[313] Sur cet autre point, Tautain est en totale contradiction avec les remarques quasi unanimes sur l'insouciance, l'imprévoyance des Marquisiens.
[314] Remarquons qu'une trentaine d'années plus tard, on peut lire, dans *Le Domaine Colonial*, des appréciations identiques à propos des Néo-Calédoniens : « C'est là une race très attardée dont on ne peut songer à nier les défauts. Les Canaques sont hypocrites, voleurs, surtout brutaux et sanguinaires. » (Cité par J. DAUPHINÉ)
[315] E. CAILLOT, Les Polynésiens orientaux au contact de la civilisation, 1909.
[316] Caillot confond le kava avec l'alcool de coco.

reconnu que l'ivresse les livre sans défense à l'influence atavique de leurs penchants cruels ».

Il y a encore beaucoup de mépris dans la conclusion de la lettre de l'administrateur Gautron à propos de la construction d'une infirmerie à Taiohae : « Le Docteur [Rollin] croit pouvoir recruter sur place une infirmière marquisienne ; je connais sa candidate et je me rends parfaitement compte de la nature des services qu'elle pourra rendre. Mon expérience du pays et des indigènes me permet d'affirmer qu'au point de vue spécial du bon fonctionnement de l'infirmerie, ces services seront nuls, car, en dehors de la prostitution, les femmes marquisiennes sont incapables de s'astreindre à une occupation régulière, particulièrement à une besogne désagréable, nécessitant du dévouement et une présence constante. Il y aurait donc intérêt d'envoyer un infirmier de Tahiti, on pourrait choisir par exemple un condamné à une longue peine, s'il était impossible de recruter par ailleurs un candidat présentant les garanties nécessaires. »

Cela va bien dans le sens de la décision prise trente ans plus tôt par le gouverneur Papinaud, qui envoie aux Marquises, à la disposition de l'Administrateur, six jeunes détenus condamnés, certains pour cinq ans, pour vol : les Marquises peuvent servir de terre d'exil, et même de prison. L'exemple le plus manifeste est l'envoi des « insurgés et meneurs de Raiatea et Tahaa »[317] en déportation à l'île Masse[318]. Les 177 exilés[319] vont échapper à la relégation dans cette île déserte de l'extrême Nord de l'archipel, où les bêtes que l'on croyait nombreuses (les chèvres) sont rares et où le peu d'eau de source est largement insuffisant pour tant de personnes. C'est sur la suggestion du gendarme Guillot, chef de poste à Taiohae, que la décision va être prise de les débarquer à Ua Huka, dans une vallée déserte du Nord de l'île. Ils seront ensuite ramenés près des villages habités.[320] Ils resteront là de quelques mois à plus de deux ans.[321] Il n'a jamais été question de demander leur avis aux indigènes « dont l'hospitalité est excessive » et qui « accepteront certainement ce voisinage ».

[317] En 1897 se termine la « guerre des îles Sous-le-Vent », commencée en 1888, date de la proclamation de l'annexion de cet archipel par la France.

[318] Masse : nom donné par Marchand à Eiao, en 1791. Ce nom reste longtemps employé, même au XXème siècle.

[319] C'est le chiffre qui ressort du recensement de Ua Huka en 1898, alors que l'arrêté n° 48 du 26 février 1897 n'en désigne que 116 (*B.O.* 1897).

[320] F. GUILLOT, *Souvenirs d'un colonial en Océanie*, 1935. Prenant sa retraite en France, à Annecy, François Guillot, vingt-cinq ans après son départ de la colonie, donne un éclairage intéressant sur l'administration. Guillot est en butte au mépris du docteur ; il est vrai que ce gendarme est particulier : il est marié à une Tahitienne et il semble avoir des amitiés franc-maçonnes qui lui permettent de rester serein quand les mesquineries des uns et des autres pourraient le pousser à la dépression. Son rôle dans l'installation des déportés à Ua Huka ayant été dénigré tant aux Marquises qu'à Tahiti, il n'en est pas moins « proposé au choix pour la médaille militaire, avant (son) tour ».

[321] Voir entre autres : Arrêté n° 130 du 8 mai 1897, graciant de leur punition d'internement huit indigènes de Tahaa, *B.O.* 1897 ; arrêté n° 218 du 20 mai 1900, graciant de leur peine d'internement trente indigènes de Raiatea et Tahaa, B.O. 1900. (Notons le mot punition dans le premier arrêté cité, et le mot peine dans le second.)

« Pauvres kanacks...
« Pauvres chrétiens...
« Pauvres lépreux...
« Pauvres gens... » écrit, au hasard de ses pages, le missionnaire Delmas en 1897.[322]

4 – L'anticléricalisme.

Une nouvelle génération de missionnaires s'installe progressivement dans les îles. En lisant leurs pages de la fin du siècle, on sent un retour de l'enthousiasme des débuts de l'évangélisation.[323] Les vives critiques sur l'inefficacité des prêtres quant à la religion d'une part, et sur leurs préoccupations mercantiles d'autre part, ont porté leurs fruits. Mais les "titres" de propriété des terres occupées par la Mission sont tous contestés par une administration au zèle anticlérical. Le procureur Charlier, chargé d'étudier l'établissement de la propriété foncière, affirme en 1901 que la Mission catholique, nantie en 1863 des pouvoirs spirituels et temporels, n'a fait alors que tenir « la population dans l'ignorance, et dans son état de simplicité primitif, dans le but évident de la dominer. [...] Le Chef de la Mission investi des fonctions de Directeur des affaires indigènes, fonction plaçant entre ses mains les pouvoirs les plus étendus et lui donnant la jouissance des biens de l'Administration, aura beau jeu pour se faire donner ou pour échanger contre de menus objets sans valeur les vallées les plus fertiles de l'Archipel. »[324]

À ce sujet, on a une idée précise du climat de l'époque en lisant une petite brochure du R.P. Ildefonse Alazard. C'est un prêtre qui n'est jamais allé en Océanie mais qui, par ses fonctions de secrétaire général et d'archiviste de la congrégation des pères de Picpus, et de directeur des *Annales des Sacrés-Cœurs*, s'autorise à parler au nom de la Mission des Marquises quand celle-ci est prise à partie par le député de Belleville, M. Dejeante. C'est à l'occasion d'un discours à la Chambre des Députés le 3 mars 1905.[325] Le prêtre reprend d'abord les accusations prononcées par le député. « Toutes ses accusations contre la mission des Marquises peuvent se réduire aux trois suivantes :

---

[322] S. DELMAS, « Rapport », dans les *Annales de la propagation de la foi*, tome 70, 1898.
[323] Dans un rapport qu'il adresse aux *Annales de la propagation de la foi* (Tome 70, 1898), le R. P. Siméon Delmas (arrivé aux Marquises en 1886 à l'âge de 24 ans) donne un aperçu de son activité : « Mon tour venu de me mettre en campagne, je commençai par une escale à Uaukâ. C'est une île de néophytes. Elle ne fut jamais sérieusement évangélisée, et c'est seulement l'an dernier que nous avons baptisé et marié à peu près tout le monde. » (Dans les registres de l'état civil de l'île, on relève, de 1886 à 1895, pour chaque année, entre 0 et 5 mariages, soit au total 21 mariages pour 10 années; en 1896, il y en a 14 ; dans les 10 années suivantes, il y en a 20.)
[324] Réglementation de l'établissement de la propriété foncière aux Marquises, Rapport de la commission et projet de décret, par MM. Charlier, Jouin (ou Jouvin), Thuret et Vidal, Imprimerie du Gouvernement, 1901.
[325] I. ALAZARD, Réponse aux calomnies de M. Dejeante, 1905.

« 1° Les propriétés que la mission possède, elle les a toutes volées aux indigènes ; fatigués de se voir dépossédés et soumis à de pénibles travaux, ceux-ci ont fini par se révolter. Mais alors l'évêque appelait les soldats[326] et faisait fusiller et emprisonner les malheureux coloniaux .
« 2° Sous prétexte d'apprendre quelque chose aux petits canaques, la mission les a concentrés dans des Écoles-internats, où, loin de leurs parents, elle n'a fait qu'exploiter leur faiblesse, les condamnant à de durs travaux, sans autre enseignement que celui du catéchisme en canaque. Aussi y a-t-il eu des révoltes.
« 3° Enfin, un fait plus monstrueux, c'est que la lèpre, qui n'était pas connue avant les Picpuciens (!) règne là-bas. » La phtisie décime le peuple. « La race est ruinée, la moitié de la population de l'archipel a disparu… Voilà le résultat des efforts faits par les Picpuciens !!! »

Le prêtre est indigné et il entreprend de réfuter minutieusement ces trois points. Ses arguments s'appuient sur les récits que je qualifierais de "classiques" : ceux de Dumont d'Urville, de Vincendon-Dumoulin et Desgraz, de Radiguet, de Eyriaud Des Vergnes, de Aylic Marin, où les missionnaires sont toujours présentés comme les meilleurs agents civilisateurs.[327] Il est facile de prouver que les maladies et la dépopulation ne sont pas leur fait, et de justifier le regroupement des enfants qui apprennent également le français. Mais sur la question de la propriété des terrains de la mission catholique, le père Alazard est plus prudent. Ses réfutations tiennent en trois arguments :

1°) Si les missionnaires ont volé des terres, il faut le prouver.[328]

[326] Il est sans doute fait allusion à la « campagne de pacification de Hiva Oa » de 1880, vue sous un angle propre à servir l'argumentation anticléricale. Rappelons qu'aux dires de l'amiral, aucune goutte de sang n'a été alors versée, mais il est vrai qu'il y eut des exilés à Tahiti.

[327] Il fait également allusion au rapport de l'inspecteur des colonies Salles, d'avril 1903. Mais si, dans ce rapport, l'inspecteur exprime sa satisfaction devant l'action éducative des missionnaires, on peut aussi y lire les remarques d'un inspecteur primaire, M. Dauphin, où transparaît une nette hostilité au clergé (et qui a dû être l'une des sources d'inspiration du député Dejeante) : « À une race guerrière, habituée au grand air de la montagne et de l'océan, les prêtres ont imposé l'internat scolaire, la réclusion pendant l'enfance et l'adolescence, lui brisant ainsi la poitrine et préparant un admirable champ de culture à la tuberculose qui ronge actuellement les Marquisiens. À ces mangeurs de chair humaine et de poisson cru, les prêtres ont imposé l'internat scolaire, avec des fruits fermentés pour toute nourriture au moment de la croissance. »

[328] F. Guillot raconte cette mésaventure d'un Marquisien : apprenant que sa terre de 30 hectares avait, en son absence, été vendue par sa femme pour une somme dérisoire (28 francs) au missionnaire, il se plaint au gendarme de Puamau, lequel dresse un procès-verbal et lui conseille d'attendre le passage du juge de paix. Quand celui-ci, quelques semaines plus tard, confirme la nullité de la vente, il reçoit cette réponse du Marquisien : « Quand je suis allé voir le gendarme de Puamau, j'étais très fâché contre le missionnaire ; mais, depuis, il m'a assuré que si je laissais ma terre à la Mission, le bon Dieu m'en donnerait une bien plus belle dans l'autre monde. Alors, je laisse ma terre à la Mission. »

2°) Citant Radiguet, il présente les missionnaires comme « trop détachés des choses de ce monde », ce qui signifie en clair qu'ils n'ont pas de titre de propriété.

3°) La mise en valeur des terres (par la culture du coton en particulier) est un bon exemple de travail pour la population, et n'a reçu que des félicitations de la part des gouverneurs de passage.

L'argumentation est légère. Un procès va opposer l'administration et la mission, de 1905 à 1922, sur la base suivante : la mission catholique, ne possédant pas la personnalité civile, ne pouvait réaliser aucune acquisition ; elle ne possède donc rien. Après d'interminables procès suivis de pourvois, en 1922, l'évêque Le Cadre, qui a reçu l'autorisation d'ouvrir à nouveau un internat, va trouver auprès de l'administrateur De Poyen Bellisle une écoute favorable. Ce dernier n'hésite pas à écrire au gouverneur, à propos des terres acquises par la mission de 1838 à 1903 : « Les allégations de Monseigneur Le Cadre sont exactes : les terres en litige[329] constituent la plus grosse partie du revenu dont il dispose, et s'il venait à lui faire défaut, le fonctionnement de l'internat serait compromis, la subvention de 500f par élève que vous avez accordée ne pouvant couvrir qu'une partie des dépenses de nourriture et d'entretien. » Il ajoute d'autres considérations qui « ne sauraient être négligées » : l'installation de la France aux Marquises a été facilitée par la mission catholique ; malgré les promesses, l'administration n'a rien fait pour la scolarité des enfants marquisiens depuis la fermeture des écoles confessionnelles ; et enfin les Marquisiens ont souvent été dépouillés par d'autres de leurs biens « avec la plus insigne malhonnêteté », ce qui n'est pas reproché à la mission.

Les tracasseries à propos des terres ne sont pas les seules manifestations de l'anticléricalisme aux Marquises. En matière de mœurs, beaucoup d'histoires se racontent, mais peu font l'objet de récits. Le gendarme Guillot, lui, n'est pas avare d'anecdotes sur ce point, notamment sur l'évêque Martin, le « Monseigneur Paillard » de Gauguin. Il nous présente aussi la « belle Thérèse » a qui l'évêque offre une robe de soie, Henriette, la seconde concubine, mariée à un mari complaisant, jalouse de la première et le faisant savoir. Ces noms et ces histoires restent dans l'ombre d'une Histoire qui, comme je l'ai précisé dans l'introduction générale, se doit d'être édifiante ; ils sont donc occultés par les historiens religieux[330], avec la complicité d'une administration supérieure locale qui ne veut plus se créer de problèmes avec la hiérarchie catholique.

---

[329] Ces terres représentent une étendue de 440 hectares.

[330] Le père O'Reilly, historien quasi officiel de l'Église catholique en Océanie, a rendu compte du livre de Guillot dans la *Revue d'Histoire des Missions*. Le gendarme est présenté comme « le fils de Diderot et de Rousseau », « brave homme, idéaliste, consciencieux, aimant son métier, les indigènes et son pays », mais aussi comme « moustachu, paillard, aigri, rancunier en diable, grand mangeur de pain et de curés ». O'Reilly veut discréditer le témoignage de cet homme, mais il en fait trop : « J'ai passé sous silence d'odieux racontars, la moitié du temps incontrôlés et incontrôlables ». C'est reconnaître qu'au moins la moitié est vraie.

L'anticléricalisme se manifeste donc à deux niveaux. Le premier est celui du quotidien, sur place, de la part d'hommes maladroits mais sincèrement convaincus qu'il faut aider les Marquisiens à secouer le joug ; cela prend parfois des dimensions dignes de Courteline.[331] Le second est en France[332]. Entre les deux, le gouverneur à Papeete compose, plus ou moins habilement.

Mais les temps changent. Au *J.O. des E.F.O.* du 16 octobre 1934, on peut lire : « Par décret en date du 12 août 1934, rendu sur la proposition du Ministre des Colonies, a été promu et nommé dans l'ordre national de la Légion d'Honneur, au titre civil : au grade de Chevalier, M. Le Cadre (Pierre-Marie), Vicaire apostolique des Îles Marquises. [...] Depuis près de 34 ans, ne cesse de rendre les plus éminents services à la cause française dans l'archipel des Marquises, où il s'est dévoué notamment à l'enseignement des enfants et à l'amélioration morale et matérielle des indigènes. » En 1938, un envoyé du gouverneur, chef du Service de l'Instruction publique, peut écrire dans son compte-rendu : « Les rapports de la Mission et de l'Administration sont à l'heure actuelle excellents ». Le résultat, encore tangible aujourd'hui, est que l'anticléricalisme est inconvenant, voire indécent, dans l'archipel.

5 – La scolarisation.

Les missionnaires catholiques ont le souci constant de faire passer leurs premiers messages religieux auprès des êtres les plus réceptifs, et aussi les plus fragiles. À leurs débuts aux Marquises, ils mesurent leur succès au nombre de mourants baptisés. Mais aussi, l'emprise idéologique sur les enfants est pour eux une priorité. L'administration aux Marquises a toujours été hypocrite sur le sujet des écoles : celles-ci sont laissées aux religieux, mais on dénigre régulièrement l'usage qu'ils en font.

En 1888, d'après l'administrateur, la situation de l'instruction publique est la suivante. Placée entre les mains des missionnaires de Picpus ou entre

[331] En 1895, l'administrateur Tautain répond à une lettre du gendarme commandant de la brigade du groupe S.E. : « En réponse à la lettre que vous a adressée le gendarme Fournier au sujet d'une procession qui doit avoir lieu à Puamau, j'ai l'honneur de vous informer qu'il n'y a pas lieu d'appliquer dans ce pays la nécessité d'une autorisation pour une procession. D'un côté l'universalité de la population est catholique au moins de nom et par conséquent les processions ne risquent de froisser aucune personne ; d'autre part il ne peut être vraiment question d'encombrement de la voie publique dans un pays quasi désert [...] S'il y avait des réclamations [...] il y aurait lieu d'examiner la question et de voir si des mesures d'interdiction peuvent ou doivent être prises... » TAUTAIN, Lettre au brigadier commandant la 6è brigade, le 17 juin 1895, Correspondance de l'administrateur des Marquises, Arch. Ter.

[332] En 1905, le gouverneur reçoit des instructions fermes de Paris : « Vous m'avez signalé les incidents qui ont marqué l'ouverture de l'école publique d'Atuona. Il ressort nettement [...] que les anciennes écoles congréganistes de la localité sont décidées à tout mettre en œuvre pour contrarier les efforts de l'Administration locale ». Il faudra que cette dernière ait une « attitude ferme », tout en usant de « beaucoup de ménagements » vis à vis des populations « étroitement circonvenues par les missionnaires catholiques et protestants qui veulent s'en faire un instrument pour leurs visées politiques ». (Ministère au Gouverneur à Tahiti, lettre de Paris, le 14 mars 1905, C.A.O.M., Océanie, H40 C98.)

celles des « teachers protestants sandwichiens », elle est gratuite et obligatoire. Tous les enfants de 6 à 15 ans sont internés dans l'une des quatre écoles publiques subventionnées, ou des 3 écoles libres. La seule différence qui existe entre les deux types d'écoles est que les dernières ne touchent pas un franc. La nourriture est à base de *popoi* fournie par les différentes vallées suivant un ordre établi. Des vacances d'une vingtaine de jours sont accordées chaque année, au mois de janvier pour les garçons, au mois d'août pour les filles. L'époque des vacances pour les garçons et pour les filles n'a pas été mise à la même date « pour cause de moralité ».

Les quatre écoles publiques sont les suivantes :

- L'école de Hatiheu, tenue par le père Forgeot, avec l'aide du père Siméon. Elle reçoit tous les garçons de Nuku Hiva et de Ua Pou ; il y en a 77. Située au bord de la mer, elle comprend une grande salle de classe, un dortoir, un réfectoire pour les jours de pluie et un vaste terrain.

- L'école de Taiohae est tenue par 4 Sœurs de St Joseph de Cluny ; il y a 100 filles. « C'est de tous les établissements scolaires des Marquises le mieux situé, le plus vaste, le plus agréable et le mieux tenu. » On y apprend à lire et écrire le français. Il y a un atelier de couture avec 4 machines à coudre. Dans un vaste jardin, les enfants cultivent ; leurs légumes sont vendus.

- Les 2 écoles de garçons de Puamau :

a) L'une est située dans la mission catholique. 153 garçons font peu de progrès sous la direction du frère Sébastien Acar (Belge) assisté d'un moniteur. Ce n'est pas un modèle de tenue ni de propreté.

b) L'autre est située sur les propriétés de la mission protestante. Elle est tenue par l'instituteur Amédée Sarrans, sous la direction du pasteur. Il y a 73 garçons.

Voici maintenant les trois écoles libres :

- À Atuona : l'école de filles située sur le domaine de la mission catholique est tenue par 4 Sœurs de St Joseph de Cluny. Elle accueille 146 filles. C'est « la mieux tenue et la seule sérieuse ».

- À Atuona : autre école fréquentée par 53 petites filles. Elle est tenue par Mme Hapuku, femme Kekela, secondée par Melle Kekela, sous la surveillance du pasteur protestant Hapuku (lequel ne sait pas un mot de français, les deux femmes n'en sachant que très peu). « Cette école est une salle d'asile, et rien de plus. »

- À Hanavave : une école tenue par un missionnaire de Picpus, le père Ollivier Gimbert, assisté de deux moniteurs indigènes. Ce sont en réalité deux écoles séparées, l'une contenant 35 garçons, l'autre 29 filles. Les constructions sont « des plus primitives ». Sauf en calcul, les progrès y sont médiocres. La surveillance laisse beaucoup à désirer.

La situation évolue peu favorablement.

En août 1896, l'administrateur fait état de nouvelles écoles fondées fin 1895 par Monseigneur Martin ; elles sont déjà en décadence, ainsi que celles que nous venons d'énumérer :

- L'école de filles d'Atuona n'a plus que trente élèves.
- La nouvelle école de garçons d'Atuona est passée de 25 à 10 élèves.
- La nouvelle école de garçons de Vaitahu n'a que 23 élèves.
- L'école de Puamau, externe mixte[333], ne reçoit que 8 garçons et 8 filles.
- L'école mixte de Hanavave a encore une soixantaine d'élèves.
- A l'école de filles de Taiohae : les enfants sortent mais ne rentrent plus.

Mais l'année suivante, le missionnaire Siméon Delmas donne d'autres chiffres :

- 100 filles à l'école des Sœurs d'Atuona.
- 65 filles à l'école des Sœurs de Taiohae.
- 55 garçons à Vaitahu.
- 70 à 80 élèves à l'école mixte de Hanavave.
- Une vingtaine d'élèves à la nouvelle école mixte de Hane.

Ces écoles tenues par les religieux fonctionnent très mal. Le concept de scolarité n'a pas de sens chez les Marquisiens. Et même s'il en avait, celui d'obligation se heurte à l'envie inhérente de liberté dont les manifestations souvent excessives (refus de se soumettre, débauche, ivresse) sont les pâles échos d'un lointain passé sans entraves étrangères. Les étrangers ont, d'ailleurs, un comportement incompréhensible. En 1904, les écoles existantes sont fermées[334] et remplacées par des écoles publiques laïques, l'une à Atuona, l'autre à Taiohae. À Paris, on promet l'envoi d'un personnel compétent pour l'instruction des indigènes. Il semble que des instituteurs européens soient venus, mais ils sont vite repartis. En fait, un personnel laïc compétent et stable n'arrivera jamais. Alors on va se rabattre sur n'importe quel volontaire pour venir enseigner aux Marquises. L'administrateur L'Hermier Des Plantes nous fait une description de l'un d'eux[335]. Il s'agit d'un homme connu aujourd'hui pour ses tableaux : le peintre Le Moine. À la suite d'une querelle grotesque portant sur un jeu de mots et faisant allusion au moine d'une chanson gaillarde, l'administrateur, qui s'est fait rosser par ledit Le Moine, décrit l'invraisemblable activité éducatrice de cet instituteur : « M. Le Moine, au vu et au su de tous, ne fait à peu près jamais la classe. Ce n'est un secret pour personne que cette fonction lui est fastidieuse, qu'il n'est venu ici qu'en touriste et pour faire de la peinture, et qu'il n'a accepté d'être instituteur que pour s'assurer "la matérielle" ». Jusqu'au jour de cette

[333] Il n'y aurait donc plus qu'une école sur les deux mentionnées plus haut.

[334] Par exemple : « Est ordonnée, à dater du 30 septembre 1904, la fermeture des écoles privées d'Atuana dont les maîtres ne possèdent pas les titres nécessaires et l'autorisation réglementaire pour enseigner ». Décision du 21 septembre 1904, *J.O. des E.F.O.*

[335] L'HERMIER DES PLANTES, Lettre au gouverneur, décembre 1914, Correspondance de l'administrateur des Marquises, Arch. Ter. Voir également M. BAILLEUL, « Stress à Hiva Oa », Tahiti- Pacifique, n° 33, janvier 1994.

altercation, la désinvolture de Le Moine n'a jamais, semble-t-il, choqué l'administrateur. Aucun enfant de Vaitahu ne parle un mot de français alors que Le Moine y est resté deux ans. À Atuona, sa maison est sur la rive opposée d'une petite rivière par rapport à l'école ; régulièrement, ce cours d'eau lui sert de prétexte pour ne pas se rendre à son travail. Trop d'eau : il peut se mouiller pendant la traversée. Peu d'eau : et si une pluie survenait ? « Je serais bloqué de l'autre côté. Très peu pour moi ». Le Moine met ses élèves en vacances à n'importe quel moment de l'année, sans préciser la date de rentrée. Il se plaint que les parents n'envoient pas tous leurs enfants à l'école. Après enquête, l'administrateur apprend que les Marquisiens veulent bien envoyer leurs garçons, mais pas leurs filles, compte tenu du comportement de l'instituteur envers elles. L'Hermier Des Plantes va se contenter, au cours d'une conversation privée, de lui dire de ne pas insister au sujet des enfants absents. Le jour d'une distribution de prix, le représentant de l'État peut compter 17 garçons et 4 filles. Le premier prix (un peigne orné de verroteries et un flacon de parfum) est attribué à la plus grande fille, qui ne sait lire ni A ni B. « Je me suis un peu étonné de la nullité complète du premier prix ; mais il paraît que j'ai eu tort, cette enfant, très assidue au contraire, prenait, en dehors des heures régulières des cours, des leçons particulières chez M. l'Instituteur. »

À la suite de cette lettre vengeresse, les deux protagonistes quittent les Marquises, mais seul l'administrateur est remplacé.

Quelques mois auparavant, l'inspecteur des colonies Revel avait dressé un tableau très sombre : « Tout est à refaire » en matière d'instruction. Après 1905, une à une les écoles se ferment et en 1914, « il n'y a plus d'écoles aux Marquises, car on ne peut compter comme écoles, celle de Fatu-Hiva où l'enseignement est donné par le gendarme, qui n'a ni le temps ni la compétence voulus, celle de Ua-Uka, où parmi sept élèves, l'ex-gendarme Fournier compte quatre enfants, et enfin celle d'Atuona où un peintre improvisé instituteur va initier ses élèves à la langue française avec plus de bonne volonté et de bonnes intentions que de connaissances pédagogiques[336]. » Seuls les adultes qui ont fait un temps d'étude dans les « écoles confessionnelles » (avant 1905) parlent français. À cette situation, l'inspecteur ne voit qu'un seul remède : « recruter des instituteurs européens, les attirer et les fixer aux Marquises, non seulement en leur assurant une existence convenable, mais en leur donnant des avantages pécuniaires contrebalançant les sacrifices résultant de l'éloignement, de l'isolement et de certaines difficultés matérielles. »

Mais en 1922, le même inspecteur des colonies peut faire le même constat : « L'instruction officielle a fait faillite faute de maîtres sachant s'adapter aux conditions d'existence ». Que ce soient des métropolitains, des Tahitiens ou des Marquisiens, tous refusent d'aller ou de rester travailler dans les écoles des Marquises. « Le recrutement d'instituteurs pour les Marquises est un leurre. »

[336] C'est ainsi que Le Moine est perçu avant son altercation avec L'Hermier des Plantes.

En 1920, l'inspecteur Henri est catégorique : « L'enseignement peut être considéré aux Marquises comme inexistant ». Il n'existe dans l'archipel que deux écoles. Celle d'Atuona (60 élèves en théorie, mais la plupart ne viennent que rarement) est dirigée « par une jeune institutrice tahitienne peu sérieuse, et qui n'hésite pas à donner congé à ses élèves pendant trois et quatre jours pour vaquer plus aisément à ses plaisirs ». Celle de Hatiheu (quelques élèves) a été confiée, « par charité, à un Français de la Métropole dans la gêne, ancien patron de cotre, peu lettré, très âgé, fréquemment malade, et qui, pour raison de santé, doit assez souvent fermer sa classe. »

La situation se débloque, comme je l'ai dit plus haut, avec l'assouplissement des positions de l'administration envers la mission catholique. Depuis longtemps, des voix, dont celle de Froment- Guieysse, se sont élevées contre la fermeture des écoles confessionnelles aux Marquises : « On a commis la lourde et lamentable faute, qui pèsera longtemps sur nos archipels, de fermer les écoles des missions et de ne pas les remplacer ». Raymond Poincaré, Président du Conseil, aurait déclaré en 1922 que les lois sur les congrégations et la séparation de l'Église et de l'État ne sont pas applicables aux Marquises.[337] Le renouveau des écoles de la mission, sous l'impulsion de l'évêque Le Cadre, est tangible lors du passage de l'inspecteur Moretti en 1929. À cette date existent « deux écoles officielles, l'une à Taiohae, l'autre à Vaitahu, dirigées par des institutrices stagiaires pourvues du brevet élémentaire local. Elles groupent chacune une trentaine d'élèves. » À côté de ces établissements fonctionnent trois établissements catholiques : à Hakaetau (30 élèves), à Puamau (30 élèves) et à Atuona. Là, 50 jeunes filles sont dans un pensionnat tenu par les Sœurs de St Joseph de Cluny, « institution moralisatrice de premier ordre, (...) fondée pour contribuer au sauvetage et à la conservation de la race en préservant les fillettes qui ne sont rendues à leurs familles qu'à l'âge où on peut les marier ». Qu'il semble loin le temps où l'exemple du prêtre Laval, aux Gambier, était brandi comme un épouvantail, comme l'archétype à ne pas imiter !

Désormais, les considérations idéologiques font place au pragmatisme.[338]

En 1938, le chef du service de l'instruction publique, en tournée d'inspection générale, à bord de l'aviso colonial 'Rigault de Genouilly', fait dans son rapport le point sur la situation des écoles aux Marquises.

À Taiohae, l'école de l'institutrice Mme Doom a 42 élèves de 5 à 13 ans répartis en deux divisions. La plupart parlent le français assez couramment.[339]

À Hatiheu, rien. Il est suggéré d'installer un infirmier-instituteur.

[337] Je trouve cette affirmation dans le livre de l'abbé Paul Hodée *Tahiti, 1834-1984*. Mais l'auteur ne précise pas sa source.

[338] Si Moretti est optimiste pour l'avenir de la « race », il l'est moins pour la langue : « La langue marquisienne tend à se perdre de plus en plus. Belle occasion pour lui substituer le français en développant dans l'Archipel les services de l'Enseignement ». Finalement, c'est grâce au manque de moyens et de volontaires pour venir enseigner que la langue marquisienne a encore une place prépondérante aujourd'hui.

À Puamau, rien. La population demande le même type de personnel.

À Atuona, l'école publique de garçons est dirigée par madame Triffe, femme du gendarme. Les 32 enfants ont de bons résultats et l'établissement donne une excellente impression. L'internat des Sœurs de St Joseph de Cluny accueille 68 jeunes filles, plus 10 externes. Les résultats sont très honorables. On y enseigne aussi la couture, la broderie et les arts ménagers.

À Omoa, l'infirmier, qui est titulaire du Brevet local, a accepté de faire la classe aux enfants de Fatu Iva.

L'aviso ne fait qu'un court arrêt à Ua Pou, juste le temps de débarquer un religieux, le père Edouard Esquenet. Je pense que l'école catholique signalée en 1929 existe toujours. De plus, en 1935 est ouverte une école primaire publique.

Les îles de Ua Huka et de Tahuata ne sont pas abordées.

On pourrait penser qu'un tel tableau est somme toute satisfaisant. L'infrastructure scolaire est sortie du creux de la vague (seulement 2 pseudo-écoles en 1920, à Hatiheu et Atuona). La mission catholique a misé sur l'internement des jeunes filles : c'est ce qu'elle n'a jamais cessé de réclamer, et elle arrive à ses fins avec le pensionnat d'Atuona. L'école publique est encore balbutiante, avec en charge les garçons[340]. Ses moyens financiers sont encore très insuffisants, le chef du service de l'Instruction parle lui-même pour l'école de Taiohae des « quelques résultats obtenus » en dépit des « faibles moyens ». Enfin l'administrateur parle d'élèves présentés au certificat d'études, tandis que d'autres « à qui M. le Gouverneur a bien voulu accorder une bourse » ont été envoyés à l'École Centrale de Papeete.[341] (voir tableau).

6 - Paul Gauguin

« Je partage toute l'indignation de l'Inspection en face de l'attitude inqualifiable de certains colons des Marquises qui font le mal pour le mal et déshonorent véritablement notre drapeau par leur présence néfaste sur ces terres françaises. [...] Si les entraves apportées à l'action gouvernementale par les décrets qui nous régissent ne m'en avaient empêché jusqu'à présent, il ne resterait plus aux îles Marquises un seul de ces malfaiteurs venus au bout du monde pour y cacher les turpitudes de leur existence. [...] L'administration a fait aux Marquises tout ce que la loi lui permet de faire contre les colons du genre du peintre impressionniste Gauguin ; [...] Ce révolté ne se contente pas d'engager les Marquisiens à tenir leurs enfants

[339] En 1932, l'Anglais Howard, de passage à Taiohae, raconte que l'école est la seule chose gaie dans cette vallée. Il est étonné de la politesse des enfants : les petits garçons soulèvent leurs chapeaux et les petites filles sourient timidement.

[340] Un appel d'offre pour la construction d'un internat public à Taiohae est paru *dans La Dépêche de Tahiti* du 24 juin... 1997.

[341] Il s'agit de trois « jeunes françaises » : Lydia Litchlé, Lucia Litchlé et Léa Fournier.

éloignés des écoles ; il en est venu à refuser de payer ses impôts en donnant ainsi le plus déplorable exemple aux indigènes. »[342]

« Le sieur Gauguin exhorte les indigènes à garder leurs enfants chez eux ; malgré les difficultés qu'il éprouve à marcher, il va lui même sur la plage le signifier aux indigènes. [...] Il dit aussi à qui veut l'entendre qu'il ne veut pas payer ses impôts. [...] Gauguin a apporté d'autres inconvénients, d'un ordre secondaire, par ses mœurs entre autres qui sont celles d'un disciple d'Epicure, ce que le Marquisien n'avait guère besoin de connaître. »[343]

« 8-5-1903 : Mort subite d'un triste personnage, nommé Gauguin, artiste de renom, ennemi de Dieu et de tout ce qui est honnête. »[344]

Ces quelques citations montrent à l'évidence qu'aux Marquises, Gauguin rassemblait contre lui toutes les autorités en place : administration, gendarmerie, église catholique. Je ne referai pas son histoire. J'ai sélectionné, dans sa correspondance, quelques passages d'une lettre écrite en février 1903. S'adressant « À Messieurs les Inspecteurs des Colonies et de passage aux Marquises », il dénonce la façon dont la justice est rendue dans l'archipel, par un juge, lequel, par souci d'économie, ne fait une tournée que tous les dix huit mois. C'est pour le peintre une parodie de justice, expéditive et directement influencée par le gendarme qui présente les affaires à traiter. Il met en avant les difficultés des Marquisiens devant les représentants d'une loi et d'une justice qu'ils ne comprennent guère. « À l'audience l'accusé est interrogé de par l'intermédiaire d'un interprète qui ne connaît aucune des nuances de la langue des magistrats. » Il justifie son opposition à l'école : « Dire qu'il y a un gendarme qui a dressé procès-verbal à plusieurs indigènes qui n'avaient pas voulu envoyer leurs enfants à l'école de Monseigneur, école congréganiste, inscrite sur l'*Annuaire* École libre ». Il est très critique envers les gendarmes : « Le gendarme fronce le sourcil et l'indigène donne poules, œufs, cochons, etc... Sinon gare à la contravention ». Il lui reproche d'être trop zélé sur les amendes, et trop effacé, voire absent pour les crimes. Il est indigné de voir l'hypocrisie de ces fonctionnaires arborant le drapeau français et n'ayant d'autre souci que de faire rentrer les contributions de toutes sortes.[345]

Le regard de Gauguin sur ce qui se passe à Atuona entre l'administration et les administrés ne manque pas d'intérêt. Mais de même que l'administration est maladroite et passe à côté des problèmes, lui non plus ne sait pas prendre le recul nécessaire pour agir utilement. On peut d'ailleurs se demander si cette hargne n'est pas un ultime remède aux maux

[342] E. PETIT, Gouverneur des E.F.O., au Ministre des Colonies, Situation des Îles Marquises ; moyens d'y remédier, le 11 mai 1903, C.A.O.M., Océanie, A161 C131. (Remarquons qu'à la date de ce rapport, Gauguin est mort depuis 3 jours.)

[343] CHARPILLET, brigadier, Rapport, 1902, C.A.O.M., Océanie Q3 C64.

[344] Mgr MARTIN cité par B. DANIELSSON dans *Gauguin à Tahiti et aux Îles Marquises*, Les Éditions du Pacifique, 1975.

[345] *Lettres de Paul Gauguin*, recueillies et préfacées par M. Malingue, Grasset, 1946, n° CLXXIX, février 1903.

qui le rongent et qui vont avoir raison de lui trois mois plus tard. Il est impatient de voir les effets de sa « lettre ouverte », dont il adresse le double à son ami Charles Morice en précisant : « J'ai ici, aux Marquises, en outre des cruelles souffrances que ma maladie me cause, une terrible lutte à soutenir contre administration et gendarmerie. Je te prierai, avec tout le talent que tu possèdes, de faire beaucoup de bruit dans la presse. Mais il faut aller vite. Il se passe ici aux Marquises des choses monstrueuses - et tel que tu me connais je suis à la veille d'être expulsé. [...] Tu as une belle cause en main, fais vite... fais vite. »

Si la générosité de ce grand malade n'est pas contestable, on reste sceptique sur son impact chez les Marquisiens qui le côtoient. Gauguin est une difficulté supplémentaire dans la relation colonisateurs / colonisés ; il est incompris des deux parties et il faudra un certain temps avant que l'administration ne voie en lui un élément de promotion du territoire[346], et même un exemple dont le nom soit digne de figurer au fronton du plus important établissement scolaire de Papeete.

B - Nouvelles tentatives de mise en valeur.

1 - Un exemple d'action militante : Le Comité de l'Océanie française

Fondée en 1909, cette association se donne pour but le développement des terres françaises de l'Océan Pacifique. Georges Froment-Guieysse en est un des membres fondateurs et le directeur général de 1909 à 1930. À la demande du gouvernement français, il exécute plusieurs missions en Océanie. Il fait part de ses observations, de ses réflexions et de ses projets au cours de nombreuses conférences à Paris, en province, en Suisse, en Belgique, au Canada, aux États-Unis. Il publie maints articles dans de nombreuses revues dont la diversité montre l'éclectisme du personnage, sans oublier bien sûr *L'Océanie française*, bulletin mensuel du Comité.

Au retour de son premier voyage, il fonde la Société française des îles Marquises, ayant pour objet toutes opérations agricoles, commerciales ou maritimes.[347] Dans les conférences, il s'efforce de communiquer son enthousiasme à ses auditeurs. Ainsi, en 1913 : « De cet archipel mort, on peut et on doit faire un archipel plein de vie, participant à la prospérité générale de nos Établissements, rivalisant avec nos autre îles auxquelles il ne doit avoir absolument rien à envier. » Il tente de remuer la fibre patriotique : « Ils sont plus Français [que les Tahitiens], plus Français de cœur, étant de nature moins apathique, et plus Français de langue (...) Français ils sont et Français ils sont fiers d'être. (...) Pour ces indigènes qui

[346] DE POYEN BELLISLE, Lettre au gouverneur à propos de la réfection de la tombe du peintre Gauguin, de Atuona le 16 novembre 1921, Correspondance de l'administrateur des Marquises, Arch. Ter. (La tombe « est devenue une sorte de lieu de pèlerinage pour les touristes étrangers » ; « la sépulture d'un artiste français de renom doit être entretenue ».)

[347] Concrètement, cette Société s'installe aux Marquises en reprenant à Taiohae le bail d'un terrain consenti précédemment à la Société cotonnière des E.F.O. (*J.O. des E.F.O.*, Arrêté, 15 mars 1917)

nous désirent, qui nous appellent, qui veulent secouer le joug économique étranger et marcher dans un sillon français, ouvrons des écoles... »

Mais après la guerre, force lui est de reconnaître, après un second voyage, que rien n'a été accompli. En 1919, il intitule un long article des numéros 49 et 50 de *L'Océanie française* : « La faillite d'un archipel riche : Les Îles Marquises ». Il stigmatise les carences des « soldats administratifs » qui ne sont pas à la hauteur des « soldats héros ». Il répète inlassablement ce qui ne va pas et ce qui pourrait être fait. Il affectionne particulièrement le thème du patriotisme, dont il donne deux exemples qu'il rapporte de son passage à Atuona. Là, à la demande de l'administrateur, il fait une conférence sur le thème de la victoire française. Cela se passe dans la salle d'école devant les populations des trois vallées de Atuona, Taaoa et Tahuku. Pour ses lecteurs, il reproduit d'abord le texte d'une saynète jouée par quatre petites filles, puis le texte d'un chant « composé par un chef marquisien d'Hiva Oa" » « Dans ce coin des antipodes ils démontrent que la France est profondément aimée par nos protégés. »

Voici le texte de la saynète :

(Personnages :
Melle Rose Matikaua, 7 ans..... le bleu
Melle Suzanne Aumaitre, 9 ans. le blanc
Melle Marthe Sarciaux, 8 ans... le rouge
Melle Thérèse Peterano, 6 ans. Petite Marquisienne.)

Les fillettes habillées en bleu, en blanc, en rouge, ensemble : « Nous sommes les couleurs glorieuses de la France, les couleurs du drapeau français ; ensemble nous avons flotté sur tous les points du globe, sur les mers et les océans, et jusque dans les airs. Partout où nous sommes passées, nous avons apporté la Civilisation avec la Liberté, la Gloire et la Victoire. Nous sommes les couleurs glorieuses de la France. »

La fillette en bleu : « Je suis le bleu, couleur du ciel, couleur de la Fidélité. »

La fillette en blanc : « Je suis le blanc, la Pureté et la Clarté, la Loyauté et la Fierté. »

La fillette en rouge : « Je suis le rouge, couleur du Sang, du sang versé par nos armées pour garder notre Indépendance, couleur d'Amour et de Vaillance. »

Toutes ensemble : « Nous sommes les couleurs glorieuses de la France, les couleurs du drapeau français ; ensemble nous avons flotté sur tous les points du globe, sur les mers et les océans et jusque dans les airs. Partout où nous sommes passées, nous avons apporté la Civilisation avec la Liberté, la Gloire et la Victoire. Nous sommes les couleurs glorieuses de la France ».

La petite Marquisienne (dans un mouvement d'admiration) : « Mea toitoi kanaho ! » (Comme elles sont jolies !)

Les Couleurs : « Viens avec nous, Petite Marquisienne ; dans nos couleurs nous t'envelopperons ; notre Patrie sera la tienne ; nos joies et nos fiertés, nous les partagerons. Nous guiderons tes premiers pas ; tu

bénéficieras de notre expérience ; nous t'apprendrons à bien aimer la France. »

La Petite Marquisienne s'élance, radieuse, dans les bras des trois fillettes qui la recouvrent de leurs couleurs.

Il n'est pas possible de savoir qui a écrit ce texte. Ce ne sont pas les missionnaires. Est-ce l'institutrice de l'unique école, dont on a vu plus haut que son travail laissait beaucoup à désirer ? Est-ce le gendarme Aumaître (ou sa femme) ? Froment-Guieysse n'est tout de même pas naïf au point de croire en ce patriotisme de patronage. Il profite simplement de l'élan créé par la victoire récente pour susciter une impulsion en faveur de son archipel favori et relancer l'activité de la Société française des Îles Marquises.

Le chant « composé par un grand chef marquisien » est en fait un texte en tahitien, avec quatre couplets traduits en français. Le thème en est encore la victoire de la France sur les Prussiens : « Tra la la! la Victoire a été gagnée : tu as eu la Victoire, ô France, notre Mère Patrie. Etc » L'affligeante naïveté de ce texte ne semble pas de caractère à enthousiasmer les lecteurs français de la revue.

L'impact de *L'Océanie française* est très limité et c'est en quelque sorte un constat d'échec que dresse Madame Renée Hamon dans le numéro 158 de cette même revue en 1938. Les efforts de la France n'ont été donnés « qu'au compte-gouttes », et tout reste à faire, particulièrement - et toujours- en matière sanitaire. « Donnez-moi du mercure, de l'huile de foie de morue et des dispensaires, me disait l'énergique Dr Gast, administrateur actuel, et je vous retape l'indigène. » Et l'article conclut : « Aujourd'hui, on se trouve donc en présence de deux solutions : ou faire de gros sacrifices, ou ne rien faire aux Marquises. Point de demi-mesures ! » Le ministre des colonies, M. Georges Mandel, va être alerté.

Refrain trop connu, hélas, déjà plus particulièrement rencontré à la veille du premier conflit mondial, et nous sommes à la veille du second.

2 – L'organisation de la propriété foncière.

Nous avons vu, dans le chapitre « État de la société marquisienne à l'arrivée des Occidentaux », que propriété et autorité étaient inséparables. Au XIXème siècle, l'autorité des chefs traditionnels a décliné, puis a disparu pour être remplacée par celle, plus ou moins fictive, des chefs désignés par l'administration. Parallèlement, le déclin démographique a eu pour conséquence l'abandon de l'occupation d'immenses superficies dans les vallées . Au début du XXème siècle, l'administration voudrait clarifier le problème de la propriété foncière.

À cet effet est constituée une commission qui donne son rapport le 15 décembre 1900. Ce rapport est connu sous le nom de « Rapport Charlier ». Cet homme est procureur de la République et chef du service judiciaire. Le but de la commission est double. D'une part, depuis qu'une ligne de paquebots rapides entre San Francisco et Tahiti a été établie, la liaison de la

France jusqu'aux îles de la Société a été réduite à 25 jours au maximum[348] et, en prévision de l'arrivée de colons, il faut que l'État connaisse avec précision quelles sont les terres domaniales dont il pourra immédiatement disposer. D'autre part, « les naturels ont le besoin de se sentir maîtres des terrains qu'ils occupent en se créant des titres de propriété ».

Il faut sortir de « l'ancien état de choses » : aux titres anciens ou contestables, il faut substituer des titres « réguliers, définitifs et inattaquables ». La commission propose alors une action en deux temps :

1) Toutes les terres vacantes, sans maître ou en déshérence sont a priori déclarées comme appartenant à l'État.

2) Toute personne dispose d'un délai d'un an pour revendiquer ce qu'elle estime être sa propriété.

Je passe sur les modalités de la démarche à accomplir auprès du représentant de l'administration. Une commission des terres, composée de trois hommes[349], est créée pour examiner la recevabilité des revendications. C'est ainsi que commence ce qui va devenir le problème essentiel des Marquisiens d'aujourd'hui.[350] Il y a des abus, des erreurs et des oublis, et les décisions de la commission ne sont pas toujours rendues en toute impartialité. Quant à l'impact sur des candidats métropolitains à l'installation dans l'archipel, il est quasi nul.

Louis Cros, autre membre fondateur du « Comité de l'Océanie française », est très critique sur la réorganisation entreprise : « Pointez chaque article de ce copieux dossier administratif, vous n'y verrez rien qui révèle un organisme adapté au peuplement rapide de nos îles du Pacifique. Rien qui sollicite ardemment l'installation de la famille française. Nous n'avons rencontré aucun élément animateur, aucune institution d'envergure, aucun programme défini de peuplement par la concession. »[351]

3 - Le canal de Panama.

Dans le dernier quart du XIXème siècle, il est régulièrement question de la réalisation de cet ouvrage et des conséquences possibles sur l'économie des E.F.O. En 1888 est créée à Papeete une « Commission chargée d'étudier les dispositions à prendre en vue de l'ouverture du canal de Panama ». Elle recherchera, entre autres, quels seront les travaux à entreprendre pour assurer aux bâtiments de tous tonnages le libre accès des principales rades de Tahiti, de Moorea, des Marquises et de Rapa ; le mode d'éclairage à adopter pour assurer la sécurité des bâtiments au passage des Tuamotu ; enfin les travaux que nécessite l'achèvement des quais de Papeete.

On le sait, les travaux du canal vont être retardés pour n'aboutir qu'en 1914. Mais l'intérêt de son ouverture pour les colonies françaises n'a pas

[348] Ce temps comprend donc la traversée des États-Unis en train.
[349] Il s'agit de MM. Guiller, magistrat détaché de Tahiti, nommé par le gouverneur, président, Grosfillez, administrateur des îles Marquises, et Fournier, gendarme.
[350] Le problème de la propriété foncière est général dans toute la Polynésie française.
[351] L. CROS, *Nouvelle-Calédonie et Tahiti pour tous*, 1922.

été perdu de vue. Au *Journal Officiel de la République française* du 19 mai 1913 paraît un « Rapport de la Mission chargée d'étudier les conséquences de l'ouverture du canal de Panama en ce qui concerne les colonies françaises des Antilles et de l'Océanie ». Partant de Panama, la navigation suivra quatre nouvelles routes :

- vers l'Amérique du Sud occidentale ;
- vers l'Amérique du Nord occidentale ;
- vers l'Extrême-Orient ;
- vers l'Australasie.

Seule cette dernière concerne l'Océanie française, avec trois routes possibles :

- directement par le Sud des Gambier ;
- par Tahiti en traversant les Tuamotu ;
- par Tahiti en reconnaissant Fatu Iva et contournant les Tuamotu.

D'un long exposé il ressort que, dans l'immédiat, il faut préparer une route passant au Sud de Fatu Iva puis au Nord de Mataiva, petit atoll le plus à l'Ouest de l'archipel des Tuamotu, pour aboutir à l'escale de Papeete sur la route de la Nouvelle-Zélande.

L'installation d'un phare est préconisée sur ces deux îles. « Le phare de Fatuhiva devra avoir une portée de 20 milles. L'île étant élevée, il suffira de bien choisir l'emplacement pour n'avoir pas à construire une tour. La principale dépense sera l'achat de l'appareil. »

Mais le phare des Marquises est classé comme travail « de seconde urgence », et la guerre fait oublier l'espoir d'un nouvel élan pour l'économie des E.F.O. Après 1918, il n'y a plus d'argent et rien n'est entrepris.

4 - Bilan économique et commercial.

Le Rapport de l'Inspecteur Moretti, du 25 octobre 1929, dresse le tableau des activités économiques dans l'archipel. Les Marquises sont un pays de monoculture : « On ne fait que du coprah ». Les chiffres de production dont il dispose sont les statistiques douanières, et ces chiffres ne sont pas fiables selon lui pour deux raisons. La première est que les goélettes qui reviennent des Marquises sont aussi passées par les Tuamotu, et il est malaisé de faire la part de chaque archipel. La seconde est qu'il existe tous les deux mois à Taiohae, depuis cette même année, une escale des paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes sur la route de retour vers la France, et là, du coprah est exporté directement. L'inspecteur estime que la production a été de 2 300 tonnes en 1927 et 2 600 tonnes en 1928. (En 1934, il y a officiellement 1 900 tonnes de coprah en provenance des Marquises déchargées sur le port de Papeete.[352]) Le coprah est acheté aux producteurs par des sociétés commerciales de Papeete.[353] Elles ont des comptoirs à Atuona, Taiohae et Hatiheu. Elles vendent de la « pacotille ». Le

[352] E. HAZAN, *La situation économique des E.F.O.*, 1936, p. 20.
[353] Moretti mentionne : la Compagnie navale de l'Océanie (C.N.O.), la Société commerciale et agricole (C.I.A.O.), les sociétés Donald, Wa Hing et Kong Ha.

rapport mentionne à part la « Société franco- tchécoslovaque » dont les membres ne font pas que l'exploitation des cocotiers, mais aussi, sur le plateau de Toovi, à 10 kilomètres de Taiohae, de la culture vivrière (bananes, manioc, arachides, sorgho, maïs, patates, ignames, taros, giraumonts et légumes d'Europe) et de l'élevage (chevaux, porcs, chèvres, poules, lapins). L'activité commerciale est donc extrêmement réduite. En 1932, après un séjour à Ua Huka où il n'a trouvé aucun magasin, l'Anglais Howard fait escale à Taiohae. Il n'y voit qu'un magasin où l'on ne peut guère se procurer que des biscuits secs, du corned-beef et des sardines en conserve.

Les communications dans les îles ne se font que par des chemins peu ou pas entretenus. (L'obligation d'entretien est détournée ou n'est pas respectée.[354]) Les communications maritimes inter-insulaires sont peu nombreuses, assurées par deux goélettes ne respectant aucun calendrier ni aucun horaire, et dont les déplacements sont subordonnés au bon vouloir des subrécargues ou des armateurs. Le débarcadère de Taiohae doit être refait, celui de Taahuku près de Atuona n'est qu'un escalier taillé dans le roc.

Il n'y a qu'un seul poste de T.S.F. installé à Atuona depuis 1924.[355]

L'enclavement de toutes les îles et leur faible peuplement rend illusoire toute perspective de progrès économique.

C - Les Marquises à la mode.

En octobre 1919 paraît dans *The National Geographic Magazine* un long article (31 pages) intitulé : « Un peuple des Mers du Sud en voie de disparition : Le destin tragique des Cannibales Marquisiens, célèbres pour leur ardeur guerrière et leur beauté physique ». L'auteur, J. W. Church, est resté dans l'archipel quelques jours, surtout dans le groupe S.E. (Fatu Iva et Hiva Oa). Son propos est illustré d'une vingtaine de photographies (dont six de Lucien Gauthier, photographe installé à Papeete). La date exacte du voyage n'est pas mentionnée. Le fil conducteur de cet article est que l'état actuel du peuple marquisien résulte du contact avec les Européens et les Américains. Le ton est donné avec la première photo de l'article : une jeune femme, poitrine découverte, est assise sur un tabouret ; assez jolie de visage, le regard baissé et la bouche fermée, mais plutôt bien en chair, les cheveux noués en chignon, elle porte une couronne et un collier de *tiare*[356] ; la partie inférieure de son corps est recouverte d'un *pareu*[357] de coton dont les motifs sont des feuilles ; on ne voit pas ses jambes ; le décor - un ciel

[354] Un certain nombre « d'indigènes » prestataires aux Marquises doivent acquitter une taxe journalière en nature. Cette taxe est rachetable à 18 francs la journée. Pour cette même durée, un Marquisien peut gagner 35 francs chez un particulier. Aussi un certain nombre préfèrent-ils se libérer en argent.

[355] En 1919, l'administrateur Sasportas faisait état des longs délais pour connaître les nouvelles : ainsi la victoire n'est connue qu'en février. Il faudrait installer la T.S.F. car « la publication des nouvelles quotidiennes aiderait à combattre le marasme ambiant. »

[356] *Tiare* : gardénia très odorant.

nuageux- est un panneau peint dans le studio de L. Gauthier. On peut sans trop se tromper penser qu'il s'agit d'une Tahitienne, même si Lucien Gauthier a pris de nombreux clichés aux Marquises.[358] L'auteur, qui n'a sûrement pas vu la photo, écrit en légende : « Une chevelure belle et abondante, des yeux fins, une dentition parfaite, une allure élancée et gracieuse, une peau unie et veloutée - tels sont les attributs physiques des quelques Marquisiennes qui survivent comme dignes représentantes d'un peuple flétri par les péchés des hommes blancs. » À quelques observations personnelles sur la nature du pays, Church mêle de nombreuses connaissances livresques sur l'histoire et les us et coutumes de l'archipel. Il termine ainsi : « Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'aujourd'hui les derniers Marquisiens, ivrognes et tourmentés par les maladies, ne peuvent plus être sauvés ; et tout ce que l'administration coloniale française peut faire est de continuer sa politique de simple surveillance, et laisser les indigènes mourir le plus vite possible. Alors que j'étais pour la dernière fois dans la belle vallée de Puamau, regardant au loin la baie tranquille à travers une forêt tropicale de fruits et de fleurs, je ne pouvais m'empêcher de me poser cette question : si une vision prophétique avait été accordée au Capitaine Cook, ne serait-il pas passé sans bruit au large des îles Marquises de Mendoza ? Je me demande ! »

Le ton se veut objectif, mais le récit historique ne l'est pas. Peu importe pour l'auteur, dont le but est d'émouvoir un maximum de lecteurs au « récit tragique du combat perdu d'une race de sauvages contre la civilisation et ses représentants (en l'occurrence le baleinier, le missionnaire, le négociant, l'esclavagiste) et, finalement, de leur conquête et de leur assujettissement par un pouvoir étranger ».

Est-ce ce récit qui est à l'origine du séjour aux Marquises, de septembre 1920 à juin 1921, des membres de la Bayard Dominick Expedition envoyée dans le Pacifique austral par le Bishop Museum de Hawai'i ? Elle comprend entre autres l'ethnographe E. S. C. Handy, chef de l'expédition, son épouse W. C. Handy et l'archéologue Ralph Linton. Les observations recueillies font l'objet de diverses publications scientifiques. Madame Handy se distingue par trois ouvrages très différents : une étude des tatouages[359], un récit de

[357] *Pareu* : ce mot, devenu paréo, désigne un long morceau de tissu que l'on porte comme un pagne ; généralement bicolore, les motifs qui l'ornent ont d'abord été d'inspiration végétale.

[358] Aux Archives territoriales à Papeete, il est possible de visionner des centaines de clichés de ce photographe (films noir et blanc positifs).

[359] W.C. HANDY, *Tatooing in the Marquesas*, Bishop Museum, 1922 - Ouvrage repris en français : *L'Art des Îles Marquises*, 1938.

son séjour au quotidien au milieu des Marquisiens[360] et un récit historique[361]. Seul le premier paraît avant 1945. En fait, cette expédition s'inscrit dans le cadre de la collecte d'informations permettant de décrire le plus complètement possible de nombreuses cultures primitives en voie de disparition rapide ou de plus en plus modifiées par l'influence occidentale. Un nombre considérable de données ethnographiques sont systématiquement rassemblées, particulièrement en Océanie. Des travaux comparatifs vont mettre en évidence l'importance des migrations et du mélange des populations, et, plus encore, de la diffusion très étendue d'éléments culturels en des domaines aussi divers que l'artisanat, les arts, la mythologie et les rites. Les titres des publications de E.S.C. Handy et son épouse résument à eux seuls cette problématique : *Problems of Polynesian origin*, *Native culture in the Marquesas*, *Polynesian Religion, Marquesan Legends*, *Music in the Marquesas Islands*, *Tattooing in the Marquesas*, *Strings Figures from the Marquesas and Society Islands*.

Les Marquises, au cœur d'un immense océan, ne peuvent que séduire les chercheurs, mais aussi les nouveaux aventuriers, ceux qui se lancent sur les mers non plus pour gagner quelques sous qui les sortiront peut-être de leur misère : au contraire, ils sont fortunés et choisissent de quitter le "monde civilisé" ; leurs récits contribuent à faire mieux connaître ces "pays lointains" chez des Occidentaux toujours avides d'exotisme. Dans *The National Geographic Magazine*, les récits de voyages transocéaniques mentionnent régulièrement des escales, voire des séjours aux Marquises.[362]

Ces îles ont déjà fait l'objet d'une étude ethnographique : en 1897, l'Allemand Karl von den Steinen y séjourne six mois en mission pour le compte d'un musée de Berlin. Il rapporte de nombreux objets, mais ce n'est qu'après 1925 que l'ensemble de ses travaux est rassemblé et publié.[363] Cependant, dès son retour en 1898, il donne une conférence dans laquelle il

---

[360] W.C. HANDY, *Forever the Land of Men*, Dodd, Mead & Company, 1965. Elle avait déjà publié une trentaine de pages intitulées : « Kaoha ! Marquesan sketches », *Yale Review*, vol. 14, 1925. Elle donne de l'administrateur et de sa famille une description très vivante : « L'administrateur nous reçut cordialement [...] Nous l'avions déjà rencontré à bord du 'Tofua' en route de San Francisco à Papeete, gentleman élégant et légèrement pompeux, parcourant le pont en compagnie de ses trois petites filles, et suivi d'un tout petit garçon noir ridiculement caparaçonné d'une casquette vert-émeraude et d'un veston militaire bleu brillant. Cet enfant était le cadeau d'un chef d'une colonie d'Afrique où il venait de terminer un temps de service ». Elle voyait pour la première fois son épouse qui, pendant la traversée, était toujours fatiguée, et qui semblait maintenant « épouvantée à l'idée de vivre avec ses trois enfants dans cette contrée abandonnée ».

[361] W.C. HANDY, *Thunder from the sea*, Australian National University Press, 1973. C'est l'histoire romancée de Pakoko.

[362] R. STOCK, « The Dream Ship », *N.G.M.*, janvier 1921. R.C MURPHY, « The Romance of Science in Polynesia », *N.G.M.*, octobre 1925. H. PIDGEON, « Around the World in the 'Islander' », *N.G.M.*, février 1928. E.B. STROUT, « At Home on the Oceans », *N.G.M.*, juillet 1939. T. HEYERDAHL, « Turning Back Time in the South Seas », *N.G.M.*, janvier 1941.

[363] K.v.d. STEINEN, *Die Marquesaner und ihre Kunst*, trois volumes réimprimés par Hacker Art Books, 1969.

exprime clairement les motivations de son voyage.[364] Il s'agit d'abord « de constituer une collection aussi complète que possible pour notre Musée Ethnographique de Berlin », et ensuite d'accompagner ces objets du témoignage des indigènes : « Les objets [objets marquisiens déjà présents dans les musées] s'inséraient parfaitement dans le grand trésor culturel commun des Polynésiens, mais, par contre, tout ce qui différencie, qui est individuel, qui devrait donc répondre aux questions des ethnologues, tout ceci n'était défini ni en localisation, ni en signification, ni en linguistique - sans parler du fait qu'il n'existait qu'un vieux dictionnaire marquisien, tout à fait insuffisant, avec des fragments des traditions de la mythologie marquisienne. » Von Den Steinen a d'autant plus de facilités sur place que « la plus importante firme de commerce dans le secteur Sud-Est des Mers du Sud est entre des mains allemandes ». Il s'agit de la Société Commerciale de l'Océanie, très bien implantée, nous l'avons vu plus haut, aux Marquises. Il découvre un archipel bien différent de ce que ses lectures lui avaient permis d'imaginer. « Rien n'est plus faux que ce qu'il faut toujours lire [à savoir que] les Marquisiens vivent encore aujourd'hui comme au temps de Cook ». Tout est bouleversé et surveillé par le gendarme. « Je n'ai pu constituer ma collection qu'en visitant chaque village habité et en pourchassant les restes comme un antiquaire.[365] Mais c'est par la vieille génération, qui n'a pas encore tout oublié et qui n'a rien appris, que j'ai finalement pourtant obtenu une abondance d'informations importantes. » Il s'intéresse avant tout aux origines du peuple marquisien, mais la tâche est rude de « démêler les fils du mythe et de l'histoire dans la trame embrouillée de leurs traditions ».[366] Il écrit sous la dictée des vieux, hommes et femmes, sans tout comprendre. Puis, de temps en temps, il relit ses textes à un auditoire dont les approbations et les rires maintiennent son enthousiasme. Avec un interprète, il « décode » ses notes. Il signale que tous les narrateurs qu'il interroge se font payer. « Le vieux prêtre Heke-Atua (« le dieu qui descend »), l'ennemi le plus irréconciliable de la mission à Fatuiva, un vieillard boiteux et en haillons, exigea avec un regard hostile et méchant un paiement d'avance de 80 dollars s'il devait répondre à la moindre de mes questions. Je fus ébaubi par ces honoraires d'auteur, que probablement aucun éditeur ne paiera pour un livre sur les Marquises, mais

[364] Traduction du texte de cette conférence par MM. Barsczus (du C.N.R.S.) et Pagès (de l'ORSTOM) en 1994.

[365] Il précise qu'il paie ce qu'il souhaite emporter. La passion mêlée d'avidité de ces ethnologues collecteurs ou collectionneurs est bien exprimée, en quelques mots un peu naïfs, par Caillot, quelques années plus tard : « [À Atuona] J'avais aperçu deux espèces de rames sculptées placées verticalement des deux côtés sur la sépulture pour l'orner, et je désirais vivement m'en emparer. » (E. CAILLOT, *Les Polynésiens orientaux au contact de la civilisation*,1909)

[366] L'authenticité des légendes marquisiennes, sans être vraiment mise en doute, a déjà fait l'objet de remarques étonnées : « Nous retrouvons aussi les traditions diluviennes d'un Noë appelé par eux Aka ; on croirait en écoutant leurs légendes, lire la bible agrémentée des métamorphoses d'Ovide ». (H. LE CHARTIER, *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie*, Bibliothèque instructive, 1887)

je dus payer la moitié. » Pour obtenir la vente d'un hameçon « certainement très vieux », il doit « remuer ciel et terre et recourir à l'aide de l'évêque pour vaincre la résistance tenace de la famille du chef ». Sa grande préoccupation est de situer géographiquement Hawaii, lieu de séjour des morts, mais aussi point de départ des migrations dans ''immense océan. C'est un travail rendu encore plus ardu par le fait que nombre de récits sont soit difficilement traduisibles, soit totalement incompréhensibles même pour les Marquisiens qui les prononcent. Von Den Steinen conclut ainsi sa conférence : « Quand il faisait jour en Hawaii, il faisait encore bien sombre en ethnologie ; maintenant qu'il fait plus clair en ethnologie, il fait malheureusement nuit en Hawaii ».

L'évolution des relations internationales est telle que les travaux de ce savant allemand vont rester longtemps très peu connus des Français.

En France, le grand public peut se renseigner sur les Marquises dans les publications à caractère encyclopédique. L'archipel bénéficie de l'engouement des artistes du début du XXème siècle pour les arts africains et océaniens. En 1929, on lit dans *Le Domaine Colonial Français*, sous la plume de A. Warnod (au chapitre « L'art océanien ») : « Les îles Marquises ont un passé artistique très riche. [...] Que reste-t-il de ce passé ? Pas grand-chose. Une véritable hécatombe a été faite des œuvres d'art d'autrefois. Les missionnaires ont détruit et brûlé un grand nombre des images des dieux, dont ils voulaient supprimer le culte. » Les études artistiques vont donc porter sur de rares objets anciens rescapés de la destruction, car, de plus « il ne faut pas songer à essayer de trouver chez les Marquisiens d'aujourd'hui les traditions artistiques de leurs ancêtres ». L'article s'appuie sur les publications de Handy et de Linton, et parle des outils, des maisons, des tikis, des objets divers, des armes, des pirogues et enfin du tatouages. Sur la foi du livre du docteur Rollin, qui vient de paraître, l'opération du tatouage est décrite comme étant accompagnée, pour distraire le patient, de scènes jouées par des amuseurs spécialistes des deux sexes : « Oints de coco et de safran, parfumés et fleuris, ils vagabondaient comme des diables jaunes et se livraient avec enthousiasme à toutes les libertés sexuelles. » Et l'auteur conclut : « Évidemment, cela peut choquer la morale européenne, mais n'est-il pas plus triste de voir un peuple mourir d'ennui ? » Est-ce pour tirer d'ennui ses spectateurs qu'un autre voyageur leur joue sur son violon quelques vieux chants marquisiens (*himene*) qu'il vient d'entendre ? [367]

Dans un grand livre sans date (des années 20-30) intitulé *Toutes les races*, abondamment illustré de photographies, la « race marquisienne » est représentée par une femme nue, blanche, debout, de profil, accoudée à un mur de pierres. Il est précisé que c'est une photo de L. Gauthier, et l'on s'aperçoit vite que c'est un montage. Mais le plus étonnant est la légende : « ÎLES MARQUISES.- Indigène d'Omoa.- On retrouve dans la blancheur de la peau, la conformation du visage et la rondeur des hanches, certains traits caractéristiques de la race portugaise, très répandue aux Marquises par

[367] A. SAFRANI-MIDDLETON, *South Sea Foam*, 1920.

suite de l'invasion des premiers navigateurs Portugais. » Passons sur ces affirmations fantaisistes.

Dans *Le Miroir du Monde*, une page est consacrée, en septembre 1933, aux Marquises, avec ce titre : « Les artistes marquisiens sculptent les os humains ». L'auteur est un dessinateur-écrivain, Fabiano. Par deux fois, il séjourne aux Marquises où son frère, Maurice Coup, est administrateur. L'article est illustré de cinq photos : aiguille, pipe, manche d'éventail, pendant d'oreille, petits tikkis (sic), tous ces objets étant taillés dans des os humains. On voit aussi la jambe droite du « dernier Marquisien tatoué ». Fabiano présente rapidement l'archipel, le travail des artistes et il conclut : « Aujourd'hui, l'art marquisien est mort ; mort comme est morte la civilisation étrange de ces îles, comme s'éteindra bientôt la race marquisienne, dans la grande paix tragique de ces pics et de ces vallées où règne un grave silence. »

Un matelot embarqué sur le 'Tourville', à propos d'une escale à Tahuata, exprime une intéressante réflexion : « Sur le rivage, un monument, stèle très simple, a été dressé à la mémoire des Français morts pendant la conquête des Marquises... Est-il possible que cet Eden ait été, un jour, le théâtre de luttes sanglantes ? « [368]

Jean Dorsenne, auteur de romans exotiques à la mode, reprend l'aventure des frères Rorique, pirates assassins dans le Pacifique à la fin du XIXème siècle, et la fait se dérouler en partie aux Marquises.[369]

Dans un autre registre, celui du récit documentaire, paraît en français *Le Voyage de 'La Korrigane'*. De passage aux Marquises du 20 août au 8 septembre 1934, l'auteur, C.V.D. Broek d'Obrenan, décrit Atuona : « Habitations éparses dans une plantation de cocotiers, station de T.S.F., gendarmerie, prison en planches, demeure de l'administrateur, cathédrale, école des sœurs, maison de commerce ; nous sommes en présence d'une véritable ville administrative, chef-lieu des îles Marquises du Sud. [...] Le bazar de l'endroit est tenu par un marin anglais déserteur, Bob the Trader, qui vend de tout ». Grâce à celui-ci, il va rencontrer un vieillard entièrement tatoué, l'un des deux seuls qui le soient encore dans l'archipel. « Kahveinui ne se souvient plus de son âge. [...] Il nous parle avec regret de sa jeunesse où l'on pouvait se battre et manger ses ennemis sans crainte du gendarme. Il nous raconte sa première campagne. [...] Le vieillard mime différentes péripéties de la bataille ». Ce qui est dit de la guerre ressemble exactement à ce que nous avons exposé en première partie. Si, par hypothèse, on donne 75 ans à cet homme, il serait né en 1859. Il aurait pu effectivement participer à des batailles dès 15 ans, soit en 1874, époque de troubles à Hiva Oa pendant laquelle le cannibalisme a pu encore être pratiqué.

Une autre voyageuse discute, avant 1914, avec de vieux cannibales marquisiens qui ont encore dans la bouche le goût de la chair humaine. Par

[368] M. DIXEL, *Marins et Océans*, 1930.
[369] J. DORSENNE, *Océane*, 1928.

ailleurs elle trouve les femmes très coquettes ; elle est désolée de ne pas trouver la tombe de Gauguin.[370]

Enfin pour ce qui est de la littérature religieuse, les *Annales des Sacrés-Cœurs* apportent régulièrement des nouvelles de la Mission catholique des îles Marquises, décrivant le travail inlassable des missionnaires courageux amenant à la communion « les jeunes recrues venues du paganisme », dont les âmes étaient « hier encore plongées dans la boue ». On peut même apprendre quelques mots marquisiens : « Kaoha ! Kaoha nui ! to matou Epikopo », c'est-à-dire : « Salut ! Affection profonde ! à toi, notre Evêque. »[371] Les catholiques marquisiens sont montrés en exemple aux catholiques français : en 1937, ils ont versé, pour l'Œuvre de la propagation de la foi, environ 2 francs par personne. « À ce compte, si tous les catholiques français imitaient leurs coreligionnaires des Marquises, c'est plus de 60 millions de francs que notre métropole verserait chaque année dans les caisses de l'Œuvre. Bravo les Marquisiens ! »[372]

Le XX^{ème} siècle est le siècle de l'image, et les Marquises sont le lieu de tournage du premier film tourné dans les E.F.O., en 1927 : *Ombres blanches dans les Mers du Sud*, d'après le livre de Frederick O'Brien. Ce film « décrit l'introduction de la civilisation occidentale et ses effets désastreux pour la population. La belle Polynésienne du film est en réalité une mexicaine, Raquel Torres. Le film fut tourné en muet mais post-synchronisé en parlant. Il fut récompensé par l'Oscar de la meilleure cinématographie en 1928. »[373]

D - Vers de profonds changements.

1 - Les Marquises en 1940.

En 1938-39, les divers rapports égrènent les sempiternelles remarques : absence de communications inter-îles, routes terrestres à l'abandon, lèpre, exploitation de l'indigène par les maisons de commerce, alcoolisme, insuffisance de l'encadrement administratif (« Les Marquises sont actuellement administrées par une poignée de fonctionnaires, aux attributions multiples, pleins de bonne volonté mais par trop dépourvus de moyens. »[374])

Il faut cependant nuancer : « L'aspect général de l'Archipel est inégal suivant les groupes. L'état du groupe Nord en plein redressement souligne le retard du groupe Sud. Dans le premier, le développement des

[370] C. ROTT, *Moana*, 1923.

[371] É. ESQUENET, « Fêtes du centenaire de l'arrivée des premiers missionnaires, décembre 1938 », *Annales des Sacrés-Cœurs*, n° 438, mai 1939.

[372] « Îles Marquises.- Généreuse contribution des fidèles à l'Œuvre de la Propagation de la Foi », *Annales des Sacrés-Cœurs*, n° 426, février 1938.

[373] A.W. du PREL, « Tahiti à Hollywood », *Tahiti-Pacifique*, n° 71, mars 1997. Un autre roman anglo-saxon, *Typee*, de Melville, inspirera un cinéaste en 1958 : *Enchanted Island*, mais le film sera tourné au Mexique.

[374] DE CURTON, Rapport au gouverneur, 1939, Arch. Ter. Également : Compte-rendu de tournée du Chef du Service de l'Instruction publique, 1938,.

dispensaires, des écoles, la répression de l'alcoolisme, l'initiation à la propreté et à l'hygiène ont donné de magnifiques résultats. »[375]

Quelques semaines plus tard, le médecin-administrateur par intérim effectue une tournée. Bien longtemps après, il se souvient.[376]

Taiohae est un village qui « s'étire le long du sentier qui borde le fond de la baie : quelques dizaines de maisonnettes en bois dont la peinture s'en est allée avec les embruns ; posées sur de fragiles pilotis, les pièces s'ouvrent librement, sans porte ni fenêtre, sur des vérandas branlantes. Tout au bout de l'agglomération, une église aussi vétuste, dont le clocher vermoulu penche dangereusement ». En second plan : « quelques constructions plus vastes mais tout aussi médiocres : un temple protestant, le dispensaire et les écoles, quelques maisons administratives ».

Le village d'Hatiheu « ne diffère guère de Taiohae, si ce n'est par une relative prospérité et par une soumission plus étroite aux prescriptions du code missionnaire : danses et jeux y sont interdits, comme le port de colliers[377] ou l'usage d'huile parfumée ; pas de musique ni de chants païens ; le dimanche est réservé au Seigneur et aucune activité, même la pêche, n'est ce jour-là tolérée...et les Marquisiens meurent d'ennui dans la contemplation infinie d'un horizon désespérément vide. »

« À Taipi Vai et à Hakaui, les interdits semblaient moins efficaces et des beuveries périodiques faisaient retentir le fond de ces étroites vallées des chants maoris accompagnant des danses endiablées. »

À Ua Pou, la population est d'une exceptionnelle jeunesse : « Les adultes avaient disparu, sans doute emportés par une épidémie. » Les très jeunes enfants sont en très petit nombre. L'île est habitée par « des fillettes éveillées et des garçons turbulents ». La cocoteraie est entretenue par les adolescents.

De Ua Huka, De Curton n'a le souvenir que d'un village blotti au fond d'une anse ensoleillée, de ses oiseaux et du ramassage des œufs.

« À Atuona, second centre administratif de l'archipel, une mission catholique dirigée par un évêque actif. [...] Un couvent modèle y donnait une éducation raffinée aux jeunes filles de l'île, soustraites dès leur plus jeune âge au milieu familial, auquel elles étaient rendues demoiselles accomplies pour ne trouver comme partenaire masculin que des garçons frustes et incultes avec lesquels la vie conjugale était, dès le départ, en déséquilibre évident. »

À Fatu Iva, « un groupe caquetant de femmes indigènes » réussit à faire peur aux épouses européennes en leur palpant les bras et en disant : « *Kai kai maitai*...C'est bon à manger ».[378]

---

[375] BRACHET, capitaine de corvette, commandant de la Marine dans les E.F.O., Rapport de la mission effectuée du 2 au 20 mai 1939 aux îles Marquises par la goélette 'Zélée', Arch. Ter.

[376] É. DE CURTON, « Aux Îles Marquises » dans *Tahiti 40*, Société des Océanistes, 1973.

[377] Les colliers de fleurs sont appelés « les cravates du diable » par les missionnaires.

[378] De Curton dit aussi que les tatouages bleutés de ces femmes donnent à leur visage un air farouche : il y a de sa part une certaine volonté d'exagération, mais il n'est pas impossible

Tahuata « défile dans le soleil » : on ne s'y arrête pas.

Tranquillité, ennui, alcool : à la veille de la deuxième guerre mondiale, on parle encore de l'archipel des Marquises comme depuis cinquante ans.

2 - La question de la citoyenneté.

Après la libération de la France est reposée la question de la citoyenneté dans toute la colonie (seuls les sujets du roi Pomare V, donc essentiellement les habitants des Îles du Vent, sont devenus citoyens français en 1880). Depuis longtemps, le statut de sujets qui concerne les Marquisiens est critiqué, ne serait-ce que parce qu'il complique les démarches administratives. Mais en 1944, après trois années de séjour aux Marquises, l'administrateur a des mots très durs envers les Marquisiens.[379] Il rappelle d'abord que « nos ancêtres ont dû effectuer plusieurs révolutions et soutenir des guerres continentales très longues » pour acquérir le titre de citoyen. Il est, « pour nous, un véritable honneur qui, en contrepartie, s'accompagne de devoirs impérieux et précis ». Et pour lui, les Marquisiens sont loin de mériter cet honneur. « La principale préoccupation et l'idée n° 1 qui est toujours présente dans l'esprit de l'immense majorité des indigènes est : la fabrication des boissons alcooliques et la recherche de l'état d'ivresse. » Il s'ensuit « des hurlements, des disputes, des coups, des viols, des homicides ». Mais aussi, l'indigène des Marquises a une « aversion marquée pour toute espèce de travail. [...] La plupart ne fabriquent qu'un sac de coprah par semaine, en disant que c'est bien suffisant pour leur permettre d'acheter une chemise ou un pantalon ». La seule occupation qui motive le Marquisien est la pêche ou la chasse, cette dernière se pratiquant le plus souvent illégalement sur les terres domaniales.

Il faut aussi considérer que les chefs indigènes sont choisis par l'administration. Avec la citoyenneté, les chefs seraient alors élus. L'administrateur voit là une menace de dérapage vers une complicité de l'élu avec ses électeurs pour laisser libre cours à la fabrication et à la consommation d'alcool.

« Comme conclusion, à l'heure où par une série de mesures administratives et médicales, un effort est fait pour reprendre en main les derniers survivants d'une race en voie de disparition, [...] il serait mal à

---

que les Marquisiennes jouent ici un rôle précis, celui de faire en sorte que les autorités, venues pour réprimer la fabrication d'alcool, ne s'attardent pas dans l'île. C'est d'ailleurs ce qui arrive.

[379] Lettre du Chef de la circonscription administrative des Marquises au Gouverneur des E.F.O., le 29 mai 1944, Arch. Ter. (La signature est illisible; il s'agit peut-être de Marcel Henric. À ce propos, il est particulièrement difficile de déterminer qui administre l'archipel entre 1928 et 1949. La nomination de l'administrateur est un simple arrêté du gouverneur, que l'on trouve dans le *J.O. des E.F.O.* au milieu d'autres arrêtés. L'archipel est successivement considéré comme étant composé de deux circonscriptions, puis d'une seule partagée en deux subdivisions. Mais il y a pénurie de personnel. Il est même décidé, pour un temps, que le Chef-lieu de la circonscription administrative des îles Marquises sera transféré à Papeete, ainsi que la résidence du chef de circonscription. (*J.O. des E.F.O.*, 30 novembre 1944, Arrêté n° 829c.)

propos que des mesures inopportunes viennent compromettre, voire anéantir, ce qui vient d'être tenté.[380] Par leur évolution sociale, leur moralité et leur genre de vie, les indigènes marquisiens ne me semblent pas dignes du titre de citoyens français. »[381]

Cependant le 24 mars 1945, la citoyenneté est étendue aux habitants de tous les archipels (sauf aux Chinois qui ne l'obtiendront qu'en 1973).[382]

3 - Changements statutaires dans les E.F.O.

Pendant la deuxième guerre mondiale, les relations des E.F.O. avec la France sont totalement suspendues. L'essentiel des relations internationales (politiques et commerciales) se fait avec la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les États-Unis d'Amérique. Dans le cadre du conflit américano-japonais, les Américains installent une base arrière à Bora-Bora. En prévision d'éventuelles difficultés militaires, ils prospectent la « Terre déserte » au Nord-Ouest de Nuku Hiva ; cette première approche n'aura pas de suite. Le médecin-capitaine Louis Rollin, dont on a vu plus haut l'action sanitaire dans les années vingt aux Marquises, engagé volontaire dans le Bataillon du Pacifique, s'active auprès des autorités de la France Libre pour que les E.F.O. ne soient pas oubliés dans le grand bouleversement qui doit se produire après la victoire attendue. Ses propositions tiennent en deux points :

- donner à la colonie une autonomie administrative : un Conseil général élu aurait pour attribution de discuter le budget ;
- accorder la citoyenneté française à tous.

Il précise que ces mesures sont d'autant plus urgentes pour la position de la France dans le Pacifique que les relations avec la Nouvelle-Zélande, « grande sœur maorie, voisine et amie », pourraient pousser la population indigène tahitienne à demander son indépendance sous le protectorat de cette dernière.[383]

Le Gouvernement provisoire prend les décisions allant dans le sens de ces propositions, dans le cadre général de la transformation de l'Empire français en Union française. On l'a vu au paragraphe précédent, les sujets deviennent citoyens, et ils ont aussitôt plusieurs rendez-vous électoraux : élection d'un représentant à la première Assemblée constituante, puis à la deuxième ; participation au référendum sur la constitution ; élection d'un

[380] L'auteur du rapport souligne qu'en 1943, il y a un excédent de 100 naissances sur le nombre des décès.

[381] Il propose cependant d'accorder la citoyenneté « à certains d'entre eux qui s'en montreraient, par leur moralité et leur conduite, dignes ». On retrouve le même type de considérations quelques années plus tôt à propos des Canaques de Nouvelle-Calédonie : ce sont « de grands enfants », constituant « une race intermédiaire entre les quadrumanes et les hommes » ; dès lors, « les considérer comme des citoyens libres, aux droits égaux aux autres, serait une utopie absurde ». (J. d'ORLIAC, *Les îles au parfum de santal*, 1929, citée par J. DAUPHINÉ.)

[382] *DIP*, article « citoyen », vol.1.

[383] M. LEXTREYT, « La colonie de l'Empire devient membre de l'Union française », *Encyclopédie de la Polynésie*, C. Gleizal/Multipress, 1986, vol. 7, chap 3.

député ; au plan local, élection des délégués à l'Assemblée représentative. Ceux-ci doivent élire un sénateur au Conseil de la République et un conseiller au Haut-Conseil de l'Union française.

Le nouveau statut des E.F.O., désormais Territoire d'Outre-mer, instaure donc une Assemblée représentative de vingt membres élus pour quatre ans au scrutin de liste dans un seul collège électoral[384]. Mais les pouvoirs de ces nouveaux élus sont réduits. Ils ne peuvent que délibérer sur les affaires intérieures du Territoire et sur les dépenses facultatives, tandis que le « gros morceau » du budget, c'est-à-dire les dépenses obligatoires de fonctionnement de l'administration essentiellement, ne regarde que le gouverneur.

Une vie politique intense commence à Tahiti, marquée dans les années cinquante par l'opposition entre le R.D.P.T.[385] « qui ouvre à la vie politique les milieux polynésiens, le plus souvent pauvres, et sans grande instruction », et « la bourgeoisie demie de Papeete [...] liée étroitement à la Métropole par ses attaches, sa culture, ses intérêts aussi ».[386]

Les Marquises sont représentées à l'Assemblée représentative par deux conseillers élus. L'agitation politique tahitienne n'a guère de retentissement dans l'archipel.

III - LES MARQUISES DE 1945 À 1972.

A – L'immédiat après-guerre.

Dans un temps aussi court qu'une décennie, celle des années 40, il peut paraître vain de chercher un changement, d'autant que, plus que jamais, les Marquises sont le cadet des soucis de l'administration : nous venons de voir que le chef de circonscription n'y réside plus pendant quelques années.

Cependant, les deux documents que j'utilise au début de cette troisième partie font apparaître une évolution dans le discours sur l'archipel et ses

[384] En 1952, elle prend le nom d'Assemblée territoriale, avec 25 conseillers.
[385] R.D.P.T. : Rassemblement Démocratique des Populations Tahitiennes.
[386] P-Y. TOULLELAN et B. GILLE, *Le mariage franco-tahitien,* Polymages-Scoop, 1992.

habitants. Le premier est un rapport administratif anonyme, le second est un long récit documentaire d'un écrivain aventurier célèbre : t'Serstevens.

1 – L'archipel vu par l'administration[387].

C'est un rapport complet pour des personnes ignorant tout de l'archipel. L'introduction est un résumé de l'histoire des Marquises qui surprend l'historien. La chronologie est bousculée et les faits sont dénaturés. Une histoire simpliste et officielle est née, dont voici les grands traits :

- Le nom "Marquises" est attribué par Mendana en l'honneur de la femme du vice-roi du Pérou (alors que Mendana a voulu honorer le vice-roi du Pérou lui-même).
- Parmi les premiers visiteurs, c'est le Français Marchand qui seul fait acte de prise de possession.
- À la fin du XVIII^{ème} siècle apparaissent les premiers baleiniers, marquant le début d'une « ère d'alcoolisme et de brutalités ». (Les baleiniers apparaissent au début des années 20 du XIX^{ème} siècle.)
- Les Américains échouent dans leurs tentatives de prise de possession et d'évangélisation.
- En 1838-1839 s'ouvre « une page importante dans l'histoire des Marquises » : c'est l'arrivée des missionnaires qui « commencent leur grande œuvre pacificatrice au milieu d'une peuplade pour qui la guerre est un grand jeu et les repas de chair humaine, la récompense naturelle des vainqueurs ».
- La prise de possession est décidée au vu du rapport de Dumont d'Urville (alors que c'est le rapport de Dupetit-Thouars).
- Jusqu'en 1880, il y a de nombreux troubles : fabrication d'alcool (enseignée par deux Américains), orgies, assassinats, cannibalisme. Des Français sont tués ou assassinés. « Mais en même temps les missionnaires poursuivent inlassablement et au milieu des pires dangers, leur œuvre civilisatrice. [...] Le R.P. Dordillon se dépense sans compter pour apaiser les troubles [...] Grâce aux missions et à l'action de certains Résidents énergiques et éclairés, tel Eggiman, la paix finit par s'établir. »[388] L'expédition de 1880 n'est pas oubliée mais elle est présentée comme anecdotique.
- Après 1880, on retient que l'administration civile prend le relais de l'administration militaire, que l'état civil est créé, que la propriété foncière est organisée en 1902. Quelques faits considérés comme importants sont retenus : le 8 mai 1903, « le grand peintre Gauguin est mort à Atuona » ; le 27 septembre 1914, « les croiseurs allemands Scharnhorst et Gneisenau

[387] Anonyme, *Les Îles Marquises*, 29 pages dactylographiées, sans date, Arch. Ter. (Ce document peut être daté de 1951/52 car d'une part il se réfère à des textes et au recensement de 1950, et d'autre part il précise que l'évêque est Mgr Le Cadre, lequel meurt en novembre 1952.)

[388] Eggiman, qui reste aux Marquises un peu plus d'un an, en 1874-1875, n'a laissé de son passage (voir plus haut) qu'un long rapport très négatif, fortement inspiré des vues des missionnaires, mais dénigrant l'action de ces derniers. (Il ne fait que des propositions « énergiques ».)

mouillent à Taiohae »[389] ; le 24 mai 1924, « la Mission ouvre un internat de filles à Atuona »; en 1925, les croiseurs américains 'Trenton' et 'Richmond' séjournent quelques jours dans la rade de Taiohae « et font courir le bruit d'une annexion possible par les Etats-Unis » ; la même année : première radio et première infirmerie à Atuona ; en 1927, l'île de Nuku Hiva est cadastrée ; Taiohae reçoit le duc et la duchesse d'York.

En résumé : Ce sont des îles bien françaises. Grâce aux missionnaires de Picpus, et non sans quelques coups de feu, leur population sauvage est devenue pacifique. Avant la deuxième guerre mondiale, tout va bien. L'administration a installé des structures élémentaires suffisantes et elle reste vigilante face aux ambitions américaines.[390]

La suite est une description minutieuse de l'archipel, en quatre parties. Après un classique chapitre « géographie physique », qui n'est pas sans rappeler Jouan ou Eyriaud des Vergnes, le chapitre « géographie humaine » fait le point sur l'état de la population.

La reprise démographique est soulignée, après la chute vertigineuse : de 2094 en 1926[391], on en est à 3146 en 1950.

Il y a 547 maisons d'habitation, « soit en moyenne, environ une maison pour six habitants ». Ce sont généralement des maisons en bois couvertes de tôles (mais certaines sont « de véritables baraques »). L'état sanitaire est jugé bon à Fatu Iva, assez bon à Hatiheu et Puamau, passable à Ua-Huka et Atuona, médiocre à Taiohae et Ua-Pou, franchement mauvais à Tahuata.

C'est au paragraphe « mœurs » que l'on constate un net changement de ton : « Le Marquisien est intelligent, fier, susceptible, très sensible à la moindre injustice, généreux et loyal, très habile de ses mains ». Il y a bien encore quelques réserves : « Il est aussi sensuel, souvent paresseux, parfois violent et brutal, aussi prompt à se décourager dans l'accomplissement d'une tâche, qu'à se lancer dans de nouvelles entreprises ». Mais aussitôt on ajoute : « Sa vie peut être rude, et il affronte sans crainte les pires dangers de la mer ou de la montagne. » Ce n'est donc plus un sauvage irrécupérable, foncièrement mauvais, et si la consommation d'alcool est encore importante, « on a certainement beaucoup exagéré l'alcoolisme des Marquisiens » ; l'absorption de liquides nocifs « concerne une minorité et a surtout l'ennui comme cause principale. »

Les distractions dont les Marquisiens sont très friands sont de deux sortes. Les jeux d'argent, surtout les jeux de cartes, se pratiquent en cachette à la moindre occasion. « Mais la véritable passion demeure le sport sous toutes ses formes, et principalement aujourd'hui le football. » Il y a 20 équipes de ce sport, et 10 équipes de basket-ball (dont quatre féminines).

---

[389] En réalité, seul le croiseur léger 'Nurnberg' s'ancre le 24 septembre dans la baie de Taiohae.

[390] Cette crainte des ambitions américaines est une idée fixe dans l'administration française.

[391] C'est en réalité le chiffre de 1921, celui de 1926 est 2080.

Les Marquisiens sont catholiques à 87%, les 13% restants sont protestants (sauf à Ua Pou où ils sont 28%).

Enfin « la presque totalité de la population s'intéresse peu aux questions politiques, ou même s'en désintéresse complètement ». Quelques groupements politiques ont une « activité réduite ».

Au chapitre de l'économie est fait l'inventaire des ressources de l'archipel. Chaque production est commentée, le tout est ainsi résumé : « Le coprah est la principale richesse des Marquises, mais la chasse et la pêche constituent également des ressources importantes, auxquelles viennent s'ajouter les produits de l'élevage limité aux besoins domestiques. Le travail du bois n'occupe que quelques artisans. » Les « essais de culture du coton » ne sont qu'un souvenir du passé. On rencontre çà et là du tabac, du café, du manioc (pour l'amidon), des oranges, de la vanille et des légumes européens (cultivés par les fonctionnaires de Taiohae et d'Atuona). Sans être clairement exprimée, une critique transparaît : on regrette le côté amateur de ce quasi-jardinage, et il est suggéré qu'avec quelques efforts, ces plantes pourraient produire en abondance et faire l'objet d'un fructueux commerce.

Les exportations :

- Le commerce local inter-îles est « à peu près nul » : quelques ânes exportés de Ua Pou sur Atuona, et vente de chapeaux tressés de Ua Pou vers toutes les autres îles.
- Exportation de bananes[392] et d'oranges (celles-ci de Fatu Iva) pour les Tuamotu.
- Exportation de quelques tonnes de café, de viande de porc et de bois à sculpter sur Papeete.
- Exportation du coprah exclusivement sur Papeete. La production se chiffre à « une moyenne annuelle de 2 098 tonnes ». Il est fait remarquer que le coprah ne fait que transiter à Papeete et qu'il serait « opportun » de rétablir l'escale des cargos à Taiohae pour éviter les dépenses supplémentaires de fret supportées par les producteurs.

Les importations se font de Papeete :

- Produits alimentaires : riz, farine, sucre, sel, beurre, conserves, boissons.
- Objets de toilette, effets d'habillement.
- Matériaux de construction : bois, ciment, tôles.
- Divers : cordages, objets et produits d'éclairage.

Le prix au détail de ces marchandises est majoré de 40% par rapport à celui de Papeete, ce qui a pour conséquence de vives protestations.

Si le chapitre économie ne comporte que trois pages et demie (dont une page consacrée à la production de coprah détaillée par vallée), celui intitulé « Organisation administrative » en comporte six. Tout est minutieusement

[392] En particulier la variété dite *féï*, de couleur orange et qui se consomme cuite.

décrit : administration, justice, services techniques et trésor, avec définition du rôle de chacun et description des conditions de logement.

L'administration « métropolitaine » est réduite à quatre personnes :

- Le chef de circonscription réside à Taiohae.
- Un gendarme, chef de poste administratif, dans chacune des deux subdivisions (Nord et Sud).[393]
- Un médecin qui réside à Atuona.

Chaque subdivision est divisée en quatre districts.[394] C'est à cet échelon que l'on rencontre les Marquisiens. Dans chaque district, un conseil de cinq membres, dont un président et un adjoint, est chargé « d'examiner les améliorations qui sembleraient souhaitables dans l'intérêt de la population ; plus spécialement, d'émettre des vœux concernant les besoins des habitants pauvres ou infirmes ». Les présidents des conseils de district sont généralement appelés « chefs de districts ». Ils diffusent les informations administratives et tiennent un état de leur population. Ils doivent faire connaître à l'administration tous les événements qui se produisent dans leur district et signaler la présence éventuelle de navires. Ils ont sous leurs ordres des agents de police[395], au nombre de neuf dans les six îles habitées ; mais ces derniers sont contrôlés par les chefs de poste. Les chefs de districts sont officiers de police judiciaire et officiers de l'état civil. Ils organisent la distribution du courrier.

Le service de l'enseignement s'est étoffé. Le chef de circonscription est chargé de la surveillance et de l'inspection des écoles publiques et privées, tandis que les chefs de poste « veillent à l'assiduité des élèves, à la bonne tenue des écoles et au fonctionnement effectif des classes aux heures réglementaires ». Il y a huit écoles publiques d'une classe : à Taiohae, Taipivai, Hatiheu, Aakapa (Nuku Hiva), à Vaipaee (Ua Huka), à Hakahau (Ua Pou), à Atuona (Hiva Oa) et à Omoa (Fatu Iva). Les deux autres écoles sont privées et catholiques : un internat de filles à Atuona, dirigé par quatre religieuses, et une école mixte d'une classe à Vaitahu (Tahuata).

On trouve donc, pour la première fois, au moins une école dans chaque île. Les effectifs se répartissent ainsi : sur 736 enfants âgés de 6 à 14 ans, 4 suivent les cours à Papeete et 433 dans les écoles citées plus haut (321 dans les écoles publiques et 112 dans les écoles catholiques). Il reste donc 299 enfants de 6 à 14 ans non-scolarisés, soit 40 %.

---

[393] Les tâches du gendarme sont dénoncées comme trop nombreuses. Outre son rôle propre de Commandant de brigade, il est commissaire de police, directeur de prison, huissier et porteur de contraintes, notaire, greffier, maître de port, agent spécial du Trésor, liquidateur des contributions indirectes et agent chargé du recouvrement des rôles, secrétaire d'état civil pour son district de résidence. Celui de Taiohae est de plus chargé de la Poste, des travaux publics et de la perception des droits de douane sur les marchandises en provenance de l'extérieur (cette dernière tâche n'est qu'occasionnelle).

[394] N-O : Ua Pou, Ua Huka, Nuku Hiva Sud (Taiohae) et Nuku Hiva Nord (Hatiheu) ; S-E : Fatu Iva, Tahuata, Hiva Oa Ouest (Atuona) et Hiva Oa Est (Puamau).

[395] Les agents de police sont plus communément appelés du nom tahitien de *mutoï.*

Des préoccupations nouvelles apparaissent à propos des écoles publiques : organisation de cantines, distribution de goûters, création de coopératives, équipement de chaque école en matériel pédagogique, telles des cartes d'Océanie, « même très élémentaires », développement des œuvres périscolaires utiles « pour la formation des jeunes générations ».

Le dernier chapitre « Développement économique et social » dresse la liste de tout ce qu'il y a à entreprendre. Mais alors que dans les rapports précédents le ton est désespérément pessimiste, l'auteur est ici résolument confiant dans le peuple marquisien et dans l'avenir des Marquises. « Le repeuplement des Îles Marquises conditionne avant tout leur avenir, un des problèmes essentiels à résoudre étant celui de la main-d'œuvre. La population s'accroît actuellement de façon très marquée, mais il demeure indispensable de soutenir et d'accélérer ce mouvement.

« Aussi l'équipement social est-il le plus urgent, s'il ne résultait pas déjà d'une simple obligation morale. La sauvegarde et l'amélioration de la santé publique commandent l'installation de nombreuses adductions d'eau et la réalisation des moyens nécessaires à l'extension des soins médicaux. Seul le développement de l'instruction publique permettra, par ailleurs, non seulement de faire participer la masse de la population à l'essor du pays, mais aussi et surtout, de lutter efficacement contre certaines pratiques, telles l'alcoolisme, dont les racines ne sauraient être extirpées par des mesures de coercition. Enfin les conditions de vie pourraient être améliorées par l'électrification de certains centres. »[396]

L'équipement économique proprement dit devra tenir compte des deux potentialités de l'archipel : l'agriculture et le tourisme.[397] Les Marquises sont un pays de cultures et d'élevage, et leurs très beaux sites sont d'un grand intérêt touristique. Le développement de ces deux activités passe par le désenclavement. La mise en culture des terres et le développement de l'élevage exigeront l'organisation des communications à l'intérieur des îles ; l'augmentation des exportations devant en résulter nécessitera celle des communications maritimes. Le développement du tourisme suppose, pour sa part, l'établissement d'une liaison aérienne avec Papeete.[398]

L'optimisme réaliste de ces pages a au moins deux explications.

La première, c'est l'arrêt du dépeuplement, non plus seulement visible par les chiffres, mais prouvé de visu : « Aujourd'hui, c'est tout un peuple d'enfants qu'on peut voir gambader sur les rochers et sur les plages ».

[396] Dans les développements qui suivent cette présentation générale des travaux à réaliser, il est suggéré d'utiliser les chutes de Hakaui et de Taipivai pour électrifier Taiohae, et celle de Taahuku pour Atuona.

[397] La pêche hauturière n'est pas encore considérée comme une activité présentant un quelconque intérêt.

[398] C'est un projet d'autant plus remarquable que, à cette époque, les liaisons aériennes du territoire ne se font avec le reste du monde que par la piste américaine de Bora Bora, Papeete n'étant pourvue que d'une hydrobase.

La seconde résulte de la tourmente guerrière d'où la France ressort en ruines. Un élan général de reconstruction et d'humanisme intègre les Marquises « laissées à l'abandon pendant des décades ». « Aussi est-il grand temps de donner à chacun des enfants marquisiens l'eau si indispensable, de construire des écoles, des dispensaires et des routes, d'exploiter les ressources pour le mieux être de tous, en un mot, de bâtir et ainsi enrichir cette belle Océanie française et ajouter encore à la grande Œuvre de la France. »

Cette fois, l'exaltation de l'auteur, si elle peut faire sourire, ne va pas s'étioler comme tant d'autres proclamations dans les rayonnages d'archives. Les travaux proposés sont modestes et leur réalisation commence, très lentement mais sûrement, sous la pression démographique inexorable.

2 – L'archipel vu par un touriste.[399]

T'Serstevens séjourne dans le territoire de 1946 à 1949. Avec sa compagne Amandine Doré, il se rend aux Marquises à bord d'une vieille goélette, la 'Tamara'. Pendant près de trois mois, ils vont visiter presque toutes les îles.

Son récit est coloré et vivant, détaillé et sans complaisance. Au fil des pages, on le sent très à l'aise dans son rôle de touriste. Cette aisance est d'ailleurs parfois teintée de prétention, ce qui semble être le défaut de bon nombre d'écrivains de cette époque[400]. De plus, ses connaissances partielles et partiales sur le passé font parfois douter de sa volonté d'objectivité : « Je tiens à ne jamais me départir de la plus sincère impartialité. » Deux contrevérités nuanceront cette remarque : « On peut en être navré, mais il faut se dire que si l'on peut se promener à travers les Marquises sans y être occis, rôti et mangé, c'est bien à l'apostolat des Pères qu'on le doit ».[401] À propos du sursaut démographique: « Le métissage y est pour beaucoup, les soins médicaux pour peu de choses ».[402]

Sa vision de l'archipel se décompose en trois points.

Premier point : les îles sont magnifiques, d'une beauté majestueuse, parfois terrible. « Les Marquises ont plus de grandeur [que Tahiti] ; leur visage est austère, empreint d'une majesté virile. » Ua Pou est « du même romantisme » que Moorea. « Il faudrait la plume d'un romantique anglais pour décrire cette côte de l'Est [de Nuku Hiva] dans sa sublime

[399] A. t'SERSTEVENS, *Tahiti et sa Couronne*, Albin Michel, 1971, chap. VIII, IX et X.

[400] Par exemple, il est fréquent de voir dénigrées pêle-mêle les actions de tous les Occidentaux qui ont eu, d'une manière ou d'une autre, à s'intéresser aux Marquises, les auteurs de ces remarques étant, bien sûr, les seuls à avoir compris les Marquisiens : c'est ce qu'écrit Alain GERBAULT (*Îles de Beauté*, Gallimard, 1941), ou Francis MAZIÈRE (*Archipel du Tiki*, Lafont, 1957). Sur ce dernier, on peut lire sous la plume d'un demi-Marquisien qu'il a « la tête farcie des élucubrations des Gauguin et des Gerbault, y joignant une naturelle manie de dénigrement ». (LE BRONNEC, *J.S.O.*, n° 15, décembre 1959.)

[401] On a vu que ces mêmes Pères doivent leur salut à la présence puis à la menace constante que fait peser l'armée française (la Marine) sur les indigènes.

[402] Cette affirmation, sans être dénuée de fondement, fait trop peu de cas des réels progrès en matière sanitaire.

horreur. […] ; ce merveilleux décor tropical […] ; les paysages […] d'une majesté et d'une composition presque classique qu'on trouve rarement sur les hauteurs de Tahiti. »

Deuxième point : les réalisations humaines sont décevantes. Les maisons de planches, à véranda et toit de tôles ondulées « sont presque toutes laides, sales et délabrées ». Les boutiques de Chinois sont « crasseuses à l'habitude ». « Presque tous les intérieurs sont sales. » À Omoa, « toutes les demeures sont du type cher aux Marquisiens, piliers de bois ou de ciment, sapin du Canada, tôles ondulées, délabrement ». Et partout les espaces empierrés sont à l'abandon.

Troisième point : les Marquisiens sont un peuple sympathique, mais leur apparence civilisée n'est qu'un vernis. « Si les gens d'Hiva Oa étaient livrés à eux-mêmes, libérés de la menace judiciaire et de l'influence de la Mission, ils ne mettraient pas deux ans, avec l'aide du jus de coco[403], à revenir au cannibalisme. […] Il est bien difficile de pénétrer au fond de ces âmes élémentaires ». Les falaises de certaines côtes expriment « toute entière l'âme violente de ces Marquisiens qui ont été les derniers à abandonner leurs dieux redoutables ». Quant aux efforts des religieuses pour donner aux filles qu'elles instruisent « des sentiments religieux et des principes moraux », les résultats ne sont que « relatifs et temporaires ». T'Serstevens veut éviter, dit-il, de tomber dans les idées fausses et la sensiblerie avec le thème des « malheurs du "bon sauvage" en contact avec la civilisation ». Les Marquisiens, peuple dominé, n'ont su prendre que les vices de notre civilisation, à la portée de leurs « cerveaux de primitifs ». Mais ils ont des « vertus qui nous manquent et que nous ne sommes pas capables de nous assimiler. » Ils sont paresseux, mais cette paresse est-elle déplorable ? « Le travail a des conséquences qui ne valent pas mieux : l'égoïsme, l'âpreté, l'avarice. Le Marquisien ne connaît rien de tout cela. Je ne suis pas sûr que l'oisiveté soit la mère de tous les vices, mais il est certain que le travail est le père de toutes les servitudes. »

Si les jugements sont encore sévères, ils sont cependant contrebalancés par la reconnaissance d'une différence qui n'est plus a priori condamnable.

L'auteur ne regrette pas le manque d'équipement des îles. Il est venu en touriste, et l'absence de routes et de commodités ne le désole pas, au contraire. Quand la goélette à coprah, sur laquelle il s'est embarqué, s'éloigne de la petite baie de Natue, à l'extrême Nord-Est de Hiva Oa, il avoue : « Je n'ai pas quitté sans regret cette baie où j'aurais volontiers passé une quinzaine à me nourrir de fruits et à jouer de l'harmonica sous un cocotier ».[404] Il n'a en fait, comme il l'écrit plus loin en visitant un autre archipel, qu'une préoccupation : la recherche du bonheur. Au milieu de ce

[403] L'auteur veut parler de l'alcool de coco.

[404] Il précise cependant, avant de faire cette confidence : « Si par hasard l'ennui vous accable - il est bon de tout prévoir ! - il ne faut qu'une heure de pirogue pour atteindre Puamau, le Chinois pour se sustenter et de belles filles pour son plaisir ».

peuple indolent et jouisseur, dans les paysages pittoresques d'une nature généreuse, il a trouvé ce bonheur qu'il cherchait.

Il faut préciser que t'Serstevens n'est pas venu aux Marquises par hasard. Il y a déjà séjourné ; un de ses romans (*Taïa*) a pour cadre la vallée de Hatiheu, et enfin Triffe[405], le gendarme d'Atuona (à la retraite à partir de 1947), est un ami chez qui il trouve le meilleur accueil. C'est chez celui-ci qu'il assiste à des danses très anciennes, qui ont résisté « à tous les anathèmes, menaces et objurgations des Pères », telle la « danse du cochon », que l'on exécute quand on est sûr que l'évêque n'est pas présent.

Comment comprendre que, quelques années plus tard, un autre écrivain voyageur français, médecin et bon connaisseur du territoire, venu également sur une goélette à coprah, n'ait d'Atuona que le souvenir de « lieux sinistres » (lui aussi assiste au même spectacle chez Triffe, « en cachette du missionnaire ») ? [406] Au fil de ses pages, nous relevons des remarques du même ton. Hapatoni est sinistre. Hanaiapa est sale et sans beauté. La population de Ua Huka est indolente, en assez mauvais état physique ; ses maisons de planches sont sales, couronnées de tôles rouillées. Hakaui est infestée de nonos[407]. Hakahau est pauvre, et la moiteur tropicale de Hanavave est pénible. Nuku Hiva est « la moins triste » des îles Marquises.

Ils ont vu la même chose : mêmes paysages et mêmes gens. Villaret nous semble influencé par ce qu'il connaît des îles depuis son arrivée en 1937. Homme de sciences, il ne voit pas le frémissement de l'évolution des *enata*. Ses lectures des rapports passés, et son trop bref aperçu du henua enana[408], altèrent ses jugements.

3 - Bilan.

L'accroissement démographique se confirme (voir tableau). Face à cette situation, un encadrement scolaire public s'étend progressivement sur toutes les îles, en attendant d'être présent dans toutes les vallées. Quelques Marquisiens dont les résultats scolaires ont été satisfaisants reviennent de Tahiti ; avec ou sans Brevet élémentaire, certains se voient confier des classes, à côté d'autres enseignants polynésiens.

Le personnel administratif métropolitain demeure très réduit mais n'est plus résigné. Les temps ont changé et même le mot sauvages, que l'on attribue maintenant aux paysages, ne fait plus peur.

Certains écrivent que les conseils de district ont des attributions « assez imprécises et en réalité à peu près nulles »[409] ; il n'en demeure pas moins que ces conseils sont à la base d'une structuration moderne de la société

---

[405] Le nom de ce gendarme est orthographié Trifle dans O'Reilly.
[406] B. VILLARET, *Archipels polynésiens*, Hachette, 1956.
[407] Nono : mouche minuscule dont la piqûre est particulièrement désagréable.
[408] Je rappelle que l'expression *henua enana* ou *fenua enata* veut dire "la terre des hommes" et désigne l'archipel des Marquises dans la langue marquisienne.
[409] J. BOURGEAU, *La France du Pacifique*, Terres Lointaines, vol. 7, 1950.

marquisienne dont l'aboutissement sera, comme partout ailleurs en Polynésie, la réforme communale.

B - Le désenclavement (1950 - 1972).

1 - La fin de l'immobilisme.

Nous sommes maintenant arrivés à l'étude d'une époque dont nombre d'acteurs sont encore vivants ; je n'ai pas manqué de solliciter leurs témoignages. D'une façon générale, ces derniers sont quasiment tous anecdotiques. Des années cinquante et soixante, les souvenirs sont ceux d'une époque heureuse, rythmée d'événements familiaux (naissances, décès), religieux (mariages, communions, fêtes votives), scolaires (long séjour en internat, succès au certificat d'études, au brevet, au brevet élémentaire), climatiques (sécheresse anormale ou pluies diluviennes), extraordinaires (survol des îles par un avion, retour d'un proche d'un long voyage, scandale, passage d'une personnalité, mouillage du 'France' dans la baie de Taiohae, etc). Cette impression de bonheur est à nuancer en y ajoutant la pauvreté, ressentie rétrospectivement par rapport au mode de vie actuel.

Peu à peu vont émerger de la société marquisienne des individualités qui, disposant de deux atouts majeurs : l'instruction (publique ou privée) et la citoyenneté, vont être capables, au moins en principe, d'accompagner et même de prendre en mains, à partir de 1972, la mise en place du système communal.

La forte poussée démographique, les efforts d'équipement, les besoins de main d'œuvre du C.E.P.[410] amènent des bouleversements spectaculaires après des décennies d'immobilisme. Dans l'ensemble polynésien, les Marquisiens prennent lentement conscience qu'ils ont une identité spécifique et que le développement de leurs îles passe par son affirmation et sa défense.

Mon étude chronologique prend comme date-butoir 1972 : c'est celle de la mise en place pour tout le territoire de la Polynésie française de la réforme qui transforme tous les anciens districts en communes.

Il faut d'abord brièvement rappeler ce qui se passe en France dans les années 50 - 60 : c'est le temps de la décolonisation difficile (Indochine et Algérie) et de la naissance de la V^{ème} République. Dans la perspective du "déménagement" des installations de tirs atomiques, la France réalise la construction d'un aéroport international à Faaa, à l'Ouest de Papeete. La piste est inaugurée en 1961. C'est en 1963 que commence l'installation du C.E.P. Celui-ci, placé sous l'autorité du ministre des armées, mobilise des militaires des trois armes, des civils du C.E.A.[411] et des entreprises chargées de la mise en place des infrastructures. Économiste à l'ORSTOM, Gilles Blanchet résume l'impact du C.E.P. sur la Polynésie française : « Le C.E.P.

[410] C.E.P. : Centre d'Expérimentations du Pacifique.
[411] C.E.A. : Commissariat à l'énergie atomique.

est un organisme qui a ses motivations et ses objectifs propres ; un organisme dont les activités sont sans aucune mesure avec celles qui étaient jusqu'alors exercées sur le plan local. En quelques années d'une croissance aussi exceptionnelle qu'artificielle - une croissance générée par l'injection massive de crédits publics tant militaires que civils (selon un effet d'entraînement) -, le Territoire va connaître une extraordinaire "mutation". Une mutation économique bien sûr : à l'économie de production traditionnelle se substitue en effet une économie de services. Mais aussi et surtout une mutation démographique et sociale : les archipels se vident au profit de Tahiti[412] qui connaît une urbanisation sauvage, et la "manne atomique" est très inégalement répartie. Une mutation enfin qui, cela va sans dire, se traduit par une dépendance accrue de la Polynésie française à l'égard de la Métropole. »[413]

2 - Démographie.

L'accroissement démographique se confirme. La proportion de jeunes est très importante et croissante.

La croissance démographique, inespérée quelques décennies plus tôt, n'a pas une progression régulière. Le graphique de l'évolution de la population des Marquises montre en effet qu'après une croissance soutenue de 1946 à 1962, la tendance se ralentit légèrement puis, après 1971, s'inverse jusqu'en 1977, pour ensuite repartir sur un rythme d'accroissement très rapide.

Dès l'installation du C.E.P., quelques Marquisiens répondent à l'appel massif de main d'œuvre et viennent travailler soit sur la "base arrière" : Tahiti, soit sur la "base avancée" : Hao, soit sur les "sites" : Moruroa et Fangataufa. Le départ d'hommes célibataires et de couples prend une ampleur inquiétante et, en six ans, la population diminue de 3,1 %. Je ne crois pas qu'il faille penser que la recherche d'un site d'expérimentations souterraines à Eiao en 1971-72 ait contribué à cette fuite.[414] A Tahiti, les Marquisiens s'installent dans une nouvelle vie faite de consommation dans un cadre peu satisfaisant pour nombre d'entre eux[415]. À la fin des années 70, dans une situation proche du plein-emploi, le C.E.P. ne recrute plus massivement. Dans l'archipel, la courbe de population reprend sa tendance

[412] Le pourcentage de population des Marquises par rapport à la population totale du territoire passe de 5,5 en 1956 à 3,8 en 1977. (*Terres et Civilisations polynésiennes*, Nathan, 1987)

[413] G. BLANCHET, *Encyclopédie de la Polynésie*, C. Gleizal / Multipress, 1986. Voir aussi B. POIRINE, *Tahiti : Stratégie pour l'après-nucléaire*, 1992.

[414] À titre de comparaison, pour un même nombre d'années, de 1956 à 1962, l'accroissement est de 16,1 %. Voir aussi G. BLANCHET, *L'économie de la Polynésie française de 1960 à 1980*, ORSTOM, 1984.

[415] C'est une opinion personnelle. À l'époque, j'estimais qu'ils menaient une vie aberrante dans des lotissements qui commençaient l'assaut des pentes dominant l'étroite plaine côtière. Mais les salaires et la protection sociale gratuite occultaient ce qui pour beaucoup est devenu précarité.

croissante : +20,8 % en six ans, de 1977 à 1983. A Tahiti, les familles marquisiennes ne sont pas en reste et les familles nombreuses participent au “boom” démographique qui atteint son point culminant en 1988. On estime aujourd’hui qu’il y a au moins autant de Marquisiens à Tahiti qu’aux Marquises.[416]

3 - Accroissement du personnel administratif.

Aux enseignants dont j’ai parlé dans la conclusion précédente viennent s’ajouter de jeunes Français de métropole qui ont choisi d’accomplir leur temps de service militaire comme instituteurs-VAT (Volontaires de l’Aide Technique[417]). L’enseignement secondaire qui jusqu’alors ne peut être suivi qu’à Tahiti se met en place en 1963 à Atuona pour les filles de « l’école des Sœurs » et à Taiohae où un C.E.G.[418] mixte accueille les autres enfants. Il faut réussir à l’examen d’entrée pour suivre le cursus de la 6ème à la 3ème. L’enseignement privé recrute des enseignants d’horizons divers[419], tandis que le collège public recrute en métropole parmi les titulaires de l’éducation nationale.[420]

Dans la gendarmerie, chaque chef de poste se retrouve secondé par un adjoint, gendarme lui aussi, souvent d’origine tahitienne. Les tâches à caractère financier lui sont retirées pour être confiées à un agent spécial.

L’administrateur reçoit l’assistance d’un adjoint métropolitain.

Le service de santé se dédouble : un médecin reste en poste à Atuona, tandis qu’un médecin-chef est installé à Taiohae. Les deux sont militaires. Des infirmiers et infirmières polynésiens assurent les petits soins et les accouchements dans les vallées.

4 - La vie quotidienne.

J’ai écrit plus haut que ceux qui se souviennent des années cinquante et soixante évoquent une réelle pauvreté. Les Marquisiens sont maintenant acteurs dans l’économie de consommation. Ils ne travaillent plus seulement quelques heures pour s’acheter du tabac et une gorgée de rhum. Ils connaissent les produits de l’industrie et veulent les acquérir. Mais l’argent ne s’obtient qu'au prix d’un dur labeur, celui de l’exploitation du coprah, que les goélettes achètent à un cours minimum. Chacune d’elles propose à son bord un “magasin” de vente “à l'aventure”, et ils sont nombreux ceux

[416] Il n’est guère possible de donner un nombre exact, les recensements ne devant plus mentionner l’appartenance ethnique des citoyens.

[417] Cette institution est surtout destinée aux pays d’Afrique noire francophone nouvellement indépendants, à l’imitation du “Peace Corps” américain.

[418] C.E.G. : Collège d’Enseignement Général, de la 6ème à la 3ème.

[419] À « l’école des Sœurs » d’Atuona, « le premier professeur fut un ancien officier de Marine, Monsieur Plantec, qui enseignait les maths et l’anglais, aidé de Sœur Marie-Michel qui enseignait l’histoire et la géographie. » *Collège Sainte-Anne, Marquises, L’École des Soeurs, 107 ans d’histoire*, Projet d’action éducative sous la direction de Mme F. Lamaison, 1992.

[420] Mais il arrive que les titulaires fassent défaut, et alors n’importe quel titulaire de n’importe quel diplôme de l’enseignement supérieur fait l’affaire.

qui, après s'être fait payer leur coprah, redescendent à terre les bras chargés de conserves, tissus, boissons, pacotille, etc, mais le portefeuille vide ou ne contenant qu'un double de reconnaissance de dettes. La terre est généreuse, et l'on peut encore vivre de ses fruits ; mais la nouveauté et la facilité sont plus fortes : on abandonne la récolte du café, et l'on consomme du Nescafé. On va moins à la pêche ou à la chasse, et l'on se régale de corned-beef.

Dans les vallées, quelques groupes électrogènes signalent les meilleures réussites financières. Il y a toujours au moins un habitant qui a la radio et, bien sûr, le poste est disposé vers l'extérieur de la maison pour qu'aux heures d'émission de Radio-Tahiti, le maximum d'oreilles en profite.[421] Les voix de Tino Rossi et des artistes en vogue à Papeete s'élèvent des tourne-disques mécaniques posés sur les pierres des *paepae*. Plus ou moins régulièrement, des projections de films en plein air ou dans de rares salles plongent les spectateurs ébahis dans des univers étranges où des êtres humains affrontent des situations non moins étonnantes. Les westerns, les "Laurel et Hardy", les comédies musicales avec Luis Mariano, le "Pont de la rivière Kwai", les "Charlot", ainsi que des documentaires et actualités obsolètes, sont passés et repassés à un public à l'écoute du commentateur marquisien, lequel a parfois coupé le son et se tient prêt à placer sa main devant l'objectif si une scène trop "osée" risque de choquer le curé.

Le sport, et plus spécialement le football, donne l'occasion de rencontres inter-îles. L'équipe qui se déplace est escortée d'une foule de supporters, hommes, femmes et enfants. En général, la vallée qui reçoit organise une kermesse, parfois un bal. Les réjouissances accompagnées d'une forte consommation d'alcool débouchent invariablement sur des bagarres.

5 - Développement des transports.

a) Les communications inter-îles

La circonscription des Marquises est dotée d'un bateau, le 'Kaoha Nui'[422]. C'est une petite goélette à moteur et à coque métallique, qui peut transporter un peu de matériel et quelques dizaines de personnes dans des conditions peu confortables. Achetée d'occasion, elle nécessite des soins attentifs de la part d'un équipage marquisien qualifié et dévoué, et doit venir en carénage chaque année à Papeete[423]. Basée à Taiohae, elle se rend régulièrement au groupe Sud-Est qu'elle atteint en une nuit. Elle est un lien entre les vallées et entre les îles. Elle permet un service nouveau : l'évacuation des malades et blessés graves vers l'hôpital de Taiohae. Elle fait le ramassage scolaire des filles du groupe Nord-Ouest, qui sont

[421] Au début des années cinquante, il y a quatre heures d'émission en ondes courtes, en principe captées sur toute l'étendue du territoire. Au début des années soixante-dix, il y a quinze heures d'émission, sur les ondes courtes et en ondes moyennes. À cette époque, la réception aux Marquises est aléatoire.

[422] Cette expression est la formule de salut en marquisien.

[423] C'est à chaque fois une aventure pour ce bateau souvent à la limite de la panne, et deux à trois fois moins rapide que les grosses goélettes à coprah.

pensionnaires à « l'école des Sœurs » d'Atuona[424], et des garçons et filles de Ua Pou, de Ua Huka, de la côte Nord de Nuku Hiva et du groupe Sud-Est qui sont élèves au C.E.G. de Taiohae.[425]

Dans les îles, les communications restent aussi difficiles ; les automobiles sont l'exception, permettant de rouler sur quelques centaines de mètres.

b) Les communications extérieures.

Les liaisons maritimes avec Tahiti restent soumises aux rotations des goélettes à coprah lesquelles, soit à l'aller, soit au retour, font escale dans différents atolls des Tuamotu ; ainsi le voyage peut durer de quatre à quinze jours, ou plus si l'on s'embarque alors que le bateau ne fait que commencer sa tournée aux Marquises. Des navires administratifs et militaires offrent d'autres occasions de déplacement ou de transport de marchandises.

Les paquebots mixtes[426] des Messageries Maritimes ont une escale facultative à Taiohae, permettant l'embarquement pour un voyage jusqu'à Papeete rapide et confortable, même en troisième classe ou sur le pont. (Venant de France, certains VAT se sont retrouvés dans leur école d'affectation sans rien connaître, pendant un ou parfois deux ans, du reste de la Polynésie.)

Mais dans l'esprit de tous, le véritable instrument du désenclavement, c'est l'avion. La question des liaisons aériennes est d'abord envisagée par hydravion. Quelques Marquisiens en ont déjà vu : en 1925, 1929, 1942 (et peut-être à d'autres dates) ; il s'agit alors d'appareils catapultés sur des navires de guerre de passage, américains ou français. En 1944, le capitaine australien Taylor décolle de Papeete, mais ne fait que regarder de son Catalina les baies de Nuku Hiva.

La première liaison aérienne Tahiti-Les Marquises est effectuée en 1953[427]. L'appareil est un Grummann-Mallard, avec deux moteurs de 600 chevaux, racheté par le Territoire à Ford, dont c'était l'avion personnel. Il y

[424] Avant ce bateau, il y a un ramassage scolaire annuel sur d'autres bateaux administratifs (la 'Lorraine', la 'Bretagne'), sur la goélette à coprah de la maison Donald ou, après l'implantation du C.E.P., sur des bateaux militaires. Les filles de Fatu Iva et de Tahuata rejoignent Hiva Oa sur une baleinière à voile. D'une façon générale, les quelques heures de traversée en mer sont de très mauvais souvenirs.

[425] Les filles du C.E.G. doivent trouver à se loger chez des parents ou amis. Les garçons, y compris les rares protestants, qui n'ont pas la possibilité d'être hébergés à Taiohae, sont en pension dans l'internat catholique subventionné.

[426] Les derniers navires de cette compagnie à avoir fait la ligne Marseille-Papeete-Sydney sont le 'Tahitien' et le 'Calédonien'. Ils ont quatre classes : première, luxueuse, et touriste, confortable ; troisième avec des cabines de six à huit couchettes, hommes d'un côté, femmes de l'autre ; enfin des cales à coprah vides au départ de France, aménagées sommairement et où « s'entassent à plus de cent les émigrés, les militaires, tous les sans grades, les "petits blancs" en rupture d'Europe ». (*Le Mémorial polynésien*, tome VI, Hibiscus Éditions, 1977. Le récit d'un voyage Marseille-Papeete dans cet ouvrage ne fait pas mention d'une escale aux Marquises, mais il est certain qu'elle a existé, de nombreux Marquisiens peuvent encore aujourd'hui l'attester, avec de multiples anecdotes tournant autour de l'étonnement des insulaires au contact d'un monde aperçu jusqu'alors seulement au cinéma, "un monde de rêve", disent certains.)

a à bord huit personnes : le pilote, le mécanicien-radio, le directeur des Travaux publics, le chef de l'Aviation civile, l'administrateur des Marquises de retour de deux mois de congé au chef-lieu, sa femme, son fils et enfin L. Castex, homme politique, en mission dans le Pacifique pour y étudier les problèmes aériens. Le 1er octobre, ils font le trajet Tahiti-Takaroa, 612 kilomètres à 600 mètres d'altitude. Grande réception, distribution du courrier-avion (grande première), puis nouveau trajet Takaroa-Napuka où ils passent la nuit. Le 2 octobre, avant de s'envoler, le radio prend contact avec le 'Lotus' au mouillage à Taiohae : le plan d'eau de la baie est calme, et le voyage peut se faire. L'appareil décolle à 8 heures 30 ; il vole à 300 mètres au-dessus de l'eau. Il amerrit à 10 heures 40. Le chef du district, Stanislas Taupotini, demande qu'on baptise l'appareil « Temanuionukuhiva », que l'on traduit par « Le Grand Oiseau des Marquises ». Ce nom est peint sur le fuselage. Le 3, à bord du 'Lotus', Castex, le directeur de l'aviation civile, le pilote et son mécanicien font le tour de l'île. Ils échouent dans la tentative de retrouver les lieux prospectés par les Américains au Nord-Ouest de l'île. Le 4, ils se reposent. Le 5, ils repartent. Ils ne sont plus que cinq. Ils survolent le plateau au-dessus de Atuona, à Hiva Oa, puis se dirigent vers Takaroa qu'ils rejoignent en quatre heures à une vitesse maximum de 270 kilomètres-heure. La conclusion de cette mission est très laconique : « Hiva Oa est comme Nuku Hiva peu propice à l'installation d'une piste. C'est une succession de roches pointues. Réellement il n'y a rien à faire pour l'aviation dans cet archipel des Marquises ». Seule reste envisagée la création d'une hydrobase à Taiohae, avec comme « baie de secours » celle d'Houmi au Sud-Est de Nuku Hiva.

Aucune suite n'est donnée. On peut se demander s'il y avait vraiment chez les membres de cette mission la volonté de trouver un emplacement. D'une part la reconnaissance des lieux est plus que sommaire. D'autre part l'aviation va voir le jour aux Marquises :

- là où l'on n'est pas allé voir : à Ua Huka et à Ua Pou ;
- là où l'on a prospecté en concluant négativement : au Nord-Ouest de Nuku Hiva, dans la « Terre déserte », et sur le plateau au-dessus de Atuona.

Ce n'est qu'en 1970 qu'une première petite piste d'environ 700 mètres, légèrement bombée, avec une tour de contrôle, est inaugurée à Ua Huka, le 28 octobre. D'abord seuls de petits avions du type "Twin Otter" (16 passagers et 2 pilotes), "Piper" (4 passagers et deux pilotes) ou "Norman Britain" (8 passagers et 2 pilotes) y atterrissent. Si cette piste n'a pas demandé trop de travaux, il n'en va pas de même pour celle d'Atuona, où des terrassements titanesques sont nécessaires, et d'où l'on ne peut décoller que dans un sens. Inaugurée avec sa tour de contrôle en 1971, elle accueille à cette époque le "Twin Otter" d'Air Polynésie. L'aller-retour sur Tahiti se fait alors sur deux jours : le premier jour : Faaa-Atuona, avec une escale aux

[427] L. CASTEX, « Voyage en Océanie, V, La première liaison aérienne Tahiti-Les Marquises », *La Revue des Deux Mondes*, 15 avril et 1er mai 1954. Tous les détails et citations sont extraits de cet article. Louis Castex est alors Conseiller de l'Union française.

Tuamotu ; le lendemain : Atuona-Ua Huka-Faaa, avec encore une escale aux Tuamotu. Il n'y a d'abord qu'une liaison par semaine.

Les conséquences de ce nouveau type de liaison sont considérables. Elles sont d'abord psychologiques, surtout vu de Tahiti : aller aux Marquises ne s'annonce plus comme l'épreuve suprême, l'exil, l'épouvantail dont on menace les fonctionnaires à Tahiti qui ne sont pas satisfaits de leur sort. Mais avant tout, pour les Marquisiens, c'est un plus matériel formidable : courrier plus rapide, petit matériel de dépannage livré plus vite, évacuation des cas médicaux graves vers l'hôpital de Papeete dans les 24 heures, etc.

6 - Fabrication d'un mythe

On parle peu des Marquises dans les médias en France au cours des années cinquante et soixante. En fait, leur nom ne revient qu'associé à celui de Paul Gauguin. En 1960 a lieu dans la Galerie Charpentier une exposition de 125 de ses toiles. C'est l'occasion pour Paris-Match, en 13 pages dont quatre et demie de texte, de reproduire des tableaux (dont le « Paysage de Dominique » - La Dominique est, je le rappelle, le nom espagnol de Hiva Oa), accompagnés d'un article « Guillaume Hanoteau raconte Gauguin ». L'auteur survole la vie du peintre ; une longue partie, d'une page et demie, est consacrée à sa fin tragique aux Marquises où il a « la plus belle tombe du monde avec, peut-être, celle de Sainte-Hélène ». Suit une description de la baie d'Atuona dont le décor grandiose « vous coupe le souffle ». L'article, scindé en plusieurs parties, noyé dans les reportages sur la « semaine des barricades » à Alger, a apporté de la couleur dans une ambiance de deuil et d'inquiétude. Mais les Marquises demeurent bien lointaines.[428]

En 1962, à 43 ans, Georges de Caunes tente une expérience de survie en solitaire sur une île déserte : Eiao, au Nord des Marquises. Cette aventure d'un "Robinson contemporain" est suivie en direct par une des grandes radios françaises : l'O.R.T.F. En proie à mille difficultés, le journaliste abrège son exil volontaire.[429] On s'est beaucoup moqué de ce Français maladroit, et O'Reilly n'est guère tendre : « Les Tahitiens qui pouvaient suivre l'émission pleuraient de rire en écoutant le *popaa*[430] empoté et maladroit dont le récit quotidien leur semblait témoigner fâcheusement de l'inaptitude totale de la race européenne aux problèmes les plus élémentaires de la vie polynésienne ». La prose du père O'Reilly est caractéristique de celle des missionnaires sectaires, convaincus que seule leur vision du monde présente un intérêt. Pour persuader leur auditoire, ils font parler leurs protégés (en l'occurrence les Tahitiens), leur prêtant leurs

[428] *Paris-Match*, n°565, samedi 6 février 1960. Dans le n° 440 du 14/9/1957, le journaliste Jean Diwo commente un ouvrage qui vient de paraître : *L'Odyssée Moana*, de Bernard Gorsky. Les Marquises ont une toute petite place, entre les Galapagos et les Touamotous (sic). L'auteur n'en retient que deux images : une hécatombe de raies mantas et des soirées dans les bars de Taiohae.

[429] Parti pour un an, il reste 118 jours.

[430] *Popaa* : ce mot désigne, en tahitien, les étrangers "occidentaux" ou, si l'on veut, les "blancs".

propres pensées. Cela ne peut me faire oublier (j'avais 15 ans) que les paroles de ce nouvel aventurier, pas toujours bien audibles, venues des antipodes, ne me faisaient pas pleurer de rire en les écoutant, mais au contraire me faisaient rêver. Je pense d'ailleurs que les Marquisiens (et non les Tahitiens) étaient certainement amusés de l'expérience, mais aussi et plutôt perplexes devant une telle entreprise ne répondant pas à une nécessité impérieuse. Je ne suis sans doute pas le seul que cette entreprise a passionné, à une époque où les débuts du Club Méditerranée dans le Pacifique et bientôt ceux des explosions atomiques faisaient mieux connaître toutes "nos" îles paradisiaques.

Les éditions Diapofilm, bien connues des enseignants, ne font pas vraiment partie des grands médias, mais j'accorde ici une place à une de leurs publications. C'est une pochette de 12 diapositives en couleur intitulée : *Ua Huka aux Îles Marquises*. Pour les Marquisiens qui les regardent aujourd'hui, ce sont les images d'un temps différent, heureux mais lointain, tandis que pour moi, elles sont les reflets d'une époque qui s'achevait. À leur parution, ces photos ne peuvent que contribuer à renforcer, dans l'imaginaire des jeunes métropolitains (et aussi dans celui de leurs professeurs dont je faisais partie), l'idée de l'existence d'un monde idéal loin des tracas de la société occidentale, et les commentaires de l'auteur sont bien choisis dans ce sens. Négligeant l'organisation administrative moderne, il parle des « tribus » qui habitent au fond des baies dans des « cases » entourées d'espaces où elles pratiquent une « agriculture rudimentaire mais prospère ». Et pendant que les hommes chassent et pêchent, les femmes préparent à manger ou brodent des couvertures.[431]

Ce photographe a fait un reportage touristique certes très sympathique, mais il n'a pas fait œuvre de pédagogue, occultant la volonté de désenclavement et de développement des Marquisiens. Car si l'administration française peut à juste titre considérer qu'enfin l'archipel n'est plus, comme on l'a trop souvent répété, à l'abandon, les Marquisiens, eux, sont désormais prêts à prendre le relais de la conduite de leur destinée.

C - La parole aux Marquisiens.

Le document suivant est écrit par des Marquisiens.

Taiohae, le 16 octobre 1970

Les élus de l'Archipel des Marquises
à
Monsieur le Ministre délégué auprès du Premier Ministre
chargé des Départements et Territoires d'Outre-Mer

s/c de Monsieur le Gouverneur de la Polynésie Française

[431] J.P. BESSE, *Ua Huka aux Îles Marquises*, 12 diapositives avec commentaires, Éditions Diapofilm, 1966.

Monsieur le Ministre,

Au cours de votre récent voyage en Polynésie Française, vous avez tenu à consacrer la majeure partie de votre temps à venir aux Îles Marquises et à les visiter. Nous vous assurons que la population marquisienne, que nous représentons, a hautement apprécié l'intérêt et l'attachement que le Gouvernement français a ainsi manifesté avec éclat pour son archipel. En vous remerciant encore une fois très sincèrement d'être venu parmi nous, nous vous demandons, Monsieur le Ministre, de croire réellement au désir profond des Marquisiens de continuer à vivre en union étroite avec la France.

Comme nous vous l'avons exposé au cours de la réunion tenue le 13 septembre 1970 à TAIOHAE sous votre haute Présidence, nous estimons souhaitable et possible dans un avenir proche le resserrement des liens économiques de notre archipel avec la Métropole.

Les conditions d'existence offertes actuellement aux Marquisiens dans leur archipel sont telles qu'elles ne résistent pas à la comparaison avec celles de Tahiti. Aussi les Marquises se vident-elles peu à peu de leurs hommes qui vont chercher ailleurs les revenus qu'ils ne trouvent plus chez eux.

L'augmentation des revenus et du pouvoir d'achat des Marquisiens ne peut résulter que de deux facteurs : le développement d'activités économiques anciennes et nouvelles et la diminution du coût de la vie.

La création ou le développement de ces activités (élevage, pêche, tourisme, artisanat) sont eux-mêmes conditionnés par l'établissement de liaisons maritimes régulières et modernes qui permettront l'accès du marché de Tahiti à nos productions locales.

La diminution du coût de la vie, que nous estimons pouvoir atteindre 20 à 25 %, d'après les renseignements fournis par les exportateurs métropolitains, peut être le résultat immédiat de l'importation directe de Métropole des produits de grande consommation.

C'est pourquoi nous considérons comme une mesure capitale et urgente pour l'avenir de notre archipel la décision de faire toucher le port de Taiohaé par les cargos des Messageries Maritimes, lorsque les paquebots seront retirés de la ligne, et nous vous prions instamment, Monsieur le Ministre, de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour que cette décision intervienne avant la fin de l'année 1971.

Sans vouloir nous couper du reste de la Polynésie française, nous souhaitons échapper à la dépendance économique totale de Papeete et

profiter pleinement de notre situation géographique intermédiaire entre la Métropole et Tahiti.

Nous sommes très conscients des efforts que la Métropole a consenti et s'apprête encore à consentir par le canal du FIDES pour la construction des aérodromes courts aux Marquises. Le désenclavement qui en résultera pour notre archipel est appréciable. Mais le renouveau économique, l'arrêt de l'exode insulaire, l'accroissement de la population, nous les croyons possibles à condition que le problème de nos liaisons maritimes avec la Métropole d'une part, avec Tahiti d'autre part, soit reconsidéré dans le sens que nous venons de vous exposer.

Espérant que vous voudrez bien accueillir notre demande avec la plus grande bienveillance, nous vous prions, Monsieur le Ministre, de croire à l'assurance de notre respectueuse considération et à la pérennité des liens d'amitié qui nous unissent à la Mère-Patrie.

Même si cette lettre a été relue pour correction, ce qui n'est pas sûr, elle est sans doute un des premiers textes non privés parlant des Marquises qui n'émane pas d'une plume occidentale. Les élus sont les deux conseillers à l'Assemblée territoriale : André Teikitutoua et Guy Rauzy[432]. Ils s'adressent au ministre Henri Rey, qui est venu en visite sur le Territoire du 11 au 18 septembre 1970.[433] L'agitation politique à Papeete, mal vue à Paris, leur donne l'audace d'exprimer clairement leur vision de ce qu'ils estiment souhaitable pour le développement de leur archipel.[434]

En introduction comme en conclusion, une affirmation écarte toute ambiguïté : « désir profond des Marquisiens de continuer à vivre en union étroite avec la France » et « pérennité des liens qui nous unissent à la Mère-Patrie ».

Ce que l'archipel est en train de vivre est simple : ses forces vives sont attirées par l'extraordinaire développement de Tahiti. Un mouvement de dépeuplement s'amorce car on vit mieux à Tahiti qu'aux Marquises. La vie est chère dans l'archipel. Il faudrait que les Marquisiens puissent :

---

[432] Teikitutoua André : originaire de Ua Pou, élu depuis 1964, décédé en 1977. Rauzy Guy : originaire de Hiva Oa, élu depuis 1967 jusqu'à aujourd'hui. (année 2000) (J.M. REGNAULT, « Un mariage franco-marquisien ? » , dans *Marquises*, Éditions Polyèdre C.T.R.D.P., 1996.)

[433] Le ministre fait sa tournée aux Marquises et aux Tuamotu à bord du 'Commandant Rivière'. À Tahiti, ce séjour est marqué par des manifestations autonomistes. Les partisans de l'autonomie, derrière F. Sanford, veulent brandir le drapeau rouge-blanc-rouge (drapeau de la dynastie Pomare avant 1842) sur le passage du ministre. Des incidents ont lieu à son départ à l'aéroport de Faaa. Ce drapeau tahitien est aussitôt interdit par arrêté du gouverneur.

[434] Ayant étudié de nombreux Cahiers de Doléances de 1789, je suis frappé par la ressemblance de ce texte avec ceux de ces gens de la "France profonde" s'adressant au Roi, entité lointaine et respectée, mais ne pouvant résoudre les problèmes de ses sujets du fait de l'éloignement et de l'interposition d'intermédiaires détestés ou, pour le moins, jugés néfastes : en l'occurrence, ici, Tahiti.

- produire et vendre (exporter) dans des conditions compétitives ;
- acheter (importer) à moindre coût.

Les deux élus sont donc d'accord pour demander que leur archipel soit relié directement au monde, et non plus soumis au transit par Papeete, situation qu'ils estiment pénalisante, tout produit voyant son prix majoré de façon excessive, voire exorbitante.

La solution qu'ils proposent est la création autoritaire (de la part de l'État) d'une escale des cargos des Messageries Maritimes à Taiohae.[435] Les aérodromes, bien qu'indispensables, ne sont pas la réponse principale au problème urgent du renouveau économique.

Ainsi, quand les Marquisiens prennent la parole, c'est pour dire qu'ils sont Français à part entière, comme le proclamait Froment-Guieysse en 1913, pour dire que le coût de la vie est trop élevé dans leurs îles du fait des intermédiaires tahitiens et du prix du transport de Tahiti aux Marquises, comme l'écrivait l'inspecteur des colonies Henri dans son rapport de mission en 1920, pour dire qu'il faut que Taiohae devienne une escale sur la voie de l'Amérique, entre Tahiti et la Métropole, comme le suggère l'administrateur De Poyen Bellisle dans son rapport au gouverneur en 1921.

Les Marquisiens sont bel et bien devenus des citoyens français. Les deux élus, auteurs de la lettre au ministre, deviennent deux des six premiers maires des Marquises.

[435] Comme il est dit dans ce texte, la compagnie va peu après cesser l'exploitation de cette ligne avec ses paquebots-mixtes.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'ÉMERGENCE D'UNE IDENTITÉ NOUVELLE

I – L'ACCULTURATION DU PEUPLE MARQUISIEN DANS LA PERSPECTIVE HISTORIQUE

Dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, les *Enana* sont un peuple d'apparence vigoureuse, occupant densément toutes les vallées de l'archipel.

Leur organisation politique est à l'image de ce pays. Séparées par des étendues océaniques plus ou moins vastes, mais visibles de l'une à l'autre, les îles n'offrent aux hommes qu'un espace habitable fractionné, un œkoumène fait d'une multitude de vallées le plus souvent de faible superficie. Entourées de pentes abruptes qui peuvent apparaître comme des murs, elles ne sont ouvertes que vers la mer. Dans ce cadre cloisonné, des groupes humains se sont développés, défendant farouchement leur indépendance tout en acceptant le jeu des alliances et donc des conflits. L'organisation tribale est simple, elle ne craint que ce redoutable caprice du climat : la sécheresse, qui tarit les ressources de la nature et qui expose les plus faibles à la mort, tandis que la minorité dominante survit grâce à un système d'entraide et de consommation de réserves de fruits à pain patiemment accumulés dans des fosses.

Le *tabu* régit les relations sociales. Ensemble d'interdictions non codifiées, il s'exerce aux dépens d'une majorité soumise à la famille élargie du chef. Il s'exerce aussi de façon plus contraignante sur les femmes.

Ce que nous appelons la religion est fondé sur la sacralisation d'hommes et de femmes, vivants ou morts. Il n'y a pas à proprement parler de dieux. Pour les *Enana*, il existe un monde parallèle au monde des vivants, sorte de pays des morts, très proche et redoutable, d'où les défunts puissants de leur vivant peuvent toujours agir sur eux. Leur action se fait soit directement, soit par l'intermédiaire des *tau'a*.

Les *Enana* sortent de leurs vallées pour la fête ou pour la guerre.

Les Occidentaux (terme générique, je le rappelle, désignant les Européens et les Anglo-Saxons d'Amérique du Nord), à la découverte des espaces encore inconnus de la planète, redécouvrent l'archipel qu'ils ont déjà baptisé « Îles du Marquis de Mendoza ». Aucun d'entre eux n'est vraiment désintéressé. Les îles devenues « Marquises » sont pêle-mêle :

- une escale de ravitaillement en eau et en nourriture pour tous ;
- une escale de plaisirs pour beaucoup, en particulier les baleiniers ;
- une terre à exploiter pour les santaliers ;
- un refuge pour parias : déserteurs, évadés du bagne de Port Jackson ;
- une terre de païens qu'il faut évangéliser, sur fond de rivalité entre les religions chrétiennes ;
- un relais stratégique dans la course à la domination du monde.

Ces îles sont tellement petites, d'un abord généralement difficile, isolées, lointaines, qu'il n'y a pas de la part de tous ces étrangers, pendant plusieurs dizaines d'années, de véritable action d'envergure pouvant brutalement remettre en cause la société des *Enana*. Mais l'absence d'événement spectaculaire, avant la prise de possession par la France en 1842, ne peut masquer une acculturation en marche.

Il faut d'abord revenir sur le déclin démographique. Nous avons vu l'extrême variété des nombres d'habitants avancés par les différents observateurs. Pour faire simple, dans un ordre d'idée qui est proche de la réalité estimée, je rappellerai que la population passe d'environ 50 000 vers 1790 à environ 15 000 vers 1840. C'est une chute spectaculaire, même si l'on pourra toujours discuter de la réalité du premier chiffre : la population diminue des deux tiers en un demi-siècle. Avant tout, le "choc microbien" (grippe, syphilis) décime un peuple resté à l'écart de toutes les grandes maladies de l'humanité des continents. Il semblerait aussi que de longs moments de sécheresse, mal cernés, dans les premières années du XIXème siècle, soient responsables d'une aggravation momentanée mais importante de la mortalité. Quant aux guerres, leur incidence sur la mortalité ne semble pas déterminante. Entre insulaires, les conflits à caractère guerrier cessent dès le ou les premiers morts, les cadavres ayant une finalité rituelle. L'introduction des armes à feu ne modifie pas ce comportement. Entre Marquisiens et étrangers, il y a plusieurs témoignages de heurts sanglants, mais seuls deux d'entre eux, à ma connaissance, ont fait de nombreuses victimes : la fusillade partie du 'Daedalus' dans la baie de Taiohae en 1793 et la guerre menée en 1813 par Porter et ses alliés marquisiens, qui a coûté la vie à un nombre indéterminé de Taïpi à Nuku Hiva.

Dans les premières décennies du XIXème siècle, l'interaction des cultures n'est spectaculaire que dans ses aspects économiques. Mais une acculturation plus générale, favorisée par la chute du nombre des Marquisiens, est en marche.

Les Occidentaux demandent aux Marquisiens des produits somme toute d'une grande banalité : de l'eau, des fruits, de la viande, et, avant son rapide épuisement, du bois de santal. C'est à peu près tout ce que les marins peuvent espérer obtenir (sans oublier les femmes et les multiples objets de l'artisanat, en bois, en pierre, en os, en coquillages ou en fibres végétales). Pour les *Enana*, ces besoins impérieux sont difficilement compréhensibles : comment des êtres aussi puissants, à bord d'embarcations aussi imposantes,

peuvent-ils manquer de ces choses si simples ? Cette interrogation ne va pas rester longtemps sans réponse ; l'évidence s'impose : ils ne sont pas vraiment puissants. Leur force réside dans deux éléments visibles : les bateaux et les armes. Alors, après un temps où l'on se contente de plumes rouges et de dents de cachalots (je laisse de côté tout l'éventail de la pacotille, qui a aussi son importance), la demande des insulaires s'oriente-t-elle vers les armes, essentiellement les fusils (avec la poudre), tandis que les grandes pirogues cèdent la place aux baleinières, d'abord volées par la force puis surtout achetées. (Il y a eu quelques tentatives avortées de prises de navires.) Mais le fait de céder des armes aux indigènes présente un risque, aussi une autre marchandise va-t-elle être proposée en concurrence avec celles-ci : l'alcool, denrée inconnue, bien différente du kava et vite très prisée.

Il n'y a pas de règles pour ce troc actif, et l'on peut commercer avec qui l'on veut. Tout au plus voit-on un chef comme Iotete imposer un semblant de préséance dans la baie qu'il contrôle. Pour obtenir ce qu'il convoite, le Marquisien de condition inférieure n'a à suivre aucun réseau de distribution organisé ; il peut ainsi prétendre à une égalité de puissance avec celui qui reste le chef. Nous pouvons voir là un début d'acculturation sociale, dans le sens d'un renforcement de l'individualisme s'ajoutant à l'indépendance, plus farouche que jamais, des tribus. Cet individualisme est d'ailleurs conforté par l'exemple des étrangers qui s'installent dans l'archipel. À l'exception des missionnaires protestants, tous font montre d'un égoïsme notoire, n'ayant comme projet que la survie loin d'un monde qui, d'une façon ou d'une autre, les a rejetés. Certaines valeurs culturelles commencent à s'estomper, d'autres s'installent. Par exemple, et dans la mesure où personne ne les y contraint, les hommes marquisiens ne rejettent pas le port de vêtements européens. Le petit matériel domestique de fabrication artisanale côtoie des ustensiles usuels de fabrication occidentale. Le tabac plaît beaucoup et la pipe devient un objet familier.

Les récits occidentaux parlent rarement des métis, qui sont sans doute bien acceptés. Le contact avec les étrangers n'est pas encore ressenti comme une menace.

Si nous quittons les domaines biologiques et matériels pour aborder celui de la vie mentale, nous ne pouvons que constater une part très faible d'acculturation, plus précisément dans le domaine religieux. Les Marquisiens sont, à la limite, intéressés par l'existence d'autres croyances que les leurs, mais il ne leur vient pas à l'idée de remettre en question ces dernières. À chacun ses dieux.

1842 : la Marine militaire française prend possession des îles Marquises.

Plus ou moins vite, mais inexorablement, le monde des *Enana* bascule vers le chaos, vers un autre monde incompréhensible et destructeur, surtout après 1860.

L'alerte a été donnée dès août 1838 : entourés d'un cérémonial pompeux, auréolés du prestige des armes et des costumes militaires, deux prêtres catholiques débarquent de la 'Vénus' de Dupetit-Thouars, dans la baie de Vaitahu. Le contre-amiral conclut des accords verbaux avec Iotete. La différence avec les missionnaires protestants encore en place est fondamentale. Ceux-ci, sans soutien logistique, n'ont rien obtenu ou presque des Marquisiens. Seul Iotete a cru profitable, pour ses relations avec les étrangers de passage, de manifester quelque intérêt envers leur action. C'est dans cet esprit qu'il agit à nouveau. D'autres prêtres débarquent à Tahuata, puis à Nuku Hiva et Ua Pou. Mais dans ces deux îles les premiers temps de présence des religieux se passent différemment. À Nuku Hiva, Temoana a entamé des hostilités inter-tribales pour établir sa suprématie sur Taiohae ; le bâtiment de la mission catholique est incendié, sans que l'on sache si les missionnaires étaient spécialement visés. C'est à Ua Pou que se manifeste la réaction marquisienne la plus intéressante : le chef Heato, avec quelques *tau'a*, est résolument hostile aux missionnaires et à leur action. Ces derniers se disent constamment menacés, eux et ceux qu'ils ont attirés : quelques femmes et quelques enfants, sans oublier les mourants baptisés à l'article de la mort. Ils quittent Ua Pou en catastrophe, déplorant le pillage de leurs malles. Un peu plus tard, le bruit court que d'autres prêtres revenus dans l'île vont être sacrifiés à l'occasion de la mort du "roi". Il faut la venue d'un bâtiment de la Marine française pour écarter tout risque.

À Tahuata, Dupetit-Thouars a laissé une garnison. Iotete est le premier Marquisien à montrer des signes de "résistance civile" : malgré sa signature, il cesse sa coopération avec les Français ; il a compris qu'il n'est plus le chef sur sa terre. Le manque de diplomatie des militaires sur place déclenche un conflit sanglant dans lequel les deux principaux officiers se font tuer. Le calme revenu, c'est le neveu de Iotete, Maheono, qui est investi du titre de chef, peu avant la mort de son oncle. Sa fonction de chef est contestée par une partie de la population, mais la présence des nombreux soldats français empêche la guerre civile d'éclater. Maheono est baptisé le 25 décembre 1844 sous le nom de Grégoire. C'est un personnage dont la vie va alors être un constant ballottement entre sa culture marquisienne et la culture importée. Dès que la garnison se retire, en 1847, il doit s'exiler à Taiohae. Il revient à Tahuata, mais il n'y est plus obéi que par un clan. Pour les funérailles de sa mère, il lui est interdit par le Résident d'aller chercher des victimes humaines à Hiva Oa. Mais, écrit finement le prêtre Chaulet, « le porc retourne à son bourbier »,[436] et il l'accuse de manger de la chair humaine (le 11 septembre 1848). Il n'est plus guère question de lui, sauf à la fin des années 70 où il vit dans l'enclos de la mission. Il meurt en 1880, âgé d'environ 65 ans.

À Taiohae, Temoana se présente comme le chef et c'est lui que les Français vont considérer comme le "roi" de l'île de Nuku Hiva. Revenu à Taiohae après une absence d'au moins cinq ans, Temoana a difficilement

[436] R.P. CHAULET, *Notes sur Tahuata*, manuscrit dactylographié, Évêché de Taiohae, s.d.

imposé son autorité. Celle-ci est plus particulièrement contestée par Pakoko, dont l'influence était grande pendant son absence. Pakoko va donc apparaître dès 1842 comme un chef rebelle aux occupants et à leur allié Temoana. Son attitude d'opposition se termine tragiquement en 1845 : il est fusillé après la mort, au cours d'une embuscade, de six marins français. Si la version officielle des faits, rapportée par Radiguet, est exacte, nous voyons que cet opposant à l'occupation française incite des jeunes femmes à se rendre à bord du navire stationnaire alors que cela leur a été interdit. Nous pouvons voir dans cette volonté deux motivations. La première est de braver l'autorité du Résident. La seconde est, par ce biais que certains qualifient de prostitution, de se procurer auprès des marins tout ce qu'un Marquisien peut convoiter, et pourquoi pas de la poudre et des armes.[437] Les femmes, dont deux sont filles de Pakoko, sont emprisonnées à terre pendant deux jours. L'autre version, celle d'un soldat, est tout aussi intéressante. La révolte serait due au conflit naissant sur la notion de propriété, celle des terres et celles des animaux. Ce ne serait alors pas une affaire de mœurs, mais de vol (au sens "occidental"). La rébellion du vieux chef n'est que l'aspect spectaculaire d'une sourde opposition dans toute l'île de Nuku Hiva, qui ne s'estompe que dans les années 60. Par exemple, en mars 1847, une expédition militaire est menée contre le chef Tahutete qui a « lacéré et souillé indignement » le pavillon français[438]. Le conflit s'apaise en parlementant mais, ajoute Winter, « ce qui évidemment ne s'apaisera pas, c'est le besoin de haine et le désir de vengeance qui ne saurait s'effacer de l'esprit de ces natures indomptables et rebelles à la civilisation ». En avril de la même année, deux officiers français, Meunier et Lévêque, sont chargés de porter aux chefs « des tribus du côté Nord-Est restées hostiles depuis la mort de Pakoko » une invitation du Gouverneur militaire « à la fête du 1er mai (fête du roi) et au banquet qui la suit ». Ils déjouent une tentative d'assassinat et réussissent à regagner Taiohae d'où est décidée une expédition vengeresse, après la fête à laquelle participent d'autres tribus. Le récit de Winter ressemble à une fiction de Jules Verne. Dans cette chronique romancée de ses "aventures" aux Marquises, il se donne constamment le beau rôle. Démobilisé sur place et devenu colon, il reste au service de son pays, au total pendant quatre années durant lesquelles les « naturels » n'ont, selon lui, qu'une idée: combattre et chasser les Français. Il ressort de sa narration une atmosphère de tension, d'inquiétude permanente chez lui et ses compatriotes.

On ne signale plus ensuite à Nuku Hiva de manifestations d'hostilité envers les Français. Nous pouvons cependant penser que les résistances à la suprématie de Temoana, aidé par ses alliés étrangers, sont un refus de la

[437] On se souvient de la mésaventure du capitaine du 'Tuscan', en 1835, racontée par F.D. Bennett : ses marins avaient, à son insu, échangé de la poudre contre les charmes des belles insulaires.

[438] G. WINTER, « Un Vosgien tabou à Nouka-Hiwa », *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1883.

domination de l'un et des autres. Ailleurs, on mentionne des attaques de navires de passage ; j'en ai relevé trois : en 1847, 1850, 1852, mais il n'est pas impossible qu'il y en ait eu bien d'autres,[439] sans compter les pillages de navires échoués.[440]

Le baptême de Temoana en 1853 est présenté comme une grande victoire par les prêtres catholiques, mais au même moment, un navire américain emmène Matunui, le chef de Fatu Iva, à Hawai'i où il demande des missionnaires (protestants) et des armes. Nous avons vu qu'il n'obtiendra que les premiers.

Dans les autres îles, des affrontements tribaux sont régulièrement signalés. Les prêtres s'installent puis repartent au gré des conflits qui les gênent dans leur apostolat, ou en fonction de la présence de leurs rivaux protestants.

C'est dans les années 50 que les jugements portés sur les Marquisiens prennent des connotations de plus en plus négatives. D'une part ceux de Nuku Hiva, en contact permanent avec les quelques représentants de l'autorité française et avec les navires, militaires ou autres de passage, sont accusés d'abandonner leur artisanat et de vivre dans la paresse et la dépravation. D'autre part, ceux des autres îles restent des sauvages.

L'acculturation, vers 1860, est au point mort. Tout au plus peut-on dire que certains, et non des moindres puisqu'il s'agit d'un chef et de sa famille, ont fait le pas tant attendu des prêtres : ils ont officiellement abandonné leurs « faux dieux », leurs idoles, et ont embrassé le catholicisme, entraînant derrière eux la population de Nuku Hiva. Cet acte volontaire correspond-il à un élan sincère et profond de Temoana, ou bien n'est-ce dans son esprit que l'acte ultime qui va lui permettre de réaliser son ambition : être enfin le roi incontesté de Nuku Hiva ? N'oublions pas qu'à la fin de 1852, à la suite de ses démêlés avec le commandant Bolle, il a été exilé à Tahiti où il a pu voir Pomare IV régnant sur un peuple converti, en harmonie avec un pouvoir français ne se mêlant pas encore à l'époque des "affaires indigènes". Quoi qu'il en soit, son autorité semble établie en 1859, à l'issue d'une ultime campagne contre la femme-chef de Hakaui qui prêche la rébellion. C'est un combat qui est présenté par les missionnaires comme la guerre des chrétiens (Marquisiens de Temoana et soldats français) contre les païens.

---

[439] De nombreux équipages se comportent odieusement. En 1850, le schooner américain 'Jupiter' enlève à Hiva Oa cinq femmes que le capitaine Snow avait persuadées de monter à bord. Parmi elles se trouve « la reine de la baie », âgée de 14 ans ; les autres sont filles de chefs. « Au cours du voyage jusqu'à Boston, les femmes furent traitées avec une grande cruauté ». L'article dit qu'elles se retrouvent à San Francisco, sans autre précision, et que le capitaine est jugé et laissé en liberté sous caution de 8 000$. (Article du *Boston Daily Evening Transcript*, 10 février 1851, dans *American activities in the Central Pacific, 1790-1870*, The Gregg Press)

[440] Par exemple le navire américain 'Panama', dans la baie de Hanatekua à Hiva Oa, le 10 novembre 1844, dont l'équipage est secouru par la garnison française de Vaitahu, laquelle ne met pas pied à terre de peur d'être attaquée. (*American activities…*, *op. cit.*, article du *Polynesian de Honolulu*, 1er mars 1845.)

Mais tous les observateurs civils et militaires ne se font aucune illusion sur la réalité profonde des conversions.

Après 1860, trois faits vont précipiter l'évolution de la société marquisienne.

Le premier est la conséquence d'un changement d'orientation de la politique française ; plus exactement, la colonie des Marquises ne va plus disposer des forces armées dont elle bénéficiait jusqu'alors. Le Résident se cantonne dans la baie de Taiohae, avec un personnel réduit à l'extrême, et abandonne quasiment tout le reste de l'archipel.

Le second est la généralisation de la fabrication de l'alcool de coco.

Le troisième, enfin, est l'épidémie de variole qui fait environ 900 morts à Nuku Hiva et 600 morts à Ua Pou, accélérant le déclin démographique.

Les Marquisiens sont comme perdus dans un monde qui pourtant est le leur, mais où les repères ont disparu. Les vallées se vident de leurs habitants. La tuberculose commence ses ravages. Mais le comble, c'est que l'élan colonisateur cesse. Le déploiement d'énergie des milliers de Français venus dans l'archipel apparaît maintenant comme une gesticulation puérile, mais non sans conséquences : la culture marquisienne a été atteinte en profondeur dans son organisation politique et dans ses croyances religieuses. L'autorité des chefs n'est plus reconnue. Les pratiques cultuelles sont tournées en dérision, combattues, partiellement détruites. La société indigène est déstructurée : il en reste de nombreux éléments, mais il n'y a plus de cohérence entre eux. Où sont les esprits des défunts, que maintenant on enterre ? Où est passée l'autorité du *tau'a* face à des êtres qui s'abrutissent par une consommation excessive d'alcool presque pur ? Mais aussi : où sont ces nouveaux chefs aux uniformes chamarrés, aux drapeaux flamboyants, aux canons victorieux, aux discours prometteurs ? Où sont ces hommes du Dieu nouveau ? Qu'ont-ils à voir avec ces hommes en soutane déchirée, préoccupés de survivre, accaparés par l'idée d'agrandir et de faire fructifier leurs possessions terrestres, en lutte ouverte contre d'autres hommes qui pourtant semblent adorer le même Dieu avec un même livre de référence ? Et ces hommes si pitoyables sont intouchables, car toute menace, toute agression sur leurs personnes ou sur leurs biens entraîne des représailles de la part du prochain navire de passage.

Engagée dans un processus d'acculturation, la société marquisienne sombre dans la déculturation. Rien ne vient remplacer les éléments structuraux disparus. De plus, un sentiment plus ou moins conscient d'oppression s'ajoute à un vécu devenu absurde et tragique. C'est une société traumatisée qui s'accroche en les déformant à des bribes de l'ancienne culture, essentiellement le cannibalisme, la liberté sexuelle et l'agressivité envers les tribus voisines. Si à Hatiheu en 1862, la scène de repas cannibale, selon Lawson, n'est qu'un simulacre[441], il n'est pas douteux

[441] On peut se demander pourquoi. Est-ce un jeu plaisant, ou est-ce l'affirmation d'une continuité culturelle ayant intégré de nouvelles valeurs, ici la notion de faute morale

que dans le groupe Sud-Est, et surtout à Hiva Oa, ce ne soit la réalité, bien que, pour reprendre le mot d'un gouverneur, tout cela se passe loin des yeux des Européens. C'est une pratique qui n'a plus aucune signification rituelle. Elle n'est qu'un défi horrible lancé aux étrangers. La liberté de mœurs devient de la dépravation. Quant à la guerre entre tribus, ce ne sont plus que des assassinats sous l'empire de l'alcool.

Dans les rares propos de Marquisiens rapportés par écrit, il y a parfois une tentative de justification autour du thème de la liberté. C'est d'abord la liberté individuelle, qui justifie l'ivrognerie. C'est ensuite la liberté d'un peuple sur ses terres, qui explique les rumeurs de révolte pour une « indépendance canaque ». Sans nier la possibilité qu'une telle réflexion vienne des Marquisiens eux-mêmes, je suis cependant réservé ; il est possible que la mise en forme des propos marquisiens reflète davantage les préoccupations de ceux qui les rapportent. Je n'ai pas trouvé de précisions sur les quelques meneurs déportés à Tahiti après la « campagne de pacification ».

Enfin l'arrivée de l'ethnie chinoise s'accompagne du nouveau et très juteux commerce de l'opium.

L'histoire des Marquisiens n'est plus alors qu'irrationalité et aliénation. Le présent n'est plus que « temps fou »[442].

Des années s'écoulent. L'administration fait de timides efforts pour établir un cadre de société cohérent : état civil, police, etc, mais personne ne comprend encore qu'une réflexion de fond est à mener sur le devenir d'un peuple traumatisé par la rencontre de deux cultures, rencontre qualifiée par certains « d'impact fatal ». De toute façon, ce problème est, au sens propre comme au sens figuré, aux antipodes de la politique européenne de course aux armements et d'alliances belliqueuses. Il n'y a plus d'argent pour maintenir un nombre décent de gendarmes, il n'y a pas d'argent pour payer décemment des enseignants qualifiés, ni pour apporter le minimum de soins à une population dont on prévoit cyniquement la disparition à court terme. La mission catholique de son côté tente inlassablement d'évangéliser par le biais de l'instruction des jeunes filles, mais la séparation de l'Église et de l'État l'oblige à clarifier sa position aux Marquises vis-à-vis de la loi, ce qui la conduit à abandonner pour un temps les écoles.

Quelques dizaines de colons, attirés par l'étendue considérable de terres à l'abandon ou en déshérence, font souche et commencent à avoir une nombreuse descendance parmi les *Enana* résignés dans leur lente agonie. Les photos d'époque, évidemment en noir et blanc, renforcent l'impression

---

associée au cannibalisme ? On serait là aux origines du folklore. Mais ne serait-ce pas Lawson qui serait la vraie dupe dans l'histoire ? Cet Américain est convaincu que les Marquisiens sont les descendants d'une tribu égarée d'Israël, il est donc souhaitable que l'anthropophagie ne soit plus qu'un lointain et mauvais souvenir dans ce peuple élu de Dieu.

[442] *Livre de Chilam Balam de Chumayel*, cité par N. WACHTEL dans *La vision des vaincus, Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole*, Gallimard, 1971.

de malaise que donnent les récits. Les jeunes filles sont vêtues de robes blanches qui les dissimulent du cou aux chevilles[443] ; les jeunes hommes posent pour des reconstitutions de scènes guerrières ; des vieux sont affublés d'ornements disparates, pour faire "vieux chef cannibale" ; d'autres exhibent des tatouages réalisés depuis bien longtemps. Rares sont les sourires.

Quelques années après la première guerre mondiale, la population cesse de diminuer. Après 1925, le peuple marquisien retrouve sa vitalité perdue. L'oubli profond a fait son œuvre. Il n'y a plus de traumatisme. Le souvenir des temps anciens est désormais superficiel. Le passé ne s'envisage plus qu'avec du recul. L'acculturation est de nouveau en marche, pour trois raisons à mon sens :

- La mission prend en mains, sans plus aucune tracasserie, l'enseignement et l'éducation des filles, tandis que les garçons vont à l'école publique.
- Les progrès sanitaires éloignent la fatalité de la mort.
- Le métissage redynamise sur de nouvelles bases la population. Le travail, au sens occidental, devient progressivement une composante sociale indiscutée.

Du passé subsistent une consommation encore excessive d'alcool, et une certaine liberté de mœurs, bien que celle-ci ait pris un caractère nettement plus discret pour ne pas subir les foudres des religieux et des autorités civiles. Quelques récits des temps anciens, réels ou légendaires, sont conservés en grande partie grâce aux ethnologues qui, depuis la fin du XIX^{ème} siècle, transcrivent patiemment ce que les vieux veulent bien leur confier. Des coutumes se perdent, telle celle qui règle les contacts inter-îles : des Marquisiens qui se rendent dans une autre île avaient pris l'habitude de ne jamais s'embarquer sans leur « champion ». À l'arrivée sur la plage, ce dernier livre au « champion » de la vallée abordée un combat qui s'apparente à une lutte, amicale mais réelle. Celui qui tombe est vaincu, et l'on s'en tient là.[444] Mais d'autres coutumes s'installent, et les « champions » sont désormais les footballeurs.

II - RENOUVEAU CULTUREL ET QUÊTE IDENTITAIRE AUJOURD'HUI.

En 1962, l'archéologue Robert Suggs écrivait quelques phrases prémonitoires : « Le manque de racines de ces jeunes Marquisiens n'est peut-être pas aussi grave qu'on pourrait le penser au premier abord, car on discerne parmi les "hommes" des signes indiscutables d'un renouveau spirituel et, avec le temps, leurs rudes petites îles redeviendront peut-être le

[443] Le photographe Lucien Gauthier, qui visite l'archipel dans les années 10, a fait quelques clichés de femmes dénudées.

[444] Celui qui m'a rapporté cette coutume l'a vue se pratiquer pendant les années 30 du XX^{ème} siècle, de Ua Huka à Nuku Hiva. Un vieil instituteur m'a dit qu'à Ua Pou, le "combat" était une partie de bras de fer. J'ai déjà relevé l'existence d'un « champion » dans le récit de Robarts, à la fin du XVIIIème siècle.

berceau d'une race robuste et indépendante. Ce jour est sans doute encore lointain et l'on ne peut que déplorer la disparition de leur passé si coloré et leur souhaiter de réussir, dans les années à venir, à reconstruire ce que les Européens, avec ou sans mauvaises intentions, ont si totalement détruit. »[445]

Passé disparu et manque de racines, berceau d'une race robuste et indépendante, renouveau spirituel: les trois faces de l'identité sur lesquelles nous allons nous pencher sont clairement exprimées : identité biologique, identité culturelle, identité politique.

La question de l'identité biologique est le plus fréquemment posée sous la forme : y a-t-il encore des Marquisiens de pure race marquisienne ? Pour répondre à cette question, n'ayant pas connaissance de résultats d'études biologiques sur ce sujet, je m'en tiendrai à l'opinion générale : le sang des Marquisiens du XVIII^{ème} siècle doit être particulièrement dilué après deux siècles de contacts. Dans son étude démographique des îles Marquises de 1886 à 1945, déjà citée, Jean Louis Rallu écrit : « Les métissages sont très fréquents et en 60 ans, la proportion des "Marquisiens purs" parmi les naissances baisse de plus de moitié ; de nombreuses personnes ont du sang de trois origines et bientôt de quatre origines. » Cet aspect identitaire ne me semble pas fondamental. C'est un problème - si problème il y a - qui concerne tout autant les autres îles, Tahiti en particulier[446].

C'est sur l'identité culturelle que je vais plus particulièrement porter ma réflexion.

Il semble avéré que les interrogations identitaires, partout dans le monde, se posent avec plus d'acuité lorsque surgissent des problèmes. La lettre des élus que j'ai présentée plus haut, et qui date de 1971, amorce le débat. Le début de prise en mains du destin de l'archipel par ses propres habitants met aussitôt en évidence le problème des ressources financières : tout vient de Tahiti, les Marquises sont dépendantes du bon vouloir, des humeurs, de la générosité du pouvoir à Papeete. À Tahiti, on ne voit pas les choses de cette façon. L'argent accordé à l'archipel ne correspond pas à un caprice. Il répond à des besoins étudiés en même temps que d'autres à l'échelon de tout le Territoire, et des priorités sont établies ; la "grande famille *mao'i*" poursuit son développement global. Mais s'ils ne nient pas leurs lointaines origines communes avec les Tahitiens, les Marquisiens ont la fibre *mao'i* qui vibre avec l'ensemble du monde *mao'i* polynésien, celui du triangle Hawai'i - Nouvelle-Zélande - Île de Pâques. Ils ont aussi la fibre patriotique pro-française qu'ils font régulièrement vibrer en chantant *La*

[445] R.C. SUGGS, *Les civilisations polynésiennes*, La Table Ronde, 1962. Robert Suggs, archéologue et ethnologue américain, étudie les Marquises depuis 1956. Il a été le premier à tenter de dater le peuplement des îles de l'archipel. Je l'ai aperçu à Ua Pou en 1995.

[446] La seule île de Tahiti, qui compte aujourd'hui plus de 150 000 habitants, n'en avait que 6198 en 1857, soit une multiplication par 25 en 140 ans. (*Terres et Civilisations polynésiennes*, Nathan, 1987)

Marseillaise. Dans les années 70 et surtout 80, un fort courant de "démarquage" vis à vis de la grande île prend naissance dans le domaine culturel et s'amplifie pour déboucher, nous le verrons plus loin, sur un questionnement politique.

Il peut sembler paradoxal qu'une association pour « la sauvegarde du patrimoine culturel marquisien » ait eu pour principal initiateur l'évêque des Marquises. L'antinomie est étonnante entre, d'une part l'action séculaire d'un défilé de missionnaires dont le but ultime était d'extirper toute trace de paganisme dans le peuple marquisien[447], et d'autre part la prise de position d'un membre éminent de la communauté religieuse catholique, successeur des premiers, en faveur d'une réhabilitation de nombreux aspects du passé païen de ce peuple. En fait, monseigneur Le Cléac'h considère que le catholicisme fait partie du patrimoine marquisien, donc il n'y a rien à redouter du passé qui, quoi qu'il arrive, sera toujours envisagé, selon lui, à travers le "filtre" de la religion très fortement majoritaire aux Marquises.

L'Association Culturelle Motu Haka est née en 1978 à la suite d'un synode catholique tenu à Taiohae, réunissant les populations de tout l'archipel.[448] Le patrimoine culturel local qu'elle veut alors protéger est avant tout la langue. C'est l'époque où, à Tahiti, il est question d'enseigner le tahitien à l'école.[449] Il faut « sensibiliser la population et les autorités responsables à la nécessité de mettre rapidement en place l'enseignement de la langue marquisienne dans les écoles de l'archipel ».[450] Sur ce point, les Marquises obtiennent gain de cause[451].

Il faut aussi mettre en sûreté tous les vestiges du passé, d'où l'idée de la création d'un musée. Cinq réalisations vont voir le jour : un mini-musée dans la mairie de Vaipaee (Ua Huka), avec de nombreux objets trouvés lors de fouilles archéologiques ; quelques vitrines bien remplies dans la mairie de Vaitahu (Tahuata) ; la maison de Willy Grélet (1902-1964) à Omoa (Fatu Iva), transformée par ses descendants en musée ; la reconstitution de la "Maison du Jouir" de Gauguin à Atuona (Hiva Oa), avec des tableaux réels d'un habile imitateur, et enfin le musée de Hakahau (Ua Pou), inauguré en 1995 et encore vide.

---

[447] « Le païen semblable à l'enfant qu'il faut mener vers la lumière », écrit le poète samoan Albert Wendt. (A. WENDT, « Les révoltés du Pacifique », *Le Courrier de l'UNESCO*, février 1976.)

[448] En 1994, cette association change de statuts pour devenir la *Fédération Motu Haka o Te Henua Enana*. C'est une expression inventée par Mgr Le Cléac'h, qu'il traduit ainsi à l'origine : « Travaillons tous ensemble ». Plus tard, *Motu Haka o te Henua Enana* devient : « l'Assemblée du Peuple marquisien. »

[449] Une "Académie tahitienne" voit le jour. Plusieurs ouvrages proposent un apprentissage facile de cette langue : *Initiation à la langue tahitienne*, *Dictionnaire moderne français-tahitien et tahitien-français*, *Parler tahitien en 24 leçons*, etc.

[450] *Bulletin de l'Association Motu Haka o Te Henua Enana*, n°1, mai 1987.

[451] En avril 1982. Mais le concours d'entrée à l'École normale comporte toujours une épreuve de traduction en français d'un texte en tahitien, même pour les candidats Marquisiens.

Ces actions ne sont pas spectaculaires et précisément, pour se motiver, les Marquisiens ont besoin de spectacles. L'association réalise un profond travail de recherche de textes et de récits anciens, dans les livres et dans les mémoires. Des chants et des danses sont reconstitués, accompagnés du battement des tambours fabriqués d'après les gravures anciennes ou copiés sur des originaux dormant dans les musées du monde.[452] On recherche également l'authenticité dans les costumes, dans leurs formes et dans les matériaux naturels nécessaires à leur confection. Le résultat est l'apparition d'un "nouveau son", d'une "nouvelle" chorégraphie qui se montre et se fait apprécier en diverses occasions.[453] Aux Marquises, le festival est avant tout une rencontre entre Marquisiens, mais il attire beaucoup de monde de "l'extérieur" (Polynésie française et reste du monde) : touristes de passage, chercheurs (historiens, ethnologues), artistes (tahitiens en particulier), médias. On peut y assister à des spectacles dansés et chantés, mais aussi manger des plats traditionnels, admirer et acheter de magnifiques objets sculptés, de bois ou de pierre, se faire tatouer. En 1989, un reporter du journal *Le Monde* assiste au 2ème festival à Nuku Hiva. L'article qui paraît sous sa plume, repris dans les deux quotidiens de Tahiti, amène une réponse cinglante de la part de Motu Haka[454]. Le problème qui est posé est un problème de fond du renouveau culturel. Le journaliste semble prendre un malin plaisir à comparer ce qu'il a vu à du toc : les objets de bois sont « des copies, des pastiches » ; les tatouages sont faits au stylo-feutre ; les répétitions des groupes de danse se font « dans le gymnase de béton et de métal du village ». Motu Haka (qui n'a jamais reçu de réponse) lui demande, dans une lettre ouverte : « Que souhaitiez-vous donc de ce festival ? Voir une copie conforme et figée de l'époque de Dupetit-Thouars, des femmes fleuries tombant en pâmoison devant le moindre visage pâle, un sacrifice humain pour clôturer le tout ? Désolé, nous vivons avec le siècle en nous y intégrant sans pour cela renoncer à notre personnalité, à notre identité, à tout ce qui peut constituer notre dignité […] Que vous ayez vu des objets destinés à une consommation touristique est évident et cette remarque était à la portée d'un néophyte des arts océaniens ». Ce que Ph. Dagen n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, ce sont ce qu'on pourrait appeler les "sculptures d'art sacré", c'est-à-dire des réalisations artistiques destinées à

[452] Les tambours étaient les seuls instruments de musique avant l'arrivée des Occidentaux. Des sons étaient émis aussi à partir de conques marines.

[453] En 1985 au IV^{ème} "Festival des arts et de la culture du Pacifique" à Tahiti, puis dans les "Festivals des Îles Marquises" : en 1987 à Ua Pou, en 1989 à Nuku Hiva, en 1991 à Hiva Oa, en 1995 à Ua Pou (ce dernier correspondant au 4ème centenaire de la découverte des îles Marquises par les Espagnols) et en décembre 1999 à nouveau à Nuku Hiva (« Marquises 2000 »).

[454] P. DAGEN, « Les îles Marquises se réinventent un passé », *Le Monde*, cité *par Les Nouvelles de Tahiti* du 1er août 1989 et *La Dépêche de Tahiti* du 4 août 1989. « Mise au point de l'Association culturelle *Motu-Haka o te Henua Enana*, en réponse à l'article... », par le Président de *Motu-Haka*, *La Dépêche de Tahiti*, 1989. Je précise qu'à cette date, Mgr Le Cléac'h, qui n'est plus évêque des Marquises depuis 1985, tout en gardant un certain ascendant moral sur l'association, n'intervient jamais ouvertement dans ces querelles.

l'embellissement des églises : statues de saints, Christ en croix, autel, chaire, chandeliers, etc. « Désolé pour vous, ce ne sont pas des tikis, nos maîtres-artisans ont simplement concilié leur dextérité, en y mêlant amour, à ce qui pour eux constitue l'image du divin. Si les thèmes sont chrétiens, la symbolique qui s'y mêle témoigne de l'environnement marquisien, et si les outils sont modernes, les gestes qui les animent proviennent d'une tradition non éteinte. » Le journaliste n'a pas distingué les faux tatouages des vrais, très nombreux. Enfin répéter dans le gymnase « n'est pas plus choquant que de répéter le défilé du 14 Juillet à Paris sur une piste d'aviation ! »

Le titre de Ph. Dagen « Les îles Marquises se réinventent un passé » a fait mouche. Les Marquisiens de Motu Haka sont profondément blessés de voir nier leurs efforts d'affirmation identitaire. Répéter des danses sur une aire bétonnée n'a rien de choquant pour les danseurs et danseuses : ils n'y pensent même pas. Le métropolitain de Paris, lui, est venu pour faire une cure d'exotisme : le béton lui gâche son plaisir. Il venait, en quelque sorte, pour voir un "musée vivant", du style "reconstitution historique". Ce qui le gêne, c'est que les Marquisiens d'aujourd'hui semblent croire profondément que leurs chants, leurs danses, leur artisanat, sont issus directement du passé, comme si ces activités n'avaient jamais cessé, alors qu'on connaît l'acharnement des autorités civiles et religieuses pour les interdire.

Il y a eu rupture, c'est indéniable, et bien que des bribes du passé soient restées dans la mémoire de quelques anciens, cette rupture s'est accentuée dans les années 70, au moment de la grande ruée vers Tahiti, vers les emplois de la "manne nucléaire". La vie à Tahiti est alors devenue la référence, le modèle, même si parfois certains se sont fait traiter de "Marquisiens mangeurs d'hommes »[455].

Il va falloir que, de décembre 1982 à avril 1983, l'archipel soit presque totalement privé de toutes liaisons avec le reste de la Polynésie pendant que six cyclones successifs s'abattent sur les Îles de la Société et sur les Tuamotu, pour que surgisse le "déclic identitaire". Le terrain était préparé par Motu Haka, dont les ambitions connues de ses initiateurs n'attendaient que le moment favorable. Commencent alors pour les Marquisiens les "retrouvailles" avec leur passé. Peu à peu intégrés dans la vie quotidienne, ces éléments du passé (danses, sculptures, récits légendaires) font prendre conscience d'une spécificité marquisienne, laquelle s'expose fièrement, nous l'avons vu, à partir de 1985.

Les Marquisiens "retrouvent" des gestes, des signes, des mots. Si l'on admet que la signification des gestes ne pose pas d'insurmontables problèmes de compréhension[456], il n'en va pas de même pour les signes et les mots. Le sens profond des tatouages, si bien reproduits dans de

[455] Mgr Le Cléac'h m'a rapporté, au cours d'une conversation, qu'il lui est arrivé d'entendre employé, à Tahiti, l'expression "vos sauvages" à propos de ses ouailles, alors qu'il était encore leur évêque.

nombreux livres, ne dépasse pas le cadre des généralités : signe de reconnaissance de caste, ornement, indication d'un *tabu*, rite de passage, etc. Les tikis, "idoles" de bois ou de pierre, ont vite perdu leur puissance magique, mal comprise des Occidentaux, pour n'être plus que les vestiges méprisés mais toujours craints d'un paganisme honteux. Quant à la langue, on signale déjà au milieu du XIX^{ème} siècle que certains chants incantatoires ne peuvent plus être traduits, car ils ne sont plus compris des Marquisiens eux-mêmes qui les psalmodient. Il n'en demeure pas moins que ces éléments de culture sont réels, et il est légitime pour le peuple dont ils sont le patrimoine de les réutiliser hors de leur contexte oublié.

En fait, les Marquisiens ne réinventent pas un passé : *Mao'i* et Français, ils inventent une culture marquisienne d'aujourd'hui.[457] Les tatouages ont un sens ignoré ? Qu'à cela ne tienne : il existe bien d'autres façons de communiquer, et leur présence sur le corps correspond à un nouveau sens, celui d'une identité reconnue et partagée.[458] Les sculptures ont tout à fait leur place dans un monde moderne qui accorde une grande importance à l'esthétique. Et pour les mots dont le sens est perdu : quelle langue vivante n'évolue pas ? Sa pratique bien encadrée, en particulier à l'école, remettra à l'honneur des pans entiers du vocabulaire, lequel a commencé à être consigné dès la fin du XVIII^{ème} siècle. L'Académie marquisienne, qui vient de voir le jour, a bien du travail en perspective.

Mgr Le Cléac'h ne dit pas autre chose lorsqu'il proclame : « Il est certain qu'une culture nouvelle s'ébauche aux Marquises ».[459] Il souhaite « l'épanouissement culturel de la jeune génération marquisienne », lequel repose sur deux exigences : l'intégration dans l'espace mondial, et en parallèle la conservation des connaissances locales anciennes. Mais il est très réticent envers une approche "laïque" de l'histoire des Marquises. Pour lui et sa hiérarchie, les Marquisiens sont un peuple religieux, ce dont je ne suis pas sûr. Que la religion catholique connaisse un large succès, cela se voit à tout instant.[460] Mais pour en arriver à l'adoption incontestée du

---

[456] Les descriptions des danses et des circonstances de leur exécution abondent dans les écrits anciens.

[457] « Tout comme un arbre, une culture pousse de nouveaux rameaux, de nouveaux feuillages, de nouvelles racines. Nos cultures, à l'inverse de ce que pensent naïvement nos romantiques, ont changé [...] Ce n'est pas une résurrection des cultures anciennes qu'il nous faut chercher, mais bien la création de nouvelles cultures, nettes de toute empreinte colonialiste et solidement carrées dans le passé qui est le nôtre. » (A. WENDT, *op. cit.*)

[458] Aux Marquises, le renouveau du tatouage se situe au temps du IV^{ème} Festival des arts et de la culture du Pacifique, quand la délégation marquisienne découvre les tatouages, arborés fièrement, des membres de la délégation des îles Samoa. (selon J.L. CANDELOT, *La renaissance de l'art du tatouage aux îles Marquises*, manuscrit non publié, 1994.)

[459] H. LE CLEAC'H, *Discours prononcé à l'ouverture du Festival des Arts en vue de la promotion de la Culture et de l'Identité Marquisiennes*, non publié, le 1er mai 1987.

[460] Le drapeau marquisien dont il est le créateur comporte trois couleurs : le blanc, le jaune et le rouge. Le rouge est la couleur sacrée des anciens Marquisiens, le blanc et le jaune (est-ce un hasard ?) sont les couleurs du Vatican.

catholicisme, il a fallu une dépopulation extrême, éliminant toute dernière velléité de résistance, et le premier prêtre marquisien n'est ordonné qu'en 1995. Le caractère indépendant du Marquisien persiste et n'assure pas encore la pérennité de l'œuvre missionnaire. « Certains sont un peu libres-penseurs », écrivait le pasteur Crook il y a 200 ans. Cela n'a pas changé. Pour accréditer l'idée que les Marquisiens étaient prédisposés à embrasser le christianisme, une messe a été célébrée sur un espace destiné, dans les temps anciens, aux réjouissances diverses[461]. Le lien du passé au présent, affirmé par cet acte, est ainsi justifié : « Il faut déculpabiliser les Marquisiens ».[462] Dire des Marquisiens qu'ils sont coupables et qu'ils le ressentent est une affirmation sans fondement, un raccourci intellectuel pour le moins contestable. Car de quoi sont-ils coupables aux yeux du clergé ?… d'avoir eu des ancêtres cannibales et d'avoir tant tardé à devenir catholiques. Rares sont les Marquisiens aujourd'hui dont les connaissances leur permettraient de dire haut et fort que si coupables il y a, il s'agirait plutôt de ceux qui ont d'abord détruit systématiquement et volontairement un système culturel déclaré a priori mauvais, sans en chercher la cohérence et l'harmonie internes, pour seulement ensuite accomplir leur apostolat. Le raisonnement est clair : on ne peut aimer son milieu que si celui-ci est issu d'un héritage culturel accepté. Le phénomène de rejet de l'ancienne civilisation, insufflé aux Marquisiens par les missionnaires, doit maintenant disparaître, de peur que, persistant, il ne finisse par se retourner contre les missionnaires eux-mêmes.

Si aux yeux du clergé, la recherche historique scientifique est suspecte de vouloir réviser l'histoire mise en place par la mission, par contre la recherche préhistorique a ses faveurs. Les objets ne parlent pas ; on les fait parler, et ce qu'ils "disent" n'est pas gênant.

L'affirmation identitaire est aussi une "affaire qui marche" : le renouveau de la sculpture sur bois et sur pierre, la fabrication d'onguents au santal, la peinture sur du *tapa* des motifs soigneusement recueillis et publiés par Von Den Steinen, rapportent chaque année des dizaines de millions de francs-pacifiques[463], en particulier au cours de deux expositions annuelles à Papeete.

Ce côté mercantile est habilement dissimulé sous l'appellation « promotion de la Terre des Hommes ». Sont-ils bien convaincus de leur spécificité identitaire, ces Marquisiens et surtout ces Marquisiennes[464] qui

[461] Le *tohua koina*. Il semble que le clergé soit très embarrassé par cette démarche syncrétique qui peut entraîner la confusion dans des esprits bien malléables du fait de leur très réel isolement.
[462] H. LE CLEAC'H, Interviewé par É. Monod sur *R.F.O.*, 1989 et dans *Les Nouvelles de Tahiti*, le 09/12/1999.
[463] Un million de francs-pacifiques = 55 000 francs-français.
[464] Beaucoup d'hommes sont restés dans leurs îles pour travailler soit à d'autres tâches, la sculpture étant pour beaucoup une seconde activité, soit pour préparer les objets de la prochaine exposition-vente.

vous proposent sans honte des objets certes d'excellente facture, mais à des prix exorbitants ?

Il y a quelques années, j'avais imaginé et rédigé en cinq pages un questionnaire adressé aux Marquisiens. La première page, intitulée « LES ÎLES MARQUISES - ENQUÊTE - QUELLE HISTOIRE ? QUELLE IDENTITÉ ? QUEL AVENIR ? », était illustrée, au centre, d'une vieille carte de l'archipel ; en haut à gauche, d'un dessin de guerrier marquisien tenant un casse-tête, d'après une photographie de la fin du XIX^{ème} siècle ; et en bas à droite, d'une autre photographie d'un Marquisien en costume-cravate, exprimant avec un micro sa joie de gagner le plus gros lot à la roue du "Millionnaire". Sur deux pages, je me présentais. Enfin, mon questionnaire était sur les deux dernières pages, l'une en marquisien et l'autre en français. La photo du gagnant étant publiée dans *La Dépêche de Tahiti*, je dus me rendre au siège de ce journal pour demander l'autorisation de l'utiliser. Intéressé par ma démarche, le journaliste me proposa de publier mon questionnaire. Une diffusion à plus de 15 000 exemplaires ne se refuse pas. Le journaliste ne reprit pas mes illustrations. Mon questionnaire seul apparaissait, avec un article me présentant[465].

J'ai reçu une réponse, de Paris, d'un jeune Marquisien employé à la Maison de Tahiti et des Îles.

Cet échec avait une cause évidente : mon procédé était inadapté à une population encore réticente devant l'écrit. Je n'ai pas recommencé l'expérience, me contentant de discuter et de suivre l'actualité de l'archipel. J'ai bien sûr compris que les Marquisiens qui s'impliquent profondément dans la recherche identitaire sont encore une minorité. Si quelques-uns sont avides de connaître la réalité des temps anciens, beaucoup pensent que tout est bien et que remuer le passé ne peut que nuire. Dans la majorité de la population, on se satisfait du maintien d'un statu quo ; on applaudit et on encourage les manifestations folkloriques, celles de Motu Haka en particulier, mais on ne va pas au-delà, de peur de déranger un ordre social fragile.

La construction de l'identité politique est la conséquence directe de la construction de l'identité culturelle. Dans ces "quelques-uns" que je viens d'évoquer, il y a en effet la classe politique. Prenant comme base de réflexion la spécificité de l'archipel, les uns veulent le maintien des liens privilégiés avec Tahiti et la France ; d'autres veulent le renforcement des liens directs avec la France ; d'autres encore, peu nombreux, veulent le maintien des liens privilégiés avec Tahiti sans la France. Ce problème est posée depuis longtemps[466] et il est toujours d'actualité. Cela suppose qu'un consensus identitaire existe entre tous les habitants et que les responsables,

[465] *La Dépêche de Tahiti*, « Enquête sur les Marquises », samedi 3 juillet 1993, p.39.
[466] F. BOBIN, « Le spleen des îles Marquises - Mayottisation ? » dans « La visite de M. Le Pensec en Polynésie », *Le Monde*, 21 septembre 1988.

à tous niveaux, toutes opinions confondues, reprennent l'idée communément admise d'unité de leur pays. À les écouter parler de leur archipel, on pourrait en être persuadé ; seules différeraient les modalités d'affirmation de cette unité. Quand on voit les six maires réunis à une même table[467] pour rédiger un document commun adressé à différents responsables du Territoire et de l'État[468], on peut penser que de cette unanimité va naître un véritable élan pour le développement des Marquises. En réalité, la belle unité des îles Marquises n'est encore qu'une idée lointaine, j'ai envie de dire : une idée d'Occidental. Il existe de fait une situation de rivalité entre les six îles habitées. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à lire les tracts pour les élections des conseillers à l'Assemblée de Polynésie[469] le 12 mai 1996. Finie la belle entente. Les trois maires des trois îles les plus peuplées figurent sur trois listes rivales. Tous trois se retrouvent élus et faute d'unité, de "bloc" marquisien à l'Assemblée, chacun se préoccupe avant tout du développement de son île.[470]

C'est un trait identitaire remarquablement constant que le maintien de la rivalité entre les îles, rivalité souvent teintée de condescendance, voire de mépris, comme au plus beau temps des récits de Robarts …

Motu Haka n'a pas réussi à sortir un bulletin n° 2 depuis 1987. Mais le bulletin n° 1 avait dû attendre neuf ans après la création de l'association pour voir le jour. Il ne faut pas être pressé.

« Le temps s'immobilise
« Aux Marquises… »[471]

Mais où est la limite entre l'immobilité majestueuse et la léthargie sclérosante ?

À quoi sert de retrouver un passé, de le contempler et de le reconstituer si la démarche s'arrête là ? La reconnaissance d'une identité marquisienne contemporaine devrait être suivie dans l'archipel d'un élan fédérateur irréversible. Jusqu'à présent, cet élan s'est manifesté timidement au cours

[467] « Développement de l'archipel : les 6 maires réunis à Atuona », *La Dépêche de Tahiti*, lundi 19 octobre 1992.
[468] « Réunion des six maires des îles Marquises du 12 octobre 1992 : Synthèse des réflexions sur le développement de l'Archipel », adressée au Président du Gouvernement du Territoire, au Coordonnateur de la Charte de Développement et du Pacte de Progrès et au Haut-Commissaire de la République en Polynésie Française.
[469] Cette expression remplace l'ancienne : "Assemblée territoriale". (Le Président du gouvernement est très attentif aux mots qui précisent l'identité spécifique de la Polynésie par rapport à la métropole.)
[470] La difficulté de s'entendre sur une identité politique n'est pas propre aux Marquisiens. « Il n'y a pas d'identité naturelle qui s'imposerait par la force des choses.[…] Il n'y a que des stratégies identitaires, rationnellement conduites par des acteurs identifiables […] et des rêves ou des cauchemars identitaires auxquels nous adhérons parce qu'ils nous enchantent ou nous terrorisent. » J. F. BAYART, *L'illusion identitaire*, Fayard, 1996.
[471] Jacques BREL ...

des festivals, mais entre chacun d'eux, l'enthousiasme est retombé. Le dernier a eu lieu à Taiohae : « Marquises 2000 » a coïncidé avec des dizaines d'autres manifestations dans le monde pour célébrer la francité au commencement du troisième millénaire. Les habitants des Marquises ont eu alors une opportunité de plus pour se reconnaître comme un peuple, uni sur les bases d'une histoire que ce livre aura modestement contribué à dévoiler davantage.

INDEX DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CET OUVRAGE
(Sauf : Marquises, Marquisiens)

A
AAKAPA
ACAR
ADAM ET ÊVE

ADAM’S ISLAND
ADRIEN
AFRIQUE
AH-WON
AIR POLYNÉSIE
AIX-EN-PROVENCE
AKA
ALAZARD
ALEXANDER
ALEXANDER M.C.
ALGER
ALGÉRIE
ALLEMANDS
ALSACE
AMÉRICAIN(S, ES)
AMÉRIQUE DU NORD
AMÉRIQUE DU SUD
ANAHO
ANGLAIS
ANGLETERRE
ANGLO-SAXONS
ANNAMITES
ANNECY
ANTILLES
APHRODITE
ARMSTRONG
ASIE
ASIE MINEURE
ASSEMBLÉE DE POLYNÉSIE
ASSEMBLÉE TERRITORIALE
ATLANTIQUE
ATUATUA
ATUONA
AUDET
AUMAÎTRE
AUSTRALASIE
AUSTRALES (ÎLES)
AUSTRALIE

B
BAERT
BAILLEUL
BALDWIN
BALGUERIE
BARSCZUS

BATAILLON DU PACIFIQUE
BAUDICHON
BAUX
BAYARD DOMINICK EXPEDITION
BAYART
BEAUMONT
BELCHER
BELGIQUE
BENNETT
BENSON
BERLIN
BESSE
BISHOP MUSEUM
BLAKE ISLAND
BLANCS
BLANCHET
BLIN
BOBIN
BOB THE TRADER
BODIN
BOLLE
BONNO
BORA BORA
BORDEAUX
BORDELAIS (canal du -)
BOSTON
BOUCHER
BOUGAINVILLE FILS
BOULOGNE
BOURBON
BOURGEAU
BOUTET
BRACHET
BRAINE-LE-COMTE
BREL
BRESSON
BREST
BRINDEJONC
BROWN
BRUAT A.J.
BRYAN
BUREAU AMÉRICAIN DES MISSIONS ÉTRANGÈRES
BUSCHMANN

C

CAILLET
CAILLOT
CALIFORNIE
CALLAO
CAMBYSOPOLIS
CANADA
CANAQUE (voir aussi Kanak)
CANDELOT
CANTON
CARAÏBES
CARDELLA
CARET
CAROLINES
CASTEX
CATALINA
C.E.A.
C.E.P.
CHAMP DE MARS
CHANAL
CHANAL (ÎLE)
CHARLIER
CHARLOT
CHARPILLET
CHASSELOUP LAUBAT
CHAULET
CHERBOURG
CHEVALIER
CHILAM BALAM
CHINE
CHINOIS
CHRISTINE, CRISTINA (ÎLE)
CHURCH
CLARET FLEURIEU
CLASTRES
CLAVEL
CLAVERIE
CLOUÉ
CLUB MÉDITERRANÉE
CLUNY
CNIDE
C.N.R.S.
COGNIART FRÈRES
COMITÉ DE L’OCÉANIE FRANÇAISE
COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES
COMPAGNIE NAVALE DE L’OCÉANIE

CONTE
CONTROLEUR (Baie du -)
COPPENRATH G
COUP
COURTELINE
COUSTEAU
CRIMÉE
CROOK
CROS
CURTON (DE)

D
DAGEN
DALTON
DANIEL
DANIELSSON
DARLING
DAUPHINÉ
DAVIES
DE BOVIS
DE CAUNES
DE DECKKER
DEJEANTE
DELMAS
DENING
DEPPING
DESCHANEL
DES ESSARTS
DESGRAZ
DESVAULT
DEUX FRÈRES (LES) (ÎLES)
DIAPOFILM
DIDEROT
DIWO
DIXEL
DODGE
DOMINE SALVUM
DOMINIQUE, DOMINICA (ÎLE)
DOMINIQUE (prêtre)
DONALD
DOOM
DORDILLON
DORÉ
D’ORLIAC
DORSENNE

DOUBLÉ
DUMONT d’URVILLE
DUMONTEIL
DUPERREY
DUPETIT-THOUARS (ABEL)
DUPETIT-THOUARS (BERGASSE)
DU PREL
DUTOUR

E
ÉDEN
E.F.O.
EGGIMAN
EIAO
EMPIRE FRANÇAIS
ÉPICURE
ÉPINAL (IMAGES D’)
ESCOFFIER
ESPAGNOLS
ESQUENET
ÉTATS-UNIS
EUROPE
EUROPÉENS
EXTRÊME-ORIENT
EYRIAUD DES VERGNES

F
FAAA
FABIANO
FAIVRE
FANGATAUFA
FANNING
FATU HUKU
FATU IVA
FAWTIER
FEDERAL ISLAND
FERDON
FERRI-PISANI
FINCH
FISHER
FLINT
FORD
FORDE
FORGEOT
FORSTER

FORT COLLET
FOURNIER (Gendarme)
FOURNIER (Missionnaire)
FRANÇAIS
FRANCE
FRANCE LIBRE
FRANKLIN ISLAND
FRÉCHOU
FREEMANTLE ISLAND
FREYCINET
FROMENT-GUIEYSSE
FULGENCE (voir POUET)

G

GAFFAREL
GALAPAGOS
GALERIE CHARPENTIER
GALLET
GAMBIER
GARNIER
GAST
GATTANEWA
GAUGUIN
GAULE
GAUTHIER
GAUTRON
GÉDÉON
GENT
GENTILE
GERBAULT
GERMAINS
GILBERT (ÎLES)
GILL
GILLE
GILLIS
GIMBERT
GORSKY
GRAANER
GRACIA
GRANDE BRETAGNE
GRANGIER
GRÉGOIRE
GRÉGOIRE DE TOURS
GRELET
GROENLAND

GROSFILLEZ
GRUMMANN-MALLARD
GUAYAKI
GUILLER
GUILLITOUE
GUILLOT
GUIZOT
GUYANAIS

H
HAKAHAU
HAKAHETAU
HAKAMOUI
HAKAO'HOKA
HAKAPAA
HAKAUI
HALLEY
HAM (FORT DE)
HAMBOURG
HAMON
HANAHUPE
HANAIAPA
HANAPAOA
HANATEKUA
HANAUPI
HANAVAVE
HANCOCK'S ISLAND
HANDY E.S.C.
HANDY W.C.
HANE
HANOTEAU
HAO
HAPATONI
HAPPAH, HAPPAA, HAPA
HAPE
HAPUKU
HAPUKU
HAPUKU (M^{elle})
HAPUTU
HARRIS
HART
HATIHEU
HATUTU
HAVAIKI
HAWAÏENS

HAWAI’I
HAZAN
HEATO
HEKE-ATUA
HENRI
HENRIC
HENRIETTE
HENRI IV
HENRY
HERGEST
HERGEST’S ROCKS
HEYERDAHL
HIVA OA
HOATA
HODÉE
HOHOI
HOKA A HOU
HOLLANDAIS
HONOLULU
HONOO (HONU)
HOOD’S ISLAND
HONG KONG
HONGRIE
HOUMI
HOUSE
HOWARD
HOWELL
HRADECKY
HUGO
HUTCHING’S CALIFORNIA MAGAZINE
HYPPOLITE

I
ÎLES DU VENT
ÎLES SOUS LE VENT
INDIEN (OCÉAN)
INDIEN(NE)
INDOCHINE
INFERNET
INGRAHAM
IOTETE
IRLANDAIS
ISRAËL
ITALIEN

J
JAHOUANIA
JAUSSEN
JEFFERSON’S ISLAND
JEHOVAH
JOUAN
JOUVIN
JUNG

K
KABRIS
KAHVEINUI
KANAK, KANACK, KANAQUE
KATANUAH
KAWALOFA
KEATOI
KEATONUI
KEKELA
KEKELA (Mme, née HAPUKU)
KELLUM-OTTINO
KERMEL (DE)
KLIMA
KNOX’S ISLAND
KOENIG
KONG HA
KRUSENSTERN
KUAIHALANI

L
LADEBAT
LA DÉPÊCHE DE TAHITI
LAFOND DE LURCY
LAGARDE
LAMAISON
LANDOLFE
LANGDON’S ISLAND
LANGOMAZINO
LANGSDORFF
LA RICHERIE
LA RONCIÈRE (DE)
LAUREL ET HARDY
LAVAL
LAVAUD
LAVONDÈS A.
LAWSON

LAYRLE
LE BRONNEC
LE CADRE
LE CHARTIER
LECHAT
LE CLÉAC’H
LECORNU
LECUCQ
LEMOIGNE
LE MOINE
LE MONDE
LENORMAND
LENTZEN
LE PENSEC
LESSON
LEUDET DE LAVALLÉE
LÉVÊQUE
LEVEL’S ISLAND
LEVY
LEXTREYT
L’HERMIER DES PLANTES
LIMA
LINCOLN’S ISLAND
LINTON
LISIANSKI
LITCHLÉ
LONDON MISSIONARY SOCIETY
LONDRES
LOUIS XVIII
LOUIS PHILIPPE
LOUKA-KUA
LOWIE
LUIS MARIANO
LUTTEROTH

M
MADISON’S ISLAND
MAGDALENA, MADELEINE (ILE)
MAHEONO
MAISON DE TAHITI ET DES ÎLES
MANDEL
MANGAREVA
MARCHAND
MARCHAND (ÎLE)
MARIN

MARROU
MARSEILLAISE
MARSEILLE
MARTIN
MARTINIQUAIS
MARTINIQUE
MASSACHUSSETTS’S ISLAND
MASSE
MATAIVA
MATAURA
MATHIS
MATIKAUA
MATUNUI
MAUDE
MAUER
MAYOTTISATION
MAZIÈRE
MELVILLE
MENDANA
MENDOZA
MENDOCINE
MESSAGER DE NUKU HIVA
MÉTAMORPHOSES D’OVIDE
MEUNIER
MEXIQUE
MITCHELL LIBRARY
MOANA
MOANATINI
MOELLERS
MOLUQUES
MONARCHIE DE JUILLET
MONGOLIE
MONOD
MONTÉMONT
MOOREA
MORACCHINI
MORETTI
MORICE
MORILLON
MORRISON
MORUROA
MOTANE
MOTU ITI
MOTU HAKA O TE HENUA ENATA
MOTU ONE

MOULY
MURPHY

N
NAPOLÉON III
NAPUKA
NATUE
NÉO-CALÉDONIEN
NÉRÉÏDES
NEWBURY
NEW YORK’S ISLAND
NEXSEN’S ISLAND
NICHOLSON
NOË
NORMAN-BRITTAIN
NORMANDIE
NOUVELLE-CALÉDONIE
NOUVELLE-GUINÉE
NOUVELLE-HOLLANDE
NOUVELLE-ZÉLANDE
NOUVELLES-GALLES-DU-SUD
NUKU HIVA

O
O’BRIEN
OCÉANIE
OCÉANIE FRANÇAISE (L’)
OCCIDENTAUX
ODE
OMOA
O’REILLY
ORENS voir FRÉCHOU
ORSTOM
O.R.T.F.
OTTINO
OTTO

P
PACIFIQUE
PAGE
PAGÈS
PAILLARD
PAKAUOTEII
PAKOKO
PAKOUTEIE

PANAMA (CANAL)
PAPEETE
PAPINAUD
PÂQUES (ÎLE DE)
PARAGUAY
PARIS
PARIS-MATCH
PARKER
PAULDING
PEABODY MUSEUM
PEACE CORPS
PECHBERTY
PEDRO (SAN) (ÎLE)
PÉRIGOT
PÉROU
PESCHELOCHE
PETERANO
PETIT
PHILIPPINES
PIDGEON
PICPUCIENS
PICPUS
PIPER
PLANTEC
PLATE (Île)
PLOERMEL
POINCARÉ
POMARE
POMARE III
POMARE IV
POMARE V
PORTAL
PORTER
PORTE SAINT-MARTIN
PORT JACKSON
PORTUGAIS
POUAKEI
POUET
POUMAKA
POYEN (DE POYEN BELLISLE)
PRITCHARD
PROUST
PRUSSIENS
PUAMAU
PUHIOHO

Q

QUIBERON
QUIROS

R

RADIGUET
RADIO-TAHITI
RAIATEA
RALLU
RAOULX
RAPA
RAROTONGA
RAUZY
R.D.P.T.
REGNAULT
REINER
RESOLUTION BAY
RESOLUTION'S ISLAND
RESTAURATION
REVEL
RESOLUTION
REY
REYBAUD
REY GOLDZEIGUER
REY LESCURE
RIOU'S ISLAND
ROBARTS
ROBERT
ROBERTS
ROBERT'S ISLAND
ROBINSON
ROBLET
ROCHEFORT
RODGERSON
ROGERS
ROKI
ROLLIN
ROME
ROQUEFEUIL
RORIQUE
ROSS
ROUSSEAU
ROUSSEAU (J.J.)
ROUSSIN

ROTT
RURUTU
RUSSES
RUSSIE

S
SAFRANI-MIDDLETON
SAINTE HÉLÈNE
SAINT PHILIPPE
SALLES
SAMOA
SANDWICH (ÎLES)
SANFORD
SAN FRANCISCO
SARCIAUX
SARRANS
SASPORTAS
SAUMURVILLE
SCHULTE
SEARS
SÉCESSION (GUERRE DE)
SEINE
SHAW
SHILLIBEER
SIMÉON (voir DELMAS)
SIMMONOT
SIR HENRY MARTIN’S ISLAND
SNOW
SOARES
SOCIÉTÉ (ÎLES DE LA)
SOCIÉTÉ COMMERCIALE DE L’OCÉANIE
SOCIÉTÉ COMMERCIALE ET AGRICOLE
SOCIÉTÉ COTONNIÈRE DES E.F.O.
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES ÎLES MARQUISES
SOCIÉTÉ FRANCO-TCHÉCO- SLOVAQUE
SODTER
SONDE (ÎLES DE LA)
SOUDAN
SOUS-LE-VENT (ÎLES)
SPARMANN
SPILLMANN
STALLWORTHY
STANISLAS TAUPOTINI (voir TAUPOTINI)
STEWART (colon aux Marquises)
STEWART (pasteur)

STEWART (colon à Tahiti)
STOCK
STROUT
SUÉDOIS
SUGGS
SUISSE
SULPICE
SYDNEY
SYRIENS

T

TAAOA
TACITE
TAHAA
TAHAUKU, TAAHUKU
TAHITI
TAHITIEN (NE)
TAHUATA
TAHUTETE
TAHUTU, TEHUTU
TAI
TAIOHAE
TAIPI, TAI-PIH
TAIPIVAI
TAKAROA
TARAVAO
TAUA-HANIA
TAUPOTINI
TAUTAIN
TAYLOR
TCHÉCOSLOVAQUES
TEAMOANA
TEIEFITU
TEII
TEIKITUTOUA
TEINAE
TEMOANA
TEMOTEITEI
TERI
TERRE DÉSERTE
TERRELL
THÉRÈSE
THIERRY (DE)
THOMAS
THOMASSET (ROCHER)

THOMSON
THURET
TINO ROSSI
TOFUA
TONGA
TOOVI
TORRES
TOULLELAN
TOULON
TREVENEN’S ISLAND
TRIFFE
T’SERSTEVENS
TUAMOTU
TUBUAI
TWIN OTTER
TYPEE

U
UA HUKA
UA POU
UKRAINE
ULYSSE
UNION FRANÇAISE
USHUAIA
UTUROA

V
VAEKEHU
VAIPAEE
VAITAHU
VALPARAISO
VANCOUVER
VAN DEN BROEK D’OBRENAN
VAT
VATICAN
VERNE
VERNIER
VIDAL
VIGNERON
VILLARET
VINCENDON-DUMOULIN
VINCENNES (FORT DE)
VON DEN STEINEN

W
WACHTEL
WA HING
WARNOD
WASHINGTON
WASHINGTON’S ISLAND
WENDLING, WENDELIN (voir MOELLERS)
WENDT
WILSON
WILSON (J)
WINTER G. (colon)
WINTER (Résident)

Y
YORK (Duc et Duchesse d’)